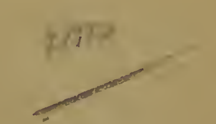

3 1761 08831758 1

SAINÈTES

DE

RAMON DE LA CRUZ



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

ANTOINE DE LATOUR

Format grand in-18

Études littéraires sur l'Espagne contemporaine. . . .	1 volume
Études sur l'Espagne.	2 —
La baie de Cadix. — Nouvelles études sur l'Espagne.	1 —
Tolède et les bords du Tage. — Nouvelles études sur l'Espagne.	1 —
L'Espagne religieuse et littéraire.	1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SAINÈTES

DE

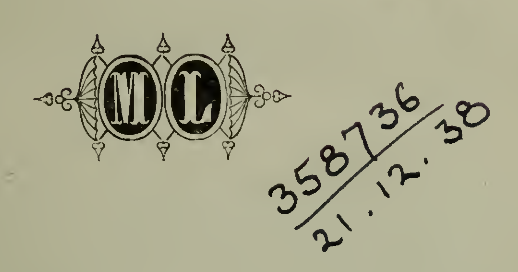
RAMON DE LA CRUZ

TRADUITS DE L'ESPAGNOL

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

ANTOINE DE LATOUR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

DÉDICACE

RAMON DE LA CRUZ

SA VIE ET SES ŒUVRES

Voilà bien des années déjà que je rêve mes livres sous les beaux orangers de votre parc, que je les écris sous votre toit royal, dans votre bibliothèque et avec le secours des trésors qu'elle renferme ; et cependant je ne vous en ai encore dédié aucun. Est-ce oubli, est-ce indifférence? Vous seriez le dernier à le croire. Il m'aura semblé que nés chez vous, et d'une âme et d'un esprit qui sont à vous depuis trente-deux ans, je ne pouvais vous les offrir ni comme un hommage ni comme un souvenir. En voici un enfin que j'achève loin de vous et qui est un peu moins à vous. Je puis donc écrire en

tête, non pas votre nom, une main jalouse l'effacerait, mais une simple dédicace. Les cœurs fidèles comprendront aisément cette offrande du mien : c'est assez pour aujourd'hui.

Je veux essayer cette fois de faire connaître à nos compatriotes, par une traduction et une étude datées de Séville, un des poëtes dramatiques les plus originaux de l'Espagne, l'auteur de ces piquants et joyeux *sainètes*, Ramon de la Cruz. Nous l'avons quelquefois applaudi ensemble au théâtre. En produisant sur une scène plus humble un choix de ses compositions, je vous demande pour elles un peu de la même sympathie. Le traducteur y compte d'avance.

L'Espagne, si prévenue d'ordinaire en faveur de ses grands hommes, surtout en faveur de ses beaux esprits, ne me paraît pas avoir rendu complète justice à Ramon de la Cruz. Le pays, cependant, dont le *Don Quichotte* résume si bien non-seulement les élans héroïques, mais encore le jugement solide et le sens pratique, devait, ce semble, être assez sensible au côté comique des choses de ce monde pour ne pas marchander la popularité à l'auteur de tant de courtes mais vivantes esquisses. Elles procèdent en droite ligne des intermèdes, si goûtés en leur temps, de Lope de Rueda, de Timoneda, de Cervantes lui-même. D'excellents juges, Moratin, Duran, Martinez de la Rosa, Hartzembuch, quatre poëtes, ont réclamé avec moi et avec plus d'au-

torité contre ce dédain immérité, c'est trop dire, contre cette froide estime de leurs concitoyens. Ils s'accordent à célébrer dans les œuvres de Ramon de la Cruz une observation sûre, une verve intarissable, une intrigue menée lestement, un dialogue étincelant. Ont-ils dit assez haut pourtant que de telles qualités réunies dans le même poëte, et répandues sur un si grand nombre d'ouvrages, constituent à Ramon de la Cruz une physionomie des plus singulières et lui assurent une place à part dans l'histoire de la comédie espagnole? Sachons-leur gré du moins d'avoir sauvé la mémoire d'un poëte qui, à une époque où la scène ne produisait que des œuvres insipides, telles qu'on doit les attendre de l'esprit d'imitation, et où, en dehors de la scène, la littérature était tombée dans une impuissance sans remède, sut maintenir d'une main légère mais ferme, sur un domaine restreint mais bien à lui, le drapeau de l'originalité nationale.

En ce qui concerne particulièrement le théâtre, on sait ce qu'il devenait vers les dernières années du dix-septième siècle. Aux génies supérieurs, à Lope de Vega, à Calderon, à Tirso de Molina, à Ruiz de Alarcon, à Moreto et à Rojas, avaient succédé des talents de second ordre chez qui brillaient encore quelques restes de l'inspiration primitive; mais ces clartés, mêlées de ténèbres croissantes, allaient s'affaiblissant de plus en plus, et, dans les œuvres inégales de Cañizares et de Zamora, ne jetaient plus guère que de timides lueurs. Ainsi, même avant que Louis XIV eût placé sur le trône

d'Espagne un roi de sa famille, le théâtre était déjà menacé de cet abaissement intellectuel qui, dans l'ordre politique, livrait de toute façon le pays à une domination étrangère, celle de l'Autriche, si la France n'eût prévalu.

L'Espagne, qui n'en a jamais beaucoup voulu à la France de lui avoir donné une dynastie sortie de la sienne, ne lui a pas trop reproché non plus d'avoir implanté dans sa littérature une école toute française, quand l'école nationale se mourait elle-même, comme Charles II, sans laisser plus que lui d'héritiers directs et légitimes. L'Espagne reconnaît avec douleur, mais avec un rare sentiment d'équité, que la force des choses le voulait ainsi. Elle serait plutôt reconnaissante de voir sa fortune littéraire sauvée du même coup qui préservait sa véritable indépendance.

« Le sein de l'Espagne, dit excellemment, quoique avec une pompe un peu trop castillane, Agustin Duran, s'ouvrait à une nouvelle dynastie et à l'influence d'une civilisation qui embrassait pour ainsi dire l'Europe entière, et cela quand sa civilisation propre, avec sa littérature, avait disparu ; faut-il s'étonner que la culture et les lettres françaises aient occupé le vide qui s'était fait ? Cependant, le souvenir de l'antique et noble édifice tombé en ruine, et la mémoire de l'arbre jadis couvert de feuilles, aujourd'hui abattu et stérile, rendirent encore longue et difficile la lutte qui s'établit entre ceux qui voulaient élever un nouveau monument de formes étrangères, et transplanter sur notre sol un arbre exo-

tique pour remplacer le tronc indigène, et ceux qui préféraient encore, disons-le tout haut, vivre uniquement du souvenir des anciennes gloires désormais perdues! »

La pompe un peu redondante des termes et le luxe des images n'ôtent rien ici à la vérité de l'observation. Quant à la lutte, l'issue n'en pouvait être douteuse, et comme je suis de ceux qui mettent au-dessus de tout en littérature le sentiment national et l'inspiration propre, il convient de reconnaître que le duel n'était pas entre l'originalité et l'imitation, mais entre un fantôme et le néant. La victoire resta au fantôme. J'appelle ainsi, quand il sort de sa voie et de son vrai domaine, ce génie noble et sensé qui, chez nous, fécond en fruits heureux, ne pouvait donner à l'Espagne, en théorie, qu'un code de principes sages et élevés que repoussait au fond l'instinct du pays, et, dans la pratique, de froides œuvres, reflet insipide de l'esprit français. Ce qu'il faut blâmer ici sans réserve, c'est l'inintelligent orgueil de la critique d'alors qui, en reconnaissant la nécessité de se soumettre à la fatalité des choses et au mouvement des esprits, mais en restant obstinément fidèle au génie de l'ancien théâtre, pouvait favoriser à la longue l'essor d'une école nouvelle, dans laquelle un reste, un écho, un souvenir de l'originalité native, se combinant avec les élégances étrangères, aurait donné à l'Espagne quelque chose de national encore sous des formes plus régulières. Loin de là, cette critique se donna le triste rôle, regardé par quelques-uns comme un devoir, de déni-

grer les vieilles gloires de l'Espagne. L'étranger pour elle ne fut pas Racine, Corneille ou Molière, mais Lope de Vega, Calderon ou Tirso. La foule des beaux esprits suivit ce déplorable entraînement. Il n'y eut guère de résistance que dans le peuple qui ne prenait aucun goût à ces tragédies traduites ou imitées du français, dont les personnages ressemblaient si peu à ceux qui avaient l'habitude de parler à son âme et à son imagination. Ce peuple ne haïssait pas une certaine déclamation; mais celle qu'il avait aimée, qu'il aimait encore, n'avait rien de la roideur monotone de la nouvelle. Les héros de son théâtre préféré mêlaient à leur grandeur épique une familiarité qui les rapprochait souvent de la foule. Le peuple, donc, resta fidèle tant qu'il put à ses préférences; mais comme, d'une part, rien ne continuait ce cher passé, que la veine semblait à jamais épuisée, et que, de l'autre, c'était le gouvernement lui-même qui livrait ces glorieux ancêtres à tous les traits d'une satire acerbe, s'imaginant de bonne foi que c'était civiliser la nation que de lui ôter ses vieilles admirations, les imitateurs l'emportèrent.

« L'Espagne se consola, c'est encore ici Duran qui parle, en se disant que l'Europe après tout avait eu le même sort, et qu'à cette époque le théâtre anglais, le théâtre allemand, le théâtre italien, en proie au même fléau antinational, ne présentaient aussi que de pâles reflets de l'école classique française. Les Espagnols et les Italiens, dont le caractère et les coutumes se rapprochent davantage des nôtres, eurent même cet avan-

tage qu'ils eurent, les premiers un Moratin, les seconds un Alfieri. »

Il faut encore entendre Duran exposant avec finesse, quelquefois avec profondeur, le résultat de cette triste et définitive victoire de l'étranger ; plus ému cette fois, il parlera plus simplement :

« Quoi qu'il en soit, le drame ancien une fois oublié, et une fois admis le système classique, il fallut bien accepter toutes ses conséquences, et nous accommoder à ses formes, quelque restreintes, étroites et empiriques qu'elles fussent. Dans notre système dramatique étaient entrés tout le naturel, tout le caractère, tout le savoir de la nation. Il était pour nous ce qu'étaient la Bible pour les Hébreux, l'Iliade et l'Odyssée pour les Grecs, c'est-à-dire l'index et le résumé où se retrouvaient la science historique, politique, religieuse et morale du peuple, la carte de ses vicissitudes sociales, de sa gloire et de ses malheurs. En lui se réunissaient tous les tons et tous les degrés de la poésie, se mêlaient et se confondaient la tragédie, la comédie pure, le drame sentimental et romanesque, jusqu'à l'humble farce, et le génie du poëte y faisait entrer tous les caractères sociaux, depuis le plus élevé jusqu'au plus misérable, sans qu'il en résultât aucun inconvénient, aucune disproportion entre les parties qui le constituaient. C'était un portrait fidèle de la société espagnole, et qui, par cela même, ne pouvait choquer aucun des éléments dont elle était formée.

« Mais dès que nous eûmes cessé d'être ce que nous

étions, dès que les circonstances nous forcèrent d'être autres, dès que nous eûmes accepté au théâtre la littérature classique, il fallut bien admettre les formes de ce genre, la division et la subdivision qui constituaient son essence, avec les unités d'action, de temps et de lieu. De même donc que chez ceux qui nous servirent de modèle, la tragédie demeura exclusivement consacrée à représenter les catastrophes des rois et des grands personnages qui, tombés du faîte de la prospérité dans l'abîme du malheur et de la misère, portaient héroïquement le joug de la fatalité, et excitaient la pitié parmi le peuple ou y répandaient la terreur ; la comédie proprement dite livra aux traits du ridicule et d'une satire polie et courtoise les vices et les mœurs des classes moyennes, et la comédie bâtarde et sentimentale eut pour mission de mettre sur la scène les infortunes ordinaires, les tendres amours, les passions romanesques, la vertu persécutée, la perversité châtiée, et autres actes privés qui ne s'accomplissent que dans le foyer domestique, et, pour cela même, ne peuvent être observés que là.

« Ces trois classes de compositions dramatiques ainsi divisées furent celles qui, avec plus ou moins de succès, se cultivèrent en Espagne, depuis le milieu à peu près du dix-huitième siècle jusques après les premières années du dix-neuvième. »

Et Duran cite les quelques noms qui ont surnagé ou laissé dans cette triple voie des traces honorables. C'est à peu près tout ce qui reste de deux ou trois généra-

tions dont la dernière touche à la rénovation énergique initiée par le chef-d'œuvre de M. le duc de Rivas, *la Fuerza del sino,* et qui se continue heureusement sous nos yeux par les œuvres mêmes de ceux qui l'ont commencée et par quelques talents nouveaux.

Mais à l'époque où cette réaction ne pouvait être encore ni pressentie ni prévue, dans le plein triomphe de l'invasion classique de la France, qu'est-ce qui attirait le peuple au théâtre? Était-ce la tragédie, dont les héros lui importaient si peu? était-ce la comédie, dont il ne comprenait guère les subtiles finesses? Il devait être plus sensible au drame, où il retrouvait du moins le développement de ces passions énergiques qui sont de tous les temps et de tous les pays. Mais il n'y avait rien là qui fût véritablement lui, et le peuple aime à se retrouver et à se reconnaître sur la scène. Au seizième et au dix-septième siècle, il avait eu les Intermèdes, ces esquisses colorées de la vie ordinaire, qui, dans l'intervalle des grandes œuvres, le reposaient des sentiments sublimes, aussi naturels à son cœur qu'aux héros de son histoire, mais dont il n'était capable que par instants, on pourrait dire par bonds. Il avait eu aussi les *autos sacramentales*, où de pieuses allégories lui rendaient, sous la forme dramatique, les salutaires émotions de ses croyances. Mais ces croyances mêmes étaient bien affaiblies. La philosophie française du dix-huitième siècle avait pénétré en Espagne comme partout. Les représentations des *autos* étaient devenues chaque jour plus rares, et on avait même fini par les interdire, me-

sure essentiellement impolitique et qui, du même coup, en même temps qu'elle fermait la dernière source de l'inspiration, refoulait une des plus fécondes expansions de la foi nationale.

Restait l'Intermède qui n'était guère encore que ce que l'avaient fait, en se jouant, quelques-uns des beaux esprits de l'âge précédent, et qui, sous le titre de Sainète, traînait obscurément dans les théâtres de second ordre une existence précaire sans portée littéraire. Mais dans le fond c'était encore la seule comédie qui fût à la portée du peuple. Il ne lui manquait même qu'une chose, un poëte qui, en lui laissant ses allures familières et hardies, l'élevât, la moralisât, la poussât vers un but utile. Mais le jour où cette comédie, sœur cadette de la grande Thalie, trouverait dans les mœurs publiques matière à s'exercer, la forme étant trouvée, il était permis d'espérer que le poëte ne se ferait pas attendre.

Où en étaient à cette époque les mœurs populaires de l'Espagne? L'état des mœurs nous dira si l'heure du peintre était venue. Les mœurs de l'Espagne? non, il serait plus juste de dire de Madrid. Chaque province, chaque royaume de l'Espagne, allais-je dire, garda longtemps encore sa physionomie distincte et propre. Il s'agit surtout ici de la Castille où éclate et se concentre en grande partie ce caractère étranger de la littérature, qui se manifesta à la suite et sous l'influence de la dynastie nouvelle.

Les mœurs elles-mêmes se refaisant à l'image de la France prirent une allure française et se soumirent peu

à peu à l'empire de la mode qui, en Espagne, comme chez nous, marqua la face de la société de sa mobile empreinte. La société glissa bien vite sur la pente de notre futile dix-huitième siècle, et à la surface de cette grande Castille vint se jouer cette légère et brillante écume de la frivolité française, où l'on voit flotter et sourire, dans un rayon du pinceau de Watteau, les abbés musqués, les petits-maîtres fardés, les femmes galantes avec leur inévitable sigisbée, et enfin la cheville ouvrière de ce monde frétillant, le perruquier français, important, bavard, insolent, intrigant surtout. Quelle prise pour la comédie! mais d'où viendra Molière?

On se demande où est le peuple dans ce tableau, ce qu'étaient devenue la fille du peuple, la maison du pauvre, le ménage de l'artisan. Nul doute que l'humble toit n'abrite encore bien des restes du vieux temps. Que d'honnêtes familles auront conservé là, à la faveur du christianisme, ces mœurs solides et sincères qui étaient le commun honneur du catholicisme et de l'Espagne! Dans les campagnes, ces familles laborieuses et pures, groupées autour des hautes existences seigneuriales, étaient les puissantes racines de ces grandes tribus patriarcales qui commençaient au grand d'Espagne, et allaient par le prêtre, par l'hidalgo et le laboureur, cette triple bourgeoisie du moyen âge espagnol, se perdre dans la multitude des derniers serviteurs.

Plus détachées dans les villes, à Madrid surtout, mais y gardant encore, par la protection d'une part et de l'autre par le dévouement, quelque chose qui rappelle

le lien de l'ancienne clientèle romaine, ces familles formaient ce monde des artisans que le travail sauva longtemps des mauvaises mœurs. Mais tout au fond de ces couches inférieures, encore généralement pures, il y avait deux ou trois fourmilières d'existences libres jusqu'à la licence, qui par leurs vices tout près d'être de criminelles habitudes, qui par leur insouciante morale, voisine du mépris des lois, se transformèrent vite en foyers de corruption contagieuse; et par leurs trois faubourgs de *Lavapies*, de *Maravillas* et du *Rastro* envoyaient des vapeurs malsaines, dont le peuple entier de Madrid était plus ou moins infecté. Ces trois centres, sauf des différences locales qui s'expliquent d'elles-mêmes, n'étaient pas sans quelque analogie avec ces quartiers à part qui, dans certaines villes du midi de l'Espagne, sont le refuge des bohémiens. Plus d'une fois, je l'avoue, en lisant les comédies où cette engeance est mise en scène, je me suis dit que tous les Gitanos ne sont pas à Triana, que tous les Andalous ne sont pas à Séville, et même que dans tout bon Espagnol il y a toujours un peu d'Andalous.

Et maintenant, si entre ces diverses sociétés que nous venons d'entrevoir il y a un milieu où elles se rencontrent, où elles se heurtent, où elles cherchent même à se pénétrer et à se confondre, n'aurai-je pas trouvé le vrai point de vue du poëte comique? Ce milieu, c'est Duran qui se chargera encore de nous le montrer dans un trait qu'il a judicieusement et soigneusement mis en lumière.

« La philosophie du dix-huitième siècle, dit-il, sage et réformatrice, avant de se faire révolutionnaire, outrée et athée, ne pouvait point ne pas considérer le peuple comme un objet digne de sérieuse attention, et elle commença à l'envisager comme un élément de pouvoir, et à l'apprécier dans sa véritable valeur, avant de l'aduler et de le compromettre pour en faire un instrument de destruction, de vandalisme, d'anarchie, de désordre. Plût à Dieu qu'elle ne fût jamais sortie des limites véritables que lui assignaient le bon sens et la science véritable ! Mais l'homme passe aisément d'un extrême à l'autre, et les inspirations de la sagesse se convertissent bientôt en folie et en fureur, quand elles sont la proie de l'ignorance présomptueuse. C'est ce qui arriva relativement au fait qui nous occupe. Les classes les plus élevées de notre société, entraînées par l'esprit de mode, et trouvant plus facile et plus agréable de se dégrader avec le bas peuple que d'élever celui-ci jusqu'à elles, crurent faire acte de philosophie, et se montrer supérieures aux préjugés, en se confondant avec la populace et l'imitant dans ses vices. Et n'allez pas croire qu'elles prirent pour modèle cette classe d'artisans honnêtes et de bonnes mœurs qui sous des habitudes rudes et incultes conservent d'âpres mais belles vertus. Rien de semblable; elles prirent au contraire pour exemple et recherchèrent ce qu'il y a de plus vicieux, de plus méprisable, de plus démoralisé dans la plus vile plèbe. On voyait une *manola* dévergondée devenir l'objet de la prédilection d'un grand seigneur. On voyait celui-ci

écouter avec enthousiasme, admirer comme des gentillesses et d'aimables saillies les caprices effrontés de cette créature et accepter sans se plaindre ses railleries et ses dédains. On le voyait lui-même essayer d'y répondre par d'autres où ridiculement et sans grâce il exagérait l'imitation de son modèle. Les humiliations auxquelles s'exposaient alors, sous prétexte de plaisanteries, certaines catégories de personnes, minaient lentement la considération sociale qu'elles auraient dû s'attacher à conserver et le respect qui leur était dû. Ce fanatique engouement pour la familiarité en vint au point d'engendrer le mépris. Et que pouvaient espérer de mieux ceux qui travaillaient à imiter les toreros et les baladins, les marchandes d'oranges et de raves, ceux qui mieux les imitaient se croyant par là devenus plus galants, plus spirituels, plus séduisants? Et en même temps que les gens du monde, les personnes d'éducation aspiraient ridiculement à se transformer en *majos* et en *manolos*, ceux-ci, avec le même succès et la même prétention, tâchaient d'imiter les autres, et il en résultait dans la société un amphigouri, un pot-pourri, un labyrinthe d'extravagances, de vices et de sottises, impossibles à comprendre... Pour comble de malheur, s'était introduite dans la société, où elle pullulait, la race amphibie des abbés, êtres oisifs et efféminés, qui tantôt comme maîtres de musique, tantôt comme jolis meubles de toilette ou de passe-temps, parvinrent à devenir dans Madrid un objet de prédilection, à s'insinuer dans les familles, et à tenir dans les garde-robes des dames

l'emploi de bouffons, de mannequins, de têtes à perruque. C'était déjà assez mauvais comme cela; mais ce qu'il y eut de pire, c'est que, profitant de l'occasion que leur procuraient une pareille familiarité, un tel abandon, ces êtres vils et méprisables, recourant à l'adulation et à la flatterie, et excitant dans le beau sexe la vanité et le goût du luxe, introduisaient au sein des ménages la discorde et le gaspillage, et, faisant un art de la séduction, corrompaient l'innocence et la vertu. »

Un gouvernement pouvait-il mettre un frein à pareil désordre? Je n'ai pas à le rechercher ici. Mais, à coup sûr, un moraliste, et mieux encore un poëte comique pouvaient y trouver ample matière pour l'observation. Un Molière n'eût pas été de trop. Mais, par la molle littérature du temps, un Molière n'était pas possible. Et c'est déjà beaucoup que de telles mœurs aient suscité un Ramon de la Cruz [1].

Don Ramon Francisco de la Cruz Cano y Olmedilla appartenait à une famille distinguée. Il naquit à Madrid en 1731, et fut baptisé le 28 mai de la même année à la paroisse de Saint-Sébastien. Quand il eut âge d'homme, il prit la carrière des finances et y parvint à un emploi assez élevé. Membre de l'Académie de Séville, il fut aussi de celle des Arcades de Rome, où il adopta le nom de

[1] Un membre éminent de l'*Académie espagnole* me disait avec une spirituelle justesse : « La statuette de Ramon de la Cruz a été taillée dans la carrière d'où est sortie la statue de votre Molière. » (Ant. de L.)

Larisio Dianeo; ce furent les seules distinctions de sa vie, qui se prolongea jusqu'à la fin du siècle. On ne sait pas bien la date de sa mort. Il eut un fils qui commandait l'artillerie espagnole à la journée de Baylen. Il est évident que dans cette famille on avait peu de goût pour l'invasion étrangère. Je n'ai rien trouvé à ajouter à cette courte biographie assez peu brillante, on le voit, et qui semble moins celle d'un poëte que celle d'un sage. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que son rang, son aisance, son emploi, ses habitudes littéraires mirent Ramon de la Cruz en mesure d'observer. Ses ouvrages prouvent qu'il observa bien.

Entraîné d'abord, comme tout ce qui tenait une plume, par le courant de l'époque et du métier, il écrivit des tragédies, des comédies proprement dites, des drames, des opéras, des *zarzuelas*. Cela ne vaut ni plus ni moins que tout ce qui s'écrivait alors. Il en remplit dix volumes qu'il donna au public de 1786 à 1791. car il y a deux Ramon de la Cruz ; l'un qui est bien de son temps et dont les œuvres ont toute la fadeur, toute l'insuffisance du théâtre contemporain : de ce Ramon-là nous ne saurions que faire; mais, dans un coin de ces dix volumes, se cachent modestement une trentaine de sainètes où nous apparaît un autre Ramon de la Cruz, poëte original, vif, plein de vie, le seul dont nous ayons à nous occuper.

En tête de sa volumineuse collection, Ramon de la Cruz a écrit un prologue. Essayons de voir si la vraie figure du poëte ne s'en dégage pas quelque peu. J'ai

toujours eu, je l'avoue, un goût particulier pour les préfaces des écrivains supérieurs ; ils y mettent toujours plus d'eux-mêmes qu'ils ne le croient et ne le veulent. Quand il m'est arrivé de les lire avant le livre, je n'ai jamais manqué de les relire après. J'y trouve alors bien plus de choses que ne m'en avait fait voir une première lecture. Il y a une bonne raison pour cela : c'est que toute préface a été écrite après le livre, qu'elle en est comme le post-scriptum, et c'est là bien souvent que le poëte, comme la femme, met le plus délicat de sa pensée.

J'espérais donc que j'allais savoir du poëte lui-même pourquoi il avait mis si peu de ses sainètes parmi ses autres ouvrages.

Après quelques considérations générales qui nous éloignent beaucoup de l'aimable genre, il parle des auteurs qui, satisfaits des applaudissements passagers qu'ils ont dus aux plus infimes conditions de l'art, ne tiennent compte ni de la régularité, ni de ces heureuses et difficiles combinaisons des parties d'un drame que réclament inutilement le cœur et l'intelligence. Et ici il ajoute en note :

« C'est entre ceux-là que je devrais me compter, si je graduais le mérite de mes œuvres sur leur succès. Mais celles qui ont été peut-être le plus applaudies sont précisément les premières exclues de cette collection. Il y a une grande différence entre ce qu'on entend en courant, et ce qu'on regarde et étudie avec une attention réfléchie. »

En lisant cette note, je me disais : — Hélas ! encore un de ces poëtes qui n'ont pas la conscience de leur vrai génie ; qui aspirent à l'épopée, quand l'élégie est leur vocation ; qui écrivent une *Africa* en sonores vers latins, quand c'est à quelques sonnets en langue vulgaire qu'ils devront leur immortalité ! Celui-ci compose laborieusement d'ennuyeuses tragédies, de froides comédies, des opéras tirés de l'Iliade, et si la postérité sait jamais son nom, c'est parce que, d'une main légère et en courant, il aura tracé quelques-uns de ces tableaux de genre qu'il a pour la plupart négligé de recueillir. — Mais en parlant ainsi, j'avais tort ; car, en tournant la page, je trouve mon poëte aux prises avec Signorelli, l'auteur d'une *Histoire critique des théâtres*. Et que défend-il contre le dédaigneux critique ? ses tragédies, ses comédies, ses opéras ? Non certes ; ses sainètes. Et ce qu'on sent dans cette vive réplique, ce n'est pas la vanité offensée du poëte, c'est l'amour du père pour le plus chéri de ses enfants. Seulement, comme tous les pères, Ramon de la Cruz n'avoue pas cette préférence ; mais on s'aperçoit à merveille que cet enfant gâté est celui de tous les siens dans lequel, sans se l'avouer, il se reconnaît le mieux lui-même et s'aime davantage.

Du reste, ce jugement de Signorelli un peu trop vif, un peu trop âpre, parfois injuste, moins faux dans l'application de ses théories classiques que dans le principe de ses théories elles-mêmes, est à peu près dans le fond celui de Moratin, de Martinez de la Rosa, d'Hartzembuch, meilleur juge que les deux autres en matière de

critique dramatique. Comme eux et avant eux, Signorelli reconnaissait implicitement à Ramon de la Cruz une rare sûreté d'observation, une singulière exactitude dans le dessin des caractères, une verve dans le dialogue que la muse comique avait jusqu'alors ignorée en Espagne. Mais, comme Signorelli, ceux que nous venons de nommer regrettent que Ramon de la Cruz n'ait pas eu à un plus haut degré le don de l'invention, la fécondité du développement et la science des combinaisons scéniques ; que, par une étude plus attentive des modèles et de la langue, il n'ait pas donné à son style cette perfection que les nouveaux docteurs de la littérature espagnole commençaient à mettre au dessus de tout, au dessus de l'inspiration elle-même. Quant à la fidélité du pinceau dans l'expression des mœurs populaires, Signorelli en est tellement frappé, qu'il en fait presque un crime à Ramon de la Cruz qui accepte ouvertement le reproche et qui en triomphe. Tout ce prologue, d'ailleurs, est bien d'un poëte comique; il a la verve, le trait incisif, l'ironie mordante, et, d'un peu plus, il serait lui-même un sainète.

Arrivons enfin à ces sainètes, et commençons par nous faire une idée exacte de ce genre de composition.

Un poëte enjoué de Tolède, Luis Quiñones y Benavente, de qui Lope de Vega a dit, dans son *Laurier d'Apollon*, que toutes les grâces s'étaient donné rendez-vous en lui, est le premier qui ait appelé de ce nom de *sainètes* les intermèdes destinés à clore les représenta-

tions théâtrales[1]. Le docte Covarrubias, dans son *Trésor de la langue castillane*, au mot *sain*, dit que les chasseurs au vol ou fauconniers, quand l'oiseau revient à la main, lui présentent la moelle, la cervelle ou telle autre portion délicate du gibier, qu'ils appellent *sainete*. Il ajoute que ce mot s'est étendu plus tard aux morceaux de choix que le cuisinier apportait à son maître, pour que celui-ci, à son tour, lui versât du vin de son flacon. Ne pourrait-on conclure de cette dernière interprétation, confirmée par d'autres autorités, que ce nom de *sainète* a été donné par analogie à ces petites pièces que l'on garde pour la bonne bouche, si j'ose me servir de cette expression un peu familière? Et, en définitive, faisons-nous grande différence chez nous entre le mot *intermède* et le mot *entremets*? La langue espagnole ne traduit-elle pas l'un par l'autre (*entremes*)? Le sainète serait donc à notre vaudeville ce que la *zarzuela* est à l'opéra-comique, c'est-à-dire une petite comédie courte, vive, à demi improvisée, une esquisse enlevée de la comédie elle-même, se jouant entre les actes d'une œuvre plus sérieuse, ou tout à la fin de la soirée, ce qui fait que sur les affiches on l'appelle encore *fin de fiesta*. L'usage voulait qu'elle ne durât pas plus de vingt-cinq minutes, « juste le temps qu'il fallait pour rendre aux spectateurs la joie et la liberté d'esprit qu'avait pu leur faire perdre

[1] J'emprunte ces détails et ceux qui suivent à une lettre aussi savante qu'ingénieuse et spirituelle que m'écrivait, il y a quelques mois, un poëte, un érudit délicat et distingué, mon ami don J. J. Bueno, en réponse à une question que je lui avais adressée sur l'origine du mot *sainète*. (Ant. de L.).

une longue application à un même sujet. » C'est Ramon de la Cruz qui parle ainsi, en citant les Grecs, un peu fier de faire remonter à si haute antiquité l'origine de ces petits essais, objet de sa secrète prédilection.

Il y a cependant cette différence entre le sainète et le vaudeville, que le premier est habituellement écrit en vers. On sait combien, sur le théâtre espagnol, la prose est plus rare que les vers. Il est à remarquer, toutefois, que les intermèdes de Lope de Rueda sont écrits en prose, et la plupart aussi de ceux de Cervantes. En écrivant tous les siens en vers, Ramon de la Cruz aura cherché, peut-être sans se l'avouer à lui-même, à élever le genre et à en faire son domaine. Si tel a été son but caché, il a réussi; car de même que la tragédie est à Corneille, la comédie à Molière, la fable à la Fontaine, la chanson à Béranger, le sainète appartient à Ramon de la Cruz. Il lui a donné sa forme dernière, et par l'observation, la verve et le sens moral, il lui a conquis, dans la littérature de son pays, une place que, sans s'appauvrir elle-même, elle ne pourra plus lui enlever.

Ramon, je l'ai dit, a glissé timidement dans le recueil de ses œuvres un petit nombre de ses sainètes. Le reste de ses ouvrages est depuis longtemps oublié. Mais les esprits délicats, attentifs à distinguer partout et sous toutes les formes où ils peuvent se cacher le bon et le vrai, ont su à propos dégager ses sainètes perdus, étouffés sous le poids du *lourd bagage* avec lequel Ramon de la Cruz ne serait jamais *arrivé à la postérité*. Le répertoire en avait retenu quelques-uns qu'on reprend de temps à autre,

pour le plus grand plaisir du peuple de Madrid, resté fidèle à son peintre, à son poëte. Les amateurs en avaient recueilli d'autres qu'on ne jouait plus. Les mœurs avaient changé, et ces pièces, après avoir contribué à ce changement, avaient, par leur succès même, perdu auprès d'un public nouveau l'attrait et le charme de leur vérité. L'aiguillon de l'abeille était resté dans la plaie. Pourtant toute la verve du poëte ne s'était pas épuisée à flageller les vices et les travers du moment. Elle s'était attaquée assez souvent au fond même de notre pauvre nature, et un assez grand nombre de ces pièces étaient demeurées vivantes comme les instincts pervers de cette nature elle-même. De ce qui déjà était imprimé, de ce qui courait inédit dans ces répertoires et dans les cabinets, une collection a été faite, et on a le théâtre de Ramon de la Cruz.

Le critique excellent, le grand érudit que l'Espagne a perdu il y a deux ans, don Agustin Duran, était naturellement appelé à recueillir ces épaves dispersées d'une gloire modeste mais bien méritée. Après avoir à jamais attaché son nom au *Romancero* qu'il a étendu, agrandi, purifié, commenté, il lui appartenait de sauver, en la rassemblant, cette précieuse galerie de toute une époque. Les sainètes de Ramon de la Cruz devaient lui paraître, à certains égards, une suite naturelle, un complément du Romancero, et il en a réuni environ cent trente dans deux volumes compactes.

J'ai traduit ceux qui m'ont semblé les meilleurs, ce qui ne me dispense pas d'une appréciation générale.

Duran les divise en trois classes, division judicieuse dont je demanderai seulement à intervertir l'ordre pour marquer une certaine progression.

Il y a le sainète où le poëte s'est attaché à reproduire les mœurs de la populace.

Il y a ceux qui mettent en relief les caractères généraux de l'humanité, ne se distinguant de la comédie proprement dite que par la simplicité de l'action, et qui sont comme un crayon rapide de la comédie elle-même, un croquis sous lequel un maître trouverait le tableau.

Il y a enfin un certain nombre de ces pièces dans lesquelles l'imagination s'est donné carrière, et, appelant la magie même à son secours, a jeté la comédie dans un cadre de pure fantaisie, où elle se meut encore avec un certain naturel qui est presque la vie.

De ces dernières compositions je parlerai peu, le nombre d'ailleurs en est limité, et il y a moins là de cette verve qui est la première qualité de l'auteur. En voici une pourtant qui a parfois une grâce singulière; elle a pour titre : *les Hommes devenus sensés* (*los Hombres con juicio*). On suppose qu'un beau matin les hommes s'éveillent raisonnables, et vous voyez d'ici ce qu'il advient de ce pauvre monde, où c'est la raison qui parle en souveraine maîtresse, qui dicte toutes les paroles, qui préside à toutes les résolutions. Dieu sait ce qui arriverait, si les femmes ne se refusaient sagement à un pareil travestissement. Pour ne pas leur déplaire, les hommes conviennent que si on faisait dans la vie une place plus grande au jugement, tout en irait mieux sans

doute, mais que la raison ne saurait durer toujours et que c'est bon pour un moment. Le dialogue est vif, délicat et assaisonné de traits charmants.

A cette catégorie se rattachent indirectement deux ou trois parodies, dans lesquelles le poëte prête à des scènes de mœurs populaires la solennité du vers épique. Il est probable qu'à une époque où la tragédie s'imposait tyranniquement à des esprits qui n'en voulaient pas, ces parodies eurent un grand succès. On les joue encore quelquefois, on les cite souvent. A la lecture, Elles sont froides. L'une d'elles porte ce titre plaisant : *Manolo, tragédie pour rire ou comédie pour pleurer.* Elles confirment du moins ce que nous avons avancé plus haut : que chez Ramon de la Cruz le poëte classique est un être de convention et de parti pris, et que son cœur comme son talent était du côté de cette petite comédie, qu'il regardait un peu comme le délassement d'un travail mieux employé, et comme l'amusement de ses heures perdues.

Le nombre est grand des sainètes dont l'intérêt est dans le tableau des mœurs du bas peuple, et quand ils n'auraient d'autre mérite que l'exactitude, ils auraient leur valeur pour l'histoire. Signorelli qui, dans la forme du moins, s'est montré sévère pour Ramon de la Cruz, n'a pu cependant s'empêcher d'écrire : « Cet auteur a heureusement copié au vif le bas peuple de *Lavapies* et de *Maravillas*, les muletiers, les forçats libérés, les ivrognes, et autres espèces pareilles. » Reproduire avec cette vigueur de pinceau un côté des mœurs de son

temps, si laid soit-il, c'est déjà quelque chose. Mais avec cette vérité du moment qui fait qu'ils vivent encore sous nos yeux, avoir donné à ces personnages un reflet de cette vérité de tous les temps qui est l'immortelle beauté des œuvres de l'esprit, n'est-ce pas le triomphe de l'art?

Les pièces de ce genre ne sont pas aisées à traduire. Je l'ai cependant essayé pour quelques-unes, et en tête pour *la Petra et la Juana* (*la Petra y la Juana*), admirable peinture d'une de ces grandes maisons en ruine où cohabitent plusieurs familles pauvres qui, vivant à l'arabe autour d'une vaste cour, présentent dans un perpétuel contact les caractères les plus divers, et font de ce que nous appelons une comédie à tiroirs une conception une et forte. Je citerai encore, mais on les lira ici tout entières, *la Querelle des Marchandes de châtaignes* (*las Castañeras picadas*), *le Renégat et les Cordonniers* (*el Renegado y los Zapateros*).

Dans cette catégorie, il eût fallu faire une subdivision pour le peuple de la campagne. Ramon de la Cruz excelle à peindre le paysan rusé, l'alcade substituant sa volonté à celle de la loi, les amours de village. J'ai choisi dans ce genre : *l'Héritier extravagant* (*el Heredero loco*), *la Veuve hypocrite et avare* (*la Viuda hipocrita y avarienta*), *l'Auberge à Noël* (*el Meson por Navidad*). Mais que de petits chefs-d'œuvre il m'a fallu laisser de côté, et auxquels je renvoie le lecteur!

Une Matinée au marché (*el Rastro por la mañana*) est un tableau où l'action manque; mais quelle succes-

sion de scènes admirables, quelle variété de figures et de caractères, et comme tout cela grouille sans confusion sur ce marché où les mots se croisent dans l'air comme des fusées, où les intrigues se mêlent et ne s'embrouillent pas !

La Prairie de San-Isidro (*la Pradera de San-Isidro*) est encore une étude du même genre, un cadre qui nous montre, dans leurs habits des dimanches et dans l'épanouissement d'une fête populaire, ces mêmes personnages que nous venons de voir dans le pêle-mêle ardent de leurs occupations de tous les jours. Ce tableau d'ailleurs est d'hier, et tant que le riant mois de mai verra se répandre sur les deux rives du Manzanares, au pied de l'hermitage de San-Isidro, patron de Madrid, tout le peuple de cette capitale, le sainète de Ramon de la Cruz gardera sa piquante vérité.

A Maja Maja et demie (*la Maja Majada*) est aussi une forte scène des mêmes mœurs, où le coup n'attend pas la menace, et où la passion sincère a son coin.

On aurait voulu joindre encore à cette collection, mais il fallait se borner, *le Pique-nique* (*la Cena à escote*), bonne leçon de morale donnée à un jeune ouvrier qui, à la veille de se marier, veut dire un dernier adieu à la vie de garçon, et fait si bien que sa fiancée avertie l'invite elle-même à continuer cette vie qu'il allait quitter.

J'ai puisé plus largement dans la dernière catégorie, celle des sainètes où, dans un monde un peu moins vulgaire, sont analysés les éternels sentiments de l'âme, les douces passions du cœur, les permanents instincts

du caractère, tout ce qui fait enfin qu'il n'y a plus la comédie grecque, latine, française, espagnole, mais la comédie elle-même, parce que sous le Grec, sous le Romain, sous l'Espagnol, sous le Français, c'est l'homme, toujours l'homme, qui vit, qui aime, qui parle, qui agit, qui tombe et se relève, qui est châtié de son vice ou récompensé de sa vertu.

A cette classe appartiennent, dans notre traduction : *les Fâcheux* (*los Fastidiosos*), dont la fable, pour n'avoir rien de commun avec celle de Molière, n'en est pas moins piquante et vraie, et très-amusante ;

La Fourberie bien récompensée (*Pagar la burla à buen precio*), excellente revanche que le hasard donne à un mari trompé, ou tout près de l'être ;

Les Comédiens à Alger (*los Comicos en Argel*), piquant épisode de la vie d'artiste, qui a toute la verve d'un chapitre du *Roman comique*, sous le ciel de l'Afrique et avec une couleur franchement espagnole ;

La Vie de Garçon (*los Hombres solos*), bonne leçon à l'adresse des célibataires qui, pour avoir voulu se soustraire aux honnêtes soucis de la famille, se forgent parfois des chaînes plus pesantes et plus difficiles à porter ;

La Présomptueuse corrigée (*la Presumida burlada*), où se voit la confusion d'une suivante qui, devenue la femme de son maître, oublie son humble origine et parle du château de son père. L'arrivée de la mère, pauvre paysanne, qui accourt toute joyeuse pour embrasser une fille qui refuse d'abord de la reconnaître, brusque le dénoûment et amène la leçon ;

Sotte et Sensée (*la Boba y la Discreta*), est cette vieille histoire de la modestie qui gagne les cœurs et de la présomption qui ne s'attire que le mépris. Vieille histoire en effet, mais qui semble toujours de la veille, et quand à la modestie s'allient comme ici l'esprit et la grâce, une douce surprise ajoute au sentiment de l'équité satisfaite.

Je recommande *les Dames dans l'embarras* (*las Damas apuradas*) à toutes celles qui, de nos jours encore, comme au temps de Ramon de la Cruz, aiment trop le monde, et, n'ayant pas assez de fortune pour le suivre, mettent à chercher des expédients, qu'elles ne trouvent pas toujours, plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour vivre heureuses au sein de leur famille. Je ne recommande pas moins ce charmant petit tableau aux hommes qui commencent à se lasser de payer de toute leur liberté la faveur de ces dames.

Les Seigneuries à la Mode (*las Señorias de Moda*) ne sont qu'une scène, mais où le gros bon sens de la province contraste si joliment avec la niaise infatuation des coutumes de la capitale et la candeur du ridicule chez les gens à la mode, qu'on s'y contente sans difficulté d'un de ces dénoûments naturels, comme celui que Molière a trouvé pour la *Critique de l'École des Femmes* : « Madame est servie ! »

Au lieu d'une scène, il y en a deux dans *le Petit-Maître* (*el Petimetre*), deux scènes assez mal liées, sans action aucune. Mais ce qu'il y a là, c'est le double tableau pris sur le fait et tracé de main de maître, d'a-

bord du petit lever d'un de ces jeunes fats que Ramon poursuit d'un bout à l'autre de son théâtre, et ensuite de l'effet que produit au sein d'une famille simple et qui pouvait, à si peu de frais, rester heureuse et sensée, l'invasion contagieuse de ces petits êtres malfaisants.

Enfin, si vous avez un ami qui, rempli de toutes les complaisances du cœur pour celle à qui il a donné son nom, veut cependant bien établir qu'il est le maître chez lui, conseillez-lui de lire *le Retour de noces à jeun* (*el Tornaboda en ayunas*), il y apprendra comment un galant homme prend possession avec cœur et avec esprit de sa femme et de son ménage.

Ai-je parlé des *Fioles de l'Oubli* (*las Botellas del olvido*) ? Peut-être aurais-je dû ranger cette spirituelle folie parmi les sainètes de fantaisie. A qui persuader aujourd'hui qu'il se peut vendre, au beau milieu de Madrid, de l'eau du fleuve Léthé, et que les gens se battent à la porte de la boutique ? Mais à Madrid, même au dix-huitième siècle, il se trouve un alcade de bon sens pour saisir les fioles et le vendeur. Aujourd'hui, à Madrid comme partout, les nouveaux enrichis n'ont pas besoin d'eau merveilleuse pour effacer de leur mémoire que leur marquisat est d'hier ; les coquettes, pour oublier leurs amoureux de la veille, et les hommes d'état leur programme du lendemain.

Je regrette d'être obligé de me borner ; mais si le public prenait goût à ces petits drames où la vérité du détail couvre si bien la nudité de l'action, je pren-

drais la liberté de désigner aux traducteurs qui ont du loisir :

L'École de la galanterie (*la Oposicion á cortejo*) esquisse vigoureuse, où la Macette de Régnier reparaît sur la scène, sinon avec la même effronterie que chez notre vieux satirique, du moins avec une science du vice qui éclaire d'un jour sombre la société de cette époque ;

Le Perruquier garçon, le Perruquier marié, le Perruquier veuf (*el Peluquero soltero, el Peluquero casado, el Peluquero viudo*), modeste trilogie de cette muse pédestre, où parmi des détails vulgaires, quelques caractères ressortent avec vigueur. En lisant la dernière de ces trois scènes, on se surprend à essuyer une larme.

Les Maris trompés et détrompés (*los Maridos engañados y desengañados*) ne sont pas sans analogie avec *l'École des femmes*, et c'est peut-être pour cela que j'ai évité de traduire ce sainète ; mais il a aussi son originalité propre, et j'ai peut-être à me reprocher d'avoir eu trop de scrupule. Un autre en aura moins, je l'espère, et tout le monde y gagnera : le lecteur, qui se sera amusé, et le poëte, qui, même après Molière, se sera fait lire et admirer.

La Comédie à domicile (*la Comedia casera*) a deux parties, ni plus ni moins qu'un drame de Lope de Vega ou de Calderon. C'est un sujet souvent traité, une de ces pièces qui montrent la comédie partout, excepté sur la scène. Si peu que le poëte y mette d'observation, de vérité, il ne manque jamais de réussir par le sujet. Avec

les qualités habituelles de son talent, Ramon de la Cruz devait être ici à l'aise. Mais veut-on se faire une idée de tout ce qu'il y a dans ce talent de souplesse et de variété, il suffira de rapprocher de *la Comédie à domicile* le sainète qui a pour titre : *la Comédie à Maravillas* (*la Comedia de Maravillas*).

Je conseille encore un tout petit acte : *le Petit chapeau* (*el Sombrerito*). C'est moins que rien. Une femme s'est mis en tête d'avoir un chapeau comme celui qu'elle a vu à l'une de ses amies ; il le lui faut sur l'heure, et elle en mourra, si son mari ne va chercher, ne lui rapporte à l'instant ce chapeau. Je disais bien, c'est moins que rien, s'il est au monde une femme qui veuille bien convenir qu'un chapeau et rien c'est la même chose ; mais dans ce rien il y a vraiment une comédie.

Les Superfluités (*las Superfluidades*), excellente critique de certains usages tyranniques, comme il en est dans chaque pays. A Paris, l'auteur eût songé au premier jour de l'an. En Espagne, c'est le jour de Noël qu'il met en action, et il le fait de manière à faire oublier aux gens, par la ressemblance de l'image, l'ennui que leur donne la réalité.

Le Bal (*el Sarao*) est un joli tableau de mœurs, mais *le Revers de la médaille* (*el Reverso del sarao*) est plus joli encore. Si le bal est gai, animé, traversé de piquantes intrigues, ceux qui restent à causer et à fumer, les deux pieds sur le *brasero*, dans le cabinet où les dames déposent, en entrant, leurs mantilles, et où se préparent les rafraîchissements, s'amusent bien autrement

encore. C'est là que chaque rencontre fortuite ou cherchée trouve un observateur, un écouteur redoutable, un narrateur sans pitié, que chaque regard est surveillé, chaque entrée, chaque sortie commentée, chaque toilette subtilement analysée.

Mais comme tableau pris sur le fait, je ne sais s'il ne faut pas préférer encore la *Visite à l'occasion d'un deuil* (*la Visita del duelo*). C'est un usage qui existe toujours. Quand la mort est entrée dans une maison, pendant trois jours les parents et les amis du défunt se réunissent dans une chambre dont on a soin de tenir les volets fermés, et où un imperceptible rayon de lumière laisse à peine apercevoir aux visiteurs une rangée de gens immobiles et silencieux, assis le long de la muraille. Pour qui n'en a pas l'habitude, et ne porte là qu'un sentiment de convenance et de sympathie sociale, c'est un spectacle singulier et même émouvant. Il le serait davantage, si tout n'y était réglé d'avance, et si une inflexible symétrie n'y disposait tout de sa main froide et sèche. C'est encore le revers de cette médaille-là que Ramon de la Cruz nous présente, et avec une hardiesse qui dépasse la portée de ses conceptions habituelles. Le dénoûment fait penser à la *Matrone d'Éphèse*.

Le Songe (*el Sueño*) pourrait bien être venu de ce côté des Pyrénées. Mais qu'importe ? La mise en œuvre est bien espagnole. C'est l'histoire d'un mari jaloux qui surprend sa femme racontant un rêve, et qui prend pour réalité le récit imaginaire.

Voilà un second recueil tout fait et qui ne serait guère

moins gros que le mien. J'ai pris, je l'avoue, la fleur du panier. Mais dessous il reste encore des fruits savoureux. Celui qui aurait l'idée de les offrir au public écarterait, comme je l'ai fait, quelques pièces qui ne sont que des improvisations sans valeur durable, écrites à la hâte pour la circonstance et qui se sauvent à peine par d'ingénieux détails.

Il n'aurait garde de recueillir une assez pauvre imitation de *Georges Dandin*. Ramon de la Cruz, qui comprenait Molière et qui l'a souvent traduit ou imité dans ses comédies régulières, après avoir réduit à quelques scènes les trois actes de *Georges Dandin*, a trouvé moyen de découper deux sainètes dans notre vieil *Avocat Pathelin*. Il a taillé l'un dans la pièce de drap de maître Guillaume, *le Marchand vendu* (*el Mercader vendido*). Il a tiré l'autre de l'épisode d'Agnelet, *le Procès du berger* (*el Pleito del pastor*). Ce dernier, par ses courtes dimensions et par la piquante simplicité de l'action, pourrait donner au lecteur une idée assez juste de ce qu'est un sainète.

Une de ces imitations, dont le modèle à coup sûr est né chez nous, a cependant pour titre : *Inesilla de Pinto* (*Inesilla la de Pinto*). Pinto, est, comme on sait, une petite ville des environs de Madrid, sur la route d'Aranjuez. On a là un intérieur de famille d'une couleur vive et naturelle. Et il faut avoir remué dans sa vie bien des choses oubliées depuis longtemps, pour aller reconnaître si loin et sous des noms étrangers, quoi? une assez ingénieuse parodie de l'Inez de Castro de Lamotte, *Agnès de Chaillot*, petite bluette que les amateurs ne

dédaignent pas de recueillir, sans doute à cause du grand succès de la tragédie.

J'ai été tenté aussi d'aller chercher dans une pièce médiocre intitulée *le Médecin et les Captifs* (*el Medico y los Cautivos*) l'embryon d'où serait sorti notre charmant Figaro. Qui sait si Beaumarchais, à Madrid, n'avait pas vu représenter ce sainète, et n'en aura pas rapporté quelque fugitif souvenir? Mais il faudrait avoir la date exacte du sainète. Ce qui me ferait croire que Ramon de la Cruz n'en a pris l'idée à personne, c'est qu'avec *le Barbier de Séville* sous les yeux il eût mieux fait assurément. J'ai dû noter, chemin faisant, cette singulière analogie. Car, sans les noms, mais en pareil cas le poëte les change toujours, on retrouve là Bartolo, Rosine, Marceline et quelque peu Almaviva. Il y manque Figaro et Basile. Mais dans le théâtre de Ramon de la Cruz ces deux figures ne sont-elles pas un peu partout? Il est pourtant assez étrange qu'elles soient absentes d'une pièce qui pourrait à bon droit aussi s'intituler : *la Précaution inutile.*

Essayons maintenant de donner une idée de la manière de Ramon de la Cruz.

On l'a dit avec raison : il y a chez lui peu d'invention dramatique, assez peu d'action proprement dite. Mais si à cette observation sagace et fine du cœur humain, à cette entente des caractères, à cette verve de dialogue se trouvaient joints la puissance des combinaisons et l'intérêt d'une intrigue fortement nouée, des situations habilement amenées et préparant un dénoûment lo-

gique avec un heureux mélange de surprise, on aurait alors la comédie et non le sainète. Le sainète, je le répète encore, est donc une vive esquisse, une succession de scènes où il entre juste assez d'action pour lier ces scènes entre elles et préparer aux caractères et aux sentiments un milieu où ils se montrent avec naturel et vérité. Et si de cette invention qui crée et combine, Ramon de la Cruz en a peu, il en a beaucoup au contraire de celle qui met en relief les sentiments et les caractères. Si on voulait absolument trouver chez nous un écrivain qui donnât, sous quelques rapports, l'idée du genre et celle du maître qui y a excellé, on pourrait nommer Henry Monnier et ses *Études populaires*, et je sais plus d'un lecteur délicat qui se contenterait encore de trouver dans Ramon de la Cruz un Henry Monnier castillan.

Mais, sans quitter l'Espagne, ne trouverait-on pas parmi les contemporains de Ramon de la Cruz une physionomie qui a beaucoup des traits de la sienne? je pense au peintre Goya. Il y a, ce me semble, une singulière et étroite parenté entre les *caprices* de l'un et les croquis dramatiques de l'autre; c'est de part et d'autre la même vigueur d'observation, la même verve railleuse dans la reproduction des types observés; que ne donnerait-on pas pour quelque manuscrit des sainètes, illustré à la marge par le crayon de Goya!

Mais à propos d'un poëte qui a mis son talent et sa gloire à peindre de si vilaines mœurs, de si perverses habitudes, une corruption qui s'avoue si effrontément, comment éviter la question de savoir si l'œuvre de Ra-

mon de la Cruz est bien morale? Dans le pays même où ces sainètes ont été longtemps applaudis, des critiques austères ont eu des scrupules à cet endroit. J'avoue que je ne les partage point, et je suis heureux de me rencontrer ici encore avec Agustin Duran. De telles mœurs, quand on les présente dans leur hideuse crudité, ne sont pas faites pour séduire. Ajoutons que la manière du poëte, lorsqu'il se condamne à les peindre, est plus voisine encore de la satire que de la comédie, satire délicatement enjouée et finement railleuse, dès qu'elle remonte vers les régions mondaines, mais qui sait au besoin s'emparer du fouet de Juvénal. Il y a donc en ces peintures une franche nudité qui est déjà, par le dégoût qu'elle provoque, une première leçon. Il y a souvent aussi, comme dans Molière, quelque Ariste populaire pour dire à propos le mot de la sagesse et de la vraie morale. Enfin, pour le peuple qui ne comprendrait pas toujours cet avertissement indirect, reste le *deus ex machina*, l'alcade par exemple, qui vient mettre fin au sabbat et prouver à tout le monde que dans une société bien organisée... le diable finit toujours par emporter Polichinelle.

Il y aurait encore une étude à faire sur le théâtre de Ramon de la Cruz. Elle consisterait, étant donnée l'exactitude du tableau, et chacun s'accorde à la reconnaître, surtout ceux qui la blâment, à suivre de pièce en pièce le développement des types divers qui s'y meuvent dans des situations différentes : l'abbé, le perruquier, le sigisbée, le petit-maître, la soubrette, la dévote, la veuve,

la femme à la mode ; à montrer ce que devient, aux prises avec ces ennemis de son repos, de son honneur, de sa fortune, le père de famille, le mari, le magistrat, le citoyen tranquille, l'honnête bourgeois, l'artisan rangé. Mais à quoi bon ? une analyse ne vaudra jamais une traduction un peu exacte, accompagnée au besoin de quelque sobre commentaire ; et cette traduction, c'est maintenant au public à juger si j'ai réussi à la faire.

Pendant que j'écris ces dernières lignes, vous êtes à Venise, sous le charme de cette ville des merveilles que je vous dois d'avoir visitée aussi, il y a sept ans. A l'heure où je vous parlais de Ramon de la Cruz, peut-être le hasard vous amenait-il dans l'un de ces théâtres populaires où l'on représente encore les pièces de Gozzi. Vous aurez remarqué alors que Ramon de la Cruz n'est pas sans analogie avec ce Carlo Gozzi, et nous nous serons rencontrés une fois de plus dans la même pensée.

ANTOINE DE LATOUR.

Paris, octobre 1864.

LE RENÉGAT ET LES CORDONNIERS

(EL RENEGADO Y LOS ZAPATEROS)

PERSONNAGES

DON CELEDONIO, mari de
DOÑA JUANA, petite-maîtresse.
DON GIL, petit-maître.
GALAN, maître cordonnier.
RENEGADO, MANOLO, PEPE, JOROBA, RUBIO, } ouvriers cordonniers
LOMBRIZ, vaurien, frère de
PEPA, amie de
TERESA et de
MANUELA.
CALISTA, ISIDORA, } majas.
UN PAGE.

La scène est à Madrid, dans la rue de la Montera.

Le théâtre représente la boutique d'un cordonnier.

MANOLO, PEPE, JOROBA et RUBIO, travaillant. Le maître GALAN, occupé à tailler sur une table.

GALAN. Allons, Manolo, chante-nous gaiement une *jota*.

MANOLO.

Celui qui veut vivre en repos,
Sans tromperie, sans jalousie, sans dispute,
Ne doit ni boire, ni jouer, ni fumer,
Ni épouser une belle femme.

TOUS, en chœur.

A la jota des chènevières,
Je ne t'aime pas; tu me fais du chagrin.

A la jota, Jotita du Prado,
Que celui-là cherche encore la vigne qui l'a vendangée.

GALAN. Voilà ce que j'aime, enfants, que l'on soit content et que l'on travaille.

PEPE. Ça, oui, jusqu'au moment où il commence à faire nuit. Ce moment venu, moi du moins je gagne la porte. On reconnaît toujours à quelque signe quand il doit y avoir un peu de tapage, un peu de tintamarre.

MANOLO. Cette nuit surtout que, s'il faut en croire les méchantes langues, il y a fête chez le Renégat.

PEPE. Qui l'eût dit, qu'après tant d'années qu'il travaille ici avec nous, il n'inviterait ses camarades ni à la noce, ni à la fête ?

GALAN. Qu'on se taise, il faudrait n'avoir pas de vergogne pour continuer à le fréquenter. Et on verra, quand il viendra reprendre son travail, l'affront et les rebuffades qui l'attendent ici.

PEPE. Et pourquoi?

MANOLO. Le maître a raison; et la banquette où il s'asseyait ne doit pas rester avec les nôtres; il faut la jeter ou la brûler. (Il la jette à l'écart.)

JOROBA. Mais enfin, qu'a-t-il fait de si infâme pour mériter tout cela?

MANOLO. Il épouse une jolie fille sans avoir de quoi la nourrir.

JOROBA. Ce n'est pas une infamie cela, c'est une sottise.

MANOLO. D'accord; mais de telles sottises deviennent bientôt des infamies, par force et nécessité chez les uns, et chez les autres parce qu'ils y trouvent leur profit.

PEPE. Et c'est toi qui dis cela si sérieusement, comme

si tu n'étais pas marié toi-même et exposé à tous les hasards?

MANOLO. Ceux que l'on court, quand on garde un bijou dans son tiroir, faute de pouvoir le porter partout dans sa poche. Il est évident qu'un larron peut se cacher du maître et lui dérober son trésor. Mais entre le voleur qui prend ou le maître qui vend la différence est grande.

RUBIO. Vive Manolo! Tu étais créé et mis au monde pour être avocat.

PEPE. Il est certain que, sur toute chose, il raisonne comme s'il avait étudié.

MANOLO. Je ne suis pas un grand clerc, mais je sais de chacun où le bât le blesse. (Au Maître.) Et si vous voulez vous divertir, sur quelque sujet que ce soit, donnez-moi les antécédents et je me charge de tirer les conséquences. (Il se lève et regarde derrière la scène.)

PEPE. Voilà ta femme qui arrive toute parée, aujourd'hui que ce n'est pas fête; quelle conséquence en tires-tu?

MANOLO. Une mauvaise et une bonne. J'ignore le pourquoi, voilà la mauvaise; mais elle vient me chercher, c'est une preuve qu'elle n'ose se faire belle sans ma permission. (Il se rassied.)

Entre TERESA. Dieu vous garde, messieurs!

GALAN. Bonjour, señora Teresa. Asseyez-vous ici.

TERESA. Je ne puis, je suis un peu pressée.

MANOLO. Tu mens; tu viens pour tout le temps qu'il me plaira.

TERESA. C'est juste.

MANOLO. Si c'est juste, assieds-toi et tiens-toi en repos.

TERESA. Fais vite, et écoute ce que j'ai à te dire; les amies m'attendent.

MANOLO. Les amies! Mauvais cela! Et où donc? (Il travaille sans la regarder.)

TERESA. Dans le parvis de l'église du Carmen.

MANOLO. Et pourquoi dans le parvis? Que n'entrez-vous pour prier?

TERESA. Il n'est pas encore l'heure.

MANOLO. A quelle heure donc est-ce qu'on prie?

TERESA. C'est bon!

MANOLO. Et où va-t-on, à pareille heure, si bien attifée?

TERESA. Faire une visite, parce que la Josefa nous a envoyé chercher.

MANOLO. Et quelle est cette señora, pour que je demande à Dieu qu'il te délivre d'elle, et me délivre moi de toutes deux, comme d'une rage de dents?

TERESA. La novia du Renégat, qui a bal et goûter ce soir.

MANOLO. Et qui paye tout cela?

TERESA. Tiens, ça n'est pas mon affaire.

PEPE. Son maître payera tout.

TERESA. Rien de mieux.

MANOLO. Le mieux, c'est que tu n'aies pas, toi, un maître comme celui-là.

TERESA. Plût à Dieu! Quel mal y aurait-il? il les a très-bien habillés tous deux des pieds à la tête.

MANOLO. C'est-à-dire qu'il lui a tout donné à lui, même le bonnet.

TERESA. Que sais-je, moi? Ne m'ennuie pas; je viens te demander si tu veilles, pour te laisser la clef. Tes

habits sont tout prêts, si tu veux t'habiller et me rejoindre.

MANOLO. Les rues sont trop sales; je n'ai pas d'équipage et je tacherais mes bas.

TERESA. Voyons, Manolo, parle sérieusement.

MANOLO. Eh bien! retourne à la maison et laisse-là tes visites.

GALAN. Il a raison; il serait honteux que la femme allât où l'on a oublié d'inviter le mari.

TERESA. Cela n'importe guère. Des soixante maîtresses que j'ai servies, pendant neuf ans que j'ai été femme de chambre, la plupart étaient invitées sans que le mari en sût rien.

MANOLO. Et elles allaient?

TERESA. Elles allaient... très-fort.

MANOLO. Toi, tu iras très-peu, Teresa.

LE RENÉGAT, vêtu en ouvrier cordonnier, très-élégant, avec toupet, cape, habits neufs, gilet galonné, entre de l'air de quelqu'un qui a une idée, suivi de LOMBRIZ, vêtu en gamin.

LE RENÉGAT. Bonsoir, seigneur maître.

LOMBRIZ. Bonsoir.

LE RENÉGAT. Bonsoir, camarades. (Personne ne fait attention à lui.)

GALAN. Rubio, n'oublie pas qu'il faut, ce soir même, porter à la marquise les souliers bleus.

RUBIO. Il n'y a plus qu'à les garnir.

GALAN. Toi, Pepe, finis les pantoufles de l'avocat.

PEPE. Il les aura demain; qu'il prenne patience.

LE RENÉGAT. Bonsoir, messieurs.

LOMBRIZ. Peste! on est poli ici.

MANOLO, chantant.

A la jota des présomptueux
Qui se marient et qui perdent la partie!
A la jota des gens de cœur
Qui se marient et qui la gagnent!

TOUS répètent deux fois le refrain suivant :

A la jota de la rivière Jarama !
Avec quelle vigueur y pousse le genêt !

LE RENÉGAT. Il paraît que nous sommes sourds, camarades?

MANOLO. Doña Teresa, à la maison ; il se fait tard.

TERÉSA. Et toi, tu ne viens pas?

MANOLO. Va m'attendre au logis, je te rejoins dans un instant.

TERÉSA. Arrange-toi pour ne pas tarder à rentrer.

LOMBRIZ. A ce soir, Teresita. Vous verrez les belles castagnettes que j'étrenne, et qui pourraient servir de manchettes, avec leurs cordons de couleur et leurs glands noirs. Vous verrez.

MANOLO. Qu'est-ce que cela?

LOMBRIZ. Un mot en l'air, et jeté en passant.

GALAN. Il y en a qu'on recueille ainsi en passant.

MANOLO, sèchement. Je veux savoir ce que cela veut dire.

TERESA. Ce n'est rien, tu te défies de tout. (Elle sort).

MANOLO. Suis ton chemin; et vous, maître Lombriz, une autre fois, laissez en repos les femmes mariées.

LE RENÉGAT. Voyons, Manolo, ne t'agite pas ainsi, mon beau-frère est un garçon sûr.

MANOLO. C'est bon.

LOMBRIZ. Quand ta femme serait de l'or en poudre, elle serait aussi en sûreté avec moi...

MANOLO. Que de l'eau dans une corbeille.

LE RENÉGAT. Maître, qu'ai-je fait à ces gens-ci, qu'ils prennent avec moi une mine si sérieuse?

GALAN. Que sais-je, moi? Retourne chez toi et ne leur fais pas perdre leur temps, nous avons tous beaucoup d'ouvrage.

LE RENÉGAT. J'aime cette réponse! Ils ont à peine levé le nez pour me regarder.

GALAN. Et ils font bien.

LE RENÉGAT. Et en quoi font-ils bien?

GALAN. Tiens, laisse-moi en paix et ne me remue pas la bile.

LE RENÉGAT. Holà! holà! voilà des paroles sévères. Retourne à la maison, Lombriz; occupe-toi de ce qui fait faute, et si, par hasard, cet homme venait, sois sur tes gardes.

LOMBRIZ. J'aurai l'œil à tout; ne t'inquiète pas de ce qui me regarde; mais je regrette de te laisser seul; ces gens-ci ne sont pas de bonne humeur.

LE RENÉGAT. C'est comme cela qu'il me les faut.

LOMBRIZ. Prends garde, frère. Ne va pas te perdre.

LE RENÉGAT. Ne crains rien, je connais, Dieu merci, les rues et les ruelles de l'endroit.

LOMBRIZ. Ce n'est pas cela que je veux dire.

LE RENÉGAT. Frère, quelle scie tu fais! Allons, bonsoir.

LOMBRIZ. C'est que si tu avais besoin du tiers d'un cédrat d'Albacete, je l'ai là dans ma poche.

LE RENÉGAT. Au diable!

LOMBRIZ. Adieu donc, et qu'ils t'éventrent s'ils veulent. (il sort.)

LE RENÉGAT. Voyons maintenant, de quoi retourne-t-il?

JOROBA. Il y a que nous avons tous trop de vergogne pour souffrir des camarades qui permettent que l'on courtise leur femme et qui se marient par intérêt.

LE RENÉGAT. Quoi encore?

PEPE. Nous savons qu'elle était la favorite de son maître.

LE RENÉGAT. La jeune fille est une perle, et si elle le méritait, pourquoi son maître ne l'aurait-il pas aimée?

MANOLO. On sait encore qu'elle va de côté et d'autre, qu'il la mène au restaurant, à la promenade, à la comédie, et c'est une preuve qu'il l'aime toujours.

LE RENÉGAT. Et rien de plus naturel. Parce qu'elle se marie, est-ce une raison pour qu'il la haïsse?

PEPE. Il y a six jours que tu es marié, et il y en a sept que tu te promènes sans travailler. Cela dit quelque chose.

LE RENÉGAT. Que j'ai de l'argent de reste ou que j'ai à faire chez moi.

GALAN. Ce que j'admire, c'est ton sang-froid.

LE RENÉGAT. Ayant une femme belle, bien vêtue, bien chaussée, et des piécettes en poche, ai-je lieu d'être mécontent?

TOUS. Superbe!

GALAN. La patience commence à me manquer.

MANUELA. Prenez ce qu'il en a de trop, et chacun aura son compte.

PEPE. Et le méchant caractère qui t'avait valu le sobriquet de Renégat, qu'en as-tu fait?

LE RENÉGAT. La mariage est un sirop qui a adouci l'aigreur de mon orgueil, et de ce bronze le feu de l'amour en a fait une cire. En sorte que chez moi je suis plus doux qu'un chiffon de soie, et quelquefois ma femme se divertit à me faire enrager.

GALAN. Garçons, si nous le jetions à coups de pied hors de la boutique? (Ils se lèvent tous.)

PEPE. Il vaut mieux, avec nos tire-pied, le mener tambour battant.

LE RENÉGAT. Doucement, c'est mal me récompenser, quand je viens vous inviter à la première fête que je donne depuis mon mariage.

TOUS. Nous autres...

LE RENÉGAT. Venez seulement. C'est la fête d'un pauvre, mais j'espère qu'elle sera complète.

GALAN. Ne m'invite pas ; tu sais la passion aveugle que j'ai eue pour toi, et tu t'exposes à quelque chose de terrible, si je vois rien qui soit peu convenable ou qui ne me paraisse pas dans l'ordre.

LE RENÉGAT. Dès ce moment je vous accorde pleine licence pour tout, si en voyant mon épouse (il se rengorge) vous ne lui rendez aussi les armes, et si vos yeux ne lui offrent le tribut de votre cœur, sans que vous puissiez vous empêcher de l'aimer, dussiez-vous mourir à ses pieds.

GALAN. Où as-tu appris ce style-là.

MANOLO. En voyant et en faisant des comédies?

PEPE. Elle est si jolie que cela?

LE RENÉGAT. On n'en dira jamais trop. Pour l'amour de Dieu, venez la voir, et vous ne vous étonnerez plus que

je n'aie pas le courage de lui faire de la peine, quoi qu'elle fasse avec moi.

MANOLO, se moquant de lui. Et le maître, comment est-il?

LE RENÉGAT. Un ange. Quelle affabilité! quelle belle âme! quelles intentions si pures, si nobles et si droites!

PEPE. Serais-tu aussi amoureux de lui?

LE RENÉGAT. Et de tout mon cœur.

MANOLO. Assez, Manolo!

GALAN. Allons-y, toute la famille. Ramassez les outils, prenez vos habits de fête, et voyons sur quoi se fonde l'incroyable simplicité de cet homme. Il peut arriver là telle chose qui lui ouvre les yeux encore à temps.

LE RENÉGAT. C'est vous qui allez être détrompés.

PEPE. Comment s'appelle la novia?

LE RENÉGAT. Pepa.

PEPE. Eh bien! vive la Pepa!

TOUS. Vivat!

MANOLO. Et vive aussi le maître!

LE RENÉGAT. C'est encore lui que j'aime le plus.

MANOLO. Alors vivent la Pepa et son maître!

TOUS. Vivent le maître et la Pepa!

Ils sortent à gauche en emportant leurs outils, et LE RENÉGAT à droite. La scène change et représente l'intérieur d'une maison pauvre. Des bancs, une illumination avec des lampes de fer-blanc à crochet et des lampes de cuivre à pied. LOMBRIZ en accroche deux ou trois aux coulisses. Entrent successivement MANUELA, CALISTA, ISIDORA, et autres femmes de la classe ouvrière en toilette; PEPA, très-élégante; DON CELEDONIO et DON GIL, en petits-maîtres.

CELEDONIO. L'ami, assez de lampes comme cela.

LOMBRIZ. Mon beau-frère veut une illumination complète.

GIL. Ayant fait le plus, je ne regarderais pas à faire le moins, don Celedonio; aux premières enchères venues, on trouve à bon marché des miroirs à bougies.

PEPA. S'il n'avait tenu qu'à mon maître, ils seraient déjà dans la maison. Mais mon mari s'y est opposé.

CELEDONIO. Tais-toi, Pepa, nous l'y amènerons.

LOMBRIZ. Et à tout ce qu'on voudra. Je connais déjà mieux mon beau-frère que ma sœur Pepa.

GIL. Les plus féroces sont les premiers à se laisser dompter.

PEPA. C'est bien vrai. Allons nous asseoir, jusqu'à ce que le monde arrive pour danser.

TOUS. Comme il se fait attendre !

GIL, à part à Celedonio. Quelle est, dis-moi, la Teresa dont tu m'as parlé comme d'une belle fille?

CELEDONIO. Ce n'est aucune de celles-ci. Elle va venir.

PEPA. Asseyez-vous, mes amies, chacune où il lui plaira. Moi, à côté de mon maître. Je lui dois plus que s'il était mon père.

CALISTA. Il ne ressemble guère à ceux que j'ai servis...

ISIDORA. Ne va pas t'imaginer qu'il y en a un autre comme lui.

MANUELA. S'il n'y avait que les maîtres, la plupart sont bons; ce sont les maîtresses qui sont méchantes, et jalouses d'eux comme des démons. Les entendent-elles louer un talent dans une suivante, vite, elles vous cherchent une querelle d'Allemand à propos d'une épingle mal placée, et vous chassent par les épaules.

PEPA. Ma maîtresse n'est pas faite ainsi; il est vrai que, quoique mon maître me chérisse, comme c'est à bonne intention, elle n'a aucun motif de se défier.

GIL. Mon ami don Celedonio aime les jeunes filles en tout bien tout honneur.

PEPA. C'est évident. (A Lombriz.) Que cherches-tu ici, grande bête?

LOMBRIZ. J'aime à être près de toi.

CELEDONIO. Va-t'en un peu dehors, et laisse-nous causer.

LOMBRIZ. Volontiers. (Teresa paraît.)

CELEDONIO. Ah! voici la Teresa qui entre.

TERESA. Jésus! ma chère, d'un peu plus je ne venais pas.

MANUELA. Ton mari a donc enfin permis?

TERESA. Oui.

PEPA. Et lui, il ne vient pas?

TERESA. Il attend les autres à la maison, tout l'atelier vient ensemble.

CELEDONIO. Don Gil?

GIL. Compris; niña, c'est pour vous qu'on a gardé cette petite chaise.

TERESA, s'asseyant. Et celle-ci?

GIL. Pour quelqu'un qui souffre pour vous et qui vous aimait, avant même de vous connaître. (Il s'assied.)

TERESA se levant. J'en fais cas comme d'un morceau de papier de trace pour faire des semelles.

CELEDONIO. Ne soyez donc pas si revêche.

PEPA. Allons, niña, ne sois pas si roide, et laisse-toi courtiser un peu.

TERESA. Bon! si mon mari me voyait près d'un homme, je pourrais compter sur un fameux carnaval.

GIL. C'est donc un croquemitaine?

TERESA. Pour ça oui.

GIL. Hé bien, j'ai une recette contre eux.

LOMBRIZ. Lui, il en a une autre contre les abcès [1]. Dès qu'on l'applique ils s'amollissent ou crèvent.

GIL. Écoutez-moi.

TERESA. Quel plomb que cet homme! fais-moi une place à côté de toi, Manuela.

GIL. Et à moi une autre.

LOMBRIZ. Le chien est de bonne race; quand il mord, ça tient ferme.

Entrent MANOLO et les autres, qui passent cérémonieusement et s'asseyent.

MANOLO. Garçons, tous avec moi, un salut grave et cérémonieux.

GALAN. Bonne nuit, messieurs.

MANOLO. Je vous la souhaite bonne.

JOROBA. Je vous offre tous mes compliments.

TOUS. Nous vous offrons tous les nôtres.

MANOLO. Et puissiez-vous être heureux pendant de longues années!

PEPA. Amen!

CELEDONIO. Qui sont tous ceux-là?

GIL. Quelles mines outrecuidantes!

LOMBRIZ. Ce sont les camarades de mon frère.

GALAN. Je félicite mon ouvrier de son choix; si je puis vous être bon à quelque chose, commandez.

CELEDONIO. Vous êtes le maître?

GALAN. A votre service, et vous, monsieur?

PEPA. Il est mon maître.

TOUS. Vive la Pepa!

GALAN. Paix, garçons!

[1] Le mot *postema* s'emploie aussi familièrement pour désigner un fâcheux. (*N. du Tr.*)

PEPE. C'est en l'honneur de la camarade.

CELEDONIO. Où sera le Renégat ?

MANOLO. A renier son étoile, comme je la renierais, moi, si j'étais dans sa peau.

CELEDONIO. Et pourquoi?

GALAN. Tais-toi, Manolo.

GIL à part à Teresa. Ton mari est parmi ceux-là ?

TERESA. Oui, Manolito?

MANOLO. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

TERESA. Rien ; c'est ce monsieur qui demande après toi.

MANOLO. Je suis à ses ordres. Que désirez-vous?

GIL. Rien.

MANOLO. Rien? vous lui disiez pourtant quelque chose.

GIL. Je demandais...

MANOLO. Demandez, je suis là pour répondre.

LOMBRIZ. Pas de bruit, messieurs, il y a ici un luth, une guitare, un ténor. Dansons, pour ne pas perdre de temps.

PEPA. Où sera allé mon mari?

CELEDONIO. Laisse-le se divertir, femme, et ne sois pas jalouse, puisque, Dieu merci, jusqu'à ce moment il n'a pas non plus laissé voir qu'il ait cette faiblesse.

GIL. Celedonio a raison.

LOMBRIZ. Qu'il s'amuse donc et s'en revienne quand il lui plaira.

PEPA. Dansez-vous?

CELEDONIO. Pourquoi pas? allons, señora Teresa, la main à mon compagnon.

TERESA. Je boite de la patte gauche.

GIL. Ce n'est que cela?

MANOLO. Et pas même cela. Danse avec moi pour leur apprendre que boiter, quelquefois chez nous c'est vertu.

GALAN. Hé bien! moi aussi, je me mets au feu, puisque la maison brûle.

LOMBRIZ. Moi aussi, ne faut-il pas déflorer mes castagnettes?

MANOLO. En avant le chant, Monifacio.

GALAN. En avant le chant et que la roue tourne.

Ceux qu'on vient de nommer chantent ou dansent. LE RENÉGAT entre avec une dame voilée d'une mantille noire, et après la seguidilla, il dit :

LE RENÉGAT. Continuez à vous divertir, et quoique j'arrive, faites comme si personne n'était entré. Madama, il n'y a ici que pauvreté, mais il y a bonne volonté ; (A la dame voilée) reposez-vous un moment, en attendant que vous vienne l'envie de danser (La dame fait signe que non.) Ça ne vous plaît pas? de mieux en mieux, on a ainsi plus de temps pour causer.

PEPA. Homme, qu'est-ce ceci?

LE RENÉGAT. Femme, ne te mêle pas de ça ; tu as là ton maître, j'ai ici ma maîtresse.

MANOLO. Rien à répondre. C'est un prêté rendu.

CELEDONIO. Doucement, ceci est de l'impudence, et je ne consentirai pas, dût-il m'en coûter un œil, que la Pepa reçoive un affront.

GALAN à Pepe. Où cela nous mènera-t-il?

PEPE. Il y a ici une arrière-pensée qui aura son côté original et utile.

PEPA, criant. Pauvre de moi, qui commence sitôt à être malheureuse!

CELEDONIO. Laisse l'affaire à mon compte; tu verras, s'il ne s'amende, comme il ira vite aux galères.

LE RENÉGAT. Il y a tout le temps pour porter votre plainte et instruire le procès. En attendant, continuons la fête, c'est le plus pressé. Ne faites pas attention à ces niaiseries, madama (Il s'assied.).

MANOLO. Dis-moi, est-elle jolie ?

LE RENÉGAT. Il n'y a pas dans Madrid une femme qui la vaille. N'est-il pas vrai, señora ? (Elle fait signe que non.) Elle l'avoue, tu vois ?

TERESA. Elle dit que oui, la sotte !

MANOLO. Et il suffit qu'elle le dise.

GIL. Ceci est une plaisanterie.

LE RENÉGAT. Pas le moins du monde.

MANOLO. Ce que j'admire, c'est cette excellente femme. Comme elle garde son sang-froid !

CELEDONIO. Elle ne le garderait pas deux heures, si j'avais moins d'estime pour celle-ci.

LE RENÉGAT. Paix, c'est une femme mariée et ce serait risquer sa réputation.

CELEDONIO. Sa réputation, et elle te suit comme une brebis ?

LE RENÉGAT. L'intention est bonne.

CELEDONIO. Mais c'est assez pour qu'il y ait scandale ; et toi, coquin...

PEPA. Pauvre créature que je suis, à quelle vie je suis destinée !

CELEDONIO. Mais je suis là, moi ! un homme marié avec la femme d'un autre !

LE RENÉGAT, d'un air sérieux. Et vous, êtes-vous garçon ?

CELEDONIO. Tiens, pas de reproches ; j'étouffe déjà de colère.

LE RENÉGAT. Hé bien, mon maître, buvez un peu d'eau

fraîche, car le coup de soleil n'est pas encore dans toute sa force.

MANOLO, à part, au Renégat. Va toujours, les amis sont là.

CELEDONIO. Crois-moi, remmène-la sur-le-champ où tu l'as prise.

LE RENÉGAT. C'est ce que vous pouvez faire pour moi.

PEPA, l'interrompant avec vivacité. Il ne manquerait plus que cela.

CELEDONIO. Ne t'afflige point et ne le crains pas. Je ne te quitterais pas en ce moment pour une reine.

JUANA, se découvrant. Pour moi cependant tu la laisseras vivre tranquille dans sa maison, à côté de son mari, ou sur toi s'accomplira la sentence que tu as rendue contre ceux qui poursuivent les femmes des autres.

CELEDONIO. Comment... ma chère...

PEPA, à genoux et pleurant. Señora, croyez que mon maître ne me courtise pas, et que c'est pour l'amour de Dieu qu'il cherche à m'être utile.

JUANA. Je le ferai pour lui, relève-toi, je n'ai pas à me plaindre de toi.

CELEDONIO. C'est moi qui aurais à me plaindre de ce que tu es venue seule ainsi...

JUANA. Avant de finir, écoute ma réponse et mon excuse. Petit?

LE PAGE, entrant. Qu'avez-vous à me commander?

JUANA. Dis à Domingo d'allumer la torche, allons-nous-en d'ici, et laissons les novios et leurs amis se divertir librement.

CELEDONIO, au Renégat. Si tu étais jaloux, que ne me le disais-tu, et que n'épargnais-tu ce chagrin à ma femme?

LE RENÉGAT. Sa grâce était peut-être plus en peine que moi et plus jalouse. Je sais que la petite est honnête;

mais l'un et l'autre nous vous devons beaucoup ; vous souvent ici, toujours très-empressé; moi, laid de ma nature, mais ayant de l'honneur ; les voisins qui épient aux portes ; les camarades qui me gardent rancune...

MANOLO. Ajoute ici un et cœtera qui viendra mieux que dans une requête ; la conséquence est claire.

CELEDONIO. Tu oses beaucoup.

LE RENÉGAT. Seigneur, il y a un vieil adage qui dit : A bon chat, bon rat. L'affaire devient déjà un peu trouble. Moi, je suis un peu borné, et j'ai cherché quelqu'un pour vous dire clairement à ma place que chacun aime à garder son petit honneur au complet.

CELEDONIO. Et voilà le prix...

GALAN. Si vous voulez que le jeune homme vous rende ce que vous avez dépensé pour lui, c'est à son maître de se montrer.

GIL, intervenant. Allons, messieurs, que tout ceci finisse bien.

PEPA. Señora, vous retirez-vous contente?

JUANA. Comme une nuit d'orage.

PEPA. Adieu, monsieur.

CELEDONIO, Adieu, Pepa.

JUANA. Il faudra désormais que je t'attache comme un dogue. (Celedonio sort avec doña Juana et don Gil.)

TOUS. Tu es un homme de cœur.

LOMBRIZ. Tu t'es bien conduit, mais sois sûr que ma sœur..

LE RENÉGAT. Si tu me rappelles encore une fois ce qui vient de se passer, je te jette à la porte, et te casse la tête en six morceaux. Autre chose est de remédier le mal, autre chose d'y croire. Pepita, viens m'embrasser,

et qu'on apporte les rafraîchissements; tu verras la belle vie que tu mènes avec ton Renégat.

MANOLO. Comme ton maître doit se divertir à présent avec sa femme!

PEPA. Entrons, mes chères compagnes.

TOUS. Et que l'auditoire, en finissant, nous pardonne nos fautes.

L'HÉRITIER EXTRAVAGANT

(EL HEREDERO LOCO)

PERSONNAGES

DIEGO, mari de
MARICA.
COSME et BLASA, } leurs enfants.
DON TEODORO, DOÑA ROSA, } le frère et la sœur, petits-maîtres.
JULIAN, notaire.
PEDRO, laquais.

JUAN LORENZO, LUIS, LOPE, LEANDRO, LUCAS, } paysans.
LORENZA, LUCIA, } paysannes.

La scène est dans un bourg voisin de Madrid.

Le théâtre représente l'entrée du lieu, un mélange de bois et de maisons, une de celle-ci avec sa porte ordinaire.

MARICA assise et peignant son fils COSME. Un peu après, entre BLASA en jeune fille du peuple, portant une cruche et chantant la chansonnette rapportée plus loin.

COSME. Mère, pour l'amour de Dieu, tirez plus doucement. A chaque fois que vous tirez, la moitié de mes cheveux reste dans le peigne.

MARICA. Plût à Dieu qu'ils y restassent tous! tu n'aurais pas sur la tête des broussailles où se cache la vermine.

COSME. Allons, petite mère, nettoyez-moi gentiment cheveu par cheveu, et vous verrez comme je m'endors.

MARICA. Il ne manquerait plus que cela !

JULIAN, entrant. Marica, sais-tu quand revient Diego ?

MARICA. Que sais-je moi ? Laissez-moi, il me met en fureur avec ses voyages à Madrid pour voir son frère malade.

JULIAN. Tu n'en hériteras pas moins de bon cœur.

MARICA. Je ne crois pas.

JULIAN. Écoute, dès qu'il reviendra, dis-lui qu'il vienne me voir sans perdre de temps.

MARICA. Que lui voulez-vous, seigneur secrétaire ?

JULIAN. Je repasserai tout à l'heure ; en ce moment, l'ayuntamiento m'attend, et je ne puis m'arrêter. (Il sort.)

MARICA. C'est bon, nous nous verrons plus tard.

COSME. Mère, quand finirez-vous ?

MARICA. Je vais t'attacher les cheveux, pour que tu ailles voir ce que fait ta sœur.

COSME. Elle est allée, je crois, chercher de l'eau à la fontaine.

MARICA. Mais il y a deux heures pour le moins qu'elle est partie.

COSME. Si elle a rencontré son novio, Juan Lorenzo, elle n'est pas près de revenir.

MARICA. Holà ! holà ! voilà donc de quoi il retourne ?

COSME. Il retourne de cela et d'autre chose... il n'y a pas dans le bourg un garçon qui ne l'aime ; c'est tout comme moi avec les jeunes filles. En me voyant dormir debout, elles devinent qu'il n'y a que moi pour faire un bon mari,

et j'ai à peine le temps de leur dire : je mets au jeu, qu'elles me répondent : je tiens.

MARICA. Laisse revenir ton père, et tous ces abus cesseront.

COSME. Voici venir ma sœur plus frétillante qu'un tambour de basque.

BLASA entre en chantant :

Pastourelles aimées
Et amoureuses,
Il vous importe plus
De naître avec de la fortune
Que d'être belles.

Mille beaux laboureurs
Pour l'amour de moi
Souffrent le martyre,
Dédaignant la tendresse
De plus belles que moi.

La fortune peut tout
Sans doute aucun ;
Voyez-le, vous autres,
Puisque étant plus laide que vous,
J'ai plus de prétendants.

MARICA. Où as-tu été, petite, que tu as tardé si longtemps ?

BLASA. J'attendais l'arrivée d'une voiture qui venait au loin du côté de Madrid.

MARICA. Et elle est arrivée ?

BLASA. Non, ma foi ! elle s'est arrêtée là-bas, près de l'Hermitage, où ils font je ne sais quelles manœuvres.

COSME. Ay, mère, je vais les voir.

MARICA. Que nous importe à nous ? rentrez tous deux, vauriens.

COSME. Allons-y.

BLASA. Viens, coupons par là, c'est plus court. (Ils sortent.)

Entre DIEGO en paysan avec une belle perruque, une chemisette mal faite, etc., et derrière lui, PEDRO en laquais à la française, avec une boîte de carton sous le bras.

DIEGO. Voici ma maison, jeune homme, et celle que j'aperçois est ma femme, señora doña Marica?

MARICA. C'est mon mari! que signifie cela? et quel scandale à un homme marié de rester à Madrid un mois et demi, tout autant? ah! infâme!

DIEGO. Et quel crime ai-je commis, puisque je n'y allais que pour voir mourir mon frère?

MARICA. Tous les jours il se meurt, et tu vas et viens inutilement.

DIEGO. Console-toi, c'est mon dernier voyage; le pauvre garçon...

MARICA. Il est mort?

DIEGO. Pire que mort.

MARICA. Comment?

DIEGO. Vu qu'il est enterré.

MARICA. Il était si vieux et d'une si pauvre santé!

DIEGO. Tu as raison, et je pense que s'il n'est pas mort plutôt, çà été pour amasser plus d'argent: pauvre garçon!

MARICA. Mais laissons les morts, et occupons-nous des vivants. Toi qui es son seul héritier, qu'as-tu trouvé?

DIEGO. Ce que j'ai trouvé? beaucoup et du bon. Vite une couple de piécettes pour donner aux cochers de quoi boire à la santé du défunt, je n'ai sur moi que des demi-onces.

MARICA. Comment es-tu donc venu, Diego?

DIEGO. Dans une voiture, comme un seigneur que je suis.

MARICA. Tu as perdu la tête?

DIEGO. Tais-toi, sotte, tu ne sais pas le *tu autem*. Tu as hérité de sept cent mille réaux et de cette perruque...

MARICA. Est-ce bien vrai?

DIEGO. Comment! Et sans compter tout ce que je rapporte encore au bout du bec.

MARICA. Voyons...

DIEGO. Les sept cent mille restent entre les mains d'un associé de mon frère, parce qu'il disait comme cela qu'avec le monopole ces réaux en engendrent beaucoup d'autres, qui, à leur tour, font d'autres petits réaux, dont l'assemblage forme peu à peu un beau capital qui fait de vous un homme d'importance. Et j'ai ici le petit papier du traité, contrat fait devant mon notaire et fondé de pouvoir, et qui me constitue maître du tout, intérêts et principal, pour en user à ma volonté.

MARICA. Ah! mon mari! tu me remues l'âme dans le corps avec toutes ces choses! Mon pauvre beau-frère! je recommande son âme à Dieu de bien bon cœur (Elle donne les deux piécettes aux cochers.) Prenez, et faites qu'on apporte sur-le-champ tout le bagage à la maison.

DIEGO. Le plus gros vient par les anieros.

PEDRO. Si Votre Seigneurie me le permet, je vais les aider à l'apporter.

DIEGO. Vois déjà avec quel respect il te traite.

MARICA. Et qu'est celui-ci?

DIEGO. C'est un laquais, de ceux qui ont déjà l'habitude de servir des personnes de notre rang. Nous pren-

drons les autres, à mesure qu'ils se présenteront; et nous déciderons les livrées à ton gré.

MARICA. Prenons, décidons comme il te plaira, cher Diego.

DIEGO à Pedro. Combien y a-t-il que tu es à Madrid?

PEDRO. Plus de dix ans et demi, et toujours avec des grands seigneurs et derrière leur fauteuil.

DIEGO. Je m'en réjouis; de cette manière tu pourras nous apprendre, à nous autres et à nós enfants, toute la manigance de la seigneurie.

PEDRO. Personne en Espagne pour vous l'enseigner comme moi. (A part.) Ils sont encore plus sots que moi. Çà durera ce que çà pourra, profitons de l'occasion. Rapportez-vous-en à moi. Je ne connais pas d'homme plus en état d'élever une jeune fille suivant la mode. J'écris et je parle l'espagnol aussi parfaitement que le grec. Je sais danser à la française, je joue de dix instruments; je chante, et ma voix vaut l'orgue d'un couvent. Je sais jouer, me griser, et porter des lettres au courrier.

MARICA. Vivat! et dis-moi, comment t'appelles-tu?

PEDRO. Perico.

DIEGO. Va maintenant à tes affaires, Pedro, et, pour l'amour de Dieu, reviens vite, pour donner une leçon aux enfants. (Pedro sort.)

Paysans et Paysannes.

JUAN LORENZO. Seigneur Diego, je vous fais mon compliment.

LUIS. Vivez de longues et heureuses années, pour jouir de cet héritage!

DIEGO. Bien des remerciements, messieurs !

LUCIA. Marica, embrassons-nous.

LORENZA. Señora Marica, est-il bien vrai que votre beau-frère est mort ?

MARICA. Oui, señora.

TOUTES. Je m'en réjouis.

JULIAN, entrant. Diego, il faut absolument que tu maries ta fille à Juan Lorenzo. C'est un honnête garçon et riche.

DIEGO. J'en conviens ; mais la voilà plus riche encore, et je pense ne la donner qu'à un grand seigneur.

JULIAN. Je te prie de faire attention que je m'y intéresse.

DIEGO. Quand tu serais le grand Turc, je te ferais la même réponse.

JULIAN. Je te dis qu'il le faut ; çà fait scandale dans le bourg.

DIEGO. Tant mieux. On en conclura que l'enfant n'est pas sotte.

JULIAN. Et qui en voudra ?

DIEGO. Tout le monde, surtout avec l'argent qu'elle a.

JULIAN. Tu es un fou.

DIEGO. C'est bon ; ai-je la langue assez bien pendue ? vois un peu si j'ai perdu mon temps à Madrid, et si je n'ai rien appris.

JULIAN. Ainsi tu ne veux pas la lui donner ?

DIEGO. Non.

JULIAN. Prends garde...

DIEGO. Je répète que je ne veux pas.

JULIAN. Tu te souviendras de moi. (Il sort.)

DIEGO. Quand je ferai mon testament.

LUCAS. Embrasse-moi, mon ami.

DIEGO. Nous nous verrons, nous nous verrons dans la journée. Maintenant, j'arrive un peu fatigué, et je n'ai pas la tête aux affaires.

MARICA. Laisse-les entrer, c'est le moyen que les visites ne nous manquent pas.

DIEGO. Marica, les temps sont changés, et nous ne devons plus voir ces gens-là.

MARICA. Tu as raison aussi.

DIEGO. Au revoir.

MARICA. Bonnes gens, que Dieu vous garde! (Diego et Marica se retirent.)

LORENZA. As-tu vu cette grossièreté?

LEANDRO. Camarades, avez-vous vu le ton empesé qu'il prend déjà avec nous?

LUCAS. Que veux-tu? ne vois-tu pas qu'il a de l'argent?

LEANDRO. A la bonne heure. Mais est-il plus que nous?

LUIS. Entrons, et envoyons-le à tous les diables, lui et son héritage.

TOUS. Allons-y tous.

LEANDRO. Entrez tous derrière moi et chantons-leur pouille.

TEODORO, derrière la scène. Qu'y a-t-il donc?

LEANDRO. Il y a que le père Diego, sous prétexte qu'il a hérité de son frère quelques sacoches de doublons, en est devenu si fier qu'il ne veut parler à personne.

TEODORO. Et de quelle somme a-t-il hérité?

QUELQUES-UNS. On ne sait pas.

LEANDRO. D'après ce que disent ceux qui l'ont ramené au pays, de plus d'un demi-million.

ROSA. Je me contente de la moitié.

TEODORO. Il ne faut pas se fâcher pour cela. Avec le

regret de la mort de son frère et la fatigue du voyage, il ne doit pas être d'humeur à se divertir. Revenez plus tard lui faire compliment, vous le retrouverez peut-être plus affable et accueillant avec tout le monde.

LUCIA. Monsieur a raison, allons faire un peu de toilette et revenons.

LEANDRO. Convenu; mais, s'il fait le don Quichotte, je me charge de le corriger.

LORENZA. Le mieux, c'est de le traiter comme un fou.

TOUS. Donc, à tantôt. (Les paysans s'en vont.)

TEODORO. Sœur, sais-tu à quoi je pense? Tu es veuve, je suis garçon, et le paysan a une fille et un fils...

ROSA. J'entends; mais veux-tu que nous épousions deux animaux, rien que pour leur argent?

TEODORO. Il y en a tant qui ne font pas autre chose. Sans compter que la petite me plaît assez avec son air déluré.

ROSA. A moi, le grand garçon ne me plaît guère. C'est une vraie bête de somme.

TEODORO. Pour en faire un mari, qu'importe? Surtout si nous devons habiter Madrid, où, avec leur argent, nous rétablissons nos affaires, et nous nous mettons sur un pied qui te promet chaque jour mille moments agréables pour trois ou quatre que tu auras à supporter un mari ennuyeux.

ROSA. Sous ce point de vue, ça se peut encore. Allons faire un tour de promenade et nous combinerons notre plan.

TEODORO. Allons; puis nous reviendrons leur faire compliment et dresser nos batteries.

La scène change et représente une maison pauvre avec quelques chaises, des bancs, etc. Entrent DIEGO et MARICA.

DIEGO. Marica, en attendant que les enfants viennent, je tiens à te prévenir, entre nous, qu'il nous faut changer de vie. Nous voilà riches. Moi, qui depuis dix ans ne fais qu'aller et venir sur le chemin de Madrid, je connais le monde, et je prétends que nous vivions en gens raisonnables, en gens comme il faut, en gens à la mode.

MARICA. Rien de plus juste, et dès aujourd'hui je t'autorise à m'acheter une robe de soie et une parure de diamants.

DIEGO. Cela va sans dire, et j'ai déjà commandé pour moi deux habits tout galonnés d'or et d'argent. Mais ceci est un brillant que les marchands et les tailleurs donnent seulement aux corps. Je te parle, moi, de l'honneur qui doit nous mettre en crédit.

MARICA. L'honneur! J'en ai de reste...

DIEGO. Mais c'est un honneur grossier, de l'honneur de paysan, ma chère. Celui-là, garde-le bien au fond de ta conscience. Je parle d'un autre honneur qui, moins il se montre, plus il attire les applaudissements du peuple.

MARICA. Que je ne montre pas mon honneur à tout le monde, voilà une histoire!

DIEGO. Quelle mule tu fais, Marica! L'honneur en question est un honneur moderne, commode et divertissant au possible; un honneur enfin qui n'a rien de mauvais, qui n'est pas bon non plus, qui va comme il peut son chemin, droit ou tortu, qui aux uns paraît blanc, qui aux autres paraît noir, mais qui, généralement attire l'admiration et l'estime. Comprends-tu?

MARICA. Pas un traître mot.

DIEGO. Écoute, je vais prendre un exemple. Suppose

que je ne suis pas ton mari, que je suis à cent lieues de l'être, et que tu es la femme d'un autre; que nous nous rencontrons par hasard, que je te donne dans l'œil et te dise : Quel grand air! quels yeux si beaux! qu'ils sont agréables! et qu'ensuite je te dise : Madama, en vous voyant, je me sens mourir! Ah! que va-t-il advenir de ma vie? et que je te conseille et te presse de me payer mes galanteries...

MARICA. Eh bien! suppose à ton tour qu'en écoutant cela je deviens toute rouge, que je me lève de mon siége et te réponds que tu es un homme ennuyeux et sans vergogne.

DIEGO. Suppose alors que je me mets à rire, parce que j'imagine que tu plaisantes, que je te prends par une de tes mains, par les deux si je peux...

MARICA. Et que moi alors j'empoigne une chaise et te casse la tête.

DIEGO. Voilà, en effet, ce qui se fait ici. Mais c'est là un honneur tout d'une pièce et bon seulement pour un petit endroit comme le nôtre; là bas, il ne vaut pas le diable, et tous, en le voyant, diraient : Que sais-je, moi?

MARICA. Et que doit répondre une femme mariée? Voyons, dis-le-moi, que dois-je faire?

DIEGO. Prendre un air aimable, t'asseoir avec grâce, te mettre à parler tranquillement de n'importe quoi, et donner au moins des espérances.

MARICA. Et que dira mon homme?

DIEGO. Moi? Je ferai le mort : ce qui est d'usage n'a pas besoin d'excuse. Quand je verrais un régiment de galants autour de toi, il me faudrait leur faire la révé-

rence, et aller tout droit mon chemin. Voilà ce qui là bas s'appelle savoir vivre.

MARICA. Ce serait plaisant, nous aimant comme nous faisons.

DIEGO. Marica, que dis-tu là? Nous aimer, étant mari et femme! Quelle folie!

MARICA. Mais alors, qui m'aimera?

DIEGO. Je ne sais pas, mais ce ne sera pas moi toujours; je ne suis, Dieu merci, ni assez ridicule, ni assez sot.

MARICA. Mais quand nous serons seuls, tu me détesteras?

DIEGO. Je ne crois pas que cela aille jusque-là, mais je demanderai conseil. Il y a encore une bagatelle qui, en ma qualité d'homme, me revient de droit.

MARICA. Et c'est?

DIEGO. C'est que, moi aussi, je dois chercher une dame à la mode, sans aucun mérite, qui me fasse passer de fort mauvais quarts d'heure, à qui j'en procurerai de fort bons, qui m'ait en horreur, dont le mépris me fasse mourir, qui ne vaille rien et me coûte beaucoup d'argent.

MARICA. Et à moi, que me coûtera un galant?

DIEGO. Tu en trouveras cent pour un.

MARICA. J'en aime mieux un qui soit joli!

DIEGO. C'est à quoi je ne consens pas. Écoute, renonce aux galants, je me passerai de la maîtresse.

MARICA. Tout de même, j'espère que le bon exemple t'enhardira.

DIEGO. Comme je serai beau, Marica! Mais voici nos enfants avec leur précepteur.

Entrent BLASA, COSME et PEDRO faisant des mines.

DIEGO. Eh bien! leur as-tu déjà appris quelque chose?

PEDRO. Un peu de tout. J'ai déjà mis le temps à profit.

MARICA. Et qu'en dis-tu?

PEDRO. Le jeune maître a autant d'intelligence que le cheval de bronze de Madrid[1].

DIEGO. Je comprends. Une intelligence mâle, solide et robuste.

PEDRO. Justement.

DIEGO. Et la petite?

PEDRO. Elle a un esprit très-délié.

MARICA. Dam, c'est sa mère qui lui a appris à filer!

DIEGO. Tires-en vanité; c'est un talent qui est en grand crédit et fait pour briller dans le monde!

COSME. Père, en sorte que nous voilà riches?

DIEGO. Et beaucoup.

COSME. Vrai, je m'en réjouis. Car ainsi nous ne serons plus pauvres, et nous n'aurons plus besoin, vous et moi, d'aller tous les jours labourer de compagnie.

BLASA. Eh bien! l'héritage ne m'a pas plu à moi; j'ai horreur des habitudes que je vois chez les riches et de la vie que je leur vois mener. Les femmes, au dire de celui-ci, commencent par se mettre deux heures à la torture, quand elles veulent aller à la promenade ou en visite. Pour se donner des couleurs, les unes se martyrisent, les autres s'en appliquent sur les joues, comme ici quand les enfants ont une indigestion ou toute autre

[1] Le poëte fait peut-être allusion au cheval de la statue équestre de Philippe III qui est sur la plaza Mayor de Madrid, et qui, je crois, avant 1848, était ailleurs. (*N. du Tr.*)

maladie, on leur frotte le ventre avec de l'huile ou avec un onguent. Elles disent que si elles aiment, c'est seulement pour passer le temps, et l'amour qu'on a pour elles, c'est à raison d'un pour cent. Par ainsi, je renonce à ma part d'héritage, parce que je préfère à tout ma liberté et l'amour de Juan Lorenzo.

DIEGO. Je te le conseille! un marquis pour le moins sera ton novio.

COSME. Et il n'y aura pas quelque marquise pour moi? Écoute, Pedro, est-il vrai que les madamas soient aussi sottes que cela, en ce qui est du mariage?

PEDRO. Tout ce qu'il y a de plus charmant.

COSME. Est-ce qu'elles querellent leur mari toute la journée, et lui demandent de l'argent, comme fait ma mère avec mon père?

PEDRO. Non assurément. J'ai eu une maîtresse que j'ai servie pendant plus d'un an; jamais, je m'en souviens bien, elle ne demandait d'argent, et sa bourse était toujours pleine.

COSME. J'en prends une de celles-là.

LOPE, vêtu en paysan avec le manteau. Ami, je souhaite que vous vous en trouviez bien; je me réjouis de la bonne aubaine qui vous arrive, et puissiez-vous en jouir longtemps. Mais, attendu que vous voilà riche et que je me trouve dans l'embarras, je vous supplie de me rembourser les quarante piastres que je vous prêtai et dont voici le reçu.

DIEGO. Je m'en souviens à merveille; mais je me vois à présent dans une situation où, quoique je le regrette du fond de l'âme, il m'est impossible de vous payer.

LOPE. Et comment? Voulez-vous donc que, voyant que

je paye mes dettes, personne ne me tienne pour gentilhomme?

PEDRO. C'est bien dit.

LOPE. Mal dit, au contraire.

DIEGO. Que Pedro dise si c'est la mode.

PEDRO. Un maître que j'avais était si exact à ne pas payer, que, chaque mois, il offrait cent réaux à son perruquier, à titre de cadeau, pour ne pas lui donner comme salaire les trois piastres convenues.

DIEGO. Eh bien! je veux faire comme lui, et ne pouvant vous payer, je vous offre ma bourse en pur don. Prenez-y ce qu'il vous plaira, excepté ce que je vous dois.

LOPE Je m'arrange de ces deux demi-onces.

DIEGO. C'est pour boire à ma santé.

LOPE. C'est bien.

DIEGO. Et grand bien vous fasse.

LOPE. Prenez le reçu.

DIEGO. Pour ça, non; je tiens à ce que vous veniez et reveniez ici, chaque jour, me demander votre argent.

LOPE. A la bonne heure, je le déchirerai. (A part.) Je n'ai vu de ma vie une plus lourde bête. (Il sort.)

Les paysans et les paysannes arrivent successivement en visite, puis TEODORO et DOÑA ROSA.

EUSEBIO, entrant. Avec votre permission.

MARICA. Tant de bonheur pour ma maison!

LUIS. Peut-on entrer?

DIEGO. Entrez.

COSME. En voilà des visites chez nous!

MARICA. Asseyez-vous, messieurs, vous avez des chaises.

ROSA. Non, il est déjà tard et le seigneur don Diego aura besoin de repos.

DIEGO. Don Diego! c'est mon nom.

TEODORO. Nous venons seulement vous faire notre compliment.

ROSA. Et, chemin faisant, mon frère et moi nous vous prions de regarder notre maison comme la vôtre.

TEODORO. Moi je veux être le premier à vous féliciter de ce que vous êtes des nôtres.

DIEGO. Je suppose que vous êtes un seigneur?

TEODORO. C'est assez connu, ce me semble, dans le royaume.

DIEGO. Entrez donc.

TEODORO. Et, à ce titre, je mérite que vous récompensiez la passion que j'ai pour votre fille...

DIEGO. Sans aucun doute, je vous la promets.

BLASA. Moi, je n'en veux pas.

COSME. Et tu fais bien, j'en ferais autant, si j'étais femme.

TEODORO. Et en récompense d'une telle faveur, j'ose assurer que ma sœur, si je l'en prie, accordera sa main au seigneur don Cosme.

COSME. Moi j'y consens tout de suite.

DIEGO. C'est encore plus d'honneur pour nous.

ROSA. Je m'étais promis de ne pas me marier; mais pour avoir de si bons parents je me résigne.

COSME. Sachez que le fils vaut encore mieux que les parents.

LEANDRO. Que vos enfants se marient avec des étrangers, c'est à quoi le bourg ne peut consentir.

LUCIA. Quant à Cosme, il y a beau temps que je le veux pour moi.

LORENZA. Et moi aussi.

COSME. Ne rechignez pas pour cela. Il y a des maris pour tout le monde, il ne s'agit que d'avancer la gorge.

LEANDRO. Moi je suis riche et hidalgo.

LUIS. Qu'importe, si elle est plus engagée avec moi.

DIEGO. Marica, regarde ce que fait l'argent.

TEODORO. Et qui se permettra de la demander, quand je me présente?

LES HOMMES. Nous tous.

LES FEMMES. Et nous toutes.

MARICA. Juan Lorenzo vient de ce côté.

JUAN LORENZO et JULIAN qui entre d'un air pensif avec une lettre à la main.

DIEGO. Vous êtes un terrible importun, seigneur secrétaire. Pourquoi nous amenez-vous ce garçon, quand je vous ai dit que je ne veux pas?

BLASA. Père!

DIEGO. Ne me mets pas en colère.

JULIAN. C'est pour autre chose que je viens; ainsi va le monde; patience! prenez cette lettre.

DIEGO. Pedro?

PEDRO. Seigneur?

DIEGO. Ouvre-la et que mon gendre lise.

TEODORO. Don Gil Damian.

DIEGO. C'est le fondé de pouvoir que j'ai laissé à Madrid.

TEODORO, lisant. « Mon cher Monsieur, j'ai le regret de « vous apprendre que le marchand à qui vous avez laissé « votre argent pour le faire valoir a fait une faillite de « plus d'un million et demi de réaux... »

MARICA. Eh bien qu'il paye.

COSME. En quoi cela regarde-t-il mon père?

TEODORO, continuant de lire. « Il a pris la fuite, hier au « soir, et ce qu'on a trouvé chez lui arrive à peine à cent « piastres, et le malheur est sans remède. Que Dieu « vous garde ! »

DIEGO. Pourquoi?

TEODORO. Sans doute, le cas est cruel. Bonhomme, que Dieu vous console ! (Il sort.)

ROSA. Adieu, petites, à une autre fois; si vous voulez venir, ce soir, à la maison, nous danserons. (Elle sort.)

DIEGO. J'ai marié mes deux enfants, et c'est maintenant toute ma fortune.

JULIAN. Avec qui?...

DIEGO. Je ne sais pas bien. Il y a tant de gens sur les rangs.

LES JEUNES GENS. Moi, je renonce.

LES FEMMES. Voyez le bel oiseau pour en faire un mari.

LUCIA. Marica, tu ne saurais croire le plaisir que j'ai à voir la vanité punie.

LORENZO. C'est un châtiment du ciel.

TOUS. U, u, u! hors d'ici les paysans! (Ils sortent.)

DIEGO. Hé bien ! mes enfants, nous voilà sans héritage et sans mariage !

BLASA. Moi, je suis bien sûre du mien, n'est-il pas vrai, mon Juanito?

LORENZO. Oui, car je n'aime que toi, et pauvre mieux que riche.

JULIAN. Et tu la lui donnes, Diego?

DIEGO. Quand elle aurait cent millions de dot, car je vois bien que mon fol orgueil a tenté la justice du ciel.

PEDRO. Et moi, à quoi suis-je bon ici?

MARICA. A rien.

PEDRO . Alors payez-moi les deux jours que je vous ai

servi de laquais et de précepteur; vous pouvez bien payer maintenant, n'étant plus gentilhomme.

DIEGO. Tu as raison, prends, l'ami.

JULIAN. La leçon est-elle complète ?

DIEGO. Oui, certes.

JULIAN. Et toi, Marica?

MARICA. Je me sens mourir de honte.

JULIAN. Sachez donc que vous n'avez d'ami véritable que moi, que j'ai imaginé cette lettre pour vous convaincre que l'honneur, c'est la vertu qui le donne et non l'argent.

COSME. Dans la bouche d'un notaire c'est une parole qui a son prix.

DIEGO. Même aux bonnes choses, il faut qu'ils leur donnent un air d'intrigue.

PEDRO. Je ne m'en vais plus. Je reste chez vous comme garçon de mules.

COSME. Ce ne sont pas les animaux qui manquent dans la maison, tu peux y compter.

PEDRO. Je le vois bien.

MARICA. Je leur ferai payer cher toutes leurs moqueries.

JULIAN. Ils avaient raison, et il vaut mieux les laisser tranquilles. Ils seront assez punis de voir qu'il n'y a qu'eux d'attrapés.

DIEGO. Et maintenant, allons nous réjouir, et faisons connaître, dans la fête, que notre bonne fortune est véritable.

BLASA. Elle le sera plus encore, si nous réussissons à offrir à l'auditoire quelque chanson qui lui plaise.

TOUS. Et la pièce finie, soyez indulgents pour ses défauts.

UNE TROMPERIE CHÈREMENT PAYÉE

(PAGAR LA BURLA Á BUEN PRECIO)

PERSONNAGES

DON HERMENEGILDO, mari de DOÑA PETRA.
LE MARQUIS DE MONTESHUECOS.
DON JUAN, frère de don Hermenegildo.
DAMIAN, brocanteur.
PAULA, servante.
TADEO, page.
PERICO, domestique.

Un petit salon avec des chaises, un chiffonnier à cartons, une table, du papier avec ce qu'il faut pour écrire, enfin tout ce qui annonce le cabinet d'un homme d'affaires riche.

Entre PAULA; TADEO et PERICO apportent une toilette qui est placée en pendant du chiffonnier.

PAULA. Placez cette toilette ici, à droite, allez doucement, et prenez garde de mettre ce miroir en pièces.

TADEO. Croyez-vous donc, señora Paula, que nous avons les bras aussi délicats que les vôtres?

PAULA. Non? mais personne n'est à l'abri d'un faux pas; et rien de ce qui est casuel n'est en sûreté dans les mains d'un homme.

PERICO. Oh! il est certain que tout est plus sûr dans les vôtres!

PAULA. Puah! comme tout ici sent un appartement d'homme.

TADEO. C'est ici que le maître garde ses sacoches.

PAULA. Je ne trouve plus que cela sente si mauvais.

TADEO. Si la fumée du parfum remonte si aisément par l'oreille, que serait-ce par les yeux?

PAULA. Assez de raisonnement, ma maîtresse va venir.

PERICO. Ne nous diras-tu pas au moins pourquoi ce changement de meubles dans l'appartement de mon maître?

PAULA. Êtes-vous sourd? ignorez-vous, par hasard, qu'il est question de mettre à la mode le cabinet de ma maîtresse?

PERICO. C'est vrai.

PAULA. Hé bien, il a été décidé que pendant que l'opération se fera, la table de toilette serait placée dans le cabinet de monsieur.

TADEO. Gageons qu'elle n'y reste pas trois jours!

PAULA. Pourquoi?

TADEO. Je connais les humeurs; mon maître est maniaque, ma maîtresse hautaine; elle aime le tapage, lui la solitude, et je crains que les épingles et les procès ne fassent pas longtemps bon ménage.

PAULA. Ce n'est pas notre affaire. (On frappe.) Mais on a frappé?

TADEO. En effet.

PERICO. Je vais voir qui c'est.

TADEO. Moi, je vais me coiffer. Nous avons ce soir bal et souper chez don Terencio, et je dois y rester pour servir.

PAULA. Me garderas-tu quelque bon morceau?

TADEO. Et m'en sauras-tu gré?

PAULA. Je ne suis pas ingrate, et n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas à témoigner plus de reconnaissance.

TADEO. D'après cela, si un homme...

DOÑA PETRA, derrière la scène. Paula?

TADEO. Elle avait bien besoin de venir!... Nous reparlerons.

PAULA. Ainsi tu me garderas quelque chose?

TADEO. Certes! Ma part et celle de mon voisin.

PAULA, à part. Va toujours, ce sera pour toi une mystification de plus, vaurien.

PETRA, entre. Qui est-ce qui frappait?

PAULA. Je ne sais. Voici don Pedro qui vous le dira, señora.

PETRA. Qui est là?

PERICO, entrant. C'est le courtier ou brocanteur qui apporte d'habitude des bijoux à vendre.

PETRA. Il arrive mal; dis-lui de revenir un autre jour, que dans ce moment je n'ai pas d'argent.

DAMIAN, entrant. Il porte un manteau, une perruque très-attifée; visage de fourbe.

DAMIAN. Señora, je vous baise les pieds. Combien je me réjouis de vous trouver chez vous et seule!

PETRA. Qu'y a-t-il donc?

DAMIAN. La bonne occasion, si vous saviez! depuis que Madrid est Madrid, il n'y en a point eu de pareille, ni de si belle!

PETRA. De quoi s'agit-il?

DAMIAN, montrant un écrin avec une parure. Jugez-en par vos yeux.

PAULA. Oh! la jolie parure!

DAMIAN. Jolie, et rien de plus? Elle est riche et du dernier goût.

PETRA. Admirable sans doute ; mais, quant à moi, je n'ai pas même envie de la regarder. (Elle s'assied.)

DAMIAN. Pourtant la vue n'en coûte rien. Voyez comme elle brille de loin ! le diamant du milieu peut rivaliser avec le soleil même.

PETRA, regardant la parure. Paula, elle est plus belle que la mienne.

PAULA. C'est évident et de beaucoup ! Je ne me fais pas l'idée de quelque chose de plus charmant.

PETRA. C'est vrai.

PAULA. Et elle est chère ?

DAMIAN. Si vous tenez à le savoir, meilleur marché qu'un enterrement. (A part à Paula.) Fais qu'elle l'achète, et nous nous entendrons après.

PAULA, à part. Bien.

PETRA. Voyons. Il est certain qu'elle doit faire de loin un effet surprenant.

PAULA. Qu'en dites-vous ? De quel éclat elle brillera aux lumières, à la soirée de Terencio ! Que de jalouses elle fera !

PETRA. Si je l'achète, ce ne sera que pour cela, et pour rabattre la vanité de Béatrix.

PAULA. Voilà qui serait bon. Chaque reflet de ces pierres serait pour ses yeux un coup de foudre.

DAMIAN. L'occasion est entre vos mains. Cela vaut douze mille piastres.

PETRA. Douze mille piastres ! peste ! J'ai donc bien raison de ne pas vouloir la regarder. (à Paula.) Crois-tu que le marquis ?...

PAULA. En conscience, il doit le faire. Nous avons, les

femmes, un droit légitime à percevoir sur ce grand capital d'un Américain fâcheux, galant et présomptueux. Et cinq pour cent c'est vraiment peu de chose !

DAMIAN. C'est moins que cela.

PAULA. C'est que je compte sur le reste.

PETRA. Allons! pas d'enfantillage.

PAULA. Señora, c'est par zéle pour vos intérêts.

DAMIAN. On voit qu'elle vous est attachée, et je crois qu'il y a aujourd'hui peu de suivantes comme elle.

PETRA. Et tu penses que le marquis pourrait faire cet effort ?

PAULA. J'en jurerais ; n'est-il pas évident qu'il soupire ardemment pour vous ? Trouvera-t-il une plus belle occasion de vous complaire? Et enfin s'il ne veut pas, il dépend de vous de le faire vouloir.

PETRA. Oui... mais il ne me plaît pas.

PAULA. Personne ne vous plaît, on le sait assez. Mais pour le moment, vous n'avez pas d'autre galant qui lui fasse tort.

PETRA. C'est la vérité ; écoute, je me décide, il est onze heures, il va venir, tu verras la querelle que je vais lui faire, quoique j'y tienne peu, au sujet d'une petite scène de jalousie, qu'il y eut hier soir à la tertulia, et ensuite...

PAULA. Je comprends : il aura son pardon, et la parure sera le gage de la réconciliation.

PETRA, d'un air sérieux. Je ne veux pas qu'il me la donne.

PAULA. Je le sais bien, la parure non, juste seulement ce qu'il faudra d'argent pour la payer.

PETRA. C'est cela même.

PAULA. Une voiture vient de s'arrêter, ce doit être lui. Père Damian, entrez là dedans, ma maîtresse nous avertira, quand elle voudra que nous paraissions.

PETRA. Bien.

DAMIAN. Soit ! cette petite ! c'est vif comme un grain de poivre.

PAULA. Allons !

DAMIAN. D'où es-tu, niña ?

PAULA. De Polvorosa[1].

DAMIAN. Ça se voit.

PAULA. Quand vous irez dans mon pays, puissé-je en être à cent lieues ! (Ils sortent.)

TADEO, entrant. Voici le seigneur marquis de Montes... de Monteshuecos. (A part.) Comme c'est un titre qui sonne creux, j'ai de la peine à m'en souvenir.

LE MARQUIS, entrant. Madama !

PETRA. Soyez le très bienvenu, prenez un siége.

LE MARQUIS. Que faites-vous ? qu'avez-vous ? je crois apercevoir un peu d'humeur dans votre air.

PETRA, avec dépit. Rien. Ce qui m'étonne, c'est de vous voir ici.

LE MARQUIS. Moi, señora ? où pourrai-je donc être mieux ? Ne savez-vous pas avec quelle impatience j'attends l'heure de me présenter chez vous ?

PETRA. Le sais-je ? Bon. Mais je puis bien vous jurer que je ne vous attendais pas.

LE MARQUIS. Vous me désespérez. Qu'y a-t-il donc ?

PETRA. C'est là une des choses qui m'irritent chez vous à l'excès. Vous est-il quelquefois entré dans l'esprit que je vous aimais ?

LE MARQUIS. Aurais-je pu, señora, abuser à ce point des bontés que vous avez pour moi ? c'est me faire injure.

PETRA. Non, marquis, je ne vous fais pas injure.

[1] Jeu de mot sur *Polvorosa*, de *polvora*, poudre. (*N. du Tr.*)

Laissez-moi parler. J'imagine qu'il peut y avoir en moi des choses qui, d'un peu loin, ne vous déplaisent pas trop. Mais il y a dans Madrid des dames qui ont tant de mérites, et qui savent sur le bout du doigt l'art aimable de plaire aux galants, que j'ai de justes raisons de craindre que vous n'ayez rencontré chez beaucoup d'entre elles des grâces qui me manquent.

PAULA. M'avez-vous appelée, señora?

PETRA. Non.

LE MARQUIS. Je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites.

PETRA. Je vais m'expliquer plus clairement. Les hommes galants et discrets comme vous, aiment les dames vives, et non les caractères paisibles, comme le mien, par exemple. Savez-vous l'idée qui me vient, marquis? C'est que la personne qui vous convient le mieux, c'est Béatrix, et si j'étais dans votre peau, je vous jure que je ne ferais pas la cour à une autre.

LE MARQUIS. A doña Béatrix? Mais je lui ai à peine adressé la parole!

PETRA. J'aurai donc menti? Quoi? ne lui avez-vous pas donné la main au théâtre, quand elle est sortie de sa loge, et ensuite pour la mettre en voiture?

LE MARQUIS. Je ne me souviens que d'une chose, c'est que vous avez dédaigné mes prévenances.

PETRA. Ne croyez pas que je vous en fasse un crime, au contraire, j'approuve votre choix.

LE MARQUIS. Que dois-je penser de votre indifférence pour moi?

PETRA. De l'indifférence!... pas tant, et s'il faut dire la vérité, j'ai pour vous de l'estime.

LE MARQUIS. A quoi bon alors me mortifier, quand vous

savez que vous plaire est l'unique but de mes soupirs, de mes ardents désirs?

PETRA. Hier vous m'avez grandement fâchée.

LE MARQUIS. Señora, et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit sur l'heure?

PETRA. Moi?

LE MARQUIS. Je m'en veux d'avoir été assez stupide pour ne pas savoir lire dans vos yeux divins

PETRA. Paula?

PAULA, entrant et bas à Damian. Entrez, Damian. (A Petra.) que voulez-vous?

PETRA. Un mouchoir? (Apercevant Damian.) Que demande cet homme?

DAMIAN, entrant. Oh! seigneur marquis, je me réjouis de rencontrer ici votre seigneurie.

LE MARQUIS. Quoi de nouveau, mon cher? apportez-vous quelque belle chose?

DAMIAN. Pour cela oui.

PETRA. Renvoie-le, Paula, il reviendra un autre jour.

PAULA. Laissez du moins le seigneur marquis voir ce qu'il apporte.

DAMIAN. Voyez la belle parure!

LE MARQUIS. Voyons.

PETRA. Emportez cela, et ne perdons pas le temps en niaiseries.

LE MARQUIS. Qu'elle est jolie! Et l'apportez-vous pour la vendre?

DAMIAN. Certainement, et votre seigneurie sait que dans ce commerce de passage, personne n'y va plus grandement que moi.

LE MARQUIS. D'accord! le prix?

DAMIAN. Cela vaut trois mille doublons, foi d'honnête

brocanteur ! Voici le tarif, et je la laisse à madame pour cinq mille piastres.

LE MARQUIS. C'est une occasion.

PETRA. Outre que j'ai plus de diamants qu'il ne m'en faut... Emportez cela.

LE MARQUIS. Regardez-la, du moins, et si elle vous convient, n'ayez aucun souci du reste.

PETRA. C'est une chose exquise, mais...

LE MARQUIS. Vous n'avez pas d'argent ? parlez franchement.

PETRA, regardant la parure. Jésus ! j'ai déjà dit que je n'en voulais pas absolument. (Elle continue à la regarder.)

LE MARQUIS. Moi, je me charge du prix, et vous me le rendrez plus tard.

PETRA. Ce que j'abhorre le plus au monde, c'est de devoir.

LE MARQUIS. A moi?

PETRA. A tout le monde, à moins que ce ne soit indispensable.

LE MARQUIS. Prenez toujours cette parure; si plus tard vous vous en dégoûtez, vous serez maîtresse de me la rendre.

DAMIAN. C'est qu'il me faut l'argent.

LE MARQUIS, à Damian. Je vous attends chez moi avant une heure.

DAMIAN. A merveille. C'est dit, je laisse la parure?

PETRA. Oui, uniquement pour faire plaisir au marquis. Ce que je vous demande en grâce, c'est de convenir avec moi des époques où j'aurai à vous rembourser.

LE MARQUIS. Nous en parlerons plus tard.

PETRA. Paulita? que t'en semble?

PAULA. Vous avez fait là une fière emplette !

PETRA. Ah ! mon Dieu ! maintenant que je m'en souviens, cette parure m'est inutile.

LE MARQUIS. Pourquoi donc ?

PETRA. Parce que je ne puis la porter.

LE MARQUIS. Comment cela ?

PETRA. Parce que mon mari n'est ni assez généreux, ni assez aimable pour me donner de quoi faire des économies, et que j'ai peur qu'il ne bouleverse le monde, s'il me voit avec cette parure.

LE MARQUIS. Voilà, en effet, un grand embarras !

PETRA. Je joue de malheur, il n'y a pas de remède, et il faut que sans délai je m'en défasse.

LE MARQUIS. Attendez, il m'est venu tout d'un coup une fameuse pensée.

LES TROIS, ensemble. Quelle est-elle ?

LE MARQUIS. De rendre la parure à Damian, qui la vendra mille piastres à votre mari. L'occasion le tentera. Il vous l'offre, vous la portez, et tout danger est évité.

PETRA. Vive votre idée, marquis !

DAMIAN. Comment ? comment ? je n'y consens pas, moi. Mille piastres, une merveille comme celle-ci ?

PAULA. Imbécile, le maître t'en donnera mille.

LE MARQUIS. Ou ce qu'il voudra, et moi le reste.

DAMIAN. Le maître m'en donnera mille et vous cinq mille ? bon ! je comprends.

PAULA. Apprends seulement que c'est aujourd'hui jour de courrier, et qu'il reviendra de bonne heure pour ouvrir ses lettres.

PETRA. Oui, et moi je m'arrange pour aller à la messe, pendant que vous nouerez ici votre intrigue.

LE MARQUIS. Ma voiture et moi nous sommes à vos ordres.

PETRA. Mille grâces.

HERMENEGILDO, derrière la scène. Holà, Perico ?

PAULA. Le maître.

PETRA. Hâtons-nous de sortir par l'autre porte. Toi, reste ici pour aller au devant de lui...

PAULA. Aucun bandit ne le prendra mieux à la gorge.

DAMIAN. A Madrid, d'après ce que je vois, le carnaval durera toute l'année. (Le marquis et Petra sortent.)

DON HERMENEGILDO, entrant. Et ma femme ?

PAULA. Il y a un moment qu'elle est sortie pour aller à la messe aux Récolets [1].

HERMENEGILDO. Vous avez toutes une préférence pour l'église la plus éloignée. Et mes lettres ? (Il découvre Damian.) Holà, niña ! que fait cet homme dans l'intérieur de ma maison ?

DAMIAN. Je suis, monsieur, le plus dévoué de vos serviteurs.

PAULA. C'est un marchand qui vient vous offrir une occasion merveilleuse.

HERMENEGILDO. Je lui en sais gré. Ces aigrefins et vous autres ne savez que tourner la tête à ma femme, et me faire dépenser à moi deux fois plus qu'il n'est besoin. (Il se met à lire ses lettres.) Fais-le sortir. Tolède, le 7. Voyons ce qu'il apporte.

DAMIAN. C'est plus de dix mille piastres peut-être que vous pouvez gagner de la main à la main.

HERMENEGILDO. Expliquez-moi cela.

DAMIAN. Ce bijou et ce tarif répondront pour moi.

[1] Un ancien couvent de Madrid, sur le Prado. Il existait encore il y a peu d'années. (*N. du Tr.*)

HERMENEGILDO. En effet, c'est une fort belle chose. Combien en veut-on? pas de détour.

DAMIAN. Quatre mille.

HERMENEGILDO. Mille doublons? ce n'est pas le diable, mais je n'en veux pas. Laissez-moi en paix. (Il se remet à lire.)

PAULA. Donnez-lui en deux, et faites cette galanterie à ma maîtresse.

HERMENEGILDO. C'est cher.

PAULA. Combien offrez-vous?

HERMENEGILDO. Rien.

PAULA. Ce bijou ne mérite pas un pareil mépris.

DAMIAN. Et on ne le vendrait pas sans une extrême nécessité.



HERMENEGILDO. Pour faire œuvre de charité envers le prochain, et pour vous faire déguerpir plus vite, j'irai jusqu'à quinze mille réaux.

DAMIAN. C'est peu.

HERMENEGILDO. Alors allez le vendre ailleurs.

DAMIAN. Allons, prenez-le; c'est parce que c'est vous, monsieur, et je vous jure bien qu'on ne le laisserait pas à un autre.

HERMENEGILDO. Ils disent tous la même chose. Voilà vos cinquante médailles; prenez et hâtez-vous d'aller secourir le pauvre diable ou la pauvre créature qui se trouve en si mauvaise passe.

PAULA. Un beau jour pour ma maîtresse!

HERMENEGILDO. Il faudra que je l'en prie bien fort pour qu'elle le prenne.

DAMIAN. Adieu.

HERMENEGILDO. Et ne reviens jamais. Tu m'as ruiné.

DAMIAN. Je sors reconnaissant et satisfait.

PAULA, à Damian. Et notre compte?

DAMIAN. Quand j'aurai touché, il sera temps. (Ils sortent.)

PERICO, annonçant. Votre frère.

HERMENEGILDO. Mon frère?

JUAN, entrant. Hermenegildo?

HERMENEGILDO. Quel vent te jette tout d'un coup de Sigüenza au milieu de mon cabinet?

JUAN. Mon ami, je marie ma fille, et je viens, comme c'est mon devoir, t'en faire part, et en même temps acheter tous les colifichets que réclame la circonstance.

HERMENEGILDO. Et quel est le novio?

JUAN. Quelqu'un de Daroca qui aura bien ses quatre mille cinq cents ducats de revenu.

HERMENEGILDO. Bravo!

JUAN. Je regrette que ta femme ne soit pas là pour lui donner la nouvelle.

HERMENEGILDO. Je me charge de le faire.

JUAN. Maintenant, avec ta permission, je vais courir les bijoutiers pour voir si je rencontre d'occasion quelque jolie parure de diamant.

HERMENEGILDO. Tu t'y entends?

JUAN. Assez.

HERMENEGILDO. Hé bien! tu arrives à propos. Que te semble de celle-ci?

JUAN. Holà! holà! c'est ma foi une belle chose!

HERMENEGILDO. Et que peut-elle valoir!

JUAN. A dix mille piastres, c'est trouvé.

HERMENEGILDO. Elle m'en coûte mille, pas un quarto de plus.

JUAN. On l'aura volée.

HERMENEGILDO. Ça m'en a tout l'air. Mais le reste ne me regarde pas.

JUAN. Frère, donne-la-moi, et tu feras ainsi à peu de frais un cadeau à ta nièce. Tu vas bien sans doute lui donner quelque chose.

HERMENEGILDO. Nous nous arrangerons. Rends-moi les quinze mille réaux que j'ai déboursés, et je cède pour cadeau à ma nièce les cent cinquante-cinq mille que cela peut valoir en sus.

JUAN. De cette manière, tu ne lui donnes rien.

HERMENEGILDO. Tu regardes cela comme rien? si tu n'en veux pas, laisse-le.

JUAN. C'est une façon d'en user tout à fait plébéienne.

HERMENEGILDO. Plébéienne ou non, le procès est jugé.

JUAN. Il en sera ce que tu voudras. Je le prends pour les quinze mille.

HERMENEGILDO. Et quand t'en vas-tu?

JUAN. Demain dans l'après-midi.

HERMENEGILDO. Alors je t'attends le matin pour me payer.

JUAN. Ou je viendrai dîner, si je puis.

HERMENEGILDO. Quel jour sommes-nous?

JUAN. Dimanche.

HERMENEGILDO. Les dimanches, nous ne dînons jamais à la maison.

JUAN. Adieu.

HERMENEGILDO. Voilà ce que j'appelle entendre bien le commerce.

PETRA, *entrant*. Qui sort d'ici?

HERMENEGILDO. Mon frère, qui venait avec beaucoup d'obligeance nous faire part du mariage de sa fille.

PETRA. Je m'en réjouis. Veux-tu une prise, mon ami? (Elle s'assied.)

HERMENEGILDO. Je n'aime pas à prendre de la poussière par le nez.

PETRA. Allons, mon homme, laisse un moment ton courrier, quand je te parle.

HERMENEGILDO. Ce que je fais est plus important. Je recueille pendant que tu dissipes.

PETRA. J'ai l'humeur timide et caressante, tu le sais, et tu ne cesses de me quereller? il faut que tu n'aies pas de conscience.

HERMENEGILDO. Oui, dis-moi de ces choses-là qui m'attendrissent toujours. (A part.) Celle-ci a envie de quelque robe nouvelle.

PETRA. Et il n'est venu personne autre que ton frère?

HERMENEGILDO. Ah! si, je me souviens! il est venu aussi un brocanteur à qui j'ai acheté une parure de diamants.

PETRA Pour moi?

HERMENEGILDO. Aussi vrai que je suis chrétien!

PETRA. Voyons-la.

HERMENEGILDO. Écoute.

PETRA. Qu'ai-je à écouter? donne-la-moi, que je voie si elle est belle.

HERMENEGILDO. Superbe.

PETRA. Et où est-elle?

HERMENEGILDO. Laisse-moi achever l'histoire. Elle a plu à mon frère?

PETRA. Et tu la lui as donnée.

HERMENEGILDO. A d'autres.

PETRA. A la bonne heure.

HERMENEGILDO. Il le voulait bien ainsi, mais je la lui ai fait payer tout autant qu'elle m'a coûté.

PETRA. Comment ?

HERMENEGILDO. Il me rend les mille piastres que j'ai déboursées, et sans bourse délier, je fais à ma nièce un superbe présent ; et voilà comment on fait quand on ne s'y entend pas.

PETRA. Et il l'a emportée ?

HERMENEGILDO. Sans doute.

PETRA. Va-t'en à tous les diables, homme odieux, abominable, ridicule, et par-dessus le marché, vieux et assommant.

HERMENEGILDO. Femme, écoute le calcul que j'ai fait, et tu en saisiras les avantages.

PETRA. L'unique avantage que j'attends de toi, c'est de me faire mourir de rage ou de me mettre une corde au col.

HERMENEGILDO. Il ne me manquait que cela, femme.

PETRA. Et tu oses encore m'adresser la parole?

HERMENEGILDO. Jésus ! garçons ?

TADEO et PERICO entrant. Monsieur ?

HERMENEGILDO. Montez-moi vite mon bureau au grenier; le diable est ici déchaîné. Ne m'attendez pas pour dîner, je vais prendre le frais (il sort.)

PETRA. Va-t'en et ne reviens jamais. Voilà comme sont les maris ; et ensuite ils se plaignent que nous ne les aimions pas de toute la tendresse de notre cœur!

LE MARQUIS, entrant. La chose a réussi, madama ?

PETRA, avec ironie. On ne peut mieux, l'idée était de vous, c'est tout dire.

LE MARQUIS. Je vous en fais mon compliment.

PETRA. Et vous avez raison, il a acheté la parure mille

piastres, et il l'a revendue à son frère pour le même prix.

LE MARQUIS. Et vous ne l'avez pas?

PETRA. Non, sot et entêté, êtes-vous sourd par-dessus le marché? Voyez le résultat de notre superbe invention!

DAMIAN, entrant. Le seigneur marquis est-il ici? c'est que ces pauvres gens ne me laissent pas un instant de repos.

LE MARQUIS. Señora... qui se serait douté?

PETRA. Venez encore avec vos fadeurs! quand on se croit plus d'esprit que personne, voilà ce qui arrive.

LE MARQUIS. Je suis bien loin de le penser: et qui, à mes yeux, est au-dessus de tout, c'est vous seule.

PETRA. Quelle saillie maussade! le grâce que je vous demande, c'est de vous retirer le plus vite possible.

DAMIAN. Me solderez-vous bientôt mon compte?

LE MARQUIS à PETRA. Parlez-vous sérieusement?

PETRA. Je le dis comme je le pense, et vous auriez tort de ne pas m'en croire.

LE MARQUIS. J'espère pourtant que demain...

PETRA. Demain et toujours, n'attendez de moi que des rebuts. Je ne veux pas vous revoir, même en peinture. Vous êtes trop niais pour vous mêler de courtiser des dames. Adieu, et sachez-moi gré du conseil.

LE MARQUIS. Paulita?

DAMIAN. Hâtons-nous, monsieur, d'autres attendent ce secours, qui sont peut-être dans un plus grand embarras.

LE MARQUIS. Je vais te payer.

PAULA. Voilà enfin agir en galant homme.

LE MARQUIS. Caprices des femmes, qui pourra jamais vous satisfaire, si l'amour, les attentions et l'argent n'y peuvent rien? Ici finit le sainète.

TOUS. Excusez ses nombreux défauts.

LA PETRA ET LA JUANA

OU LA MAISON DE TOCA-ME-ROQUE [1]

(LA PETRA Y LA JUANA, Ó LA CASA DE TOCA-ME-ROQUE)

PERSONNAGES

PETRA et JUANA, majas.
LA FEMME D'UN CAPITAINE.
UNE VEUVE.
AQUILINA, servante de la femme du capitaine.
CELEDONIA, servante de la veuve.
NICANORA, couturière.
JORGE, tailleur.
ABUNDIA, sa femme.
LE MORENO, novio de la Petra.
LE LOGEUR, ami de la Juana.
UNE VIEILLE.
UN ALGUACIL.
UN INVALIDE.
UN SOUS-LIEUTENANT.
UN VALENCIEN.
GERVASIO, ARMENGOL, brodeurs.
UNE AVEUGLE.
UN AVEUGLE.
UN SECOND VALENCIEN.
UN AVOCAT.
UNE PASIEGA [2].
DES MAJOS, musiciens.

La scène est supposée à Madrid.

Le théâtre représente le patio d'une maison où il y a de nombreux locataires. Au fond, on voit une fontaine, et trois portes sous

[1] Ce sainète est généralement plus connu sous ce dernier titre. Une maison dite de Toca-me-roque, et telle que la peint ici Ramon de la Cruz, existait réellement à Madrid, et des personnes qui vivent encore nous ont assuré l'avoir vue debout. Ces maisons qu'on appelle de *Vecindad* ne sont pas rares (*N. du tr.*).

[2] C'est le nom qu'on donne habituellement aux nourrices de bonne maison, que l'on choisit de préférence dans la vallée de Pas, dans la montagne de Santander. (*N. du tr.*)

une galerie, qui sont celles des chambres de trois locataires. De chaque côté de la scène, sont deux autres chambres, avec leurs numéros. Dans un angle du patio, on voit le commencement d'un vieil escalier qui monte à la galerie, où l'on aperçoit les portes de quatre autres locataires, et sur le toit deux lucarnes de mansardes où paraîtront plus tard deux personnes.

Toutes les portes sont fermées, excepté celle du nº 1, où le Moreno, en majo, se tient de mauvaise humeur. A la porte du nº 7 sont assis JORGE et sa femme, cousant des effets d'habillements et chantant aux endroits qu'on marquera plus bas ; la porte du nº 3 est entr'ouverte. NICANORA et CELIDONIA lavent à la fontaine et chantent les seguidillas suivantes le plus haut qu'elles peuvent, suivant leur caractère. De temps en temps, l'un des brodeurs qui sont au nº 4 paraît à la galerie et observe les femmes qui lavent.

SEGUIDILLA DE LA MANCHE.

Une seguidilla
De la Manche
Vaut vingt-cinq paires
De Boleras.

Que le feu du ciel dévore
La mode qui même en cela
Se met aussi.

MORENO. O veille fameuse de San Juan et de San Pedro ! ces nuits-là, tout le monde chante, Moreno seul soupire.

LA FEMME DU TAILLEUR chante sur l'air de la *Jota*. Pendant qu'elle chante, l'ALGUACIL se présente en colère et entre au nº 5.

LA FEMME DU TAILLEUR.

Une jeune fille dit à sa mère
Qui lui ordonnait de coudre .
Excepté coudre, mère chérie,
Je sais faire de tout.

Qu'il y a de jeunes filles en ce monde
Qui croient savoir faire de tout,
Et avec cela elles attrapent le nigaud
Qui les épouse sans dot.

LE MARI ET LA FEMME, ensemble.

Voilà ce que j'appelle une chanson;
L'œil au guet, messieurs, et garde à vous!
Quoiqu'elles aient le visage d'argent,
Beaucoup d'entre elles ont les mains de cuivre.

PETRA, sortant du numéro 1. Que fais-tu assis à cette porte?

MORENO. Ce que je faisais dedans et debout : j'enrage.

PETRA. Si tu viens pour mordre, bonsoir!

MORENO. Quel caractère tu as!

PETRA. C'est au bout de deux ans que tu me le reproches?

MORENO. Je suis pourri et repourri [1].

PETRA. Avant que tu n'infectes, fais-toi jeter au fumier de las vestillas [2].

MORENO. Je te gêne?

PETRA. Tu m'échauffes ma chaise et il fait chaud. Allons, décampe. (Elle le fait lever.)

MORENO, avec douceur. Écoute, Petra...

PETRA, d'un air décidé. Ne fatiguons pas l'auditoire; ou la sérénade avec tous les instruments, comme son galant l'a donnée à Juanilla d'en haut, la veille de San Juan, ou compte qu'il n'y a plus rien entre nous, ni main ni parole donnée. (Elle emporte la chaise, entre et ferme la porte.)

[1] Il fallait traduire littéralement, sans quoi la réponse de Petra ne serait pas comprise : *repudrido*, qui veut dire *pourri*, signifie aussi *accablé de chagrin*. (N. *du tr.*)

[2] Lieu, dans Madrid, où l'on déposait les ordures. (N. *du tr.*)

MORENO, incertain et s'appuyant au mur. Quelle chienne ça fait, et plus elle m'évite, plus je l'aime, plus elle m'ensorcèle... Ah ! fortune, que d'hommes de mérite tu as perdus, et qui ont perdu leur félicité et leurs avantages, uniquement pour cette bagatelle qu'ils n'ont pas d'argent !... pensons à autre chose. (Il réfléchit.)

LA TAILLEUSE, à demi-voix. Jorge, as-tu vu?

LE TAILLEUR. Abundia, continue ta chanson et motus !

MORENO. Adieu. (Il sort d'un air résolu.)

LE TAILLEUR ET SA FEMME. Que Dieu vous accompagne, seigneur Moreno.

L'INVALIDE entre et passe, avec un poulet dans la main, en se dirigeant du côté de sa mansarde.

LE TAILLEUR chante.

Au point du jour un tailleur
Envoie sa femme chercher de la soie,
Mais elle n'en trouve pas de la couleur qu'il lui fallait,
Avant trois heures de l'après-midi.

Quelle peine ça faisait de voir la tailleuse,
Dans les boutiques, au marché, par les rues,
Cherchant avec son échantillon une aune de soie,
Sans rencontrer qui lui en donnât un demi-gros.

ENSEMBLE.

Voilà ce que j'appelle une chanson,
Voilà ce que j'appelle un souci cruel;
Chercher ce dont on a besoin,
Et ne pas le trouver, quelque prix que l'on offre.

MORENO, revenant. Petra?

PETRA, de sa chambre. Frère, au nom du ciel excusez-moi[1].

[1] *Perdone por Dios, hermano*, c'est ce qu'on dit à un pauvre, quand on ne lui donne pas. (*N. du tr.*)

MORENO. Je ne plaisante pas.

PETRA, de sa chambre. J'écoute, que veux-tu ?

MORENO. Ouvre, tu le sauras.

PETRA, se montrant. Qu'y a-t-il de nouveau?

MORENO. Tu as ta sérénade.

PETRA. En forme ?

MORENO. Écoute, je suis tombé sur le maître de chapelle des enfants de la Doctrine, qui a un gendre qui joue de larigot, à croire que c'est une clarinette.

PETRA. Bon.

MORENO. Il dit qu'il amènera un grand et un petit basson qui valent tout un orgue, et que viendra aussi son voisin l'aveugle, avec sa musette de zamora, son lazarille et son chien.

PETRA, avec un geste de dédain. Foin de tout cela !

MORENO. Et si mon camarade, le sergent Suisse, me procure la grosse caisse de la retraite, nous sommes capables d'étourdir tout le quartier ; et je gage que cette nuit il ne se donne pas dans tout le royaume une sérénade pareille. Prépare des confitures et du vin pour rafraîchir l'orchestre, et laisse-moi le soin d'arranger la fête. Je veux que la Juana crève d'envie en entendant le tapage. A quelle heure veux-tu qu'ils viennent?

PETRA. A quelle heure vas-tu à la...?

MORENO. Bien.

PETRA. Avec cette belle musique? Je voudrais te voir fouetté de verges et condamné à arracher avec les dents les fondations du rocher de Gibraltar !

MORENO, se dandinant. Avec les dents? Va, continue, si tu veux voir les tiennes danser à terre un bolero, avant que l'orchestre n'arrive ; je me souviens encore que je suis un homme...

PETRA. Quoi?

MORENO. Un homme, quoique je n'aie pas d'argent.

PETRA. Pas d'argent et un homme? Tu pourras te vanter d'être le seul. Car, comme dit l'autre, les gens apprécient l'argent sur son poids, et l'homme sur ses écus[1].

MORENO. En sais-tu long?

PETRA. Plus que toi. Tu t'engages avec des femmes de bien, et tu n'es pas capable d'en sortir à ton honneur.

MORENO. Si l'homme le plus haut... que dis je un homme? Si le soleil, du haut du cinquième ciel, avait l'audace de faire la cour au dernier de tes vieux souliers, tu verrais quel homme je suis. Entrons, je te dirai le reste.

PETRA. Je le sais; sans compter que ma mère est à visiter un malade, et quoiqu'elle sache ce qu'elle sait de nos affaires, je ne veux pas qu'elle pense à mal. (Minaudant.) Après la musique, nous parlerons à la grille, car la grosse caisse ne me laissera certainement pas dormir, et je pourrai te remercier de ta sérénade. Adieu et à... jamais! (D'un air courroucé.) Ah! tu es un fier homme! (Elle ferme la porte.)

MORENO. Voilà qui finit mal. Mais si je n'ai pas un cuarto, c'est sans remède.

LE TAILLEUR ET SA FEMME, riant. Hi! hi!

MORENO. Vous riez, vous autres?

LE TAILLEUR. Comment ne pas rire, quand je vois ma femme attacher la moitié d'une culotte, au lieu d'une manche, à ce gilet?

MORENO. Comment? la señora ne sait pas mieux attacher une manche?

[1] Il y a ici un jeu de mot intraduisible; *peso,* qui veut dire poids, signifie aussi une piastre. (*N. du tr.*)

LE TAILLEUR. C'est assez clair.

LA TAILLEUSE. Voyons, ne mens pas.

LE TAILLEUR. Aussi vrai que je suis un tailleur, c'est la vérité pure !

LA TAILLEUSE. Oui, fais le bon apôtre !

LE TAILLEUR. Je ne suis pas un grand dévot, mais tu sais bien que c'est quand il y a le plus de processions, que j'aime à lever plus haut ma bannière.

MORENO, méditant. Mauvais moyen. (Il prend son parti et sort.)

L'ALGUACIL, paraît en majo et le retient. Où allez-vous, seigneur Moreno?

MORENO. A deux pas, faire une commission. (Il sort.)

LE TAILLEUR, d'un air de mystère. Mon cher, il a la rage dans le cœur. Cette Petra veut qu'il lui donne une sérénade, et je crois qu'il n'a pas un cuarto.

L'ALGUACIL. C'est une grosse affaire.

LE TAILLEUR. Mais vous, à ce que je soupçonne, vous avez aussi la vôtre. Vous êtes venu tout courant ôter votre uniforme, et en un clin d'œil vous avez mis un habit de majo.

L'ALGUACIL. Et cela vous étonne ?

LE TAILLEUR. Mais oui.

L'ALGUACIL. Il y a quelque chose, en effet. (Fausse sortie et revenant sur ses pas.) Eh ! savez-vous pourquoi le propriétaire me fait appeler?

LE TAILLEUR. Je ne le sais, ni ne le veux savoir.

L'ALGUACIL, s'en allant. Heureusement qu'il ne demeure pas loin.

UNE VIEILLE, entrant. Quelle infamie ! Je promets à ce coquin de boucher !...

L'ALGUACIL. Qu'avez-vous, mère Célestine?

LA VIEILLE. Quand serez-vous de service au pesage, seigneur don Trifon?

L'ALGUACIL. Demain.

LA VIEILLE. Le scélérat ne m'a-t-il pas donné pour une demi-livre de viande plus d'une livre d'os?

L'ALGUACIL. Et savez-vous qui?

LA VIEILLE. Certes.

L'ALGUACIL. Alors je vous promets qu'il le payera. Venez de bonne heure, et nous nous verrons. (Il sort.)

LA VIEILLE. Certainement que j'irai!

LE TAILLEUR. Nous donnez-vous un peu de poudre[1]?

LA VIEILLE. Je ne veux pas.

LE TAILLEUR. Celle-ci se l'est mis dans la tête.

LA VIEILLE. N'importe. Moi aussi, je m'en souviens. Ah! les fâcheux souvenirs! j'avais des caprices sans fin; mais celui qui pourrit au cimetière coupa le mal dans sa racine, rien qu'en me fouettant. Faites de même avec la voisine. (Elle se dirige, d'un air pointu, du côté de sa mansarde, au fond de la scène.)

LA TAILLEUSE. Du diable soit la vieille! Si je vous la prends par le milieu du corps, je la lancerai!... (Elle se lève.)

LE TAILLEUR, essayant de se lever. Femme, ne fais aucun effort, même en idée. Les tailleurs deviennent rares, et tu pourrais mettre en péril la vie de notre héritier.

LE SOUS-LIEUTENANT, entrant d'un air timide. Que Dieu vous garde!

LA TAILLEUSE. Que cherche cet officier!

LE TAILLEUR. On le verra bien.

LE SOUS-LIEUTENANT, examinant les différentes portes. Il me semble bien qu'elle m'a dit n° 10. Je ne le vois pas.

[1] Pour dire la poudre de Perlinpinpin, on dit, en Espagne, *les poudres de la mère Célestine*. (*N. du tr.*)

CELEDONIA. Oh! un officier. Ramassons tout cela, *chica*, si nos brodeurs l'aperçoivent, j'ai peur pour vous.

LE SOUS-LIEUTENANT, s'approchant de Nicanora. Pardon de la liberté, niña, dis-moi un peu...

CELEDONIA. Ne réponds pas.

LE SOUS-LIEUTENANT Le nº 10?

NICANORA. Je n'entends rien aux chiffres.

GERVASIO, parlant de la galerie. Nicanora, dépêche ta besogne le plus vite que tu pourras, j'ai à te parler.

NICANORA. Tu vois bien que nous rentrons notre linge.

GERVASIO. C'est toi-même qu'il faut rentrer, c'est ce qui importe et ce que je prétends. (Il rentre dans la chambre.)

LE SOUS-LIEUTENANT, s'approchant du tailleur. Le nº 10?

LE TAILLEUR. Au premier. Qui demandez-vous? Un extremeño qui vend des saucisses?

LE SOUS-LIEUTENANT. Non, monsieur

LA TAILLEUSE. Mais c'est la chambre de Juana. (criant.) Doña Juana, on vous demande.

LE SOUS-LIEUTENANT. Pas tant de bruit, je la trouverai bien, merci. (A part.) Il y a ici bien des locataires. (il entre en toute hâte.)

LE TAILLEUR. En voici un qui amènera peut-être la musique du régiment.

LA TAILLEUSE. Ça se peut bien.

JUANA, sortant du nº 10. Qui m'appelait?

LE TAILLEUR. C'est un officier qui monte l'escalier.

JUANA. Je sais qui c'est. Une cousine chez qui je le rencontre d'habitude l'envoie sans doute pour m'inviter à me promener avec elle.

LE SOUS-LIEUTENANT, dans la galerie. A vos pieds, señora.

JUANA. Donnez-vous la peine d'entrer.

LE SOUS-LIEUTENANT. Je viens..,

JUANA. Je sais pourquoi vous venez, dans un instant nous allons sortir.

GERVASIO, revenant. Nicanora ?

NICANORA. Ça va être fini.

GERVASIO. Allons, faisons vite. (Il rentre.)

Entre AQUILINA, servante en haillons, avec un paquet de linge sur la tête.

AQUILINA. Maudit soit mon sort, je n'en connais pas de pire. Et au diable ma maîtresse ! A-t-elle demandé si j'étais rentrée ?

LE TAILLEUR. Pas le moins du monde.

AQUILINA. Qu'elle attende ou qu'elle crève. Avec la chaleur qu'il fait, et ce que pèse ce tas de linge, je n'en puis plus. (Elle jette le paquet.)

LE TAILLEUR. Repose-toi, ma fille, et nous causerons un peu de ta dame. On m'a raconté qu'elle se donne pour la femme d'un capitaine ; et comme voilà déjà un mois et demi que vous vivez là haut, au nº 9, et que nous ne voyons entrer aucun officier... pas même un malheureux sergent, et qu'elle est si élégante...

AQUILINA. Il y aurait tant à dire là dessus !

LE TAILLEUR. Conte-nous donc un peu cela ; si elle appelle, nous t'excuserons tous deux.

Aquilina s'assied sur le tas de linge qu'elle a apporté sur sa tête. Le TAILLEUR et SA FEMME se rapprochent d'elle et causent avec elle avec animation. Celles qui étaient occupées à laver ramassent leur linge et chantent la seguidilla suivante. Un peu avant la fin, NICANORA monte et entre au nº 8 de la galerie, et CELEDONIA s'arrête un moment devant la porte du nº 3.

SEGUIDILLA.

Le maître de ma vie,
Quand il parle d'amour,

N'a pas son pareil
Tant il sait broder.

J'ai sur mon corsage
Son cœur brodé,
Et un hélas au milieu!

ARMENGOL, le second brodeur, parlant à Celedonia dans la galerie. Chut! ta maîtresse est rentrée?

CELEDONIA. Pas encore.

ARMENGOL. Et on causera cette nuit?

CELEDONIA. A la grille.

ARMENGOL. Elle a le sommeil léger?

CELEDONIA. Quelquefois.

ARMENGOL. La voici qui vient. (Ils se retirent.)

LA VEUVE, entrant avec un air hypocrite. Que le seigneur conserve vos cœurs dans sa sainte paix et vous délivre des faiseurs de rapports qui pourraient la troubler. Amen! Bien le bonjour, mes amis.

LE TAILLEUR. C'est bonsoir qu'il faut dire.

LA VEUVE. Comme c'est aujourd'hui vigile, que le jeûne consiste, je crois, à ne pas dîner, et que c'est mon habitude, je ne compte pas les heures. Je vais prendre trois couples d'œufs frais qui me serviront de collation et de dîner en même temps. Que la paix, je le répète, la paix que je chéris, ne s'écarte jamais de notre cœur.

LE TAILLEUR. Que Dieu vous la donne en abondance, señora doña Cléofé.

LA VEUVE. Amen! Mais qu'est-ce que je vois? N'es-tu pas la petite servante de la femme du capitaine? C'est très-bien! ta maîtresse sera à t'attendre, et, toi, tu restes-là à faire la conversation tout à ton aise. (Criant.) Voisine?

AQUILINA. Taisez-vous, au nom du ciel.

LA VEUVE. Je n'en ferai rien. (Elle crie encore.) Chère doña Sinforiana?

LA FEMME DU CAPITAINE, sortant du n° 9. Qu'est-ce qu'il y a?

LA VEUVE. Renvoyez sur-le-champ votre servante, ou défendez-lui de causer du tiers et du quart avec les tailleurs.

LE TAILLEUR. Doucement, doucement quand vous parlez des tailleurs.

AQUILINA. J'arrive à l'instant de la rivière.

LA FEMME DU CAPITAINE. Effrontée, monte ce linge.

AQUILINA. Oui, pour me faire cogner.

LA FEMME DU CAPITAINE. Monte-le.

AQUILINA à la VEUVE. C'est vous...

LA VEUVE. Qu'est-ce que tu dis là, petite? on sait si j'aime les rapports et les histoires!

LA FEMME DU CAPITAINE. Si je descends, je te tue.

LA VEUVE. La paix du bon Dieu!.. Jésus, tout ceci n'est pas fait pour moi! Celedonia, ouvre, je suis toute tremblante. (CELEDONIA ouvre et la VEUVE entre au n° 5.)

AQUILINA. L'hypocrite!

LA FEMME DU CAPITAINE. Je te casserai un rondin sur le dos.

LE TAILLEUR. Vous verrez ce qui en arrivera. Vous me trouverez entre elle et vous, suffit.

LA FEMME DU CAPITAINE. Peste! un tailleur m'ôterait le droit de quereller mes gens?

LE TAILLEUR. Vos gens! un pauvre petit bout de servante.

AQUILINA. Elle a raison, car je suis sa cuisinière, sa blanchisseuse, sa couturière, sa modiste; je la peigne, je la panse, et, au besoin même, je paperasse avec elle.

LE TAILLEUR. Tu es aussi son secrétaire?

AQUILINA. Sans doute. Ah! elle me trouvera à redire!

LA FEMME DU CAPITAINE. Moi je pourrais te regretter ?

AQUILINA. Voulez-vous le voir ? Eh bien, j'emporte ce linge pour garantie de mon salaire, et si elle ne me donne caution, elle portera huit jours de plus la chemise qu'elle a sur le corps. (Elle sort.)

LA FEMME DU CAPITAINE. Père Jorge, suivez-la.

LE TAILLEUR, sans se presser. Je vais d'abord me vêtir proprement. Femme, donne-moi des bas.

JUANA paraît en basquine et en mantille avec le SOUS-LIEUTENANT.

JUANA. Écoutez un secret, seigneur Jorge.

LA FEMME DU CAPITAINE. Il est occupé.

JUANA. Je suis de ses pratiques, et je crois qu'il m'écoutera.

LE TAILLEUR. Oui, señora.

LA FEMME DU CAPITAINE. Je l'avais retenu la première.

JUANA. Si vous voulez bien vous taire, j'en aurai plutôt fini avec lui. Savez-vous si le Moreno donne, ce soir, une sérénade à doña Petra, et à quelle heure, et combien il y aura d'instruments ?

LE TAILLEUR. L'autre soir, il y en avait quinze à la vôtre.

JUANA. avec ironie. Oh ! de celles-là on en voit peu. Mais il y en aura davantage cette nuit ; je vais sortir, et je n'en voudrais rien perdre.

LE TAILLEUR. Je ne sais pas.

JUANA. Il y aura naturellement des billets d'invitation.

PETRA, paraissant. Quand j'inviterai au convoi d'une certaine amie, je ferai les choses dans les règles.

JUANA. Et qui est cette amie, Petra ?

PETRA. Juana, celle qui m'écoute en ce moment.

JUANA. La femme du capitaine ?

LA FEMME DU CAPITAINE, furieuse. Puisque la femme du capitaine se tait, taisons-nous aussi. Celle-ci, quand on l'interroge, se contente de répondre haut et ferme.

PETRA. Celle que je dis, voudrait déjà être capitaine ; mais elle a essuyé aujourd'hui une attaque soudaine[1] et j'ai bien peur qu'elle n'arrive pas même à être lieutenante.

JUANA. Et toi à quoi arriveras-tu? car ceci enfin ressemble à une provocation : à être le meuble d'un autre meuble, si misérablement nu que la veille de san Pedro ; il n'a pas même de quoi payer une mauvaise mandore ou une couple d'aveugles.

PETRA. Il a de quoi, et il le dépenserait si j'avais ton humeur ; mais ce que je veux dans mon galant ce n'est pas du scandale, c'est de l'amour.

JUANA. Gare là-dessous.

PETRA. Jette-toi sur moi, je te recevrai dans un mouchoir, de peur que ce joli corps de pâte sucrée ne se casse ou ne se détraque.

JUANA. Comme le tien ; ma fille, ne nous en faisons pas accroire. Entre nous deux il n'y a pas deux onces de différence pour le poids.

PETRA. Ceci, c'est de l'or en barre.

JUANA. Que ne prêtais-tu alors à Moreno un morceau de l'endroit dont tu n'as que faire, tu aurais ta sérénade, et le quartier son divertissement.

PETRA. On a bien raison de dire que chaque coq chante bravement dans son poulailler et sur son perchoir.

JUANA. Si tu ne m'entends pas, il ne me faudra qu'un instant pour descendre.

[1] Jeu de mots intraduisible. *Alferecia* veut dire épilepsie et *alferez* sous-lieutenant. (N. du Tr.)

LE SOUS-LIEUTENANT. Señora... (Ils quittent la balustrade pour descendre.)

JUANA. Nous ne perdrons pas pour cela la promenade.

LE TAILLEUR. Señora Petra, entrez là dedans.

PETRA. Moi ?

LE TAILLEUR. Oui, señora, c'est un conseil d'ami que je vous donne, pour éviter ce qui peut arriver, et ensuite...

LA VEUVE. Et pourquoi vous mêlez-vous de cela ? on la provoque et vous voulez qu'elle se taise. Le taureau le plus mou se regimbe, quand on lui met des bandérilles enflammées. Personne, ma fille, n'aime la paix comme moi; mais il y a des circonstances suprêmes où la langue et les mains doivent user de leurs droits naturels, et ce n'est pas pour rien que la nature a fait celle-ci sans os (elle montre sa langue et ses mains) et celles-là avec tant d'ongles et si flexibles de nerfs.

PETRA. Je sais à quoi m'en tenir.

JUANA, entrant dans le patio et croisant sa mantille. Me voici ; au tailleur : que lui disiez-vous ?

LE TAILLEUR. Que puisque nous n'avons pas de musique cette nuit, nous ayons au moins du silence.

LA VEUVE. Et je lui disais, moi, ce qu'il convenait de faire dans des cas comme ceux-ci. (Elle se retire.)

PETRA. Que pourrait dire doña Cléofé qui ne soit excellent ?

LE TAILLEUR. Et dans l'intérêt de la paix ?

JUANA. Je répète que me voici.

PETRA. Je ne suis pas aveugle.

JUANA. Et que veux-tu, du gigot ou du filet ?

PETRA. J'ai l'habitude d'aller droit à la gorge.

JUANA. Et moi à la jupe.

PETRA. Pourquoi m'as-tu provoquée?

JUANA, C'est faux, je parlais à don Jorge.

LE TAILLEUR. C'est-à-dire avec moi.

PETRA. Je ne le nie pas. Mais que disais-tu?

JUANA. De toi... Que tu nous assommais avec tes forfanteries, et que tu es... une pauvresse.

PETRA. Je pourrais ne pas l'être; avant que tu ne vinsses demeurer ici, le neveu du Loueur a essayé de me faire la cour.

JUANA, se contenant. Et c'est à moi que tu dis cela?...

PETRA. Je te comprends.

LE TAILLEUR, d'un ton railleur. Seigneur sous-lieutenant, vous feriez peut-être bien de vous retirer. Je crois que la Petra va parler à la Juana de son autre galant.

LE SOUS-LIEUTENANT, troublé. Cette dame est maîtresse de sa volonté, et je n'ai rien à y voir. Doña Juanita, je vais vous attendre à deux pas d'ici. (Il sort.)

JUANA, au sous-lieutenant, en rattachant sa mantille. Petites gens enfin! C'est ma faute, aussi je ne devrais vivre que dans des maisons habitées par des personnes comme il faut.

TOUTES LES FEMMES. Comment, petites gens! C'est une infamie de souffrir cela. Empoignons-la.

LE TAILLEUR. Quand elle rentrera, il vaudra mieux la prendre tous ensemble et l'envoyer coucher au Prado.

TOUTES. Vive l'idée, elle est excellente!

PETRA. Que tout le monde s'y engage.

TOUTES. Vivat!

Entre l'AVOCAT, en costume, et du plus grand sérieux.

L'AVOCAT. Derrière moi arrive le Loueur avec don Tri-

fon, l'Alguacil, et une petite servante qu'ils ont arrêtée.

TOUS. Chis! chis!

Tous les locataires que la curiosité avait attirés à leur porte pour voir la querelle, s'enferment dans leur chambre, après avoir entendu l'avocat. Le plus grand silence règne dans la maison, et l'avocat, demeuré seul et incertain, jette les yeux de tous les côtés et va ensuite frapper au n° 6.

L'AVOCAT. Holà! Qu'est-ce qui leur prend à tous? Me voilà frais ! M'auraient-ils pris pour l'Alcade? C'est une preuve qu'ils ont la conscience tranquille, quand ils craignent ainsi la justice et fuient, par respect, devant elle. Laquelle de ces chambres est celle de la nourrice de mon petit? Il me semble que c'est ici, au numéro 6, si j'ai bonne mémoire. Nourrice? nourrice?

LE VALENCIEN, sortant. Il n'y a pas ici de nourrice, ni d'autre maître que Norberto, le marchand de fruits de souchet, et moi, le fabricant de nattes de palmier. Si vous les voulez bonnes et à bon compte, j'en ai à votre service.

L'AVOCAT. Ce n'est pas ici que demeure une Pasiega avec un nourrisson?

LE VALENCIEN. C'est là-bas, au numéro 2, et quant au nourrisson, il est fièrement maigre et laid.

L'AVOCAT. Que dites-vous là? C'est mon fils.

LE VALENCIEN. Ce n'est pas possible!

L'AVOCAT. L'animal! (Appelant.) Nourrice? nourrice?

LA PASIEGA. Patience! (Elle ouvre.) Ah! seigneur don Timoteo! Vous nous apportez les sept ducats?

L'AVOCAT. Comment se porte mon marmot?

LA PASIEGA. Comme une vache de Gallice.

L'AVOCAT. Entrons le voir. (Ils entrent.)

LE VALENCIEN. Tout à l'heure, autre querelle là-dedans. En tous cas, tenons-nous clos. (Il s'enferme.)

Entrent le LOUEUR, en majo petit-maître, et l'ALGUACIL amenant AQUILINA.

LE LOUEUR. Entre et ne crains rien. J'arrangerai tout.

AQUILINA. Mais je ne veux plus la servir.

LE LOUEUR. Ne la sers plus, mais commence du moins par rendre compte de ta personne.

AQUILINA. Moi, rendre compte? Mon père et ma mère, je ne les connais pas. Des parents, je ne m'en suis jamais vu. Les tuteurs, je les ai en horreur. Les maîtres, ils sont trop durs. Les amoureux m'assomment; et, pour ne pas avoir de mari qui me commande, j'ai fait vœu de chasteté. Voyez si, excepté à Dieu, j'ai à rendre compte de moi à personne.

L'ALGUACIL. Alors pourquoi sers-tu ici?

LE LOUEUR. Voilà.

AQUILINA. Il faut vous le dire? parce que je ne veux pas retourner à l'hospice.

L'ALGUACIL. Tu y retourneras, cependant, si tu ne veux pas te soumettre.

AQUILINA. Je le sens d'ici.

L'ALGUACIL. Allons, empoigne ce linge, et suis-moi. Nous verrons si ta maîtresse consent à te pardonner.

AQUILINA. La bonne farce ! Je ne veux ni qu'elle me pardonne, ni moi lui faire grâce des deux *duros* qu'elle me doit pour mes gages, non plus que de quelques chandelles et autres vétilles, parce qu'elle dit toujours qu'elle n'a pas de monnaie; et elle n'en aura jamais, parce que jamais elle ne change je ne sais quel argent que lui a laissé son mari le capitaine, je ne sais

dans quel pays. Je soupçonne qu'elle ne le sait pas mieux que moi. C'est toute une histoire.

LE LOUEUR. Quelle langue tu as!

AQUILINA. Quand je dis vrai, il est clair que je ne mens pas.

LE LOUEUR. Don Trifon, montez seul, et voyez si nous la mettrons sur un meilleur pied avec sa maîtresse.

L'ALGUACIL. Prenez bien garde...

LE LOUEUR. Montez sans crainte. Je reste ici de garde. Don Jorge?

LE TAILLEUR, se montrant. Qui est-ce qui appelle? (D'un air flatteur.) Je me réjouis de voir notre cher propriétaire. Et votre oncle?

LE LOUEUR. Toujours aussi gras et bien portant. Il vient de me céder cette maison pour mon entretien. Quand les termes viendront, il ne faudra pas, pour cela, se tourmenter l'esprit.

LE TAILLEUR. On voit bien que l'oncle est un homme de poids, et qu'il sait ce qu'il fait? Qu'y a-t-il pour votre service?

LE LOUEUR. Je vous prie de me garder cette fille, pendant que j'irai là-haut un moment voir la Juanita.

AQUILINA. Je ne suis pas assez sotte pour me perdre.

LE TAILLEUR, mystérieusement. Ne montez pas.

LE LOUEUR. Et pourquoi?

LE TAILLEUR. Ne montez pas.

LE LOUEUR. Quel est ce mystère?

LE TAILLEUR. Parce qu'elle est sortie.

LE LOUEUR, avec vivacité. Quand? Seule?

LE TAILLEUR. Je ne me souviens pas.

LE LOUEUR. Tirez-moi d'incertitude. Sachons avec qui elle est sortie?

LE TAILLEUR. Je regrette beaucoup...

LE LOUEUR. Quoi?

LE TAILLEUR, avec mesure. Je suis un tailleur trop honnête pour me faire courrier de mauvaises nouvelles... Il est venu ici un sous-lieutenant, un bien beau garçon, je dois en convenir, qui est monté et l'a emmenée à la promenade. Elle a mis cette jupe que vous savez et que ces mains ont cousue, sa basquine de moire avec les deux franges, cette coiffe qui a cent aunes de rubans, sa riche mantille, un vrai labyrinthe avec son feston noir. Je vous assure, sans crainte d'être démenti, qu'elle faisait feu de toutes ses batteries, la belle enfant.

LE LOUEUR. Et moi, je t'assure, sans hésiter, que tout ce que tu me dis-là sont autant de mensonges. Je vais bien le voir. (Il se dirige vers l'escalier.)

AQUILINA, causant avec le Tailleur. C'est un bon garçon?

LE TAILLEUR. Meilleur qu'elle mille fois, sans comparaison.

La VIEILLE et l'INVALIDE apparaissent aux lucarnes des mansardes.

LA VIEILLE. Ay! Zape, zape, voisin?

L'INVALIDE. Que voulez-vous?

LA VIEILLE. Voilà un chat qui se sauve avec le poulet que vous aviez mis à l'air. (Un chat passe effectivement.)

L'INVALIDE. Un chat! Où est-il le scélérat? Je l'aperçois. Mais c'est le vôtre! (Il rentre.)

LA VIEILLE. Miz, miz, miz.... S'il me l'apportait tout entier, rien de meilleur dans cette saison qu'un poulet aux tomates.

L'INVALIDE, reparaissant avec un fusil. Attends-moi, brigand!... Il est parti!

LA VIEILLE. Avez-vous bien l'audace de me menacer de votre fusil?

L'INVALIDE. Je ne m'occupe pas de vous.

LA VIEILLE. Mais vous vous occupez de mon chat, et c'est la même chose.

L'INVALIDE. Je sais ce que j'ai à faire.

LA VIEILLE. Et moi, je dirai au Loueur que c'est vous qui êtes cause que l'entrée est toujours sale.

L'INVALIDE. Vous mentez.

LA VIEILLE. Qui donc a perdu la clef du dépôt aux ordures?

L'INVALIDE. Voyez-vous la vieille fée!

LA VIEILLE. Voyez un peu le soldat de mie de pain! (Ils se retirent.)

LE LOUEUR, revenant. Elle est sortie, et tu avais raison.

LE TAILLEUR. Quand je dis une chose!...

LE LOUEUR. Jorge, donne-moi un siége, et laissons-la venir.

LE TAILLEUR. Que pensez-vous faire?

LE LOUEUR. J'ai mon idée.

LE MORENO, revient, sans manteau, sans boucles, sans jarretières et sans montre. Chica, viens tout de suite.

PETRA, sortant. Qu'est-ce que tu as encore inventé? Parle, je suis de si bonne humeur, et tu prends bien ton temps!

MORENO. Écoute un des plus grands miracles que l'amour ait fait. Tu as ta sérénade, Petra. Demande autant d'instruments que tu voudras, demande si tu veux l'orchestre des trois théâtres, et tout ce qu'il y a de musique dans toutes les chapelles de Madrid.

PETRA. Tu as donc découvert un trésor, que tu reviens si riche?

MORENO. J'ai une once d'or et deux piastres; je ne porte pas moins que cela, je te prie de le croire.

LE LOUEUR. Mais toi, tu ne t'en portes pas mieux, mon pauvre Moreno.

MORENO. C'est à cause de vous que je me vois dans tout ce tracas.

LE LOUEUR. Et comment?

MORENO. La Petra, soit dit sans l'offenser, a un caractère aussi doux que celui des agneaux tondus au mois de mai; et voilà trois jours qu'elle est comme un taureau de Mercadillo.

LE LOUEUR. Et c'est ma faute, à moi?

LE TAILLEUR. A vous seul? parce que vous avez donné à Juana, la veille de sa fête, cette superbe sérénade, celle-ci s'est mis en tête que cet autre en fît autant, quand elle sait que le pauvre garçon...

MORENO. A présent, je suis riche. Un véritable ami m'a prêté, sur mon manteau, sur ma montre, sur mes boucles, une once d'or et deux piastres, sans autre intérêt que de lui payer dix pour cent par mois.

LE TAILLEUR. Quel excellent ami!

MORENO. C'est un homme tout à fait comme il faut.

LE LOUEUR. C'est ma faute, en effet, et je dois la payer. Moreno, va reprendre ta cape, et reviens sur-le-champ.

MORENO. Plutôt que de se laisser humilier, l'homme qui est vraiment un homme doit revenir mort sous les yeux de sa dame.

PETRA. Si tu dois mourir pour cela, compte que c'est déjà fait.

LE TAILLEUR, à la Petra. Si quelqu'un se meurt ici, c'est vous. Pourquoi dissimuler que vous en êtes folle?

LE LOUEUR. Assez de verbiages. Il se fait tard : va cher-

cher tes effets et reviens vite. Je me charge de donner à la Petra musique, bal, rafraîchissements et souper…

MORENO. Comment?

LE LOUEUR. En ton nom.

MORENO. Je vous en remercie, mais je n'accepte pas.

LE LOUEUR. Et pourquoi?

MORENO. Parce qu'il ne me plaît pas d'entrer en ménage, en vous devant quelque chose, et que Petra ait aussi des dettes quand nous nous marierons.

LE TAILLEUR. Embrasse-moi, Gerinaldos ne dirait pas mieux.

LE LOUEUR. Va, je connais ta délicatesse, et tu sauras ce que je pense.

MORENO, à Petra. Que me conseilles-tu?

PETRA. De faire ce qu'on te dit.

MORENO. Et maître Jorge?

LE TAILLEUR. La même chose.

MORENO. Au revoir donc. Enfin, bien ou mal, nous en voilà sortis. Si, plus tard, il avait quelque pensée… permis à d'autres d'avoir la leur.

LE LOUEUR. Apportez ici des chaises, et prenons un moment le frais tous ensemble.

PETRA. C'est assez que vous le disiez, seigneur propriétaire.

LE TAILLEUR. Assez et trop… Que ne ferais-je pas pour payer ce que je vous dois?

LE LOUEUR, regardant du côté de la galerie. Gervasio ?

GERVASIO. Qu'y a-t-il pour votre service?

LE LOUEUR. Peux-tu descendre?

GERVASIO. Je cours.

Les AVEUGLES sortent de leur chambre avec violon et tambour de basque.

LE MARI. Chica, donne un bon tour de clef, il rôde beaucoup de voleurs par les rues de Madrid.

LA FEMME. La serrure est solide.

LE TAILLEUR. Où vont les aveugles, à cette heure?

LE MARI. Sur la place, soutirer quelques cuartos aux imbéciles.

LE LOUEUR. Avez-vous, pour les attirer, quelque chose de nouveau.

LE MARI. Une petite satire faite tout exprès pour la circonstance.

LE LOUEUR. Et ne pourrions-nous l'entendre, en payant?

LA FEMME, à part à son mari. C'est le loueur.

LE MARI. Je ne l'entends pas, mais je le vois. Et même sans intérêt, seigneur Loueur. Crispula, accorde le tambour.

GERVASIO, qui est descendu. Que disiez-vous?

LE LOUEUR. Dis à ton camarade de prendre sa cape : il ira... pendant que de ton côté... (Aux aveugles.) Commencez vos contes, nous vous écoutons.

Pendant que les AVEUGLES chantent leur chanson, le LOUEUR cause un instant avec GERVASIO qui remonte aussitôt. Il fait prendre sa cape à l'autre brodeur, qui descend et se hâte de sortir, après que le loueur lui a dit aussi quelques mots à l'oreille. Les Valenciens du n° 6 se montrent à leur porte, la servante du n° 3 à la sienne. La couturière sort dans la galerie, et les locataires des mansardes se montrent à leurs lucarnes.

Les AVEUGLES chantent sur leurs airs ordinaires qui ne doivent être accompagnés que par un petit nombre d'instruments, ou seulement par un violon et un tambour de basque.

SOLO.

La veille de San Juan
Et de San Pedro

Le serein jamais
Ne fait mal aux dames.

DUO.

Ni aux galants
Qui vont par les rues
Comme des niais.
Et suent sous prétexte
De se rafraîchir.

Et plus bas, au bord de la rivière,
Il se donne alternativement
Des coups de poings et des bousculades
Entre les manolillas
Et les manolillos.

SOLO.

Une vieille, une nuit
De San Juan ou de San Pedro,
Tomba amoureuse sur la place
D'un petit-maître.

DUO.

Elle s'approche et lui dit,
Entre les branches
De son éventail :
— Où allez-vous vous promener,
Jeune cavalier ?

Et lui qui était malin,
L'attirant après lui,
Sans paraître y viser,
La mena jusqu'à Vallecas
Où il la planta là.

LE LOUEUR, donnant de l'argent aux aveugles. Prenez et que Dieu vous donne bonne chance.

LES AVEUGLES. A tantôt. (Ils sortent en disant :) Qui veut

entendre les plaisantes aventures de la veille de San Pedro?

L'ALGUACIL descend de la galerie.

L'ALGUACIL. Aquilina? Où est-elle donc?

LE TAILLEUR. Avec ma femme, ici dedans. Abundia?

LA TAILLEUSE, sort en ramenant AQUILINA qu'elle tient par la main. Tu ne m'échapperas pas.

L'ALGUACIL. Et le paquet?

AQUILINA. Et mes deux piastres d'une part, et de l'autre le montant des avances extraordinaires que j'ai faites?

LA FEMME DU CAPITAINE, de la galerie. Je vais te les descendre, je ne veux rien te devoir.

AQUILINA, toute joyeuse. Elle n'est plus ma maîtresse et je puis lui riposter bec à bec, main à main et corps à corps.

L'ALGUACIL. Ne gâtons pas la fête. Et prends-y garde, rien n'est plus rigoureux que l'ordre de San Fernando.

AQUILINA. C'est tout vu, j'y ai été onze mois. Et si j'arrive à douze, je fais mes vœux.

LA FEMME DU CAPITAINE, descendant. Petite coquine!...

LE TAILLEUR. Doucement, madama. Donnez d'abord l'argent de la petite, et vous aurez tout votre linge avec le sac.

LA FEMME DU CAPITAINE. Un tailleur à une capitaine!...

LE TAILLEUR. N'achevez pas, et taisons-nous!...

LE LOUEUR. S'il y a doute.

LE TAILLEUR. Il n'y en a pas.

LE LOUEUR. Je n'ai vu, à la vérité, aucun document qui prouve...

LE TAILLEUR. Si fait bien, moi...

PETRA. Quel démon est entré ici?

LA FEMME DU CAPITAINE, au Tailleur. Dites ce que vous savez.

LE TAILLEUR. Si vous y tenez, je le dirai.

LA FEMME DU CAPITAINE. Mon mari, que Dieu ait en son paradis, n'était pas capitaine?

LE TAILLEUR. Si assurément. Il était capitaine de voleurs. On le prit dans les Asturies et il fut pendu à Oviedo.

LA FEMME DU CAPITAINE. Qui a pu dire pareille chose?

AQUILINA. Moi, et vous savez bien que je ne mens pas. Vous me l'avez raconté bien des fois en secret.

LA FEMME DU CAPITAINE. Je ferai constater...

LE LOUEUR. A quoi bon? Maîtresse et servante étant d'accord, celle-ci change de maison et tout est dit.

LE TAILLEUR. La petite reste à mon service.

LE LOUEUR. Gervasio?

GERVASIO. Vous voyez que j'y vais de bon cœur, je ne perds pas une minute. (Il va de chambre en chambre.)

Entre ARMENGOL avec un commissionnaire chargé d'un grand panier.

ARMENGOL. Voici déjà les lanternes.

PETRA. Ce sont les mêmes qui ont servi la veille de San Juan?

ARMENGOL. Les mêmes.

LE LOUEUR. Qu'on les suspende.

ARMENGOL. Vous aurez ici à dix heures un souper d'importance. Ceux qui doivent le servir sont déjà à l'ouvrage.

LA VEUVE, regardant de sa porte. Peste! les brodeurs savent se tirer d'affaire.

LA PASIEGA, suivant l'Avocat qui emporte dans ses bras un enfant très-laid. Ah! fils de mes entrailles!

L'AVOCAT. Remercie-moi de ce que je ne te fais pas sauter le cœur à coup de pied.

LE LOUEUR. A qui en avez-vous donc, seigneur don Timoteo?

L'AVOCAT. Je lui ai donné à nourrir un enfant gros comme un chameau, et la coquine me rend un squelette de moineau. Voyez plutôt! le physionomiste le plus expert oserait-il jurer que mon fils et moi nous nous ressemblons?

LA PASIEGA. Rendez-moi le petit.

L'AVOCAT. Le petit? Je l'emporte au logis pour voir si je puis l'élever moi-même; ou je le mets à l'hospice pour qu'on me l'y nourrisse; des fils d'aussi bons pères que moi, et avocats comme moi, ont pris ce chemin-là. (Il sort.)

LA PASIEGA. Donnez-moi les sept ducats.

LE TAILLEUR. Garde le petit pour gage.

LA PASIEGA. Je vendrais le père et l'enfant qu'on ne m'en donnerait pas ça. (Elle rentre.)

MORENO, revenant. Me voici de retour, mille remercîments.

LE LOUEUR. Petra, voilà ton affaire... assieds-toi près de lui.

MORENO. Veux-tu?

PETRA, minaudant. Si le Loueur nous le commande.

MORENO. Tu le dis avec une grâce qui m'émoustille sans m'offenser. Que bénis soient les parents qui t'ont faite si piquante.

LE TAILLEUR. Voici venir la Juanita.

LE LOUEUR. Silence!

JUANA, entrant. Hé la! hé la! il y a ici illumination? je suppose que c'est une libéralité....

LE LOUEUR. De Moreno.

JUANA. Et vous, que faites-vous ici?

LE LOUEUR, ironiquement. Je t'attendais. Doña Juana, qu'est-ce que cela signifie de rentrer presque de nuit, sans un soldat d'escorte pour le moins?

JUANA, se troublant. Si ces bavardes vous ont dit...

TOUTES. Comment bavardes!

LE LOUEUR. Taisons-nous, il y a des cas où un seul doit parler, parler peu et bien.

LE TAILLEUR. Je vous prie tous d'écouter avec attention, c'est le Loueur qui parle.

LE LOUEUR. Tu sais, ma chère Juana, que nos relations commencées par une liaison de rencontre avaient pris tout doucement le droit chemin du mariage. Tes belles manières séduiraient le diable lui-même. J'ai appris cette après-midi, que ton oncle était allé hier à Tolède pour une affaire, et je venais t'offrir mes services en son absence, avec plus de raison que je ne le faisais lui présent. J'ai su que tu étais sortie avec un officier. J'ai douté; je suis monté à ta chambre; j'ai demandé à ta servante un morceau de papier pour fumer; l'innocente m'en a présenté plusieurs, et dans le nombre elle m'en a donné deux, réponses de deux cavaliers, je le suppose, l'un à qui tu as donné parole de mariage, et l'autre qui t'écrit avec les sentiments et la confiance d'un vieil ami. Comptons : ces deux-là, le sous-lieutenant trois et moi quatre. Ta pénétration t'aura fait d'avance deviner ma résolution. Moreno, mes chers brodeurs, mes chères petites, en qualité de novio trop crédule de cette jeune fille, je devais dépenser mille ducats que, grâce à elle, je me trouve aujourd'hui de trop, et j'ai imaginé d'en faire un meilleur emploi. Vous, vous n'êtes pas mariés; vous autres, si vous n'êtes pas devenus maîtres dans vos métiers et professions, c'est faute d'argent pour payer vos

examens, acheter les matières premières, et cent autres nécessités honnêtes. Hé bien, mes enfants, je répartirai demain la somme entre vous tous, selon la situation de chacun, mais en faisant la meilleure part à Moreno qui est le roi de la fête, et à qui je dois d'avoir essuyé un mécompte qui peut servir de leçon à beaucoup d'autres.

TOUS. Vive notre bienfaiteur !

LE TAILLEUR. Vivat ! mais ne pourrait-on savoir ce qui reviendra au tailleur ?

PETRA. Tout autant qu'à la veuve : un bon conseil. C'est que pour ne pas faire de faux rapports, il n'y a qu'un moyen : prier et coudre chez soi.

LE LOUEUR. Gervasio, dors-tu?

GERVASIO. Non certes : tout est prêt, et nous attendons seulement que vous leviez le doigt.

LE LOUEUR. S'il ne faut que cela, je lèverai les dix.

GERVASIO. La musique est sur pied. Ceux que j'ai dit sont à leurs postes.

L'ALGUACIL. Allons, messieurs, divertissons-nous.

LE TAILLEUR. Et la pièce de la *Juana et de la Petra* finit par le *Loueur avisé* qui châtie l'hypocrisie et récompense l'honnêteté.

La contredanse achevée, lorsque tous les personnages ont le visage tourné vers le public, l'orchestre éclate avec tous ses instruments et accompagne le chœur final qui suit :

Vivent ceux qui protégent
Les arts et le génie
Qui, pour avancer, ont besoin
D'encouragements, d'honneurs et de récompenses.

LES FACHEUX

(LOS FASTIDIOSOS)

PERSONNAGES

DON FELIX, oncle de
DON FERNANDO,
DON FLORENCIO, } petits-maîtres.
DON FEDERICO, }
DON FELICIANO, abbé.
DON FACUNDO, alcade de quartier.
FRANCISCO, pauvre honteux.
FRUTOS, arriero andalous.

DOÑA ANA, petite-maîtresse.
DOÑA ANTONIA, mère de } dévotes.
DOÑA ANICETA et de }
DOÑA AMALIA, }
AGUSTINA, servante.
ANACLETA, jeune fille pauvre.
ROQUE, } domestiques.
MATEO, }

La scène est supposée à Madrid.

Un petit salon.

Entre DON FERNANDO en costume de petit-maître, sans épée et sans chapeau; il appelle son domestique.

FERNANDO. Roque?

ROQUE. Que désire Votre Seigneurie?

FERNANDO. Mateo n'est pas rentré ?

ROQUE. Non, monsieur, et il est quatre heures.

FERNANDO. Il faut que j'aie cette malheureuse chance de ne pouvoir rencontrer un domestique, un ami, un

parent qui ne me soit fâcheux, incommode, et au rebours de mon caractère !

ROQUE. On frappe ; c'est lui sans doute.

FERNANDO. Alors que fais-tu là, drôle, au lieu d'aller lui ouvrir ?

ROQUE. Sais-je moi si c'est lui ?

FERNANDO. Et c'est en restant là sans bouger que tu le sauras ? le diable soit de toi et de tous tes camarades ! (Il se lève pour aller ouvrir, et Roque le retient.)

ROQUE. Non, monsieur, il n'est pas juste qu'ayant des domestiques, ce soit vous qui alliez ouvrir ? Je lui dirai d'entrer, je suppose ?

FERNANDO. Il n'y a pas de patience qui résiste à cela. (Il s'assied.)

ROQUE. Cet homme se fâche de tout. Il paye bien, mais il est féroce. (Il sort lentement.)

FERNANDO. Le coquin sait avec quelle anxiété je l'attends, et que je ne confie qu'à lui seul les intérêts de mon amour, et voilà comme il répond à ma confiance !

ROQUE, rentrant. C'est le seigneur don Florencio.

FERNANDO, avec impatience. Il choisit bien son heure, quand j'attends d'une dame que j'idolâtre une réponse d'où dépend le bonheur ou le malheur de ma vie !

FLORENCIO. Grâce au ciel, cher ami, je te rencontre chez toi !

FERNANDO. Qu'est-ce qui t'amène ? pourquoi quittes-tu le théâtre de si bonne heure ?

FLORENCIO. Je n'ai pas voulu retarder d'un seul moment le plaisir que j'aurai à te voir de mon avis. Je sais pertinemment, cher ami, que tu as l'esprit juste. Ce monde est peuplé de sots, et on ne peut faire un pas sans se heurter contre eux.

FERNANDO. Qu'est-ce donc qui t'arrive ?

FLORENCIO. Je vais à la comédie, je trouve à me placer dans la troisième file de l'orchestre ; mais impossible d'y avoir un moment de tranquillité, parce que dans la seconde et dans la quatrième, il y avait trois ou quatre individus qui tout le temps ne faisaient que dire : — Un tel, as-tu vu cela ? — Tiens, la Pepa est ici. — Passe-moi ton tabac noir. — Regarde cette lettre que j'ai reçue d'Aranjuez[1]. Et avec de tels gestes que l'un me décoiffe, que l'autre me donne du poing dans la joue gauche, et que deux fois ils m'enlèvent mon chapeau, en me disant pour toute excuse : Pardon, monsieur. La comédie commence, mais ni eux, ni d'autres ne s'arrêtent de faire des signes, d'entrer et de sortir, de parler tout haut, de telle sorte qu'on ne peut même se faire une idée de la pièce. Je me fâche et m'en vais au parterre, où arrivé au milieu, je donne dans différents groupes qui critiquent la comédie, et qui avant d'en avoir entendu cent vers déclarent le sainète les uns bon, les autres mauvais, sans paraître autrement disposés à l'écouter ou à se taire, pour permettre aux autres de l'entendre. Je leur tournai le dos avec impatience et montai à la loge d'une dame de ma connaissance. Elle était remplie comme une tonne de poisson salé, et je ne pus m'y faire place. J'allai plus haut, dans une loge louée par des amis et je les trouvai occupés à arranger un dîner à l'auberge avec certaines nymphes qui, lorsque j'entrai, baissèrent leur voile ; je lâchai pied, et sortis, en plaignant les auteurs qui écrivent des pièces et les gens d'esprit qui n'appor-

[1] Le texte dit : *du sitio*. On appelle *sitios* les palais de plaisance où la cour passe la belle saison : Aranjuez, Saint-Ildefonse, etc. (*N. du Tr.*).

tent au théâtre d'autre pensée que d'y passer le temps comme ceux de la tertulia. J'allai voir si là du moins il y aurait place pour moi. Les préposés finirent par m'en faire une. Mais où, cher ami ? à côté d'un licencié de Gallice, qui attendit à peine que je fusse assis pour me parler du procès qu'il soutenait au sujet d'un bénéfice auquel il n'avait aucun droit. — L'acte est joué, dis-je à mon homme, je reviens à l'instant ; je vais mettre ordre à une affaire. Et un taureau piqué par derrière se précipite avec moins de furie dans la place que je ne sortis du théâtre, en jurant bien de n'y jamais rentrer que seul, dans une loge à moi, un jour de soleil et de travail, où il vient moins de monde, des spectateurs plus paisibles et plus disposés à écouter.

FERNANDO. C'est pour cela aussi que j'y vais rarement, tu le comprends, et j'en suis bien aise. Et maintenant que penses-tu faire ?

FLORENCIO. Faire avec toi un tour de promenade ou quelques visites agréables.

FERNANDO. Aujourd'hui, je ne puis : j'ai besoin de mon après-dîner pour faire mon courrier.

FLORENCIO. Je prends un livre pendant que tu écris. (Il s'assied.)

FERNANDO. Tu ne vois pas, Florencio, que c'est m'ôter ma liberté.

FLORENCIO. Les vrais amis excusent tout.

FERNANDO. Je te parlerai franchement. J'ai un souci en tête, et je désire être seul.

FLORENCIO. Voilà ce que mon amitié ne saurait souffrir, et il faut que tu me le dises.

FERNANDO. Ce sont de ces choses qui ne se disent pas.

FLORENCIO. Tu sais que j'ai de la fortune, des amis un

peu partout et une certaine pénétration dans l'esprit, trois choses auxquelles aucun mal ne résiste. Voyons, qu'est-ce que tu as?

FERNANDO. Mon cher... (A part.) Y a-t-il un supplice pareil! (Haut.) J'attends ici quelqu'un; va-t'en du côté des Récollets, et attends-moi un quart d'heure, nous pourrons y causer à loisir.

FLORENCIO. En attendant que tu termines ton affaire, je m'enfermerai là dedans.

FERNANDO. Va-t'en, je te le demande au nom du ciel.

FLORENCIO. Je ne voudrais pas passer pour importun, et je m'en vais. Mais je t'attends où tu m'as dit, comptes-y bien. (Il sort.)

FERNANDO. Va-t'en à tous les diables!

Entrent ROQUE et MATEO, domestiques.

ROQUE. Monsieur, voici Mateo.

FERNANDO. Où diable as-tu été?

MATEO. Où serais-je allé? à mille commissions que, faute de temps, je n'avais pu faire jusqu'ici.

FERNANDO. Et tu les avais gardées pour aujourd'hui, afin de mettre ma patience à l'épreuve?

MATEO. J'ai payé les six mois du barbier et voici son reçu.

FERNANDO. Que le diable t'étouffe! et es-tu allé?... (Il déchire le reçu.)

MATEO. J'ai été partout où j'avais affaire pour votre service, et si vous saviez quel bel appartement à louer j'ai vu!

FERNANDO. Mais as-tu vu doña Ana? C'est tout ce que je veux savoir, et c'est où je t'ai envoyé à dix heures.

MATEO. J'ai mis moins d'un quart d'heure à m'acquitter de cette commission; l'oncle dormait.

FERNANDO. Et que te dit-elle ?

MATEO. Elle me dit !... attendez... voyons si je m'en souviendrai.

FERNANDO. Que Dieu me le compte en déduction de mes péchés !

MATEO. Ah!... qu'elle irait à la promenade seule avec sa femme de chambre ; et que vous l'attendiez, sans en avoir l'air, au tournant de la rue de Juanelo, vers trois heures et demie.

FERNANDO. Infâme !

MATEO. Attendez. Elle a dit ensuite qu'elle aimait mieux que ce fût à cinq heures et demie ; j'ai cinq heures à ma montre, ainsi il n'y a pas de temps perdu. Le broyeur de chocolat m'a dit qu'il y a, au dépôt, un cacao admirable, et je n'ai pas perdu un instant pour le voir. Il y en a, en effet, de la première qualité, des amandes grosses comme des œufs.

FERNANDO. Assez, de par tous les diables ! et donne-moi mon manteau et mon chapeau.

MATEO. Le chapeau écarlate avec le manteau à plumes?

FERNANDO. Veux-tu que je te casse les reins ?

MATEO. Ne dites-vous point qu'il n'y a que les sots qui ne demandent pas ?

FERNANDO. N'importe lequel, et fais vite.

MATEO. J'ai tout cela sous la main. (On entend un bruit de voiture.)

VOIX derrière la scène. C'est ici, arrête, arrête, là !

FERNANDO. Roque, qui fait tout ce bruit ?

Entre ROQUE et derrière lui DON FELIX, en gentilhomme campagnard.

ROQUE. C'est votre oncle.

FÉLIX. Ne t'effraye pas, Fernando, je ne viens pas loger chez toi. Il faut que je tienne parole à mon frère Diégo avec qui je me suis engagé; mais pour gagner du temps, et comme il s'agit d'une question d'honneur qui touche toute la famille, j'ai voulu te voir en passant, et t'en faire part. Prends un siége. (Il s'assied.)

FERNANDO. N'allez-vous pas chez l'oncle? Nous nous verrons ce soir.

FÉLIX. A la bonne heure! mais en attendant (il se lève), pour ton instruction et afin que tu saches si on peut se fier à la parenté, écoute et prends pitié de moi (Il lui frappe sur l'épaule.)

FERNANDO. Vos doigts marquent sur mon habit, mon oncle.

FÉLIX. C'est vrai, ils sont un peu sales de la poussière de la route. Attends, je vais te nettoyer. (Il le nettoie avec sa manche.)

FERNANDO. Vous ne faites que me salir davantage.

FÉLIX. C'est juste; revenons à notre histoire. La sœur de ma femme, qui est aussi la fille de mon beau-père (que Dieu ait en sa paix), eut droit par testament à la moitié d'une rente[1], dont ma femme, ta tante, reçut en dot l'autre moitié, et pour tirer de tout... (Il lui arrache un bouton.)

FERNANDO. C'est vous qui tirez si fort que vous arrachez mes boutons.

FÉLIX. C'est ma foi vrai; ce procès m'a brouillé la cervelle. Tiens, on pourra plus tard le recoudre.

[1] *Censo*, rente, redevance annuelle que l'on retient sur un domaine vendu. (*N. du Tr.*)

MATEO, entrant avec le manteau et le chapeau. Il est cinq heures et quart, monsieur.

FERNANDO. Nous causerons ce soir chez l'oncle, l'affaire urgente dont je vous ai parlé m'importe plus que mille piastres.

FÉLIX. Va donc, alors comme alors ; j'ai le gousset assez peu garni, et je viens plaider. Que je ne t'arrête pas. Adieu, Fernando ; à ce soir. (Il sort.)

MATEO. Je n'aurais jamais cru que nous pourrions nous en défaire si vite. Le cher oncle est un peu pesant.

FERNANDO. Avec ça que tu es léger, toi ! suis-moi, pour le cas où j'aurais besoin de toi.

MATEO. Attendez un peu que je vous rattache ce bouton.

FERNANDO. C'est bien le moment !

MATEO. Jésus, dans quel état est votre chapeau ! Voici la brosse.

FERNANDO. Donne. (Il brosse son chapeau.)

MATEO. Et qu'on aille dire que le domestique qui vous soigne est un cochon ! pour ça non.

FERNANDO. C'est bien.

MATEO. Et comme le poil en est fin ! Allons, bon ! (Il le laisse tomber, le chapeau).

FERNANDO. Laisse choir à terre, butor !

MATEO. Vous voilà servi à point.

FERNANDO. Attends, coquin !

MATEO. Plus tard vous aurez le temps de quereller. Ne vous exposez pas à ne plus trouver Doña Ana.

FERNANDO. Partons.

Au moment où il va pour sortir, entrent DOÑA ANTONIA, DOÑA ANICETA et DOÑA AMALIA en dévotes.

ANTONIA. Mon cher voisin, vous ne sauriez croire

combien je me réjouis de vous trouver au logis.

ANICETA. Évidemment Dieu l'a disposé ainsi pour son saint service et le bien de tous.

FERNANDO. Le malheur veut que je sois très-pressé.

ANTONIA. Ami, aucune affaire de ce monde ne doit faire ajourner les graves affaires où le ciel est intéressé.

FERNANDO. Ce soir, à mon retour, j'entrerai chez vous.

AMALIA. En conscience, nous ne saurions retarder même d'un instant ce que nous avons à vous dire.

ANTONIA. Et puis, à quelle heure rentrez-vous ? quel exemple vous donnez à vos gens et à vos voisins !

MATEO. Voilà un petit sermon qui vient à propos. Le pécheur a, sur ma foi, le cœur bien disposé.

FERNANDO. Señoras...

ANTONIA. Allons au fait. Dans cet appartement du troisième, il se passe de fort vilaines choses, et nous sommes forcées de les dénoncer sur-le-champ. J'ai des filles non mariées, bien élevées, et je ne veux pas qu'on me les perde.

FERNANDO. Il me semble que, vivant au rez-de-chaussée, le péril n'est pas si voisin que vous le dites.

AMALIA. Au contraire, tout ce qui monte et descend, je le vois par le châssis de la porte.

ANICETA. Et moi je me divertis à suivre tout doucement ceux qui montent, sous prétexte d'aller aux mansardes, et j'entends ainsi, sans trop prêter l'oreille, des choses qui, si elles ne sont pas mauvaises, sont bien près de l'être.

AMALIA. L'autre jour, la petite voisine avait des manchettes garnies qu'on ne verrait pas même à une marquise !

ANICETA. Je vis, hier, par le trou de la serrure, qu'elle a une superbe table de toilette avec un miroir magnifique.

ANTONIA. Que vous êtes sottes ! comment n'avez-vous pas vu ce meuble, quand il est entré sous le vestibule?

ANICETA. Il est probable que nous étions au lit ou à la messe.

AMALIA. C'est la première négligence que nous ayons à nous reprocher.

ANTONIA. Et le mari n'a que six ou dix écus de traitement.

FERNANDO. Et qu'est-ce que cela vous fait ?

ANTONIA. Ce que cela me fait, ayant ces deux petites?

FERNANDO. Qu'elles restent à travailler chez elles, et elles n'en verront rien.

ANTONIA. Avec cela qu'elles sont d'un caractère facile à dompter.

AMALIA. Tout ce qui se fait dans le quartier, nous le savons.

MATEO. Faites alors que tout le quartier déménage et s'en aille plus loin.

FERNANDO. A ce soir.

LES TROIS. Il n'y a pas de soir qui tienne.

FERNANDO. Ayez une supplique toute prête, je ferai en sorte qu'il soit porté remède à la chose.

ANTONIA. C'est bien.

LES TROIS. Adieu, cher voisin. (Elles s'en vont.)

FERNANDO. Est-il une manie plus sotte et plus fâcheuse que celle de juger les actions d'autrui, sans prendre garde qu'à chaque pas que l'on fait, on trébuche soi-même ?

MATEO. Et le pire, c'est que la dame dont elles parlent, quoiqu'il soit certain qu'elle ait un mari pauvre, ce mari

a un oncle très-riche, et elle un autre oncle dont ils sont les seuls héritiers et qui leur font, durant leur vie, de très-fortes pensions. Cinq heures et demie, monsieur, courons vite.

FERNANDO. C'est une occasion de perdue.

MATEO. Elle m'avait bien recommandé de vous presser d'y aller.

FERNANDO. Je ne sais vraiment comment j'ai tant de patience! Et la faute de tout ceci, c'est toi seul qui l'as.

MATEO. Je suis donc aussi un fâcheux?

FERNANDO. Et pour moi le plus pervers de tous.

MATEO. Vous aussi vous me fâchez bien quelquefois, et je le supporte. Allons voir ce que nous trouverons jusqu'à l'heure de nous mettre au lit.

Une rue. Entre AGUSTINA, servante, et derrière elle D. FELICIANO, abbé, qui la suit, en habit et en perruque.

AGUSTINA. A servir une femme d'honneur qui a un galant en secret, mais pour se marier, il y a plus de peine que de profit! Mais le seigneur don Fernando n'aura pas voulu croquer le marmot, qu'il ne s'est pas encore montré:

FELICIANO. Tiens!...

AGUSTINA. Qu'avez-vous à me suivre ainsi?

FELICIANO. Donne ce billet à doña Ana, et je te promets quarante réaux.

AGUSTINA. Comment êtes-vous assez niais pour ne pas vous laisser décourager par tous ses refus? Elle vous a dit à vous-même en face que vous étiez, à ses yeux, plus laid que le diable? Elle a fait la même réponse à son confesseur, à ses amies et à ses parents importunés par vous, qu'attendez-vous encore?

FELICIANO. Que la raison lui vienne, et qu'elle reconnaisse son erreur.

AGUSTINA. Et c'est parce qu'elle l'a reconnue qu'elle arrivera difficilement à faire ce que vous lui demandez.

FELICIANO. Qu'est-ce qui me manque, à son dire?

AGUSTINA. Jugement, figure et argent.

FELICIANO. Celui-ci viendra; je suis en passe d'obtenir un grand emploi. Au nom du ciel! dis-lui de m'aimer.

AGUSTINA. A d'autres!...

FELICIANO. Sans compter que je suis piqué d'honneur!

AGUSTINA. Voici don Fernando qui arrive. Je cours l'avertir. (Elle sort précipitamment.)

FELICIANO. Écoute-moi... Au diable la maîtresse et la servante!

Entrent DON FERNANDO et MATEO.

FERNANDO. Je crains que nous n'arrivions trop tard. Cherche quelque moyen de savoir si elle est retournée chez elle.

MATEO. Vous m'attendez ici?

FERNANDO. Trêve de sottise.

MATEO. Je ferai comme nos voisines, je regarderai par le trou de la serrure. (Il sort.)

FELICIANO. Ah! cher ami, que je me réjouis de vous rencontrer de loisir!

FERNANDO. Je ne le suis guère.

FELICIANO. J'ai besoin, en effet, de toute votre attention pour une affaire qui importe au repos de l'État et à la bonne renommée de son goût littéraire, que les

étrangers accusent avec raison d'être fort arriéré, et dont la restauration sera due à mes veilles.

FERNANDO. Je vous en fais mon compliment.

FELICIANO. Écoutez un peu le projet le plus ingénieux et le plus facile à réaliser qui se soit jusqu'ici offert au génie de l'homme, et qui ne pouvait venir qu'à quelqu'un qui entend le latin, l'arabe, l'anglais, le saxon, le grec et le basque, ce qui est la plus grande preuve de mon intelligence.

FERNANDO. Venez demain matin chez moi, nous prendrons d'excellent chocolat et je vous promets ensuite d'admirer une si belle découverte.

FELICIANO. Je n'y manquerai pas. Mais, en attendant, prenez au moins une idée générale de la chose. Il s'agit d'établir une direction générale des inscriptions publiques; ainsi on ne saurait souffrir, dans une capitale comme celle-ci, ce que je rougis à chaque pas de rencontrer dans ses rues. Dans la rue du Gato, on lit : *Real Guego de Trucos* [1]. Il faut que l'on corrige et que l'on écrive *juego*. On lit sur nombre d'édifices nouveaux ou replâtrés : *Redificado. Jesus año Maria de y Josef mil setecientos*. Y a-t-il un Espagnol qui puisse tolérer cela? Sur de grandes enseignes qui se voient ailleurs pleines de fautes d'orthographe, on lit : *Ici on trouve ceci et cela ;* et quand on entre pour demander de cela ou de ceci, on vous répond qu'il n'y en a point de fait. Qu'ils ne disent donc pas qu'il y en a, mais qu'ils savent le faire!

FERNANDO. C'est bien dit.

FELICIANO. C'est encore mieux dit dans la supplique.

[1] Jeu de billard. (*N. du tr.*)

Vous l'aurez lue en un instant. (Il la tire de sa poche.) Elle n'a que quinze feuillets.

FERNANDO. A présent, je n'ai pas le loisir.

FELICIANO. Voyez seulement la conclusion, où je prie Sa Majesté de me nommer juge particulier, maître, intendant, directeur, censeur, réviseur, logeur, restaurateur, inspecteur et alguacil-mayor du royaume en ce qui touche aux étymologies, allégories, et accents desdites inscriptions, aux numéros et enseignes de toutes les maisons, auberges, boutiques, tavernes et jeux de boules et de quilles en cette ville et ses dépendances, et tout bien examiné, de me faire accorder un traitement de dix mille piastres. Que vous en semble?

FERNANDO. Qu'il n'y a rien de plus juste.

FELICIANO. Veuillez donc m'appuyer de votre crédit auprès des ministres.

FERNANDO. Adieu, mon cher, je vous le promets.

FELICIANO. Voulez-vous me prêter une piastre que je vous rendrai sans faute, quand j'aurai l'emploi, sur le premier mois de mon traitement?

FERNANDO. En voici deux.

FELICIANO. Au revoir, mon cher ami. (Il sort.)

FERNANDO. Si on pouvait au même prix se délivrer de tous les fâcheux, quelle aubaine!

MATEO, revenant. Elle vient.

FERNANDO. Vrai?

MATEO. Plût à Dieu qu'il en fût autrement!

FERNANDO, avec dépit. Quelle est la personne qui l'accompagne?

MATEO. Un homme.

FERNANDO. Et c'est pour voir cela qu'elle me donne rendez-vous?

Entrent DOÑA ANA, DON FEDERICO, petit-maître, et AGUSTINA derrière eux.

ANA, à Agustina. Ne regarde pas de leur côté.

AGUSTINA. Je suis dans le secret de tout.

FEDERICO. Señora, il avait bien raison celui qui disait que pour un malheureux il n'y a pas de plaisir complet. S'il m'arrive un jour d'avoir le bonheur de vous voir après tant de soupirs, ce n'est que pour un moment.

ANA. Je ne puis me dispenser de cette visite. Un autre jour, nous nous reverrons. (Elle sort.)

FERNANDO. Mateo, as-tu vu cela ?

MATEO. Trop bien vu, ma foi, et nous voilà frais.

FERNANDO. Non, mille fois non, et si je la perds, que tout périsse avec elle.

MATEO. Contenez-vous et ne scandalisez pas la rue en cédant à un premier mouvement; c'est le droit exclusif des poissardes et des cochers.

FERNANDO. Cours, suis-les.

MATEO. A la bonne heure ; vous verrez si je suis lent à revenir, et si je ne vous dis pas qui est cet homme, où ils vont, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait. (Il sort.)

FERNANDO. Traiter avec ce mépris un homme qui l'a entourée de tant d'hommages ! Quel motif lui en ai-je donné ? Qui a introduit ?...

FRANCISCO, pauvre. Monsieur, un pauvre honteux.

FERNANDO. Excusez-moi pour cette fois.

FRANCISCO. Je suis accablé de charges, avec dix enfants si petits que l'aîné n'a pas trois ans, et ma femme au lit.

FERNANDO. Ne soyez pas importun.

FRANCISCO. Que dans toutes vos entreprises le Seigneur

vous donne la bonne chance et vous délivre des méchants.

FERNANDO. Tenez, et me laissez en paix. (Il lui fait l'aumône, et Francisco se retire.)

MATEO, revenant. Monsieur, je sais déjà à quoi m'en tenir.

FERNANDO. Comment?

MATEO. Doña Ana revient de ce côté, et elle aura plus vite fait de vous le dire.

Entrent DOÑA ANA et AGUSTINA.

ANA. Cher don Fernando!

FERNANDO. Femme perfide, à qui fit-on jamais pareille injure?

ANA. Ne m'accuse pas sans m'avoir entendue d'abord. Cet homme, qui a avec mon oncle certain lien de parenté, est venu me faire visite cette après-midi, sans que j'aie pu m'en défaire sous prétexte de migraine, de travail, de dévotions et de prières. Je finis par lui dire que le moment était venu pour moi d'aller à certaine visite, mais il n'y a pas eu moyen d'obtenir qu'il me quittât, et il m'a offert de m'accompagner. N'y voyant pas d'autre remède, je suis sortie avec lui, mais dans la rue des *Relatores*, faisant semblant d'avoir affaire dans l'une des maisons de cette rue, je l'ai congédié, non sans crainte qu'il ne voulût entrer avec moi; et je me hâte de revenir te voir, cher cœur, et te dire que ma vie et notre amour sont en grand péril. (Elle soupire.)

ANACLETA, vêtue en pauvresse, entre et tourne autour d'eux sans parler.

FERNANDO. Je te pardonne la peur que tu m'as faite,

pour toutes les faveurs dont je te suis redevable.

AGUSTINA. Que cherches-tu, petite?

ANACLETA. Une petite aumône.

FERNANDO. Et c'est pour cela que tu nous écoutes? allons, à ton rouet.

ANACLETA. Donnez-moi quelque chose, j'ai ma mère à l'hôpital, mon grand frère en apprentissage, et le plus petit couvert de teigne.

FERNANDO. Dispense-nous.

ANACLETA Allons, donnez-moi quelque chose.

FERNANDO. Je n'ai pas de monnaie.

ANACLETA. Alors donnez-moi une piécette.

FERNANDO. Prends et va-t'en.

ANA. Quel supplice!

MATEO. Il y a là de quoi acheter trois pains.

ANACLETA. Oui, de l'orgeat et du sucre d'orge!

FERNANDO. Ayez l'œil au guet, vous autres.

ANA. Profitons du moment.

FRUTOS, en arriero andalous. Pardon, si je vous dérange: m'achetez-vous, monsieur, une petite charge d'huile d'Andalousie, que si cette dame y goutte, je gage qu'elle s'en lèche les dix doigts?

ANA. Nous n'en avons pas besoin.

FRUTOS. Une bonne occasion que je vous conseille de ne pas perdre.

FERNANDO. Laissez-nous un peu.

FRUTOS. Doucement, Votre Seigneurie; quoiqu'on n'ait pas un habit d'officier, on est homme tout comme un autre, et on a tout de même, sur le registre de sa paroisse, le nom de ses aïeux.

FERNANDO. Si vous venez pour me provoquer, je vous préviens que vous prenez mal votre temps.

FRUTOS. D'aucune manière.

MATEO. On voit de tout. Moi je m'amuse.

AGUSUINA. Et ils enragent, eux. Le vieux la veut marier demain avec son neveu.

FRUTOS. Monsieur, je vous conseille vraiment comme si vous étiez mon compère, d'acheter cette huile, qui est excellente, et quand ce ne serait que pour faire une fois un cadeau utile à votre bonne amie. Il y a telle madama qui se couche à la nuit tombante, parce qu'elle a peur et faim, faute d'huile, et pour lui acheter quelque breloque et une coiffe, c'est soixante piastres qu'il vous en coûtera. Croyez-en un homme d'expérience qui connaît le monde et qui veut vous rendre service, vous aurez assez le temps de causer.

FERNANDO. Quittons la place et allons ailleurs, señora.

ANA. Je ne puis.

FERNANDO. Chez toi.

ANA. C'est impossible.

FRUTOS. Que décidons-nous? faut-il porter l'huile chez vous ?

MATEO. Je gage que l'Andalous est de Grenade. Il est assez ennuyeux pour cela.

AMBROSIA, en marchande de petits pains[1]. Señorita, m'achetez-vous des petits pains tendres? Voyez, ils sont tout chauds. Allons, prenez-m'en une douzaine.

AGUSTINA. Ça ressemble à une plaie.

ANACLETA, revenant. Monsieur, c'est un cuarto neuf que vous m'avez donné pour une piécette.

ANA, lui donnant une piécette. Prends celle-ci et sauve-toi.

[1] *Bollera;* petits pains tendres, *bollos.* (*N. du Tr.*)

FERNANDO, donnant de l'argent à la marchande. Tiens, voilà l'argent de tes bollos.

MATEO. Et vous aussi vous aurez l'argent de votre huile ; et allez le verser dans l'enfer.

FRUTOS. Doucement, doucement.

ANACLETA. Voulez-vous me donner quelque vieille robe et une coiffe, pour l'amour de Dieu?

AGUSTINA. Va-t'en à l'hospice.

ANACLETA. Merci ! La peste soit de la laveuse de vaisselle !

ANA. Allons-nous-en, le rouge me monte au visage.

FERNANDO. Partons.

FRUTOS. Ces *usías* [1] n'ont pas un cuarto vaillant ; tout cela, c'est pure vanterie !

MATEO. Insolent ! (Ils se disputent.)

LES GENS, s'ameutant dans la rue. Il y a tapage.

FACUNDO, l'alcade du quartier paraissant. Qu'y a-t-il là? Comment señora doña Ana, vous de la sorte, au milieu de la rue? Venez chez vous, j'aurai l'honneur de vous y rendre mes devoirs.

ANA. Deux mots à part.

FELICIANO survenant. Qu'y a-t-il, don Fernando?

FELIX, survenant aussi. Qui as-tu donc tué, neveu?

FERNANDO. Personne.

FLORENCIO, paraissant. J'aurais bien pû t'attendre aux Récollets jusqu'à demain.

FERNANDO. Que veux-tu? toute la journée les fâcheux ont plu sur moi.

MATEO. Et pas tous encore. Car si nous faisons le catalogue des différentes espèces qui se voient, rien que

[1] *Usia*, abréviation de *vuestra señoria*. (*Note du Tr.*)

dans Madrid, nous n'aurons pas assez de deux jours.

AGUSTINA. D'après ceux que nous voyons, on peut se faire une idée de tout ce qui reste dans l'écritoire.

FACUNDO. Vous avez bien raison, venez et pendant que nous arrangerons les choses, vous serez mise en dépôt avec tout le respect qui vous est dû, et en toute sécurité [1].

FERNANDO. Que signifie ceci, doña Ana?

ANA. C'est la meilleure façon d'apprendre d'un coup à tout le monde que je n'aime que vous.

FERNANDO. Je réserve pour une meilleure occasion le plaisir de vous rendre grâces.

FELICIANO. Voilà donc ce que nous cachait la chatte de Marie Ramos[2].

QUELQUES VOIX. Noce! noce!

AUTRES. Vivat! vivat!

FERNANDO. Laissez-moi en paix, animaux que vous êtes. Je n'attends que d'être marié pour me sauver dans un désert.

AGUSTINA. Oui, c'est justement pour cela que madame veut se marier. Si j'étais que d'elle!...

MATEO. Je n'en doute pas, de l'humeur dont je te connais.

[1] *Depositada*. C'est la forme, en Espagne, des sommations respectueuses. Quand une jeune fille ne peut obtenir le consentement de sa famille pour se marier, elle peut, d'accord avec l'autorité, se faire déposer dans une maison amie, où elle demeure pendant que les deux parties négocient entre elles. Au bout d'un certain temps, si les parents persistent dans leur refus, l'autorité, en certains cas, permet de passer outre. On a vu quelquefois des jeunes gens *déposés* sur la demande de celle que la famille ne les autorisait pas à épouser. (*N. du Tr.*)

[2] Dicton populaire. (*N. du Tr.*)

FACUNDO. Allons-nous-en d'ici.

AGUSTINA. Laissons, señora, l'oncle avare et fâcheux enrager à son aise. Allons nous divertir, et finissons le sainète par une tonadilla...

TOUS. Qui, s'il se peut, fasse pardonner ses défauts.

L'HÔTELLERIE A NOËL

(EL MESON POR NAVIDAD)

PERSONNAGES

UN CORREGIDOR.	PREMIER COMÉDIEN } ambulants.
UNE CORREGIDORA.	SECOND COMÉDIEN } ambulants.
UN ALCADE.	UNE COMÉDIENNE
UN MARQUIS.	UN VALENCIEN.
MERINO, son valet.	PREMIÈRE VALENCIENNE.
L'HOTE.	SECONDE VALENCIENNE.
L'HOTESSE.	PREMIER CALESERO[1].
CONSTANZA, leur fille.	SECOND CALESERO.
UN SACRISTAIN.	UNE FILLE DE SERVICE, } domestiques de l'hôtellerie.
PEPILLO, arriero andalous.	UN PAYSAN, } domestiques de l'hôtellerie.
PREMIER ARRIERO } de la Manche.	UNE PAYSANNE, } domestiques de l'hôtellerie.
SECOND ARRIERO } de la Manche.	

La scène est dans une hôtellerie, près de Dosbarrios, sur la route royale.

Une hôtellerie, avec des bancs autour du foyer; la cheminée est éclairée, et la chaudière sur le feu. L'HOTESSE entre et sort; le MARQUIS, en habit de voyage, est assis d'un côté avec L'HOTE; CONSTANZA, la PAYSANNE et la FILLE DE SERVICE dansent avec le PREMIER CALESERO et avec les deux ARRIEROS. MERINO, valet du MARQUIS, assis. On chante des seguidillas.

L'HÔTESSE, à Constanza. Niña, assez dansé; prends une lampe, rentre tout de suite dans la chambre, et mets-toi à repriser la chemise et le gilet de ton père.

[1] Le conducteur d'une *calesa*, espèce de cabriolet, barriolé de couleurs, dont on se sert pour les courses extra-muros. (*N. du Tr.*)

L'HÔTE. Laisse-la, puisqu'elle s'amuse.

L'HÔTESSE. C'est pour cela même.

L'HÔTE. Laisse-la.

L'HÔTESSE. Je ne veux pas qu'elle paraisse, même à la cuisine.

L'HÔTE. Mais pourquoi cela?

L'HÔTESSE. Je m'entends, mon homme.

LE SECOND ARRIERO. Allons, señora, nous ne la mangerons pas.

LE PREMIER CALESERO. Quand on arrive de Madrid, bourré de sucreries, croyez-vous qu'on soit si friand des choux de la Manche?

CONSTANZA. Dites donc, compère, apprenez que si le chou est encore dans le potager, ce n'est pas faute d'acheteurs, mais à cause du prix élevé qu'on en veut.

L'HÔTE. Vive l'enfant!

LE MARQUIS. Elle a du piquant.

L'HÔTESSE. Vas-tu bientôt rentrer?

LE MARQUIS. Voyons, la mère, cette nuit tout le monde est en fête, et il faut bien s'amuser pendant qu'on est jeune.

L'HÔTE. Il suffit que le seigneur Marquis le commande; allez toujours.

L'HÔTESSE. J'entends qu'on cesse.

LE MARQUIS. Que craignez-vous donc, tant que nous serons là?

L'HÔTESSE. Qu'on ne la voie. Je sais tout ce qui se trame entre les filles d'auberge et les voyageurs.

LE MARQUIS. Sans doute, mais cette nuit je suis là.

L'HÔTESSE. Avec cela qu'il y a à se fier aux marquis!

MERINO. Je confesse qu'il y en a d'un peu légers. Mais mon marquis à moi est un homme sérieux, à cheval

sur les principes, et finalement mon marquis n'est pas tout le monde !

L'HÔTESSE. Ici, entre nous, comment est-il dans ses affaires ?

MERINO. Il n'y a pas à la cour, ni dans tout le royaume, un capital plus solide.

L'HÔTESSE. Et il consiste ?...

MERINO. Sa bourse est toujours ouverte aux quatre vents, à savoir : le jeu, la vanité, les expédients et le désordre, sans compter les dépenses secrètes que nous savons seuls, lui et moi.

LE MARQUIS. Que vous dit ce bavard ?

L'HÔTESSE. Il met Votre Seigneurie dans le ciel. On voit assez que c'est un garçon fidèle et de grande imaginative.

LE MARQUIS. Il n'en manque pas, et c'est pour cela que je le supporte.

LE SECOND CALESERO, de derrière la scène. Hé ! la maison !

L'HÔTE. Une calesa !

L'HÔTESSE. Muchachas, allez vite ouvrir la fausse porte.

L'HÔTE. J'y vais aussi.

LE MARQUIS. Niñas, que faites-vous là-bas ? Approchez un peu.

LA PAYSANNE. Nous sommes où nous devons être.

LE MARQUIS. Cette jeune fille est encore à vous ?

L'HÔTESSE. C'est tout comme ; Votre Seigneurie va le comprendre. C'est la fille d'un cabaretier de l'endroit, et elle vient ici parce que son père et moi nous sommes la chair et l'ongle, et elle enseigne sa maison aux arrieros qui, de cette manière, ne portent pas leur argent à un autre cabaret.

LA PAYSANNE. Je suis bien votre servante.

LE MARQUIS. Elle a un air propret qui ne me déplaît pas.

LA PAYSANNE. A votre service.

CONSTANZA. On dit Votre Seigneurie.

LE MARQUIS. Je ne lui chercherai pas querelle pour si peu.

LE SECOND CALESERO, entrant de mauvaise humeur. Toujours les mêmes os à ronger! Que le diable les emporte avec leurs caisses.

L'HÔTESSE. Bonsoir, père Sébastien, où allez-vous comme ça?

LE SECOND CALESERO. Droit en enfer.

L'HÔTESSE. Et qui amenez-vous?

LE SECOND CALESERO. Satanas. Maudite chance et maudit métier! Holà! garçon, de la lumière, et allons accommoder les bêtes. (Il sort.)

L'HÔTE, rentrant. Une fière soirée. Nous voici avec deux *usias* de plus au logis.

LE MARQUIS. Qui sont?

L'HÔTE. Au dire du calesero, c'est un corregidor au complet, en deux volumes.

LE MARQUIS. Qu'est-ce à dire?

L'HÔTE. Qu'il y a une corregidora qui fait le second tome, et je m'en tiens à celui-ci qui est tout un in-folio.

Entrent le CORREGIDOR et la CORREGIDORA.

LA CORREGIDORA. Bonsoir, messieurs. l'hôte, m'a-t-on préparé un appartement propre?

L'HÔTESSE. Et qui était chargé de le préparer?

LA CORREGIDORA. Vous.

L'HÔTESSE. Et combien de courriers avez-vous envoyés à l'avance?

LA CORREGIDORA. Prenez garde à qui vous parlez.

L'HÔTESSE. Eh bien! parlons comme il faut. Moi, d'abord, sur l'air qu'on me joue je danse.

LE CORREGIDOR. Ma fille, dans les auberges, il faut un peu de patience, et traiter avec douceur les gens, tels quels, à qui on a affaire.

LA CORREGIDORA. Je ne veux pas, et je ne supporterai pas davantage les saletés des auberges que je rencontre.

LE CORREGIDOR. S'il n'y en a pas d'autres!

LA CORREGIDORA. Alors qu'il y ait un palais dans chaque village, rien que pour les corregidors qui vont prendre possession de leur emploi, en considération de ce qu'ils portent dans leur corps ni plus ni moins que le roi.

LE CORREGIDOR. Tais-toi, femme, on va se moquer de toi. (A l'hôtesse.) Qu'est-ce que vous avez à nous donner de mieux en fait d'appartement?

L'HÔTESSE. Il n'y en a qu'un, et il est occupé par des messieurs qui sont arrivés cette après-midi.

L'HÔTE. C'est faux, il y a aussi le nôtre, et, quoiqu'il soit petit, le lit est grand, et nous pourrions y caser le marquis et ces messieurs.

LE MARQUIS. Je cède à cette dame tout ce qui pourra lui convenir, et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir lui offrir l'appartement qui est dû à son mérite et que je lui désire.

LA CORREGIDORA. Longues années à Votre Seigneurie. (A part.) Voilà un homme galant et attentif. (Haut.) Il est impossible que Votre Seigneurie n'ait pas été corregidor.

LE MARQUIS. Je proteste que vous vous trompez.

LA CORREGIDORA. (A part.) Vous! Je n'ai vu nulle part un marquis plus grossier!

LE CORREGIDOR. Et en quoi, ma fille?

LA CORREGIDORA. Tu n'as pas remarqué qu'il ne me donne aucun titre?

LE CORREGIDOR. Les corregidors des Seigneuries et des petits districts n'y ont pas droit.

LA CORREGIDORA. Ils l'auront à partir d'aujourd'hui. Le premier qui ne me traite pas d'*usia*, je le fourre dans les ceps.

LE CORREGIDOR. Tu es folle!

L'HÔTE. Que Vos Seigneuries daignent prendre des siéges.

LA CORREGIDORA. Le seul homme bien élevé qu'il y ait ici, c'est l'hôte.

Entrent LE VALENCIEN et les deux VALENCIENNES.

LE VALENCIEN. Bonne nuit. Venez, petites, il y a ici du feu[1].

PREMIÈRE VALENCIENNE. Mère de Dieu, que de monde!

SECONDE VALENCIENNE. Oy, je veux m'en aller.

L'HÔTE. Ne craignez rien.

LES DEUX VALENCIENNES. Dieu vous garde!

CONSTANZA. Ah! les jolies Valenciennes!

SECONDE VALENCIENNE. L'hôte, donnez-nous de l'ail et du riz. Nous voulons souper.

L'HÔTESSE. Comme vous arrivez tard!

[1] Tout ce qui est ici dans la bouche des nouveaux venus est écrit en langue valencienne. Le traducteur réclame un redoublement d'indulgence pour les erreurs qu'il aura pu commettre. (*Note du Tr.*).

LE VALENCIEN. Il fait si mauvais temps.

LE MARQUIS. Et où allez-vous?

SECONDE VALENCIENNE. A Madrid, où nous allons établir un débit d'orge et d'orgeat.

L'HÔTE. Je comprends. Vous êtes de ceux qui vont criant par les rues : Qui veut boire? qui veut boire?

LE VALENCIEN. C'est cela.

L'HÔTE. A la bonne heure!

L'HÔTESSE. Et pourquoi choisissez-vous l'hiver?

LES DEUX VALENCIENNES. C'est que je vais me marier avec un pays qui fait le commerce des nattes fines.

Entre PEPILLO en arriero andalous.

PEPILLO. Père Bragas, faites que l'on m'ouvre pour mettre ces bêtes, ou je jette les portes en bas. (Il sort.)

CONSTANZA. Voilà Pepillo arrivé.

L'HÔTE. Il est capable de le faire, au moins. Cours vite ouvrir.

CONSTANZA. J'y vais moi, mère.

L'HÔTESSE. Tiens-toi en repos.

MERINO, à Constanza. M'est avis que l'écho de cette voix vous a résonné dans l'âme.

CONSTANZA. Dans l'âme et dans le corps, et bien résonné. Qu'avez-vous à dire à cela?

MERINO. Moi, rien, reine.

CONSTANZA. Eh bien! roi, mettez votre langue dans votre poche.

L'ALCADE, entrant. Dieu vous tienne en joie, messieurs. Que d'hôtes nous avons! Soyez les bien venus, et s'il y a dans l'endroit quelque chose qui vous soit agréable... (S'adressant à l'hôtesse.) Catalina, qui sont ces cavaliers?

L'HÔTESSE. Le seigneur marquis... Marquis de quoi?

MERINO. De la Laitue.

L'ALCADE, à part. Voilà un titre frais! Que Votre Seigneurie me reconnaisse pour le premier de ses serviteurs.

L'HÔTESSE. Un seigneur corregidor et sa femme...

LA CORREGIDORA. Je me félicite de faire votre connaissance, excellent alcade!

L'ALCADE. Alcade, oui; mais excellent, c'est autre chose.

LE CORREGIDOR. Pourquoi?

L'ALCADE. Parce que je suis un pauvre diable, dont le notaire et le seigneur du lieu se sont mis en tête de faire un alcade.

LE CORREGIDOR. Il y avait quelque raison pour cela.

L'ALCADE. Je vais vous le dire. C'est parce que je n'entends rien à la chose, et qu'ils font de moi ce qu'ils veulent.

LE CORREGIDOR. Ne vous laissez pas faire.

L'ALCADE. Quand on est alcade, il faut agir en bien ou en mal.

LA PAYSANNE, entrant. Le seigneur alcade est-il ici?

L'ALCADE. Ils ne me laisseront pas un moment de repos! Que veux-tu?

LA PAYSANNE. Que vous veniez me faire rendre un cochon que j'avais engraissé pour le compte de mon beau-frère et à ses frais, et que le notaire est venu avec de grandes menaces enlever de chez moi.

L'ALCADE. Pour quelle raison?

LA PAYSANNE. Il dit que cochon pour cochon, Son Honneur doit passer le premier.

L'ALCADE. C'est bien dit.

LE CORREGIDOR. Il n'a pu dire cela, car il a beau en

payer le prix, le droit du premier possesseur est supérieur au sien.

L'ALCADE. C'est bon entre avocats, mais comme nous ne sommes ici que des ignorants, que m'importe où est le droit, si je n'ose m'attaquer au notaire ?

LE CORREGIDOR. Pourquoi ?

L'ALCADE. Parce que c'est à lui que je dois la Vara [1], parce que c'est lui qui me tient au courant, et qui met au net les actes et les décisions du conseil ; et moi je me contente de signer les yeux fermés.

LE CORREGIDOR. Et il y a quelqu'un pour avouer et dire pareille chose !

L'ALCADE. Moi qui suis un pauvre diable !

LE CORREGIDOR. Vous devez vous revêtir de votre autorité, le forcer de rendre son trésor à la partie adverse où le faire arrêter.

L'ALCADE. Mais ce n'est pas un trésor qu'il lui a pris, c'est un cochon.

LE CORREGIDOR. Eh bien, son cochon.

L'ALCADE. Je vais voir si on peut arranger l'affaire.

LE CORREGIDOR. Soyez inflexible.

L'ALCADE. Répétez-le-moi encore une fois.

LE CORREGIDOR. Un juge ne doit pas se laisser fléchir.

L'ALCADE. Bien... il doit être toujours roide. Pourquoi m'a-t-on fait alcade ? Quand je vous dis que je n'y entends rien.

LA PAYSANNE. Venez avant que mon mari le sache.

L'ALCADE. Je reviens dans un instant vous consulter tous trois sur des choses qui m'embarrassent fort. (L'alcade et la paysanne sortent.)

[1] C'est le bâton que porte l'alcade en signe d'autorité. (*Note du Tr.*)

LA CORREGIDORA. Si tu savais combien ça m'irrite de te voir répondre à cet imbécile !

LE CORREGIDOR. Il me fait pitié.

PEPILLO, *entrant*. Longue vie, messieurs, et grand bien vous fasse.

LE PREMIER CALESERO ET LE SECOND ARRIERO. On ne soupe donc pas ?

PEPILLO. On soupera. Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est tout un.

L'HÔTESSE. Quoi de nouveau, *seo* Pepe ?

PEPILLO. Et qu'y aurait-il de nouveau ? Beaucoup de mal par ces affreux chemins ; mais au bout du compte, comme dit le sage, il faut que les hommes soient des hommes, et à force d'aller on va loin. (*A Constanza.*) Viens un peu par ici, mon trésor.

L'HÔTESSE. Commencez par rester tranquille.

PEPILLO. Je vais commencer par vous embrasser, vous ! Peut-on avoir le caractère si mal fait !

L'HÔTESSE. Çà, à la bonne heure, je me réjouis de te revoir en bonne santé.

L'HÔTE. Hola ! Et moi ?

PEPILLO. Venez ici, père Bragas, et vous aurez votre part ; pour une embrassade de plus ou de moins, je ne veux me brouiller avec personne.

L'HÔTE. Que dis-tu de tout ce monde ?

PEPILLO. Et quel monde encore ?

L'HÔTE. Je n'ai qu'un chagrin, c'est que l'auberge soit si petite.

PEPILLO. Le paradis du bon Dieu est large, et nous pourrons nous y étendre en paix et en concorde.

L'HÔTE. *Chicas*, n'entends-je pas s'arrêter une voiture ?

LES FILLES. Oui, certes.

L'HÔTE. Qui ça peut-il être !

PEPILLO. Combien voulez-vous parier que c'est un détachement de comédiens ambulants.

LA CORREGIDORA. Il ne nous manquait plus que cela.

LE CORREGIDOR. Après ?

LA CORREGIDORA. Tu ne demanderais pas mieux, toi. La fête serait plus complète.

LE PREMIER COMÉDIEN, entrant. Dieu soit loué !

PEPILLO. Bon, c'est comme je l'ai dit.

LE MARQUIS A MERINO. Suis-je passablement coiffé, Merino ?

MERINO. Pas trop mal.

LE MARQUIS. S'il y a quelque jolie fille dans la troupe, dis-lui en passant tout ce que tu sais, comme de toi-même.

MERINO. J'y pensais déjà.

Entrent la COMÉDIENNE et le SECOND COMÉDIEN.

LA COMÉDIENNE. Jésus ! Quelle méchante auberge !

LE PREMIER COMÉDIEN. Le bonheur veut qu'elle ait un toit et des murs.

LA COMÉDIENNE. Pensons d'abord à nos effets et à la caisse. Pour le reste, nous y sommes assez faits.

L'HÔTE. Si vous avez beaucoup d'argent avec vous, ayez-y l'œil. Je ne veux pas de bruit dans ma maison.

LA COMÉDIENNE. Rassurez-vous, nos fonds ne sont pas de l'argent monnayé.

L'HÔTE. Quoi donc ?

LA COMÉDIENNE. Des hardes et de vieux papiers, qui n'empêchent pas que nous ne soyons aucunes fois trop

bourrés et d'autres affamés. Moi, je vais me chauffer.

MERINO. Señorita, vous avez ici des siéges.

LA COMÉDIENNE. Merci, je vais du côté du feu, car il fait froid.

MERINO. Le côté le plus abrité est celui où est assis mon maître, le marquis.

LA COMÉDIENNE. Je vous rends grâce. J'ai un peu de fluxion, et la chaleur ne me convient pas. Avec la permission de Votre Seigneurie. (Elle s'assied à côté du marquis.)

LA CORREGIDORA. Où est mon calesero, patron?

L'HÔTE. Dans l'écurie sans doute.

LE CORREGIDOR. Que veux-tu en faire?

LA CORREGIDORA. Tu vas le voir; dites-lui qu'il vienne ici sur-le-champ.

LA PREMIÈRE VALENCIENNE. Oy ! que veut cette dame?

LA SECONDE VALENCIENNE. Que sait-on?

LE VALENCIEN. Eh! chicas, parlez castillan, qu'on vous entende.

LA SECONDE VALENCIENNE. Nous le ferons, quand nous aurons à parler à quelqu'un.

LA COMÉDIENNE, au marquis. Qui est cette dame au chignon si roide? Votre Seigneurie daignera me pardonner la liberté que je prends.

LE MARQUIS. Vous pouvez prendre toutes celles que vous voudrez.

LA COMÉDIENNE. Mille grâces.

LE MARQUIS. C'est une corregidora des plus hargneuses.

LA COMÉDIENNE. Je la sens d'ici.

Entre le SACRISTAIN en soutane et avec un chapeau à trois cornes.

LE SACRISTAIN. Le seigneur alcade est-il ici?

L'HÔTE. Non.

LE SACRISTAIN. Par la vie de Meco! savez-vous s'il est à la taverne?

TOUS. Non.

LE SACRISTAIN. Il n'a pas encore paru dans le cimetière de l'église.

CONSTANZA. Sacristain, aurons-nous quelque joli villancico [1]?

LE SACRISTAIN. Où le prendrais-je? On m'a fait sortir cette nuit tout l'air que j'avais dans le corps. (Il sort.)

LE SECOND CALESERO, entrant. Que me veut-on? Nous laissera-t-on enfin un moment de repos?

LA CORREGIDORA. Attèle la calesa sur-le-champ.

LE CORREGIDOR. Femme, es-tu dans ton bon sens? où aller, à l'heure qu'il est?

LA CORREGIDORA. En enfer, s'il le faut; partout où je ne me verrai pas entre des paysans et des arrieros.

PEPILLO. Il est sûr que là où vous dites, ils feront faute!

LA CORREGIDORA. Attèle la calesa.

LE SECOND CALESERO. Vous savez la journée que nous avons à faire?

LA CORREGIDORA. Moi? non.

LE SECOND CALESERO. Si fait bien moi; et je vous dis que je ne veux pas, que c'est une folie, et que personne ne me fera partir.

LA CORREGIDORA. Je t'y forcerai bien.

LE MARQUIS. Madame, croyez, je vous prie...

LA CORREGIDORA. Qu'est-ce encore que ce *vous*? Nous croyez-vous donc tous des *usias* de hasard?. . Allons-nous-en d'ici.

[1] Ce sont les *Noëls* qu'on appelle de ce nom en Espagne (*Note du Tr.*)

LA COMÉDIENNE. Doucement, señora, vous n'êtes pas déjà un si grand personnage, et nous ne sommes pas, nous, un troupeau de nègres.

LA CORREGIDORA. Savez-vous bien, vous, ce que c'est que la corregidora d'un lieu de trente feux, sans compter un couvent en dehors des murs?

LA COMÉDIENNE. Une femme comme moi, avec un mètre de plus ou de moins[1].

LA CORREGIDORA. Partons.

LE CORREGIDOR. Mais c'est impossible.

LA CORREGIDORA. Ça sera cependant. Qu'on aille sur-le-champ me chercher l'alcade.

L'ALCADE, entrant. Qui le demande?

LA CORREGIDORA. Arrêtez-moi ce calesero qui refuse d'obéir et qui m'a manqué de respect.

L'ALCADE. N'avez-vous que cela à m'ordonner? Je reviens à l'instant avec les alguacils.

LE CORREGIDOR. Alcade, où allez-vous donc, sans avoir d'abord écouté la partie adverse?

L'ALCADE. Quelle partie, quand il y a des jupons dans l'affaire?

LE CORREGIDOR. Et la justice?

L'ALCADE. Il faut avant tout en sortir à son honneur.

LE CORREGIDOR. Vous me faites frémir. Vous avez raison de le dire, vous êtes stupide et plus encore que vous ne le croyez.

L'ALCADE. C'est donc mal, ce que je fais?

LE CORREGIDOR. C'est abominable.

L'ALCADE. Et pourquoi m'a-t-on fait alcade, quand je dis que je n'y entends rien?

[1] La *vara* espagnole n'est que de 84 centimètres. (*N. du Tr.*)

PEPILLO. Pendant qu'ils se chamaillent, je m'en vais donner à manger à mes bêtes.

CONSTANZA A PEPILLO. J'en ai long à te compter !

PEPILLO. Bon, nous causerons plus tard. (Il sort.)

L'HÔTESSE, à la corregidora. Venez-vous-en dans ma chambre, nous y serons seules.

LA CORREGIDORA. Avec l'hôtesse, moi?

L'HÔTESSE. Alors, allez-vous-en au ciel.

LA COMÉDIENNE. Cette femme est originale.

LE CORREGIDOR. Prends cette chaise à l'écart, et au nom du ciel, ma fille, retiens ta langue, car tout le monde se moque de toi.

LA CORREGIDORA. Je t'assure bien que c'est mon dernier voyage. Arrange-toi pour qu'on te donne à l'instant une place au conseil, et nous pourrons vivre à Madrid.

LE CORREGIDOR. C'est convenu, je te le promets.

LE MARQUIS. Le mari, du moins, est un bien bon homme.

LA COMÉDIENNE. Vraiment il me fait pitié.

LE MARQUIS. C'est de moi que vous devriez avoir pitié.

LA COMÉDIENNE. Je le voudrais, mais je ne puis ; j'ai laissé ma pitié en gage pour cent piastres que quelqu'un m'a prêtées pour faire le voyage d'Andujar.

LE MARQUIS. Ne s'agit-il que de la dégager ?

LA COMÉDIENNE. Il n'y consentirait pas.

LE MARQUIS. Argent en main, pourquoi non?

LA COMÉDIENNE. Parce qu'il est fort content de son gage, et que je sais ce gage en lieu sûr.

L'HÔTE, à Merino. Votre maître parle-t-il sérieusement?

MERINO. Quelquefois.

LE SACRISTAIN, entrant. Grâce à Dieu, seigneur alcade, je vous rencontre enfin !

L'ALCADE. Que me veux-tu ?

LE SACRISTAIN. Que vous alliez sur-le-champ porter remède à la chose, et faire sortir tout le monde de l'église si on veut que la messe se dise.

L'ALCADE. Mais alors, imbécile, qui l'entendra ?

LE SACRISTAIN. Le curé et moi tout seuls, et l'ayuntamiento, s'il ne vient pas pour lancer des châtaignes. Il y a déjà dans l'église et dans le chœur tel vaurien qui en a apporté une mesure et demie, dont la moindre est grosse comme le poing ; et quand ils s'y mettent, la plupart vont au sacristain qui leur sert de jouet. Souvenez-vous plutôt de l'autre année.

L'ALCADE. Je me souviens, en effet, que tu répondis *deo gratias*, quand le curé eut dit le *Credo*.

LE SACRISTAIN. Et c'est tout? Et la contusion que j'eus dans l'œil gauche d'une bergamote que me lança le boucher ?

L'ALCADE. Eh ! comment veux-tu qu'on ne te jette rien, quand tu chantes comme un veau ?

LE SACRISTAIN. C'est ce qu'on verra plus tard. Et mon villancico d'un sourd et d'une boiteuse avec accompagnement de zambomba et de tambour de basque ? Le mal c'est que tous les étrangers en parlent, et que je m'attends à être envoyé comme sous-chantre à Tolède.

L'ALCADE. Tais-toi, imbécile.

LE SACRISTAIN. C'est bon ; enfin on verra si je ne les laisse pas sans villancico !

PEPILLO, à l'hôte. Compère, de manière que ces trois étrangers qui sont dans la salle d'en haut sont des danseurs ?

L'HÔTE. Je crois que oui, d'après ce qu'a raconté le garçon.

PEPILLO. Eh bien, señores, que faisons-nous? A présent nous voilà tous d'accord. Quand il fera jour, Son Honneur redeviendra corregidor, et je me retrouverai un pauvre arriero. La nuit nous invite ; nous avons ici quelqu'un qui sait chanter comme il faut ; béni soit celui qui l'envoie, et Pepillo le Malagueño, c'est votre serviteur, ne restera pas en arrière. Soupons tous ensemble, et toute la nuit ensuite dansons.

LA COMÉDIENNE. Vive l'andalous ! il a dit tout ce qu'il y avait à dire, et je m'offre la première, si on laisse de côté toute étiquette, à chanter avec mes camarades quelque chose de nouveau.

PEPILLO. Et je me glisserai dans la bande.

LE CORREGIDOR. Femme, qu'as-tu à dire à cela?

LA CORREGIDORA. Qu'ils auront ma permission, pourvu qu'on me donne la place d'honneur et un siége élevé au-dessus du sol, ne serait-ce que d'un pouce.

TOUS. Accordé. Nous souscrivons.

LE MARQUIS. Nous supporterons son humeur.

L'HÔTE. On mettra sur la huche ce vieux tabouret avec une couverture.

LA CORREGIDORA. Qu'on mette ce qu'on voudra; du moins qu'on reconnaisse la distinction qui est due à mon emploi.

LE MARQUIS. Je me charge des dames. (A Merino.) Monte et dis à ces trois voyageurs qu'il y a ici un marquis et des dames qui ne demandent qu'à se divertir.

MERINO. Très-bien. Je tiens le fil de l'affaire. (Il sort.)

PEPILLO. Maintenant préparons le souper.

L'HÔTE. Quel souper? il n'y a à la maison que du pain?

LA COMÉDIENNE. Il n'y a que du pain? voilà qui est dur! Avec le ventre vide, je ne ferai rien de bon.

LE SACRISTAIN. Si vous vouliez vous contenter de châtaignes?

PEPILLO. Soyez tranquilles; je suis là, moi. Camarades, vous êtes deux arrieros?

LES DEUX ARRIEROS. Justement.

PEPILLO. Que portez-vous?

LE PREMIER ARRIERO. Moi, des chapons morts et de petites corbeilles pour des nonnes.

PEPILLO. Que me parlez-vous de paniers et du reste? Le mauvais temps a gâté tout cela, et on se contentera des lettres. Et vous, compère?

LE SECOND ARRIERO. Moi, je porte des perdrix marinées et des fruits.

PEPILLO. Tout cela est excellent; avec cela une caisse de patates que je tirerai de la charge de mes bêtes, et une mesure d'eau dans chaque outre, à défaut de vin de Pedro Jimenez, mon compatriote que Dieu ait en son paradis, voilà j'espère un souper qui, pour le peu de temps qu'on a mis à le préparer, n'est pas à dédaigner.

TOUS. Vivat!

LE CORREGIDOR. Mais que diront ensuite les maîtres?

PEPILLO. Ils diront ce qu'ils voudront, qu'ils viennent nous l'arracher du corps.

LE CORREGIDOR. Pauvres cadeaux, par combien de douanes il vous faut passer!

PEPILLO. Allons, à l'ouvrage. Venez, madama, nous allons nous occuper de notre pas chanté.

LA COMÉDIENNE. A la bonne heure. Au revoir. (Elle sort.)

MERINO, *entrant.* Les danseurs sont gens fort aimables et de bonne composition. Ils disent qu'ils sont prêts et de tout leur cœur à se mettre aux ordres de la compagnie.

UNE PAYSANNE, *entrant et s'adressant au sacristain.* Il faut que tu viennes sans tarder, le seigneur curé te demande.

LE SACRISTAIN. Dis à Son Honneur que çà m'est impossible, que je suis ici.

L'ALCADE. Et que l'ayuntamiento ne le peut pas non plus. Nous avons la messe tous les jours, et ceci ne s'est jamais vu ici.

LE CORREGIDOR. Qui parle ainsi? Ne savez-vous pas que le devoir passe avant le plaisir?

L'ALCADE. Ainsi, quand ils ont des affaires, les alcades ne peuvent se divertir? Diable! alors le métier est difficile.

LE CORREGIDOR. Et délicat!

L'ALCADE. Si j'ai eu la bêtise de le prendre, je jure bien que je n'aurai pas celle de le garder; et que celui qui n'est pas fait pour se marier reste garçon. Viens, sacristain.

LE SACRISTAIN. Si j'en suis quitte pour mille châtaignes!

LE CORREGIDOR, *à la paysanne.* Pardon, ma petite, le notaire a-t-il rendu le cochon?

LA PAYSANNE. Oui, seigneur, excepté la queue, un filet et la cervelle.

L'ALCADE. Il aura consulté le tarif et aura prélevé ses droits. (*Ils s'en vont.*)

PREMIÈRE VALENCIENNE. Et nous autres, que faisons-nous?

SECONDE VALENCIENNE. Rien. Nous nous divertirons cette nuit, et une autre fois nous célébrerons la fête.

PREMIÈRE VALENCIENNE. Les pieds me font mal de me tenir debout.

LE VALENCIEN. Assieds-toi.

L'HÔTE. Montons, la compagnie ; tout est prêt dans la salle.

LA CORREGIDORA. Passez devant, c'est moi qui préside.

L'HÔTE, à part. Je voudrais voir quelqu'un te présider, toi, avec une bonne branche de houx.

L'HÔTESSE. Pour Dieu, ne lambinez pas, la soupe refroidit.

LE CORREGIDOR. Nous y allons tous.

TOUS. Après avoir réclamé l'indulgence pour ce sainète improvisé et de circonstance.

SOTTE ET SENSÉE

(LA BOBA Y LA DISCRETA)

PERSONNAGES

DOÑA LAURA, petite-maîtresse.
DOÑA AGUEDITA, sa sœur.
LE MARQUIS DE SAN SIMON.
UN VEUF.
UN PAGE.
DON JACINTO, petit-maître sensé.
UN OFFICIER D'INFANTERIE.
UN PERRUQUIER.

La scène est à Madrid, dans un salon de réception de la maison des deux sœurs.

Au lever de la toile, DOÑA LAURA et DOÑA AGUEDITA sont assises, chacune de leur côté et se tournent presque le dos; la première plie un ruban pour en orner un petit chapeau, et la seconde, simplement vêtue d'un habit, tricotte une chaussette. Un moment de silence. Doña Laura chante, tout en continuant son travail, la seguidilla suivante :

Que Dieu nous délivre des faux rapports
Et des heures fâcheuses,
Mais principalement
De l'eau qui dort.

Ses ravages
Sont d'autant plus irremédiables
Qu'ils sont plus lents à venir.

LAURA Quelles jolies seguidillas !

AGUEDITA. J'aime mieux le couplet, Laura.

LAURA. Celui que j'ai chanté le premier?

AGUEDITA. Comme tu me regardais, j'ai cru que tu en avais choisi le sujet exprès pour moi.

LAURA. Tu sais le proverbe, sœur : ce qu'on pense d'autrui on est capable de le faire. Laisse-moi chanter et tais-toi.

De la femme qui parle peu,
Qui tricotte une chaussette,
Et qui prie en visite,
Que Dieu me délivre ;

Et des dévotes
Qui sont la quintessence
De l'eau qni dort.

AGUEDITA. Vivat ! petit ! (Appelant le page.)

LE PAGE, avant d'entrer. Señora?... (Il entre.)

AGUEDITA. As-tu ta guitare sous la main ?

LE PAGE. Elle est dans l'antichambre ; elle ne me quitte jamais.

LAURA. Tu vas chanter, Aguedita? Je te félicite de cette grâce nouvelle ajoutée à celles que tu as déjà.

AGUEDITA, à Laura. Je vais te répondre, patience. (Au page.) Sais-tu par hasard les seguidillas que chantait Laura?

LE PAGE. A force de les entendre répéter, tout le monde ici les sait par cœur.

AGUEDITA. Eh bien, va chercher ta guitare.

LE PAGE. Ce sera bientôt fait. Je vole et reviens.

LAURA. Chanté-je si mal que je ne puisse répéter, si elles te plaisent, les seguidillas que tu voudras?

AGUEDITA. (Toute cette scène est ironique.) Parce que tu es obligeante avec moi, ce n'est pas une raison pour me montrer importune.

LE PAGE, rentrant. Tenez, voici le meuble.

LAURA, vivement. Quel meuble ?

LE PAGE. Ah ! il n'est pas de ceux qu'on appelle ainsi par métaphore, parce qu'ils servent à orner soit la ruelle des dames, soit l'angle d'un salon.

LAURA. Il est de bois.

AGUEDITA. Et les autres, crois-tu qu'ils ont tous une âme, parce qu'ils sont de chair et d'os ?

LAURA. Voyez un peu la sotte ! (Se moquant d'elle.)

AGUEDITA. C'est le défaut que j'ai ; mais toi, la femme d'esprit, écoute ce couplet. (Au page.) Et toi, chante.

Le PAGE est assis auprès de DOÑA AGUEDITA ; celle-ci lui souffle à l'oreille la seguidilla suivante, que l'autre chante sur le même air :

Que Dieu nous délivre des bois
Où les pauvres chasseurs
Ne rencontrent
Qu'un maigre gibier;

Et des petites-maîtresses
Qui achètent toutes leurs grâces
Dans diverses boutiques.

LAURA. Bravo !

AGUEDITA. Comment trouves-tu les paroles ?

LAURA. Assez fades.

AGUEDITA. En effet, elles sont de moi.

LAURA, au page. Retourne à l'antichambre voir si on frappe ou si le perruquier vient.

AGUEDITA. Ne bouge pas, il y a un autre couplet.

LAURA. Je te défends de le chanter.

AGUEDITA. Je te l'ordonne.

LAURA. Tâche de sortir, ou je te casse la tête.

AGUEDITA. Va-t'en, je ne veux pas qu'il t'en coûte si cher pour me servir.

LE PAGE. Bonsoir! (Il sort en courant.)

AGUEDITA. Je trouverai peut-être une meilleure occasion de te le dire sans la musique.

LAURA. Tu feras très-bien : quand il y aura du monde pour admirer ton talent et l'applaudir comme toujours.

AGUEDITA. Comment brillerait une pauvre sotte, acharnée à son travail, prise dans un habit[1] comme dans un fourreau, à côté d'une señora si instruite, si charmante, si jolie, et si satisfaite de pouvoir répondre à tous les étrangers et les enchanter en leur parlant dans leur langue? Science merveilleuse qui se réduit à ces mots : *Soto voche; niente à fato mi piache assai*; *obligata; mi secate contino; dacapo*[2].

LAURA. Comme tu es piquante aujourd'hui!

AGUEDITA. Et en français : *Oui monsiu*, *non monsiu*.

LAURA. Te tairas-tu ?

AGUEDITA. *Monsieur el conte, vous été un petit éturdi.*

LAURA. Allons, c'est toute une scène. Veux-tu te taire?

AGUEDITA, parlant sérieusement. C'est toi qui devrais te taire et reconnaître qu'avec des extravagances pareilles tu es pour tout le monde quelque chose de plus amusant qu'une comédie de magie.

LAURA, vivement. Et toi plus fastidieuse qu'une médecine chargée de sirop. Si ce n'était à cause de moi, pas une âme ne viendrait nous voir.

AGUEDITA. On viendrait pour autre chose.

LAURA. Et pourquoi ?

[1] *Habito*, vêtement très-simple, emprunté à l'un des ordres religieux, et que l'on prend, pour un temps, par suite d'un vœu. (*N. du Tr.*)

[2] Mots italiens incorrectement écrits comme les mots français qui suivent, mais sans doute à dessein. (*Note du Tr.*)

AGUEDITA. Pour s'informer de nos talents, de notre jugement, de notre fortune, de nos manières, de notre figure, pour nous dire ainsi trois ou quatre choses, entre gras et maigre; de telle sorte que notre confesseur, quand il viendrait à nous dire par où nous péchons, nous trouverait déjà préparées.

LAURA. L'envie te fait cruellement parler, Aguedita!

AGUEDITA. La présomption qui t'aveugle, Laura, te fait extravaguer plus encore.

LAURA. Moi présomptueuse ?

AGUEDITA. Un peu plus que je ne suis envieuse. Il est certain que les bonnes pièces qui te courtisent ont de quoi exciter l'envie, un seul excepté. Et celui-là, s'il me prend une fois la fantaisie de le regarder un peu tendrement, je fondrai si bien son cœur à petit feu, que tu en resteras confuse et désabusée.

LAURA. Si pour conquérir le monde, je n'avais à craindre d'autre rivale que toi, les quatre parties de la terre seraient bientôt dépeuplées du sexe fort; et prosternés dans mon temple et à mes pieds, les mortels confondraient sur mes autels leurs soupirs et leur encens.

AGUEDITA. Attends un moment. (Elle se lève.)

LAURA. Où vas-tu donc?

AGUEDITA. Je vais ouvrir les fenêtres pour donner un peu d'air à ces vapeurs de la vanité qui te montent au cerveau.

LAURA. Et en récompense, je te donnerai à toi quelque chose de substantiel pour te réconforter contre l'envie qui te consume et t'amaigrit.

AGUEDITA. Je me charge de te détromper.

LAURA. Quand et comment?

AGUEDITA. J'avance lentement dans ce que je fais, mais pour l'exactitude je défierais une montre solaire.

LE PAGE, entrant. Señoras, le perruquier.

LAURA. Que le bon Dieu le bénisse ! Est-ce une heure à se présenter ?

LE PAGE. Entrez, monsu Pomada.

LAURA. Dis à mes femmes de préparer sur-le-champ mon cabinet de toilette.

LE PERRUQUIER, entrant. *Je suis horriblement pressé huyurduy. Allons, madama*[1].

LAURA. *Dusmant, dusmant, mon ami.*

LE PERRUQUIER. à Aguedita. Et vous pourquoi travaillez-vous *tujur ?*

AGUEDITA. Pour ne pas rester à ne rien faire.

LE PERRUQUIER, à Aguedita. Je veux avoir le plaisir de vous coiffer un jour à ma fantaisie.

AGUEDITA. Je crois qu'on frappe, petit.

LE PAGE, sortant. Je vais voir qui ça est.

LAURA. Il vaudrait mieux penser à me bien coiffer, moi.

LE PERRUQUIER. Je fais pour cela tout ce qui m'est possible, madama; mais vous ne tenez jamais votre tête tranquille, et puis vous y ajoutez de votre autorité privée des choses qui ne me font pas honneur.

LAURA. Qui ne vous font pas honneur? Allons donc ! si vous avez un peu de goût, de qui le tenez-vous ? et la singulière mode de rattacher aux cils les cheveux du toupet, qui l'a imaginée, si ce n'est moi ?

[1] En Espagne, quand on adresse la parole à une Française, on ne lui dit pas *señora,* mais de préférence *madama,* et souvent même, pour désigner une Française, on dira une *madama.* Il paraît qu'au siècle dernier, il était de bon ton de dire *madama* aux Espagnoles mêmes. (*Note du Tr.*)

LE PERRUQUIER. Mes clientes attendent, *allons.*

LAURA. *dusmant*, mon ami.

LE PAGE, entrant. Señoritas ?

LAURA. Qui était-ce ?

LE PAGE. Le marquis de San Simon et le seigneur don Deogracias.

LAURA. Dis-leur de passer *à ma thoaled. Allondon, musieur Pomada.* (Le page sort.)

LE PERRUQUIER. *He bien, tut alor ma ne vous amusez pas, madama, avec les galants.*

LAURA. Je ferai ce qui me fera plaisir. (Elle sort.)

LE PERRUQUIER. Et je m'en irai, et vous sortirez aussi mal coiffée que vous le seriez de la main de vos chats. (A part.) Cette *madamusell* Laura est un petit peu coquette, et voilà trois mois qu'elle ne me paye pas. (Il sort.)

Entre le MARQUIS, en grotesque de bon ton, et DON DEOGRACIAS, veuf langoureux, avec le PAGE.

TOUS DEUX. A vos pieds, señora.

AGUEDITA. Soyez les bienvenus. Avance des siéges, petit.

LE PAGE. La señorita a dit de les faire passer à sa toilette.

LE VEUF. Sa toilette ! comme mon cœur bat des ailes à ce mot !

AGUEDITA. Si ma sœur l'a dit, entrez.

LE MARQUIS. Il n'est pas juste entre deux dames égales d'en choisir une pour lui faire un affront.

LE VEUF. Le mieux est de partager le différend, que Votre Seigneurie entre.

LE MARQUIS. J'ai quatre mots à dire à cette dame.

LE VEUF. Et moi quatorze.

LE MARQUIS. L'entretien sera un peu plus long. Revenez dès que j'aurai fini.

LE VEUF. A merveille. (A part.) Toilette! mon menton en tremble!... Le perruquier! et moi devant! que cela compte en déduction de toutes les fautes que j'ai commises et pour celles de ma pauvre Pepa que Dieu ait en sa garde! (Il sort.)

AGUEDITA. Qu'aviez-vous à me commander.

LE MARQUIS. J'avais à vous demander quatre choses.

AGUEDITA. Dites.

LE MARQUIS. La première de relever la tête et de me faire la grâce de me regarder, quand nous causons, comme c'est dans l'ordre, et comme Dieu l'ordonne.

AGUEDITA. C'est avec les yeux que vous écoutez.

LE MARQUIS. Non, señora; mais les yeux parlent, et quand l'affaire en vaut la peine, comme, par exemple, celle qui m'amène, les yeux laissent voir si la chose plaît ou irrite.

AGUEDITA. Accordé! la seconde? (Elle le regarde.)

LE MARQUIS. Je voudrais savoir si vous avez l'usage de la parole, ou si vous avez quelque petit frein à la langue.

AGUEDITA. Le doute est un peu étrange.

LE MARQUIS. J'en doute cependant, car dans la Tertulia vous avez l'air d'une statue.

AGUEDITA. Je ne sais pas cracher, c'est pourquoi je parle peu.

LE MARQUIS. C'est que je voudrais avoir avec vous une conversation en forme.

AGUEDITA. Continuez. La troisième?

LE MARQUIS. De faire acte de bonne éducation, pour un moment et devant une personne qui est peu de chose sans doute par elle-même, mais qui enfin est un titre

de Biscaye, comme qui dirait huit pour cent et davantage de plus qu'un titre de Castille, vous veuillez prendre une tenue sérieuse et interrompre votre ouvrage.

AGUEDITA. J'en demande pardon à Votre Seigneurie. (Elle pose sa chaussette.) Voilà qui est fait. La quatrième ?

LE MARQUIS. Ah ! c'est la difficile. Et il faut me promettre, en me donnant votre parole et votre main, de répondre avec sincérité à toutes les questions que je pourrai vous faire.

AGUEDITA. Je n'en ferai rien. Mais traitons à des conditions moins dures. Ma parole, je vous la donne ; mais quant aux mains, je les ai si délicates que, si elles en touchent d'autres, elles me font mal toute une semaine.

LE MARQUIS. Je me rends. Mais ne prenez pas sur le ton de la plaisanterie une affaire pour moi plus sérieuse que si je me trouvais aujourd'hui le tuteur et curateur de toutes les noblesses, *antequam y post diluvio*, des enfants de la Cantabrie, ma mère et dame souveraine. (Il se lève et fait une profonde révérence.)

AGUEDITA. Vous me préparez là à entendre quelque chose de grave.

LE MARQUIS. Ne rougissez pas, señorita, avant de m'avoir entendu.

AGUEDITA. Ni avant, ni après ; convaincue d'avance que vous ne me direz rien que je ne doive écouter.

LE MARQUIS. Non, mais je réclame le secret.

AGUEDITA. Ne m'agacez pas les nerfs, et dites ce vous avez à dire.

LE MARQUIS, avec timidité. De façon que...

AGUEDITA. Allez, qu'est-ce qui vous arrête?

LE MARQUIS, avec résolution. Avec votre permission, je voudrais savoir si vous êtes amoureuse de moi.

AGUEDITA. Non certes. Et vous pouvez allez voir coiffer ma sœur.

LE MARQUIS. C'est ainsi que je vous voulais ; et je vous trouve dans les meilleures conditions pour être mon intercesseur auprès de madame Laura.

AGUEDITA. Dans quel but?

LE MARQUIS. Pour qu'elle accueille avec grâce et bienveillance les intentions matrimoniales que mon cœur nourrit à son endroit.

AGUEDITA. Moi?

LE MARQUIS. Vous-même, señora, pour un, deux trois, quatre et cinq motifs.

AGUEDITA. Qui sont?

LE MARQUIS. D'abord, et celui-là suffit, c'est un homme de bien qui la recherche ; ensuite les avantages qui, avec mon titre, entrent dans votre maison ; puis, c'est vous mettre en état de devenir tante ; le plaisir enfin que vous aurez à donner à Laura cette agréable nouvelle, et à vous acquitter de l'emploi de sainte-nitouche que vous avez pris. De manière ou d'autre, aujourd'hui ou plus plus tard, toutes ces raisons doivent vous persuader.

AGUEDITA. Êtes-vous fou?

LE MARQUIS. D'amour.

AGUEDITA. Allez vous promener.

LE MARQUIS. Je n'irai pas.

LE PERRUQUIER, entrant. *Monsiu* le marquis, madama demande Votre Seigneurie. (Il sort.)

LE MARQUIS. Je suis occupé.

LE VEUF, entrant. Allez, mon cher, me relever un moment.

LE MARQUIS. Je n'entre pas que je n'aie terminé certaine affaire.

LE VEUF. Moi! on me cassera les deux jambes avant que j'aille scandaliser une seconde fois les deux prunelles de mes yeux, et que je n'expose ma faiblesse à l'occasion prochaine d'une toilette.

LAURA, entrant et s'adressant au Perruquier. Voilà qui est piquant. Et vous me laissez seule!

LE PERRUQUIER, à Laura. Ce qui reste à faire est peu de chose.

LAURA. Un peu de patience. Et depuis quand, marquis, perdez-vous vos paroles avec Aguedita ?

LE MARQUIS. Je la suppliais de vous dire...

LAURA, raillant et s'emparant du marquis. Une fameuse messagère, pour lui confier une commission. Venez, vous me le direz en tête à tête, dans mon cabinet de toilette.

LE PERRUQUIER, se grattant avec son peigne. Une commission! Qu'est-ce que cela ?

LE MARQUIS. C'est une affaire secrète.

LAURA. Il n'importe. Les perruquiers entendent, voient, coiffent et se taisent.

LE PERRUQUIER. Pardonnez-*mua*.

LAURA. Dépêchons.

LE PERRUQUIER. Vous voyez que *monsiu* Pomada sait son métier. *Allon : Mé poan de bonet, madama.* (Ils sortent tous trois.)

AGUEDITA. Bon voyage! Quel visage me faites-vous là, seigneur don Deogracias?

LE VEUF, tristement. C'est l'héritage que m'a laissé ma Pepa, que Dieu ait en sa garde. Sa perte récente m'afflige toujours.

AGUEDITA. Il faut prier pour elle.

LE VEUF. C'est ce que je fais, tout pécheur que je suis.

AGUEDITA. Quoi que fasse votre amour pour elle, elle

ne reviendra pas de l'autre monde pour vous en remercier ici.

LE VEUF, *soupirant.* Et je ne le demande pas à Dieu. Je l'ai trop aimée pour m'exposer une seconde fois à un pareil malheur.

AGUEDITA. Que donneriez-vous bien pour la revoir vivante, à présent?

LE VEUF, *soupirant.* Rien. M'a-t-elle laissé de quoi rien donner, ni à qui emprunter deux écus?

AGUEDITA. Je n'ai vu de ma vie deuil plus complet que le vôtre, de corps et d'âme.

LE VEUF. Pour cela, oui; quoique ce soit moi qui le dise, je puis me vanter qu'il n'y a pas aujourd'hui en Espagne un veuf plus accablé que moi.

AGUEDITA. Reposez-vous.

LE VEUF. Si je le pouvais, je ne trouverais de repos qu'auprès de vous, ici, où seule peut témoigner de mes angoisses cette légère partie de l'espèce qu'on appelle faible, et qui est cependant le destructeur de l'humaine nature.

AGUEDITA. En voulez-vous si terriblement aux femmes?

LE VEUF. A elles, non; mais à leurs étranges manies, et surtout à cette nouvelle extravagance, qui fait que, belles comme elles sont, elles s'ingénient à se changer en dragons; qu'unies et lisses comme des grenouilles, elles arrangent leurs cheveux de manière à ressembler à des hérissons; que, minces comme des broches à rôtir, il leur faut s'arrondir comme des cloches; qu'ayant au visage le reflet du cuivre, elles prétendent lui donner celui de l'argent, et mille autres sottises.

AGUEDITA. J'en sais qui ne se soumettent pas à ces modes.

LE VEUF. Moi aussi, et si (en soupirant) mes souvenirs anciens pouvaient se détacher un moment de ma Pepa, que Dieu ait en sa garde! et que je pusse m'arrêter de pleurer...

AGUEDITA. Eh bien! après?

LE VEUF, avec enjouement. Je rirais de plaisir à gorge déployée, doña Aguedita, et (il se met à genoux) je confesserais à vos pieds que vous êtes la seule qui ayez échappé à cette épidémie.

UN OFFICIER, entrant fort échauffé. Quel besoin j'ai de m'asseoir! (Il s'assied.) Mais il fait bien chaud ici. A vos pieds, madama! Je vous laisse, mon cher, continuer vos supplications. (Il entre.)

AGUEDITA. Capitaine!

LE VEUF. Puisqu'il a été témoin de ma prière, qu'il le soit aussi de mon bonheur, qui fera bien des jaloux à Madrid, si j'obtiens une femme riche, simple et toute unie.

AGUEDITA. Relevez-vous.

LE VEUF. Par le repos de ma Pepa, que Dieu ait en sa garde! prenez pitié de ma tristesse.

LE PAGE, entrant. Don Jacinto de la Gaza est...

AGUEDITA. Pourquoi n'entre-t-il pas?

Entre DON JACINTO en petit-maître sensé.

JACINTO, à part, à Aguedita. L'affaire que vous savez, señora, est signée et expédiée.

AGUEDITA. Je vous remercie mille fois de l'avoir si prestement enlevée, je n'y étais pas moins intéressée que vous.

LE VEUF. Il y a bien longtemps que la señora doña

Laura est à se coiffer et qu'elle s'est informée de vous. Entrez.

AGUEDITA. Pour mieux la dérouter encore, entrez.

JACINTO. J'y vais.

LE MARQUIS, sortant, à don Jacinto. Si c'est pour offrir tes services à madama que tu vas à sa toilette, il est trop tard : je me suis levé avant toi. J'avais le doux privilége d'approvisionner d'épingles, de rubans, de gaze, etc., la grosse patte du perruquier, et de recueillir sur mon heureuse casaque les trois quarts de la poudre qu'il perdait dans l'air, quand le petit officier est entré, et me traitant avec le même sans-gêne dont il eût usé envers le premier caporal venu, m'a dépouillé de l'emploi. Je voulus appeler d'une injustice si notoire, mais la señora, après avoir applaudi à la grâce de l'autre, me dit à moi que j'étais une brute, si j'ignorais que celui qui partage avec l'épaulette le service d'une dame, pouvait tout au plus aspirer à la faveur d'être, en son absence, le suppléant de son rival.

JACINTO. Et c'est parfaitement dit.

AGUEDITA. De sorte, cher marquis, qu'il n'y a rien à faire de ce dont nous avions parlé.

LE MARQUIS. C'est tout le contraire ; plus ma femme sera courtisée et plus brilleront les titres de ma maison.

LE VEUF. Voilà qui est bien penser, mon ami.

JACINTO. Malgré tout, je vais lui donner le bonjour.

LE PERRUQUIER, sortant. Le diable m'emporte si, quand elle me ferait un traitement de mille piécettes, je reviendrais jamais coiffer madama.

LE VEUF. Pourquoi cette fureur?

JACINTO. Qu'y a-t-il donc, monsieur Pomada?

LE PERRUQUIER. Elle a entendu votre voix, et s'est écriée toute fâchée que vous étiez un grand criminel.

JACINTO. Et pourquoi ?

LE PERRUQUIER. Le reste n'est pas mon affaire. Je vais, en sortant d'ici, coiffer trois comédiennes. (Il sort.)

Entre DOÑA LAURA, coiffée et suivie de l'officier qui tient un nœud de rubans.

LAURA. Laissez-moi, capitaine.

L'OFFICIER, Attendez, il vous manque encore le nœud du corsage.

LAURA. C'est un nœud de chanvre que je voudrais en ce moment, pour en serrer fortement la gorge de monsieur. (Montrant Jacinto.)

JACINTO. Et pourquoi?

LAURA. Que faites-vous ici ? Ne saviez-vous pas que j'étais entre les mains du coiffeur ?

JACINTO. Je savais aussi qu'il y avait quelqu'un pour offrir les épingles, et que celui qui partage avec l'épaulette le service d'une dame, peut aspirer tout au plus à la faveur d'être, en son absence, le suppléant de son rival.

LAURA. Pour faire la cour, c'est vrai, mais non dans les circonstances sérieuses où je crois devoir me placer.

AGUEDITA. Pourras-tu croire, Laura, que j'ai eu précisément la même pensée ?

LAURA. Quelle plaisanterie? Et avec cet air de femme commune, avec cette tenue maussade, avec ce soin honteux de laisser ta dot entière dans les coffres de ton tuteur, et de vivre sur le travail que tu t'imposes, qui pourrait songer à t'aimer?

AGUEDITA. Et toi qui ne vit que de fourberie, après avoir

dépensé une dot de huit mille piastres et les précieux bijoux que nous laissèrent nos parents, dont Dieu ait l'âme en son paradis ! sans talent aucun, ne rêvant que bals et parures, et sans autre souci que de changer de galant deux ou trois fois par semaine, tu trouveras quelqu'un qui t'aime ?

LE MARQUIS. Moi ; car bien que je voie en madama la perdition de ma fortune et de ma succession immédiate, elle a ce que je cherche pour donner de l'éclat à ma renommée, quand on dira : Cette petite marquise de San Simon est une gracieuse personne, elle a beaucoup de goût en toutes choses.

LAURA. Comme vous vous délectez dans votre gloriole ! rentrez-la, je vous prie ; ce n'est pas sur vous que tombera mon choix.

AGUEDITA, avec ironie. Pour Dieu ! sœur, laisse-moi quelque chose.

LAURA, se moquant. Oui, le veuf qui ne me plaît pas, qui a fait mourir doña Josefa de chagrin, en lui refusant tout ce qu'elle demandait.

LE VEUF. Je lui donnais cependant, à titre d'épingles, et pour les jeter par la fenêtre, trente piastres par mois, quand je n'en avais que quinze de traitement.

LAURA. Ce n'est pas d'un trop mauvais garçon.

AGUEDITA. Nous verrons. Il n'y en a pas d'autres?

LAURA. Si les officiers se mariaient, je t'offrirais encore celui-ci que j'aimerais assez pour beau-frère.

AGUEDITA. J'apprécie l'offre.

L'OFFICIER. Qui est-ce qui dit que les officiers ne se marient pas? A qui pourrait mieux convenir une femme vertueuse, appliquée, et ayant une bonne dot?

LE VEUF, l'écartant. Allez la chercher ailleurs; je suis le premier qui me sois mis en campagne pour lui plaire.

L'OFFICIER, se plaçant au milieu. J'ai ici un an d'ancienneté de plus que vous.

LAURA. Les dates n'y font rien, lorsqu'il s'agit d'un choix basé sur le goût. Et vous, seigneur don Jacinto, ne direz-vous rien?

JACINTO. Cela est si vrai que la question sera tranchée par une date, celle d'aujourd'hui même, où le vicaire vient de nous donner, suivant l'usage, permission de nous épouser, moi (s'inclinant avec grâce) et madame votre sœur.

LAURA, étonnée. Quelle permission?

AGUEDITA. Celle qu'il est d'usage de demander en pareil cas. Si tu en es curieuse, nous te la ferons voir pour quand tu auras un novio, si le marquis, cette fois, ne te prend pas à sa charge.

LE MARQUIS. Je le crois bien que je la prendrai! Venez et soyez l'admiration de ma patrie; venez et soyez le modèle de la Biscaye; assez d'autres restent à Madrid pour achever sa ruine.

LAURA. Ah! petite sotte!

AGUEDITA. Purs effets du hasard qui arrivent ainsi à point.

LAURA. Ah! seigneur don Jacinto!

JACINTO. Incapable d'apprécier tant de bonheur...

LE MARQUIS. L'imbécile ne sait ce qu'il perd. Assez, marquise, et fais dresser les tables pendant que mon laquais ira à l'hôtel, et fera main basse sur les garçons et tout ce qu'il y aura.

LAURA. Oui, oui, marquis, et afin de détromper ma sœur et de lui prouver que l'essentiel est de vivre en

joie et que le reste est pures sornettes, je vais chanter avec le page une nouvelle *tonadilla*.

LE VEUF. Finalement, je reste abruti.

L'OFFICIER. Moi, joyeux comme pâques fleuries, vu que je reste garçon et en passe de les courtiser l'une et l'autre, si elles m'acceptent ; sinon, je cherche ailleurs. Il ne manque jamais à Madrid de bonnes âmes pour héberger un officier.

LAURA. Marquis?...

LE MARQUIS. Viens, chère petite marquise, me faire une couronne de tes grâces.

AGUEDITA, à Jacinto. Et vous?

JACINTO. Vous m'en ferez une de vos vertus ; c'est la plus belle des guirlandes.

LA VIE DE GARÇON

(LOS HOMBRES SOLOS)

PERSONNAGES

DON LUCAS, } célibataires.
DON PEDRO, }
LUCIA, leur gouvernante.
JUANILLO, domestique.
DOÑA MATILDE, petite-maîtresse, sœur de
DOÑA FRAZQUITA, autre petite-maîtresse.
UN BARBIER.
FELIPA, sa cousine, maja.
UN PERRUQUIER FRANÇAIS.
UN PAGE.

La scène est dans un salon de la maison des deux célibataires.

Au lever du rideau, on verra le barbier occupé à raser DON PEDRO, pendant que DON LUCAS, en robe de chambre et en bonnet, se promène avec impatience. JUANILLO entre et sort avec des effets qu'il nettoie, un chapeau, un habit, etc.

LUCAS. Juanillo, est-ce que le diable aurait emporté le perruquier?

JUANILLO. Ce n'est pas impossible, pour peu qu'il soit mort cette nuit.

LUCAS. Il suffit qu'un homme ait affaire, pour que vous deveniez lambins.

LE BARBIER. En revanche le jour où vous avez envie

de dormir, nous vous réveillons toujours trop tôt.

LUCAS. Heureux nos pères qui, sans perdre tant d'heures à leur toilette, étaient plus coquets et plus galants que Gerineldos !

PEDRO. Quelle heure peut-il être ?

LE BARBIER. Huit heures.

PEDRO. Onze heures auront sonné quand elles arriveront. Un des principaux priviléges de leur sexe est de ne pas se lever matin.

JUANILLO. Avec tout cela, qu'elles aient à faire quelque chose qui leur plaise, et elles se lèveront de plus grand matin qu'un chiffonnier.

LE BARBIER. Vous attendez quelques jeunes beautés?

LUCAS. Parle d'elles avec plus de respect.

JUANILLO. Seraient-elles vieilles?

LUCAS. Ce sont des dames qui, à notre prière, et sans que cela tire à conséquence, veulent bien nous favoriser de leur visite.

LE BARBIER. Veuillez me le pardonner, mais quand je vois des dames en visite chez des hommes non mariés, je ne m'en fais pas une bien haute idée.

LUCAS. Je ne crois pas non plus qu'elles s'inquiètent beaucoup de l'opinion d'un barbier.

JUANILLO. Peste! je ne voudrais pas les avoir pour ennemis, car souvent l'opinion de tout un quartier sort de leur boutique.

PEDRO. Est-ce fini ?

LE BARBIER, *achevant de le raser.* A demain et portez-vous bien.

PEDRO. Êtes-vous pressé, maître?

LE BARBIER. Non, monsieur. Si vous avez besoin de moi, je suis tout à votre service.

PEDRO. Peut-être pourriez-vous nous être utile et donner un coup de main à Juanillo, s'il nous fallait faire prendre à l'hôtel un déjeuner ou quelques friandises.

JUANILLO. Ce devrait être fait ou du moins prévu depuis hier soir.

LUCAS. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'elles ne prendront rien : tu le verras.

PEDRO. Qu'on découpe toujours un jambon, qu'on ait du moins quelques grillades de lard toutes prêtes, du bon chocolat, des biscuits, des sucreries. Ne demeurons pas bouche béante comme des singes, si elles acceptaient quelque chose.

LUCAS. Je parie mes deux yeux et cette main qu'elles ne demanderont pas même un verre d'eau, qu'elles ne prendront pas un sucre d'orge.

PEDRO. Je te vois déjà aveugle et manchot.

JUANILLO. N'attendez jamais d'elles une faveur gratuite, ni complète.

PEDRO. Dis-moi, et as-tu prévenu notre gouvernante?

LUCAS. Elle fera ce qu'on lui dira.

PEDRO. C'est selon le vent. Juanillo, comment s'est-elle levée, ce matin? de bonne ou de mauvaise humeur?

JUANILLO. D'une humeur atroce. Je n'ai point encore déjeuné, pour ne pas le lui demander; et Dieu sait si je lui ai prouvé que je suis bon camarade!

LE BARBIER. J'ai voulu mettre une bouilloire au feu, pendant que vous vous habilliez; elle a saisi un tison enflammé, et si je n'y avais pris garde, elle me rasait moi tout le premier.

LUCAS. N'importe, appelle-la.

JUANILLO. Voici le perruquier. (Il sort.)

LE PERRUQUIER, entrant. *Alon, monsiu*[1], *j'ai beaucoup d'affaires ojurdui.*

LUCAS. Et c'est pour cela qu'il faut que tous les jours tu me coiffes le dernier?

LE PERRUQUIER. Non, monsieur, pardonnez-moi. Vous êtes le premier dans mon estime. Vous allez voir comment vous serez coiffé par votre très-humble et très-obéissant serviteur. (Force révérences.)

LUCAS. Moins de révérences, mon cher, et un peu vite.

PEDRO. Coiffez-le dans la perfection. C'est aujourd'hui le jour ou jamais.

LE PERRUQUIER. Eh! oui, dans la perfection. Ne vous inquiétez pas. Malgré toutes mes affaires épouvantables, je vais coiffer monsieur comme un Apollon.

LE BARBIER. Oui, car il ressemble à Apollon, on ne peut davantage, blond comme il est.

LE PERRUQUIER. Voyez, monsieur, quelle pommade!

LUCAS. Quelle pommade? Dépêchons-nous, quand tu devrais me parfumer avec de la poix.

LE PERRUQUIER. Oui, monsieur.

LUCAS. Sans compliments.

LE PERRUQUIER. A propos de compliments, madame la marquise de *los Aquencos* m'a prié de vous dire qu'elle vous attend, ce soir, à la comédie. Elle est bien coiffée, très-bien coiffée. Ma foi, il n'y a pas à la cour de perruquier plus heureux que moi. Je coiffe trois duchesses, quatre comtes, des marquis et mille autres dames.

[1] On a déjà vu dans un autre sainète des échantillons du français des perruquiers de Madrid. Nous nous bornerons ici à cette première phrase. (*N. du Tr.*)

LUCAS. Si tu pouvais me coiffer et te taire, mon cher?

LUCIA, entrant. Que demande le conseil qui réclame mon assistance en personne?

JUANILLO, entrant. On a besoin de toi ici.

LE BARBIER. J'ai vu peu de servantes du genre de celle-ci, dans les maisons où je rase.

JUANILLO. Dans la plupart de celles où j'ai servi je n'en ai pas rencontré d'autres.

LUCAS. Señora doña Lucia, il s'agit de déployer ici toutes les ressources de votre savoir-faire, et de préparer un plateau convenable avec des verres et des couverts. Il se pourrait que des dames nous honorassent de leur visite, et nous tenons à notre réputation.

LUCIA. Eh bien, ces dames ont fort mal choisi leur jour pour venir.

PEDRO. Et pourquoi?

LUCIA. Parce que j'ai précisément à sortir ce matin.

LUCAS. Et pourrait-on savoir pourquoi?

LUCIA. Pour visiter aussi certain cavalier qui m'attend avec du chocolat et du pain tendre.

LUCAS. Et qui t'a donné la permission de sortir?

LUCIA. Comme je me promets de ne pas revenir, je la prends pour m'en aller.

LUCAS. Tu ne la prendras, ni ne t'en iras, et tu feras tout ce que nous te dirons.

LUCIA. Moi? Vous êtes plaisant, vous! et c'est sérieusement que vous me le dites? Si je suis entrée chez des garçons pour ne pas avoir à supporter des maîtresses, imaginez un peu comment je supporterai les bonnes amies de mes maîtres, et le plaisir que j'aurai à les servir, pour qu'ensuite elles se moquent de moi, et que ce soir même on chante mes défauts à leur Tertulia! la

peste soit d'elles, et que les cinq cent mille diables vous emportent !

LUCAS. Considère que nous n'avons pu nous dispenser de faire cette politesse à ces dames, parce qu'hier soir elles nous dirent qu'elles passaient de ce côté, en revenant du couvent où elles se confessent.

LUCIA. Et ensuite elles viennent ici faire leur pénitence ou gagner des indulgences?

LUCAS. Ne dis pas de folies.

PEDRO. C'est bien fait, et à qui la faute de tout ceci, à vous qui l'encouragez à prendre ces libertés. Dans une ville comme celle-ci, manquerons-nous de servantes pour nous servir et qui auront plus de talent et de jugement? (A Lucia.) Je te tiens quitte des deux piastres que tu as reçues en avance; si tu veux partir à l'instant même, nous nous passerons parfaitement de toi; bon voyage, et le plus tôt sera le mieux.

LUCAS, à Lucia. Vois-tu de quoi tu es cause? Tais-toi et retourne à ta cuisine.

LUCIA. Et me croyez-vous femme à ne pouvoir payer trente réaux que je dois à un avare comme vous?

LUCAS. Paye.

LUCIA, jetant une once d'or sur la table. Rendez-moi le reste de cette once d'or.

PEDRO. Je la mettrais à la porte, rien que pour cela.

LUCIA. Ce sera du nouveau à Madrid de renvoyer les gens parce qu'ils jettent l'argent par les fenêtres! Prenez cette once et ne vous inquiétez pas; si vous n'avez pas de monnaie pour me rendre le surplus, nous nous reverrons.

PEDRO. Va-t'en au diable, et ne provoque pas les gens.

LUCAS. De la patience, don Pedro, elle s'adoucira.

PEDRO. Je vous ai déjà dit que je ne le veux pas.

LUCIA. Ni moi non plus.

LUCAS. Et qui nous tirera de l'embarras où nous sommes?

JUANILLO. Laissez-moi faire, je me charge de l'office.

LUCAS. Tu saurais faire du chocolat?

JUANILLO. Oui, monsieur, et le défaire aussi.

PEDRO. Ce n'est pas nécessaire. Le barbier nous enverra la petite cousine qu'il a chez lui. Quel jugement! quelle propreté! quelles mains laborieuses! et si nous l'en prions, peut-être consentira-t-elle à rester pour nous servir de gouvernante.

LE BARBIER. Si vous le lui ordonnez, je n'en doute pas, car elle vous aime incroyablement. Ce n'est pas elle qui oublierait, quand je viens vous raser, de veiller à ce que je repasse mes rasoirs et à ce que j'apporte du linge propre!

PEDRO. Dis-lui de venir à l'instant.

LUCAS. N'y va pas.

LE BARBIER. Vous verrez une fille qui n'est pas sotte.

(Il sort.)

LUCAS, au perruquier. Est-ce fait?

LE PERRUQUIER, à Lucia. Je vous demanderai tout à l'heure un petit morceau de graisse, madama.

LUCIA. A l'autre oreille. Je n'entends pas de celle-ci.

LUCAS. Il demande un morceau de graisse.

LUCIA. Il n'y en a pas.

LUCAS. Va t'en assurer.

LE PERRUQUIER, à Lucia. Vous êtes fâchée, madame? Oh! mon Dieu! qui vous a fait du chagrin? Ce n'est pas moi. Vous êtes jolie comme le jour à midi.

LUCIA. Il ne nous manquait plus que cela ! Voulez-vous parier que je vous peigne, vous?

LE PERRUQUIER. Que dites-vous ?

LUCIA. Vous ne comprenez pas?

LE PERRUQUIER. Non.

LUCIA. Tenez, voici qui parle plus haut. (Elle lui donne un soufflet et s'en va.)

JUANILLO. Celles-là, quand on n'entend pas leur langue, parlent avec les doigts.

LE BARBIER, entrant tout joyeux. Ma foi, messieurs, il était écrit là-haut que ma cousine entrerait chez vous. En sortant, la première personne que j'ai rencontrée, c'est elle qui allait à la messe.

PEDRO. Et où est-elle ?

LE BARBIER. Elle est si timide !... Allons, Felipa, entre, ces messieurs sont on ne peut plus affables.

JUANILLO. En œuvre, en paroles et en pensées.

FELIPA, entrant vêtue en maja. Bien le bonjour. Je me réjouis de vous voir en si bonne santé, messieurs.

PEDRO. Entrez, doña Felipa, et asseyez-vous.

FELIPA, à Pedro, en passant devant lui. On est donc bien occupé que voici trois jours qu'on ne voit pas ce beau monsieur ?

PEDRO. Tais-toi ! Je te dirai plus tard bien des choses.

JUANILLO. *Caracoles!* une fameuse camarade qui m'arrive là !

LUCAS. Pourquoi cette légèreté, mon cher? S'il n'est pas encore décidé que Lucia s'en va, à quoi sert de nous engager avec cette jeune fille?

FELIPA, montrant don Lucas. Ce monsieur paraît un peu dur à digérer.

LUCAS. C'est que le four était froid le jour où l'on me fit cuire, et je suis resté un peu cru.

FELIPA. Alors je prévois que nous ne ferons pas bon ménage ensemble; je n'aime, moi, que ce qui est tendre.

JUANILLO. S'il faut quelque chose de tendre et d'appétissant, me voici.

FELIPA, crachant de côté. Avez-vous ici beaucoup de joufflus comme celui-là?

JUANILLO. Il n'y en a qu'un, et personne ne s'en plaint.

LE PERRUQUIER. Allons, monsieur, regardez-vous dans votre miroir.

LUCAS, se levant. C'est bien.

LE PERRUQUIER. Bien obligé. A demain, monsieur; et si vous avez besoin d'une servante, j'ai une merveille à vous offrir : elle chante, elle danse, et se coiffe à ravir. Je vous l'amènerai de bonne heure.

LUCAS. C'est bon; en cas de besoin, nous vous le ferions dire demain.

LE PERRUQUIER. C'est une femme de condition, je vous en avertis; c'est la sœur de monsieur le cuisinier du comte de...

LUCAS. Veux-tu t'en aller, endiablé?

LE PERRUQUIER. Bien, nous en parlerons demain. (Il sort.)

LUCAS. Et puisses-tu ne revenir jamais!

JUANILLO. Le fait est que pour faire un bon pilon de mortier, ce perruquier a tout le poids qu'il faut.

FELIPA. Et moi, que fais-je ici?

PEDRO. Allons doucement.

FELIPA. C'est que je n'ai pas un caractère à rester longtemps sans rien faire.

PEDRO. Nous avons eu une difficulté avec la servante, et nous sommes décidés à la renvoyer.

LUCAS. Au fond, la chose n'est pas si sérieuse; ne vous pressez pas tant, don Pedro.

PEDRO. Elle s'en ira aujourd'hui même.

LUCAS. Oh! non.

PEDRO. Camarade, pour mon argent, je veux une servante à mon gré.

LE BARBIER. Il a raison.

LUCAS. Et moi, est-ce que je ne paye pas autant que vous, si ce n'est plus, compère?

FELIPA, se levant et mettant sa mantille. Pendant que l'affaire se plaide, je vais entendre la messe aux Récollets.

PEDRO. Quand je te dis que tu resteras!

LUCAS. C'est ce que nous allons voir, Lucia?

JUANILLO. La scène sera bonne, s'ils s'échauffent tous deux.

LUCIA, entrant en basquine et en mantille. Que me veut-on encore? Les clefs sont au clou, comme dit cet autre, et voilà une affaire bâclée : je suis ici de trop, et je tiens de source certaine que je fais faute chez d'autres maîtres un peu plus huppés.

LUCAS. Attends.

FELIPA. En ce qui me touche, señorita, je ne veux pas que l'on vous fasse tort. Pour manger un puchero, un ragoût et une entrée de perdrix ou de lapins, et avoir trois ou quatre nippes, comme celles que je porte, il suffit de ramasser ce que d'autres ont laissé tomber dans les rues de Madrid.

JUANILLO. Quelle vue ont ces femmes! Moi, je ne

rencontre jamais que des pierres qui percent mes souliers.

LE BARBIER. Animal, les yeux des femmes ont un aimant qui attire l'argent.

JUANILLO Je les défie bien d'attirer le mien.

LE BARBIER. Pourquoi?

JUANILLO. Parce que je n'en ai pas.

FELIPA. Restez, je vous le répète.

LUCIA. Non, señora, je vous cède les profits; et je vous préviens qu'il y en a, si vous n'êtes pas trop scrupuleuse. Car le plus laid de mes maîtres est né avec la vocation de se marier en secret avec une servante de bonne humeur.

FELIPA. Et à qui racontez-vous cette histoire, ma fille?

LUCIA. A vous, ma mère, si elle est de votre goût.

PEDRO, à Lucas. C'est tout simple, du moment que vous vous obstinez à vouloir que nous la supportions.

LUCAS. Et vous, vous voulez la renvoyer, parce qu'elle a l'humeur un peu revêche, et que celle-ci est plus agréable.

PEDRO. Si on regarde le dessous des cartes, il se peut bien...

LUCAS. Qu'est-ce qui se peut? Voulez-vous dire qu'il faut nous séparer?

JUANILLO. C'est ça, chacun avec la sienne, et moi on me coupera en deux pour faire les parts égales.

LE PAGE, entrant. Messieurs, voici mes maîtresses.

FRAZQUITA, entrant. Jésus, Maria! Êtes-vous sales! L'entrée et l'escalier ont l'air de deux dépôts d'ordure; enfin, des hommes seuls!

MATILDE, entrant et d'un air pincé. C'est faux ; je les vois fort bien accompagnés, au contraire.

FRAZQUITA, se laissant tomber évanouie. Comment?... quand? un tel affront! je me meurs.

PEDRO. Señora!

MATILDE. Qu'est-ce qui t'arrive, sœur?

LUCAS. Lucia, cours vite chercher un peu d'eau.

LUCIA. Vous avez votre nouvelle gouvernante. Elle est bonne pour faire tout ce qui sera nécessaire.

LUCAS. Va, et laissons de côté les discussions.

JUANILLO. Par bonheur, d'après ce qu'ont dit mes maîtres, elle sort de se confesser.

PEDRO. Señora, qu'est-ce donc?

MATILDE. Taisez-vous et ne m'irritez pas ; éloignez-vous, don Pedro, et, pour Dieu, ne m'agacez pas.

FRAZQUITA. Ah Jésus!

LUCAS. Bon, la voici revenue à elle-même.

LE BARBIER. Toutes ces petites-maîtresses ont l'habitude de mourir à chaque instant, par forme de badinage.

FRAZQUITA. Seigneur mon Dieu, faut-il que vous soyez bon pour souffrir que dans le monde il y ait des hommes si pervers!

JUANILLO. On voit aussi briller dans les femmes d'assez beaux témoignages de sa patience.

LUCAS. On a raison de dire, señora, que les bonnes fortunes se payent toujours chèrement. En voici une qui nous coûte en commençant une alarme cruelle.

MATILDE. Allez-vous-en au diable. Te sens-tu assez forte pour marcher?

FRAZQUITA. Oui, ma sœur, et le plus tôt sera le mieux. Quelle leçon! Que la malédiction de Dieu tombe sur les hommes! Comme j'ai raison de ne pas les aimer!

PEDRO. Señora, écoutez-moi; ce que vous croyez une marque de mépris était peut-être le commencement d'un hommage délicat.

MATILDE. Vous attendiez, après tant de mois de supplications, des femmes honnêtes qui, en passant, daigneraient monter chez vous, et elles trouvent pour les recevoir, c'est la couleur la moins indigne que l'on puisse donner à leur présence, deux maritornes et un barbier? Mais comment puis-je le dire, quand je rougis de le penser?

FELIPA. Les maritornes ont peut-être des sentiments aussi honnêtes que les vôtres, et il se pourrait...

LUCIA. Je ne changerais pas.

LE BARBIER. Et quant au barbier, il a passé ses examens de chirurgien ; j'en ai ici les pièces.

FRAZQUITA. Matilde, voilà donc les meilleurs, ceux qui nous aiment à genoux, ceux qui nous servent avec tant de respect! Ah! trop heureuse la solitude des cloîtres et des couvents!

PEDRO. Señora...

FRAZQUITA. Laissez-moi, et ne me donnez pas un nouveau saisissement.

LUCAS. Mais il importe à notre honneur et au respect que nous vous devons, que vous sachiez qu'il n'y a ici aucun mystère, mais une petite querelle entre mon ami et moi, au sujet d'une nouvelle servante et de celle-ci qui nous servait, qui s'en va sans motif et que je cherche à retenir.

MATILDE. Dans ce cas, je me charge de tout arranger, puisque j'arrive si à propos. Que chacun prenne la sienne pour le servir, puisqu'elles vous plaisent, et de cette manière vous serez tous deux contents ; vous aurez

pour votre hiver bonne et joyeuse compagnie, sans vous exposer à prendre un rhume. Car chez moi du moins, il n'y aura ni place, ni chaise pour de pareils sujets ; et pour vous éviter un désagrément, dès à présent, je vous en avertis.

FRAZQUITA. Ce que j'admire, c'est ton sang-froid.

MATILDE. Mon sang-froid même leur montrera le cas que nous faisons de leurs grossièretés et de leurs hommages. Passe devant, Frazquita. Bonjour, messieurs.

FRAZQUITA. Voilà bien la dernière visite que je fais chez un garçon.

MATILDE. Il se peut encore que je revienne dans cette maison.

FRAZQUITA. Et quoi y faire?

MATILDE. Y mettre le feu. (Elles sortent.)

PEDRO. Juanillo, vite mon épée et mon chapeau.

LUCAS. Où vas-tu?

PEDRO. Les reconduire.

LUCAS. Bah ! mon cher, tiens-toi en repos ; tu y perdrais tes pas, et, au bout du compte, le conseil est bon. Gardons-les toutes deux, qu'elles se partagent équitablement le gouvernement de la maison, et voilà l'affaire arrangée.

FELIPA. Moi, dès ce moment même je renonce.

LUCIA. Moi, dès ce moment même je renie.

FELIPA. Moi, où je suis, je n'en veux pas d'autre.

LUCIA. Quant à moi, tout cela et rien même chose. A tantôt, je reviendrai ou, pour mieux dire, j'enverrai prendre mes deux malles. Car, pour moi, cette maison est déjà plus haute que le ciel. (Elle sort.)

FELIPA. Moi, grâce à Dieu, je n'ai pas à revenir. (Elle sort.)

LE BARBIER. Et moi, j'entends bien ne plus vous raser de ma vie. Vous pouvez chercher un barbier. (Il sort.)

PEDRO. Rappelle-les, Juan.

LUCAS. Ne les rappelle pas.

PEDRO. Et qu'allons-nous faire tous trois, seuls?

LUCAS. Nous marier, pour nous délivrer à la fois des servantes et des intrigues amoureuses.

PEDRO. Tu as raison; allons, don Lucas, chercher des novias.

JUANILLO. Je sais bien où vous pourrez choisir entre cent et plus.

LUCAS. Où donc?

JUANILLO. A San Fernando, à l'hospice, ou dans les promenades.

PEDRO. Veux-tu te sauver, coquin!

LUCAS. Allons chercher remède à notre mal.

JUANILLO. Le remède ou la maladie, par les novias qui courent, est une maladie de toute la vie.

LUCAS. Ce drôle n'a pas tout à fait tort.

JUANILLO. Avant de te marier, considère ce que tu fais.

PEDRO. C'est un proverbe très-utile.

LUCAS. Eh bien, considérons, avant de nous marier, ce que nous allons faire.

LA TROUPE COMIQUE A ALGER

(LOS COMICOS EN ARGEL)

PERSONNAGES

LE BEY, GALI, capitaine d'une galiote, MUZA, ALMANZOR, BEN-ALI, JAMETE, CADUR, JASHALI, UN MAURE.	Maures.	MARTINEZ, SOBRADO, ESPEJO, EUSEBIO, MANUEL, VICENTE, LE GRACIOSO,	comédiens.
		POLONIA, PETRA, MARIANA, BENITA, MICAELA,	comédiennes.

La plage d'Alger, avec une galiote barbaresque.

GALI. Par Mahomet! avoir fait là une fameuse prise!

MUZA. De quoi, avec une autre comme celle-ci, être riches pour toujours.

GALI. Moi, quand regarder tant de coffres et de malles, les croire pleines de poudre d'or, de cochenille et de perles, et n'y trouver après que de méchants habits, des cordes et des lambeaux de toiles mal peintes!

MUZA. C'est peut-être une ruse de ces chiens de chré-

tiens. Taisons-nous, Gali, y avoir aussi de bonnes choses, y avoir une couronne de roi, un sceptre, une chaîne, des manteaux capitulaires, comme ce manteau blanc que portent les chevaliers de Santiago.

GALI. Y avoir là-dessous quelque manigance!

MUZA. Eux venir; maintenant mettre en œuvre toute notre finesse.

Entrent ALMANZOR, BENALI, JAMETE et JASHALI, vêtus en maures; les deux premiers conduisent les comédiennes enchaînées, les autres poussent à coups de pied et de bâton les comédiens, vêtus de divers costumes de théâtre.

JASHALI. Marcher, coquins de chrétiens!

ALMANZOR. Vous taire et ne pas murmurer, chiennes!

LE GRACIOSO. Que le diable vous emporte, Algériens maudits! Dites-nous au moins pourquoi vous nous mettez les costumes de nos malles et nous retirez nos habits de voyage.

JASHALI. Être mieux et pour rire de figures pas connues dans ce pays.

ALMANZOR. Et nous diras-tu, toi, pourquoi avoir tant de culottes de réserve? de quoi servir et à quel usage?

JASHALI. Bel équipage!

GALI. Les belles figures! dites, être là les belles marchandises avec quoi vous autres faire commerce en Espagne?

ALMANZOR. Quel commerce!

SOBRADO. Si vous connaissiez la propriété de ces vêtements, vous ne vous en moqueriez pas tant. Seigneurs Maures, avec eux nous avons gagné en Espagne bien des milliers de piécettes.

MUZA. Des milliers ! et n'y avoir pas cent réaux dans toutes vos bourses, quand nous vous avoir pris.

ESPEJO. C'est que nous avons pris là-bas des lettres de change.

GALI. Donnez-les ici, ou nous couper les têtes.

LE GRACIOSO. Attendez; il survint tout à coup une tempête et nous les jetâmes à la mer pour alléger le navire.

GALI. Oh ! grands imbéciles ! pourquoi ne jeter ce qui peser le plus ?

ESPEJO. C'est qu'il ne nous restait plus que ces habits et nos femmes, qui sont ceux de nos meubles dont nous ne nous défaisons qu'à la dernière extrémité.

POLONIA. Oh ! la race la plus stupide et la plus aveugle qui se soit jamais vue ! êtes-vous contents ? Voilà où est venue aboutir votre idée d'aller jouer la comédie à Constantinople !

PETRA. Qu'allons-nous devenir à Alger ?

LE GRACIOSO. Valait-il mieux travailler dans quelque village, comme des nègres, à une tâche qui vous démonte le corps, qui vous dessèche le cerveau, pour vivre mal et plongés dans les expédients jusqu'aux sourcils ? Ici, du moins, pour ne pas perdre son argent, le maître qui nous achètera nous tiendra le ventre plein. Nous n'aurons pas la honte d'entendre un créancier nous appeler à la porte, et enfin, si le sort nous condamne à travailler, sans que personne nous paye et nous en sache gré, sans que personne dissimule nos défauts et vienne en aide à nos nécessités, nous ne saurions en Algérie nous en tirer plus mal qu'en Espagne.

TOUS. Il a raisón.

POLONIA. Ah ! fripons ! vous autres, en faisant cent

tours comme des mules de *noria*[1] ou en portant n'importe quoi, vous atteindrez aisément le soir. Mais nous, pauvres femmes, que ferons-nous ici captives?

ESPEJO. Les unes enseigneront les petites filles des maures, les autres se feront couturières, d'autres enfin établiront une boutique de modistes, et comme ce sera à Alger la première et l'unique, vous amasserez sans beaucoup de peine, et mieux que nous, un grand nombre de piécettes,

GALI. Holà! mener ces chrétiennes au bey pour lui décider ce qu'il en faudra faire.

MICAELA. Seigneur Maure, au nom de votre jolie Mauresque, qu'on nous laisse libres.

TOUTES. Ayez pitié de nous.

MUZA. Si ne pas donner une bonne somme pour vous racheter, pas de compassion.

LES MAURES. Marchons.

POLONIA. Je renie celui qui nous a menés à cette tragédie.

TOUS. Amen!

GALI. Être déjà vous renégats.

LE GRACIOSO. Alors laissez-les aller librement, et vous verrez que bientôt vous les renierez vous-mêmes.

GALI. Marchons vite.

TOUTES. Pauvres, pauvres de nous! quelle tragédie!

LE GRACIOSO. Par le grand talon de Mahomet, par la Mecque, par l'Alcoran et tout ce que vous avez en vénération, traitez-les bien!

[1] Appareil dont on se sert, en Espagne et en Orient, pour tirer d'un puits ou d'une citerne l'eau qui sert pour les arrosages. (*N. du Tr.*)

MUZA. Mieux que vous autres. Oh ! on les tiendra ici sous bonne clef.

GALI. Les amis les garder avec des portes solides, et mettre des eunuques en sentinelle. Elles ne s'échapperont pas, non. (Ils les emmènent.)

EUSEBIO. Elles me fendent le cœur.

LE GRACIOSO. Vous les vendrez comme on vend à la foire des mules à un Maure, une petite avec une grande, et notre séparation sera dès lors éternelle.

GALI. Non ; nous ici user de complaisance envers captifs mariés. Chacun d'eux être enfermé avec sa femme dans le même cachot, et n'être pas séparé d'elle jusqu'au payement du rachat.

MUZA. Être un grand stratagème ; car être fatigué au bout de trois jours et chercher vite rançon.

SOBRADO. Pour moi, je n'en ai pas.

LE GRACIOSO. Et la mienne est restée là-bas.

ESPEJO. Dites-moi, seigneur Gali, et avec les étrangers le seigneur bey est-il affable ?

GALI. Très-affable.

LE GRACIOSO. Et Son Altesse, Son Excellence, Sa Grâce, Sa Seigneurie, quelque titre qu'on lui donne, aime-t-elle à rire ?

GALI. A toute heure.

VICENTE. C'est encore là un espoir.

MARTINEZ. Et quelle est la distraction qui lui plaît le plus généralement ?

GALI. Le seigneur bey en avoir plusieurs, et de très-variées.

MUZA. Celle qu'il préfère, c'est de voir donner des volées de coups de bâton.

LE GRACIOSO. Canela ! comment, des coups de bâton !

MUZA. Oui, c'est la récréation qui lui est la plus familière.

ESPEJO. Maudite récréation !

GALI. Aïe !

EUSEBIO. Qu'avez-vous donc ? que vous arrive-t-il ?

GALI. Moi être son sujet.

MUZA. Et moi aussi.

GALI. Et une loi sévère nous exclut tous deux de contribuer à lui donner cette récréation.

SOBRADO. Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi vous faire pousser de si grands soupirs.

MUZA. Et qui peut voir avec patience que s'il y a de bons coups de bâton de donnés, ce sont les chrétiens qui les reçoivent?

ESPEJO. Les chrétiens?

GALI. Quel que soit l'étranger qui se présente, lui avoir toujours la préférence.

LE GRACIOSO. Vous pouvez bien nous regarder comme des naturels d'Alger, car, quelque besoin que l'Espagne ait de nous, personne ne vous apportera une piécette pour nous racheter.

TOUS. Qu'est-ce que ceci ?

MUZA. C'est le bey qui approche.

GALI. Avec musique et trompettes? tant pis ! être signe chez lui d'une affreuse colère.

MUZA. A dater de ce moment, avoir moi pour vous une grande compassion.

TOUS. Notre dernière heure est arrivée.

ESPEJO. Comme ils jouent bien !

LE GRACIOSO. Çà sonne bien mal à mes oreilles !

Le BEY s'avance d'un air terrible, accompagné d'un grand bruit d'instruments; les Maures se prosternent devant lui, abasourdis et tremblants.

GALI. Grand seigneur, être là les passagers du navire que ma valeur a pris ce matin.

LE BEY. Et de quel pays sont-ils?

MUZA. Espagnols.

LE BEY. Qu'ils approchent, je leur parlerai dans leur langue, que j'ai apprise pour m'entretenir avec les beautés captives de leur pays.

CADUR. Les captifs chrétiens, seigneur, ont le secret de toutes les langues.

LE BEY. Tristes figures! il sera, je crois, difficile de les vendre. Qu'on m'apporte le sabre dont je me sers pour les étrangers.

LE GRACIOSO. Pauvres de nous!

MUZA. On sent d'une lieue lui venir de bonne humeur. Quand être vraiment en colère, avec son propre cimeterre il coupe aussitôt la tête.

ESPEJO. Tâchez d'obtenir de lui qu'il se contente de nous donner une bonne volée de coups de bâton, et rien de plus.

SOBRADO. N'y aurait-il aucun moyen de l'apaiser?

GALI. Si vous savoir chanter, la musique le calme, quand lui être en fureur.

VICENTE. Chantons-lui donc un air de bienvenue.

TOUS. Et que chanterons-nous?

SOBRADO. Une romance maure. Commençons.

Ils chantent, et le Bey, d'abord sérieux, laisse paraître quelques signes de satisfaction.

LE BEY. Holà! holà! voilà des gens extraordinaires!

qu'ils viennent, je veux les examiner de mes yeux et de mes oreilles. Qui êtes-vous? répondez tous.

LE GRACIOSO. Seigneur, des comédiens de la *legua*[1].

LE BEY. Comédiens de la?... Je n'ai jamais ouï parler de cette province ou de cette nation de l'Espagne. Dites-moi son origine, et d'où elle vient.

LE GRACIOSO. De la folie des hommes.

LE BEY. Et elle est ancienne ou moderne?

LE GRACIOSO. Presque aussi ancienne que le monde : elle le dispute en antiquité à la création même. Il est certain que toutes les nations qui existent aujourd'hui ou qui ont jadis existé ne prennent pas ce nom et ne montent pas sur les planches. Mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient plus comiques que nous ne le sommes au théâtre ; car, pour être vrai, ce sont les hommes qui nous ont fourni et qui nous fournissent encore par leurs humeurs et leurs vices la matière de nos comédies.

LE BEY. Dites-moi, et le gouvernement qui vous régit entre vous est-il monarchique ou républicain ?

LE GRACIOSO. Il n'a rien de commun ni avec l'un ni avec l'autre, seigneur, car dans nos assemblées, s'il existe un gouvernement, il est cacaforique[2].

LE BEY. Bien ; attends. Et dis-moi, parmi tes compatriotes, avec cette face de poirée, quelle charge est la tienne?

LE GRACIOSO. Ma charge consiste à m'acquitter sur-le-champ, à tort et à travers, de toutes les commissions qu'on me donne, d'être tantôt spirituel et tantôt imbécile, de recevoir de vrais coups de bâton, ou d'en donner souvent pour plaisanter, de fournir des stratagèmes

[1] *Comicos de la legua.* Si nous ne conservions pas ici l'expression textuelle, on ne comprendrait pas la réponse. (*N. du T.*)

[2] Inutile de dire que ce mot n'est d'aucune langue. (*N. du Tr.*)

aux uns pour servir les autres, et d'être, à l'occasion, vil, fripon, rufiant, goulu, poltron et bête.

LE BEY. On voit combien ils t'estiment, de la manière dont ils t'emploient. Qu'on le mette dans un cachot où personne ne le voie, je ne veux pas que l'on sache à Alger tant de belles choses, et toi ?

SOBRADO. Moi, je suis un galant pour l'amour de qui se meurent les femmes, et il n'est pas de dames qui me résistent, pas de princesses qui échappent à la douceur avec laquelle je m'insinue jusque dans les replis de leur cœur ; pas de jaloux qui les défende de mes ruses, pas d'avare qui me les dérobe ; pas de grilles, de cadenas, de tours, de murailles, d'obstacles insurmontables dont ne triomphe mon courage, jusqu'à ce qu'enfin je les épouse toutes.

LE BEY. Et toi ?

EUSEBIO. Moi, je suis son second, et je m'arrange de toutes celles dont il ne veut pas.

LE BEY. De sorte que s'il vous prend envie d'attaquer le sérail, je reste, moi, sans une seule femme. Qu'on les attache à deux chaînes du poids de cinq cents livres, et qu'on les plonge avec vingt-six sentinelles dans un cachot obscur, plus bas que terre, et s'ils n'y meurent pas, qu'on les tue.

ESPEJO, à part. J'ai une idée qui peut faire ma fortune, et il faut qu'il ne s'occupe pas de moi.

LE BEY. Holà !

ESPEJO. Voilà qu'on les emmène tous, seigneur.

LE BEY. Et toi, qu'attends-tu?

ESPEJO. Moi, je ne suis pas du métier, et je passais à Gênes pour aller de là chez le Grand mogol, et en nous prenant on nous a tous confondus.

LE BEY. Au Mogol? Et quelle était ton idée?

ESPEJO. D'y être le médecin et le chirurgien de Son Altesse. (A part.) Ici, ils sont rares et je serai comblé de richesses. En une couple de mois, je laisse la Berbérie déserte, et je rends cet immense service à ma patrie et à l'Église.

LE BEY. Ainsi tu es médecin?

ESPEJO. Et un fameux médecin.

LE BEY. Tu arrives juste à point et l'occasion est favorable. Félicite-moi et embrasse-moi cent fois.

ESPEJO, à part. Les voilà tous qui crèvent d'envie; et combien va-t-on me donner?

UN MAURE. Être ici la première dignité, et justement être vacante.

LE BEY. Bon, c'est une bagatelle! médecin de ma personne!

ESPEJO. Je remercie mon étoile de m'avoir amené si à point.

LE BEY. Oui, tu arrives fort à propos, attendu qu'hier matin je fis écarteler mon médecin favori, qui n'avait pas su me donner une recette pour marcher beaucoup sans remuer les jambes. Tu vas me la donner, toi, si tu ne veux être traité de la même manière.

ESPEJO. Ah! pauvre de moi!

LE BEY. Le vendredi, je fis accrocher mon chirurgien par l'oreille et le fis pendre à un créneau, pour n'avoir pas su me faire une opération.

ESPEJO. Et quelle était-elle?

LE BEY. De me tirer la cervelle par le nez, de la bien savonner et de la remettre en place sans me faire souffrir. N'est-ce pas bien facile?

ESPEJO. Sans doute, seigneur.

LE BEY. Nous allons essayer ton talent et l'adresse de tes mains.

ESPEJO. Seigneur, parlons sérieusement. J'ai été quelquefois, il est vrai, un peu docteur en Espagne, mais sans rien savoir, comme tant d'autres.

LE BEY. Méchant homme, tu me trompes donc?

SOBRADO. Aie un peu de patience, seigneur, et ne nous châtie pas. Comme ton esprit est célèbre dans le monde entier, nous n'avons parlé que pour te divertir par des figures. Notre profession au fond consiste à censurer les défauts des hommes, de manière à ce que ceux mêmes que nous censurons nous en louent, nous savent gré de les rendre ridicules, et nous payent pour se voir exposés aux regards du public; c'est enfin, à proprement parler, ce qu'on appelle la comédie.

LE BEY. Voilà qui doit être curieux : j'ai envie de voir cela; mettez-vous-y sur-le-champ, et pourvu que vous réussissiez à me divertir, je vous donne licence entière, et vous vivrez ici convenablement.

LE GRACIOSO. Pour cela, seigneur, il faut commencer par préparer quelque endroit commode, et par ordonner que l'on nous rende nos garde-robes et nos femmes.

LE BEY. Qu'on leur rende leurs nippes.

MUZA. De tout mon cœur.

LE BEY. Et les femmes, où sont-elles ? sont-elles jolies ou laides?

ESPEJO. Il y a de tout, seigneur.

LE BEY. Qu'elles paraissent sur-le-champ en ma présence.

ESPEJO. Quelle représentation lui donnerons-nous?

LE GRACIOSO. Faisons-lui voir la Goulette attaquée par Charles-Quint, et un vrai carnage de Maures.

ESPEJO. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

LE GRACIOSO. Alors, donnons la tragédie de Manolo [1].

ESPEJO. N'importe quoi, qui les amuse.

LE BEY. Que dites-vous entre vous ?

LE GRACIOSO. Nous parlons, illustre seigneur, de la comédie que nous allons jouer.

LE BEY. La meilleure et qu'elle soit courte.

UN MAURE. Voici les femmes qui arrivent.

LE GRACIOSO. Ce chien les aura certainement flairées; il a un nez blanc qui fait trembler. (Les femmes paraissent.)

TOUTES. Seigneurs Maures, où nous ramène-t-on ?

LE GRACIOSO. En présence du Bey.

POLONIA. De quel Bey ?

MUZA. Baiser le talon de Son Altesse.

TOUTES. Nous voici prosternées à vos pieds.

LE BEY. Vous jouez aussi, vous autres, la comédie avec les hommes?

ESPEJO. Et plusieurs d'entre elles si naturellement qu'on se raille de nous, croyant qu'elles parlent de bonne foi.

LE BEY. Je veux en voir une tout de suite.

POLONIA. Il faut que nous nous remettions d'abord de la frayeur que nous avons eue.

LE BEY. Holà! comment, vous répliquez à Ma Grandeur ? au cachot !

TOUTES. Non, non, illustre seigneur, nous invoquons votre clémence.

LE BEY. Au cachot, et à leurs compagnons des coups de bâton, c'est plus amusant.

TOUTES. Beau Maure, au nom du ciel, prenez en pitié notre peine.

[1] La parodie dont il a été parlé dans l'introduction. (*N. du Tr.*)

LE GRACIOSO. Chantez-lui quelque chose, ou nous sommes perdus.

BENITA. Moi, je suis morte.

MICAELA. Moi, je ferai comme le cygne qui chante au moment de mourir. (Ele chante.)

LE BEY. Par Allah! Mahomet lui-même n'eut jamais une voix si agréable.

MARIANA. Chantons-lui une romance; vous verrez comme il prendra feu.

POLONIA. A l'œuvre donc, mes filles, que chacune ici montre tous ses talents.

(Elles chantent leur romance, et insensiblement le Bey se mêle avec elles en chantant et en dansant).

MUZA. Seigneur, seigneur, par Mahomet vous oubliez qu'être le Bey.

LE BEY. Sais-je seulement qui je suis? Je ne me souviens que du *thé*[1].

MUZA. Assommons-les ou jetons-les à la mer.

LE BEY. Ni l'un ni l'autre. Qu'on leur donne une galiote pourvue de tout ce qui est nécessaire, des dattes, du couscoussou, des figues, des oranges et du miel.

POLONIA. Mais en attendant que l'on exécute tes ordres, il sera bien que notre reconnaissance t'offre un autre divertissement qui terminera la pièce des *Comédiens à Alger*.

(Ils chantent et dansent.)

[1] Ce mot est souligné dans le texte. Comprenne qui pourra; il y a là peut-être un jeu de mots entre *bey* et *thé*. (*N. du Tr.*)

LA PRÉSOMPTUEUSE CORRIGÉE

(LA PRESUMIDA BURLADA)

PERSONNAGES

DON GIL PASCUAL.
DON CARLOS, son ami.
DOÑA MARIA ESTROPAJO,
LA MÈRE MARIA, sa mère, } villageois.
TONILLA, sa sœur, } villageois.
COLAS MORADO, } villageois.

UNE SERVANTE.
UN PAGE.
UN ABBÉ, maître de musique.
QUELQUES DAMES en visite.
QUELQUES CAVALIERS.

La scène est à Madrid.

Une rue. Entrent d'un côté DON GIL et de l'autre DON CARLOS, en militaire.

DON CARLOS. En mettant le pied dans la rue, je vous ai aperçu, et j'ai hâté le pas pour vous réitérer, en vous embrassant, les assurances de mon amitié. Mais qu'est-ce que ceci? Et le deuil? Voilà un mois que j'ai quitté Madrid, quand il n'y avait pas encore neuf jours que vous aviez perdu la señora, et je vous retrouve en habit de gala et rasé de frais?

DON GIL. Vous me retrouvez plus en deuil que jamais, quoique si bien attifé en apparence.

DON CARLOS. Expliquez-vous.

DON GIL. La toilette est un voile qui cache le deuil du cœur.

DON CARLOS. Et pourquoi?

DON GIL. Parce que je me suis remarié, et les fausses larmes du veuvage sont devenues de véritables larmes.

DON CARLOS. Qu'est-ce donc qui vous arrive ?

DON GIL. Ah ! cher ami, c'est une longue histoire.

DON CARLOS. Je ne vous demande pas vos raisons. S'il vous plaît de les garder pour vous, si intimement liés que nous soyons, dites-moi du moins quelle est votre nouvelle femme.

DON GIL. Le démon.

DON CARLOS. D'après cela, mon cher, elle ne saurait être belle. Vous vous serez donc laissé prendre à son esprit ; car c'est ce qu'il y a de plus subtil chez le diable.

DON GIL. Si elle avait autant de sagesse que de beauté, je serais plus heureux.

DON CARLOS. Et quelle est-elle ? L'ai-je connue ?

DON GIL. Sans doute, autant que moi et que ma femme, dont le Seigneur ait l'âme !

DON CARLOS. Qui est-elle donc?

DON GIL. Vous souvenez-vous de cette fillette de Guacos qui entra chez moi comme servante, il y a quelque chose comme cinq ou six ans?

DON CARLOS. Celle que nous appelions tous Mariquita Estropajo[1] ?

DON GIL. Elle-même ; mais doucement, la fortune en a fait ma femme et elle mérite qu'on en parle mieux.

[1] *Estropajo*, frottoir en jonc ; nous dirions *Marie torchon*. (*N du tr.*

DON CARLOS. Excusez-moi, je ne fais cette question que pour ne pas me tromper.

DON GIL. Eh bien, oui, mon cher, voilà celle qui m'a coiffé d'un bonnet d'âne.

DON CARLOS. Qu'est-ce qui vous a amené là?

DON GIL. Mettez-vous dans l'esprit qu'il y a dans la vie de tristes quarts d'heures. Comme cette petite s'était attiré l'affection de sa maîtresse et aussi celle de son maître, qu'elle savait toutes les choses de la maison, et qu'on a tant de mal à marier un homme, un jour que j'étais allé au Prado, il me vint une mauvaise pensée, et je revins au logis, en me disant qu'il valait mieux me marier une bonne fois que d'aller par sauts et par bonds. Je pensai à l'une, je pensai à l'autre, quand la petite entra chez moi pour mettre le couvert; je ne sais trop de quoi nous parlâmes d'abord, mais je sais que bientôt nous nous prîmes de bec. Je ne sais ensuite comment on se donna la main et la parole, et bref, mon cher, ce fut chose faite, de façon qu'au bout de peu de jours nous fûmes mariés en secret.

DON CARLOS. Mais aujourd'hui, c'est chose publique.

DON GIL. Je le crois bien; elle ne se fut pas plutôt emparée de ma main qu'elle devint plus orgueilleuse qu'un coq, et qu'elle se mit à commander en chef non-seulement aux domestiques, mais à moi-même. Et comme elle me traite ! Rien que d'y penser, j'en meurs de honte. Et avec cela je vous le jure, foi de galant homme, je dépense plus que si j'èusse épousé la fille d'un marquis.

DON CARLOS. Et vous ne l'avez pas volé.

DON GIL. Et elle est vaine !

DON CARLOS. C'est le défaut des pauvres gens de la campagne, quand ils s'y mettent.

DON GIL. Elle dit cependant que son père était un hidalgo de son endroit qui eut ensuite des malheurs, et elle ajoute qu'elle a, à Madrid même, beaucoup de parents honorables.

DON CARLOS. C'est elle qui le dit ; mais vous ne l'avez pas vérifié, et ces parents, vous ne les connaissez pas.

DON GIL. Il est trop tard pour aller y voir ; je le crois et me tais. Ses idées d'ailleurs le montrent assez. Elle me chargea aussitôt de lui chercher les maîtres les plus renommés de musique et de danse. Il faut la voir s'étaler dans son salon, et comme elle se fait servir ! Elle a un mauvais caractère, mais elle est étonnante.

Arrivent, sur deux ânes, la MÈRE MARIA et TONILLA, vêtues comme de très-pauvres villageoises, et COLAS MORADO, en paysan, et conduisant les bêtes.

LA MÈRE MARIA. Colas, pourquoi ne demandes-tu pas où est la rue del Barco ?

COLAS. Je ne connais peut-être pas Madrid ? Comme si je n'y étais pas venu trois ou quatre fois apporter des provisions. Hue ! nous sommes tout près.

TONILLA. Avec ça que c'est un peu grand, Madrid. Et comme tout est bien peint ! Vois-tu, Colas, je suis sûr que dans Madrid nous ne verrons pas un seul pauvre.

COLAS. Tais-toi, imbécile ! Qu'en sais-tu, toi ? Il y en a tant !...

TONILLA. Je vois que chacun sort bien vêtu et bien chaussé.

COLAS. Qu'est-ce que ça y fait ? Ne sais-tu pas ce que dit Parrilla, le licencié de notre endroit, qui a été ici douze ans et qui sait de tout, ayant eu un oncle avocat ? qu'il n'y a pas d'endroit où il y ait plus de pau-

vres, et qu'il en connaît plus de quatre qui, pour rouler voiture, se font rouler toute la vie.

LA MÈRE MARIA. Demande, garçon, et ne nous promène pas de la cave au grenier.

COLAS. Je vois la rue là-bas.

TONILLA. Ces deux-là seront des hidalgos de Madrid.

COLAS. Sur quoi en juges-tu ?

TONILLA. Les voyant si bien vêtus.

COLAS. Il n'y a ici que des Seigneuries. Ah ! si tu te fusses trouvée ici à la semaine sainte et que tu eusses vu les *pasos*, c'étaient les chevriers qu'il fallait voir, et les porteurs habillés en militaires, avec leur épée en sautoir et leur fine chemisette ; et n'étaient leurs souliers de peau de rat, et sauf quelques-uns peignés sans doute de la main de leurs femmes, personne ne se fût avisé de penser qu'ils n'étaient pas tous gens d'importance. Et les trompettes, en voilà qui avaient bu. En conscience, c'est un bon moment à passer.

LA MÈRE MARIA. Colas, mon fils, demande à ces deux messieurs arrêtés dans la rue.

COLAS. Que Dieu vous garde, seigneurs !

DON GIL. Qu'y a-t-il pour votre service ?

COLAS. Sauriez-vous me dire où demeure dans ce quartier don Gil Pascual de Chinchilla ?

DON GIL. Bien près d'ici. Avez-vous quelque commission ou quelque lettre pour lui ?

LA MÈRE MARIA. Non, monsieur, c'est lui-même que nous cherchons tous les trois.

DON CARLOS. Eh bien, c'est à lui-même que vous parlez.

LA MÈRE MARIA. Par mon âne ! fils de mon âme ! (Elle l'embrasse.) Tonilla, regarde ton frère. Comme il est

beau! Que Dieu le bénisse! Mais il n'est pas si vieux qu'on l'avait dit!

COLAS, un peu troublé. Cousin, je suis Colas Morado qui, quoique pauvre... enfin on est ce qu'on est, comme dit le proverbe, et aujourd'hui nous sommes tout un.

DON GIL. Merci du bon accueil, mais je ne vous connais pas.

DON CARLOS. Eh bien, moi, je crois avoir deviné.

LA MÈRE MARIA. Vous ne nous connaissez pas?

DON GIL. Non.

LA MÈRE MARIA. Est-ce que vous n'êtes pas celui qui a épousé Mariquita Martin, cette petite de Cuacos, une brunette avec de beaux yeux?

DON GIL. En effet, je ne saurais le nier.

LA MÈRE MARIA. Eh bien, moi, je suis sa mère.

TONILLA. Et moi, sa petite sœur.

COLAS. Moi, le beau-frère de sa tante, la Lorenza, femme de Blas, celui qu'on tira du ventre de sa mère.

DON CARLOS, riant. Je me réjouis fort, mon cher, de vous voir si bien apparenté.

DON GIL. On pouvait tomber plus mal, et c'est toujours cela de trouvé.

TONILLA. Regarde-le bien, Colas; il est vieux, mais c'est un bel homme.

DON GIL. Quel heureux hasard vous amène? Que venez-vous faire à Madrid?

LA MÈRE MARIA. Vous offrir cette paire de bas, ce petit panier de gâteaux au beurre, dont vous vous lècherez les lèvres.

COLAS. Voilà!

LA MÈRE MARIA. Et puis, chemin faisant, passer quelques mois à Madrid.

COLAS. Ou, si vous y tenez, quelques années.

LA MÈRE MARIA. Sans compter la joie de voir la petite.

DON CARLOS, à part à don Gil. Allons, mon cher, envoyez-les paître dans le pré, et délivrez-vous de cette tribu de fainéants.

DON GIL. Je n'en ferai rien ; je veux, au contraire, les bien recevoir, pour qu'ils n'aient pas à se plaindre de moi, et voir si, en donnant une leçon à ma femme, je puis parvenir à rabattre son orgueil.

DON CARLOS. Dieu le veuille !

DON GIL. Il n'y a pas chez moi d'endroit commode pour les bêtes ; mais peu importe, nous allons les conduire à une auberge et nous reviendrons goûter à la maison.

COLAS. Je me charge d'emmener les ânes ; je sais où il y a une *posada*.

DON GIL. Non, je veux vous présenter moi-même.

LA MÈRE MARIA. Comme tu voudras, mon fils.

DON CARLOS. La belle-mère n'a pas été longue à se familiariser.

DON GIL. Vous, allez chez moi, si vous voulez, quand j'arriverai, faire un peu de bon sang, et au revoir.

DON CARLOS. Dès à présent, je vois, la scène sera bonne.

LA MÈRE MARIA. Monsieur, à votre service.

COLAS. Êtes-vous aussi notre parent?

DON CARLOS. Je n'ai pas cette bonne fortune.

TONILLA. Dis, n'ai-je pas raison? (Regardant don Carlos de côté.) Mon frère est plus gentil que cet autre.

COLAS. Bah ! c'est tout un.

DON GIL. Allons ! j'ai trouvé là un fier moyen pour me tirer d'affaire. (Ils s'en vont.)

Le théâtre change. Un salon avec des chaises et un clavecin. Entrent MARIA ESTROPAJO, vêtue en petite-maîtresse, la SERVANTE et le PAGE.

DOÑA MARIA. Je vous jure que vous vous en souviendrez, quand votre maître rentrera, et que je lui dirai en termes nets qu'il est impossible de vous supporter. Me répondre ainsi, comme vous le faites, à chaque chose que je vous commande ! Avise-toi de mal écurer la vaisselle une autre fois, et que j'y remarque la plus petite tache, et tu verras si je ne te la jette pas à la tête !

LA SERVANTE. Doucement, señora d'hier matin ; elle est un peu mieux lavée que quand Votre Seigneurie maniait le torchon.

DOÑA MARIA. Retiens mieux ta langue ; ce temps-là est loin.

LE PAGE, à part. Et un autre aussi où, si à l'égard du maître j'étais le valet, à l'égard de la servante j'étais le maître. Mais c'est pour cela qu'il a été dit : profite de mon exemple, oranger[1]. Les bons avis ne sont pas seulement pour les fleurs.

LA SERVANTE. Ah ! vous l'avez déjà oublié ? Moi, je me souviens encore du temps où, pour aller à la messe, je vous prêtais souvent mes souliers ; vous m'apportiez, le matin, le chocolat dans mon lit, et du matin au soir vous alliez avec les meubles à deux anses.

DOÑA MARIA. Ote-toi de mes yeux, coquine. (Elle saisit une chaise, et le page la retient.)

LE PAGE. Allons, la paix, et souvenons-nous du temps où nous vivions comme des frères et dans un accord digne d'envie. Taisez-vous, quand je me tais, moi qui peut-être aurais le plus à me plaindre.

[1] Expression proverbiale. (*N. du Tr.*)

DOÑA MARIA. Toi? Et de quoi?

LE PAGE. De toi... de vous. Je me suis trompé, señora, et il faudra vous y résigner, en attendant que je m'accoutume.

DOÑA MARIA. Et pourquoi faut-il que je m'y résigne?

LE PAGE. Pour me rembourser tous les *cuartos* que j'ai gaspillés en pois grillés et en cédrat pour vous régaler, ou pour me dédommager du temps que j'ai passé à vous apprendre à jouer sur la guitare des seguidillas et le fandango.

DOÑA MARIA. Laisse tout cela et va regarder à la porte; j'ai cru entendre frapper.

LE PAGE. C'est le maître à chanter. Je reconnais son coup de sonnette.

DOÑA MARIA. Va lui ouvrir.

LE PAGE. J'y cours. (Il sort.)

DOÑA MARIA. C'est le plus joli garçon que j'aie connu, et il a une petite façon d'enseigner qui vous enchante. n'est-il pas vrai, Manuela?

LA SERVANTE. En effet.

LE PAGE, rentrant. Voici le seigneur abbé.

DOÑA MARIA. Allons, cher maître, il est déjà tard.

L'ABBÉ. Ce n'est pas, ma charmante élève, que vos perfections ne redoublent mon zèle, mais c'est qu'un homme a tant à faire dans Madrid.

LE PAGE. Ce serait un assez joli phénomène de voir un abbé... [1].

[1] Il y a là un jeu de mots d'autant plus intraduisible qu'il aboutit à une brutale indécence. J'aurai mis le lecteur sur la voie en disant que le mot *embarazo*, par lequel l'abbé exprime la multitude de ses embarras, se dit aussi de l'état d'une femme enceinte. (*N. du tr.*)

DOÑA MARIA. Vous avez des élèves qui ont plus de talent que moi, ça ne m'étonne pas.

L'ABBÉ. Eh ! je ne dis pas le contraire. Je dirai seulement, sans vouloir vous flatter, car il n'est pas dans mon caractère de faire bouillir du lait à personne, que soit l'effet de votre mérite, qui saute aux yeux, soit l'impression de vos lumières sur un cœur tendre, parmi toutes les dames que je vois, et il en est, dans le nombre, de la plus haute volée, vous seule êtes la sultane, parce que vous êtes sublime.

DOÑA MARIA. Bravo ! laissons un moment la leçon et continuons.

L'ABBÉ. Il vaut mieux causer au clavecin, comme si on étudiait quelque mesure, car devant les domestiques je n'approuve pas ces intimités.

DOÑA MARIA. Nous allons voir comment je chante les seguidillas d'hier.

L'ABBÉ. Chantez, je vais vous accompagner.

LA SERVANTE. Vois-tu cet air de farfadet que vous a ce petit professeur?

LE PAGE. Tout petit qu'il est, je t'assure qu'il sait jouer des doigts.

L'ABBÉ. A demi-voix et répétez.

DOÑA MARIA. Dites-le moi en italien.

L'ABBÉ. Veuillez m'excuser, je l'avais oublié. *Soto voce e poi dacapo.*

DOÑA MARIA. Ce qui veut dire ?

L'ABBÉ. *Soto voce e poi dacapo.*

DOÑA MARIA. Bien : Dites la ritournelle. *Ritornelo* est italien ?

L'ABBÉ. Ca vient de *ritornar*.

DOÑA MARIA. Alors il faut dire : *Ritornelo dacapo?*

L'ABBÉ. A merveille.

DOÑA MARIA. Je n'entends pas l'Italien, mais je commence à le parler.

LA SERVANTE. Que t'en semble, Perico ?

LE PAGE. J'en suis dans le ravissement.

LA SERVANTE. Il faut peu de chose pour te ravir, tu es un peu trop simple.

LE PAGE. C'est dans l'ordre.

(L'abbé fait semblant de toucher sur le clavecin des notes graves que l'orchestre exécute, et pendant que doña Maria chante quelque chose de court à son choix, et avant qu'elle n'ait fini, arrivent en visites des dames et des cavaliers.)

LES DAMES. Comme tu es à ton affaire, chère amie !

DOÑA MARIA. Je répétais là quelques bluettes pour passer le temps.

LES CAVALIERS. A vos pieds, señora.

DOÑA MARIA. Prenez la peine de vous asseoir.

PREMIER CAVALIER. Ne serait-ce pas commettre un crime ?

DOÑA MARIA. Nullement. Cette maison est métamorphosée. Vous n'y trouverez pas les ridicules façons de celle qui m'y a précédée.

TOUS. Bravo !

DOÑA MARIA. Tous ceux qui veulent bien me rendre visite peuvent venir chez moi sans se gêner ; je reçois tout le monde avec la même liberté.

PREMIÈRE DAME. Je te prends au mot, et avec la même liberté je te demande de chanter ; fais-nous entendre quelque chose de ce que tu chantais.

DOÑA MARIA. Le clavecin n'est pas accordé, et le maître ne veut pas que pour le moment je chante fort, quoique je chante très-bien, mais à *soto voce*, n'est-il pas vrai ?

L'ABBÉ. C'est le principe le plus ardu de l'art. Tout élément organisé a une fin, un commencement et un milieu, et jusqu'à ce qu'on soit parvenu à égaliser dans un degré cette fin, ce milieu et ce commencement, on ne saurait atteindre la haute idée de l'harmonie qui transforme les humains, et les élève ravis aux sphères supérieures.

LE PAGE, à part. Pour peu que le discours continue, l'abbé s'envole.

DOÑA MARIA. Que vous en semble?

TOUS. C'est superbe.

PREMIÈRE DAME. Et comme il est joli et propret !

TOUS. Il est charmant.

DON CARLOS, entrant. Je regrette beaucoup d'avoir tant tardé à venir vous féliciter de votre mariage que je viens d'apprendre de votre époux lui-même, mon vieil ami.

DOÑA MARIA. Soyez le bienvenu, don Carlos. Où avez-vous laissé mon mari, je vous prie ?

DON CARLOS. Avec quelques parents qui lui arrivent de la province et qui ne tarderont pas à venir.

DOÑA MARIA. Chez moi ? ils seront fort attrapés. Je n'aime pas les hôtes, et si cet autre m'en amène, ils redescendront l'escalier quatre à quatre.

PREMIER CAVALIER. Chacun chez soi, rien de tel; c'est sagement pensé.

SECOND CAVALIER. Et des parents surtout.

DON CARLOS, à part. Comme tu t'enferres !

DOÑA MARIA. Je n'ai pas voulu écrire aux miens afin d'économiser jusqu'aux ports de lettres, pour leur annoncer mon mariage ; et ce sont pourtant d'autres gens que ceux-là, car enfin ma mère a un palais qui fait partie

d'un majorat aussi grand que Madrid, et un de mes oncles, outre un bénéfice, possède six ou sept maisons considérables.

DON CARLOS. Quel gros endroit ça fera !

DOÑA MARIA. Jugez un peu ; tous mes parents sont *hidalgos* pour le moins ; le plus pauvre a deux cents laquais.

LE PAGE, à part. L'autre jour, j'ai rencontré un voleur qui en avait tout autant. (Il sort.)

DON CARLOS. Señora, votre mère est veuve, je le suppose ?

DOÑA MARIA. Je le regrette assez ! non parce que cela lui fait perdre vingt mille ducats de revenu, mais parce que sans cela je n'eusse pas épousé un simple bourgeois. Mais quel remède? La sottise est faite, et il n'y a plus qu'à la cacher.

PREMIÈRE DAME. Voyez-vous cela, et on disait pourtant que tu étais de basse naissance.

SECONDE DAME. Il y a tant de gens qui vont à tort et à travers débitant le bien et le mal.

LE PAGE, rentrant. Señora, il y a là une bonne femme qui, si je ne l'eusse arrêtée, entrait ici, comme un âne dans un moulin.

DOÑA MARIA. Et qui est-elle ?

LE PAGE. Maria Martin.

DOÑA MARIA, à part. C'est ma mère ! cruel contretemps ! (Un peu troublée.) Dis-lui qu'elle revienne demain, quand le maître de la maison n'y sera pas.

LE PAGE. Je parie que c'est la femme du barbier. (Il sort.)

DOÑA MARIA. C'est une bonne vieille à qui je fais l'aumône de loin en loin.

L'ABBÉ. C'est le principe le plus ardu de l'art. Tout élément organisé a une fin, un commencement et un milieu, et jusqu'à ce qu'on soit parvenu à égaliser dans un degré cette fin, ce milieu et ce commencement, on ne saurait atteindre la haute idée de l'harmonie qui transforme les humains, et les élève ravis aux sphères supérieures.

LE PAGE, à part. Pour peu que le discours continue, l'abbé s'envole.

DOÑA MARIA. Que vous en semble?

TOUS. C'est superbe.

PREMIÈRE DAME. Et comme il est joli et propret !

TOUS. Il est charmant.

DON CARLOS, entrant. Je regrette beaucoup d'avoir tant tardé à venir vous féliciter de votre mariage que je viens d'apprendre de votre époux lui-même, mon vieil ami.

DOÑA MARIA. Soyez le bienvenu, don Carlos. Où avez-vous laissé mon mari, je vous prie ?

DON CARLOS. Avec quelques parents qui lui arrivent de la province et qui ne tarderont pas à venir.

DOÑA MARIA. Chez moi ? ils seront fort attrapés. Je n'aime pas les hôtes, et si cet autre m'en amène, ils redescendront l'escalier quatre à quatre.

PREMIER CAVALIER. Chacun chez soi, rien de tel; c'est sagement pensé.

SECOND CAVALIER. Et des parents surtout.

DON CARLOS, à part. Comme tu t'enferres !

DOÑA MARIA. Je n'ai pas voulu écrire aux miens afin d'économiser jusqu'aux ports de lettres, pour leur annoncer mon mariage ; et ce sont pourtant d'autres gens que ceux-là, car enfin ma mère a un palais qui fait partie

d'un majorat aussi grand que Madrid, et un de mes oncles, outre un bénéfice, possède six ou sept maisons considérables.

DON CARLOS. Quel gros endroit ça fera !

DOÑA MARIA. Jugez un peu ; tous mes parents sont *hidalgos* pour le moins ; le plus pauvre a deux cents laquais.

LE PAGE, à part. L'autre jour, j'ai rencontré un voleur qui en avait tout autant. (Il sort.)

DON CARLOS. Señora, votre mère est veuve, je le suppose ?

DOÑA MARIA. Je le regrette assez ! non parce que cela lui fait perdre vingt mille ducats de revenu, mais parce que sans cela je n'eusse pas épousé un simple bourgeois. Mais quel remède? La sottise est faite, et il n'y a plus qu'à la cacher.

PREMIÈRE DAME. Voyez-vous cela, et on disait pourtant que tu étais de basse naissance.

SECONDE DAME. Il y a tant de gens qui vont à tort et à travers débitant le bien et le mal.

LE PAGE, rentrant. Señora, il y a là une bonne femme qui, si je ne l'eusse arrêtée, entrait ici, comme un âne dans un moulin.

DOÑA MARIA. Et qui est-elle ?

LE PAGE. Maria Martin.

DOÑA MARIA, à part. C'est ma mère ! cruel contretemps ! (Un peu troublée.) Dis-lui qu'elle revienne demain, quand le maître de la maison n'y sera pas.

LE PAGE. Je parie que c'est la femme du barbier. (Il sort.)

DOÑA MARIA. C'est une bonne vieille à qui je fais l'aumône de loin en loin.

LE PAGE, rentrant. Elle me dit de rentrer et de vous dire que c'est votre mère, qu'elle veut vous embrasser, et qu'elle vient avec votre sœur et Colas Morado.

DOÑA MARIA. La bonne plaisanterie ! Je sais qui c'est maintenant. Ce sont de pauvres gens de mon pays, et elle, je l'appelle ma mère, parce que, quand j'avais un an, elle me donnait à teter.

LE PAGE, à part. Celle-là, nous autres, nous ne l'avalons pas [1].

DOÑA MARIA. Répète-lui de revenir demain, comme je te l'ai déjà dit, et si elle insiste, dis-lui de ne pas remettre les pieds ici, que je n'aime pas les quémandeurs.

DON GIL entre avec les paysans.

DON GIL. Moi, c'est le contraire. Que Dieu vous garde ! rien ne m'irrite contre toi, comme de te voir désavouer par vanité celle qui t'a mise au monde.

TONILLA, l'embrassant. Marica, combien j'ai pleuré pour te voir !

COLAS, d'un ton sérieux. Vrai comme je suis chrétien, Marica, je n'aurais pas attendu cela de ce bon naturel que ton père t'avait donné.

LE PAGE, à part. Qu'est-ce qu'elle aura abandonné des vingt mille ducats pour l'entretien de la famille et les réparations du palais?

LA MÈRE MARIA. Ainsi tu ne me reconnais plus?

[1] Il y a ici un jeu de mot impossible à rendre. Le mot qui, en espagnol, rend cette expression familière, est précisément le même qui signifie teter (*N. du tr.*).

DOÑA MARIA. Si señora, et les bras ouverts et la bouche sur vos pieds, je vous demande pardon.

LA MÈRE MARIA. Je ne m'étonne pas de te voir honteuse de nous ; les pauvres, je le sais, ne font honneur à personne.

DOÑA MARIA. Je ne le regrette qu'à cause de ceux qui sont là à nous regarder et pour mon mari.

DON GIL. Moi je te remercie d'avoir reconnu ta faute, et pourvu que tu te corriges, tu verras comme je t'en tiendrai compte.

PREMIÈRE DAME. Ne le regrette pas à cause de nous ; si chacune amenait ici ses parents, on en verrait peut-être bien d'autres.

DON CARLOS. Il n'y a pas d'opprobre à naître humble, si ensuite la vertu le corrige.

DON GIL. Laissons-là ce sujet, et divertissons-nous. Je veux être une exception parmi les gendres et les beaux-frères.

LA MÈRE MARIA. Béni soit mon gendre ! qu'il est gai et gaillard !

DON GIL. Et bénie soit ma belle-mère, si, grâce à elle, je me trouve bien marié !

LA MÈRE MARIA. Regardez-nous tous trois moins comme des parents que comme les esclaves de votre bonté.

DOÑA MARIA, avec soumission. Je le serai plus que personne d'un mari si généreux, et s'il me permet de donner tout ce qu'il y a de trop dans la maison...

DON GIL. Je te comprends ; et dès aujourd'hui je me charge d'entretenir convenablement ton monde et de mettre notre mère à l'aise.

TOUS. Vive don Gil !

DON CARLOS. L'attendrissement est général.

DON GIL. Séchons ces larmes, et passons à la salle à manger ; ceux qui voudront bien nous y accompagner verront tout ce qu'on gagne à ouvrir les yeux, quand on reçoit la leçon avec humilité, et que l'on travaille à en faire son profit.

LES DAMES DANS L'EMBARRAS

(LAS DAMAS APURADAS)

PERSONNAGES

DOÑA JOAQUINA, maîtresse de maison.
DOÑA ROSA, DOÑA BELTRANA, DOÑA NARCISA, ses amies.
DON VENANCIO, DON ZACARIAS, cavaliers servants.
DON ANTOLIN, ami de toutes ces dames.
UN DOCTEUR.
JORGITO, page.
DOMINGO, domestique chargé d'aller au marché.

La scène est à Madrid.

Un salon avec des chaises.

JORGITO entre et prend d'un air de mauvaise humeur son chapeau et sa petite épée.

JORGITO. Cette diable de femme n'a d'autre pensée que de se divertir, et il faut qu'un homme se tue pour elle. Elle a demandé la voiture pour six heures, et il en est cinq. Qu'est-ce qui presse tant?

JOAQUINA *entrant*. Jorgito, tu as mis bien peu de temps

à revenir! Eh bien, que dit le marquis? qu'il va sur-le-champ m'envoyer sa voiture?

JORGITO. Eh! señora, vous venez à peine de me donner la commission. Comment pourrais-je être déjà revenu?

JOAQUINA. Animal, voilà trois minutes au moins que je t'ai commandé d'y aller. Faut-il plus de temps pour aller de San-Anton à la porte de Tolède et revenir avec la réponse? Je n'en ai jamais eu d'aussi lambin que toi.

JORGITO, à part. Ni moi une maîtresse d'un plus méchant caractère.

JOAQUINA. Qu'est-ce que tu grognes?

JORGITO. Rien. J'y vais tout de suite.

JOAQUINA. Tais-toi, j'entends...

JORGITO. Le bruit?...

JOAQUINA. La voiture est à la porte. Petite, donne-moi vite la casaque, les flacons, l'éventail, le mouchoir blanc, la bonbonnière...

JORGITO. Ne te presse pas tant, ma fille; je crois que la voiture a continué sans s'arrêter.

JOAQUINA. Non certainement; elle s'est arrêtée.

JORGITO. Bon! n'entendez-vous pas que le bruit va toujours s'éloignant?

JOAQUINA. De par tous les diables! il faut que pareille chose m'arrive! Voyons si tu sauras sur-le-champ m'amener une voiture. Mais prends-y garde, si tu ne m'en amènes pas, tu as ton congé sur l'heure même.

JORGITO. C'est bien. Il en sera ce qui pourra, la perte ne sera pas grande. (Il sort.)

JOAQUINA. A qui pourrai-je m'adresser encore? Gallego? Gallego? animal? Domingo[1]?

[1] Comme Domingo s'exprime en patois de Gallice, on nous dispensera de chercher à reproduire son patois. (*N. du Tr.*)

DOMINGO. Domingo? voilà. (Il entre.)

JOAQUINA. Tu entends que je t'appelle, et tu ne réponds pas?

DOMINGO. Je n'étais pas bien loin, et au premier domingo je suis venu. Les autres noms, je ne les entends pas. Des Gallegos et des animaux, il y en a tant, et je ne veux pas, si ce n'est pas moi qu'on appelle, me fatiguer à courir.

JOAQUINA. Écoute.

DOMINGO. Pour entendre, j'entends, señora.

JOAQUINA. Sauras-tu bien faire une commission?

DOMINGO. Mettez-moi ça par écrit en grosses lettres. J'épelle tant bien que mal, et en quatre ou cinq jours, si ce n'est pas bien long, je pourrai l'apprendre.

JOAQUIÑA. Et à quoi te sert ta mémoire, butor?

DOMINGO. Ma mémoire? Pour ce qui est de la mémoire, j'en ai peu; de l'entendement, poür ça oui, grâce à Dieu, on n'est pas trop bête dans la famille, et tous sont comme moi, un peu plus un peu moins.

JOAQUINA. Tu connais la rue d'Atocha?

DOMINGO. N'est-ce pas celle qui vient des Mustenses et qui va aux Recollets?

JOAQUINA. Non, animal. Tu connais le marché?...

DOMINGO. Le marché? oui. C'est la première chose que m'ont enseignée mes cousins; comme c'est là qu'est le Commerce.

JOAQUINA. Est-ce qu'il n'y a pas là une longue rue qui descend droit au Prado?

DOMINGO. Une qui commence où l'on met les gens qu'on arrête, et qui finit à l'hôpital où l'on guérit les malades?

JOAQUINA. Oui.

DOMINGO. Alors, je sais, et j'y vais.

JOAQUINA. Et qu'y vas-tu faire, âne que tu es?

DOMINGO. Ce que vous me dites. Je ferai la commission à la rue d'Atocha, et je m'en reviens.

JOAQUINA. N'y pensons plus, et que le ciel te confonde! (Elle prête l'oreille.) Ah! la voiture! je l'ai échappé belle. Dis que la voiture approche, et que je descends. Je crois qu'on frappe, regarde qui c'est.

DOMINGO. La voiture sans doute. (A part.) Quelles bêtes de somme chargées d'argent et de soie nous avons souvent pour maîtres! (Il sort.)

JOAQUINA. J'excuse à présent les jeunes filles qui prennent de vieux galants à cause de leur voiture; sans une voiture, pas de projets possibles.

Entrent en costume de petit-maître DON ANTOLIN et DON VENANCIO.

LES DEUX. Señora, à vos pieds.

VENANCIO. Vous ne direz pas, ou vous auriez tort de le dire, que nous ne sommes pas les premiers qui se soient offerts pour vous accompagner dans vos visites.

ANTOLIN. Trêve de mensonges, vous savez que je ne sais pas flatter. Ce n'est pas là le motif qui nous amène, mon ami et moi.

JOAQUINA. Je ne suis pas d'humeur à entendre plaider. Quel que soit le motif qui vous amène, je vous sais gré de la visite, parce qu'il est tard et que de deux carrosses d'amis que j'attendais aucun n'est venu. Allons dans le vôtre; au retour, nous en aurons peut-être par douzaines.

VENANCIO. Notre carrosse? par pure compassion de nous voir blottis sous une porte cochère, habillés comme vous voyez, avec l'averse qui tombait, et non

sans se faire prier, don Fulgencio nous a fait la charité de nous verser ici en passant.

ANTOLIN. Et pour arriver au deuil[1], au moins la tête et les pieds propres, comme il convient en pareil cas, nous venions vous demander passage. Voilà le bel hommage dont parlait Venancio.

JOAQUINA. S'il a menti ou non, il m'importe peu. Ce qui importe, ce sont les fautes que j'ai à me reprocher.

JORGITO entre. Enfin, Dieu soit loué, señora!

JOAQUINA. La voiture est en bas?

JORGITO. Ce n'est pas cela. Mais j'ai rencontré le laquais du marquis, et il est inutile que j'y aille.

JOAQUINA. Que t'a-t-il dit?

JORGITO. Que Sa Seigneurie a prêté son carrosse, cette après-midi, pour un baptême. Il a dû reconduire la marraine à Getafe[2], et il n'est pas revenu.

VENANCIO. Voilà encore une fatalité singulière!

JOAQUINA. Ce qu'il y a de cruel, c'est que je me trouve dans cette passe ridicule, quand j'ai à ma disposition tous les équipages de Madrid.

JORGITO. Je ne vois d'autre remède que de prendre un fiacre.

ANTOLIN, à part. J'offre trois messes aux âmes du purgatoire, si elles me donnent la joie de la voir rester sur ses jambes.

JOAQUINA. Jorgito, va-t'en chez le conseiller en face, et prie-le de me prêter sa voiture pour un instant; je l'avais oublié.

[1] *El duelo*. Les parents d'un mort reçoivent leurs amis et connaissances en grande étiquette, pendant les trois jours qui suivent les funérailles. (*N. du Tr.*)

[2] Getafe est une petite ville à deux lieues de Madrid. (*N. du tr.*)

JORGITO. J'y vais. (Il sort.)

JOAQUINA. J'ai encore une autre ressource. Domingo? si je m'en mêle, j'aurai ici quarante voitures en un moment.

ANTOLIN. Qu'il en vienne une seulement, nous nous en contenterons.

DOMINGO entre. Irais-je à la rue d'Atocha, oui ou non?

JOAQUINA. Non, c'est trop loin. Cours chez le médecin de la maison, et dis-lui de m'envoyer sur-le-champ sa berline. Elle est petite, mais nous saurons nous arranger.

DOMINGO. Chez le docteur?

JOAQUINA. Oui.

DOMINGO. J'y vais. (Il sort, puis revient.) Et y aura-t-il quelque drogue à rapporter de la pharmacie?

JOAQUINA. Que veux-tu parier que je te coiffe la tête avec une chaise?

DOMINGO. En toute chose, j'aime mieux me tromper que demander, c'est le précepte du sage. (Il sort.)

ANTOLIN. Señora doña Joaquina, savez-vous le fameux conte de la novia de Tarancon?

JOAQUINA. Parions que je vous fends la tête, ou que je vous dépeigne.

ANTOLIN. S'il n'y a pas de voiture, va pour le dernier; mais s'il y en a une, je préfère l'autre.

JOAQUINA. J'entends une voiture.

VOIX DERRIÈRE LE THÉATRE. Arrête, arrête!

VENANCIO. Allons, reprenez votre respiration, nous voici hors d'affaire.

JOAQUINA. Atteignez-moi ce miroir, que je voie si je suis bien.

VENANCIO. Parfaite.

JOAQUINA. J'ai passé un si cruel moment, qu'il est sur-

prenant que je ne me sois pas décoiffée. Mais Jacinto mon perruquier, voilà un homme !

Entrent DOÑA ROSA, DOÑA BELTRANA y DOÑA NARCISA, avec DON ZACARIAS, tout dépeigné, portant des bottines et une casaque.

ROSA. D'un peu plus, ma chère, nous arrivions après le goûter, ou nous ne partions pas, faute de voiture.

NARCISA. S'il s'était fait attendre un moment de plus, je déclare que j'allais me déshabiller.

ANTOLIN. On n'était pas ici dans un moindre embarras.

BELTRANA. Il n'est pas tard, pour nous tant presser, il n'est que six heures.

NARCISA, C'est que j'aime à m'asseoir dans un coin, et de là, quand je n'ai pas de galant pour me divertir, à observer tout ce qui se fait de bien et de mal.

JOAQUINA. Quel enfantillage !

ROSA. Quant à moi, mes chéries, j'ai dans la tête tout un complot pour cette nuit, et je me promets de faire enrager Tomasa.

VENANCIO. Ce sera difficile, si elle a six galants à ses trousses.

ROSA. J'en ai loué douze et plus vauriens les uns que les autres, dont je compte me servir ce soir, pour la faire enrager : trois abbés, trois Américains, trois marquis ou comtes, et trois Cadets de sucre d'orge. Ce soir vous me verrez jouer d'une batterie nouvelle.

BELTRANA. Je gage que la voiture s'en va.

LES QUATRE. Voilà qui serait bon, par exemple.

ANTOLIN. Qu'est-ce que je donnerais pour cela ?

ZACARIAS. Je tuerais plutôt le cocher. Avec cela que j'ai un joli caractère !

JOAQUINA. Où va-t-il? Venez par ici. Qu'il n'aille pas nous mettre le cocher de mauvaise humeur.

ANTOLIN. A qui est-il?

ROSA. C'est une voiture que Zacarias a ramenée, tout courant, du théâtre, et pour que tu n'ailles pas dire ensuite que nous allons sans toi, après ce qui a été convenu hier soir...

ANTOLIN. Hé bien le voilà parti. Écoute plutôt le bruit des roues.

ZACARIAS, rentrant suffoqué de rage et la tête nue. Messieurs et mesdames, retenez-moi; si je redescends, je fais un mauvais coup.

TOUS. Comment?

ZACARIAS Il n'y a pas eu moyen de le retenir, malgré tout ce que j'ai pu faire. Il dit que son maître sort avant le sainète.

LES QUATRE. Et dites-moi; vous ne lui avez pas fendu la tête?

VENANCIO. Tu ne lui as pas donné cent coups de bâton?

ZACARIAS. J'ai fait plus encore.

TOUS. Quoi?

ZACARIAS. Je ne lui ai pas donné son pourboire, que je tenais tout prêt dans ce papier.

ANTOLIN. Combien y a-t-il?

ZACARIAS. Deux réaux en monnaie neuve?

VENANCIO Vous voilà dans un bel état!

ROSA. Et quels hommes voyant quatre dames dans l'embarras, quand le ciel se fondrait en eau, et quand les ruisseaux leur arriveraient jusqu'au cou, ne s'empresseraient d'aller leur chercher un carrosse?

JOAQUINA. Fût-ce le char du soleil, s'il n'y en a pas d'autre.

VENANCIO. C'est bien dit. Camarades, nous voilà engagés d'honneur. Partageons Madrid en deux parties égales ; prenez, si vous voulez, le côté de l'Orient ; moi d'un pied léger je parcourrai celui de l'Occident, et en bons chevaliers errants, jurons à ces dames de revenir en voiture ou morts.

ZACARIAS. A la bonne heure !

LES DEUX. Eh bien ! partons. (Il sortent.)

ANTOLIN. Bon voyage ! moi je reste ici pour consoler ces dames.

BELTRANA. Antolin, je n'aurais jamais cru que vous fussiez si mal élevé.

ANTOLIN. Je suis très-fatigué. (Il s'assied.)

NARCISA. Qui peut résister à un pareil exemple ?

ANTOLIN. Celui qui a reçu la leçon de l'expérience. Toute ma vie vous m'avez fait enrager ; je m'amuse à mon tour de vous voir enrager aussi.

LES QUATRE. Nous enragerions pour si peu?

ANTOLIN. C'est bien quelque chose!

JOAQUINA. J'ai envie de chanter, tant je suis indifférente à ce qui nous arrive.

BELTRANA, à part entre elles. Chante, Joaquina.

ROSA. Chante, ne fût-ce que pour faire endêver ce mauvais plaisant.

JOAQUINA. Mais c'est que j'enrage.

ANTOLIN. Il y a conseil secret?

LES QUATRE. Que vous importe?

ANTOLIN. Si, par hasard, l'ayuntamiento avait besoin d'un assesseur, je vous offre mes avis.

JOAQUINA. Que chanterai-je? Voilà seulement ce qui m'embarrasse.

ANTOLIN. Vous avez fait votre choix?

JOAQUINA. Parfaitement; c'est une bluette italienne. Excusez-moi si ma mémoire ne me sert pas bien. La voici toujours.

ANTOLIN. Chantez et amusez-nous.

LES QUATRE. Silence!

(JOAQUINA chante un air à son choix.)

ANTOLIN. Vival, et chacune à son tour.

JORGITO, entrant. Señora?

JOAQUINA. Eh bien, qu'y a-t-il?

JORGITO. Le voisin n'a pas plutôt ouï mon message qu'il a ordonné d'atteler.

LES QUATRE. Vive le voisin!

JORGITO. Mais le plaisant, c'est que, morts ou vivants, on ne trouve aucun des cochers.

ANTOLIN, raillant. Vive le voisin!

BELTRANA. Si une bonne fois nous nous mettons en colère, c'est sur vous que nous nous vengerons.

ANTOLIN. Peu m'importe, je suis fait à ces coups de la fortune.

NARCISA. Chères amies, je commence à croire que Dieu ne veut pas que nous allions à la réunion. Qui sait? quelque malheur nous y attendait peut-être.

JOAQUINA. Quelle pensée! Il n'y a de malheur dans les bals que pour les voiles et les éventails.

ANTOLIN. Voilà tout?

ROSA. Allez-vous-en à tous les diables!

Entrent D. VENANCIO et D. ZACARIAS.

LES DEUX. Jésus! quelle mort!

BELTRANA. Dieu soit loué! nous aurons enfin une voiture.

VENANCIO. Il n'y en a aucune à la porte.

JOAQUINA. Et qu'est-ce que vous nous aviez promis?

VENANCIO. De revenir morts ou vainqueurs ; nous revenons morts de honte.

JOAQUINA. Regarde qui frappe.

JORGITO. Ce ne peut être que le *gallego*. (Il sort.)

VENANCIO. Si j'avais une voiture, du diable si je la prêtais même à mon père.

ZACARIAS. J'aimerais mieux être mort que de me voir à pareille fête.

NARCISA. Ils ne vous font pas pitié?

ROSA. A moi? Tu te figures que je le crois?

LES DEUX. Patience.

JORGITO, entrant. Voici le domestique de doña...

JOAQUINA. De qui? imbécile.

JORGITO. De la maîtresse de la maison où l'on danse; il dit qu'on est en peine de vous; que c'est le moment de servir les rafraîchissements, et s'il faut vous attendre ou non.

JOAQUINA. Que répondrons-nous?

ROSA. Deux mots : qu'on nous envoie une voiture et qu'on nous attende un moment.

NARCISA. Pas si vite, chères amies. L'histoire sera colportée de bouche en bouche dans le salon, et on se moquera de nous.

JOAQUINA. Celle-ci parle d'or. Comme on ferait des gorges-chaudes de nous voir dans cet état!

ROSA. Alors, mes enfants, il n'y a pas d'autre remède. Dis-lui qu'il réponde à sa maîtresse que nous allions précisément lui faire dire, à l'heure même, qu'au moment où nous étions tout habillées et la voiture attendant à la porte, Joaquina a eu une attaque de nerfs si violente

qu'on a appelé le médecin et qu'aucune de nous trois n'a le courage de la quitter.

ANTOLIN. Et qu'il dise aux douze galants de la señora qu'elle les tient quittes pour aujourd'hui.

DOMINGO, *entrant.* Voici le docteur, señora.

ROSA. Il arrive fort à propos; au moins le page l'aura vu.

JOAQUINA. Petit, attends; il y a peut-être un moyen.

LE DOCTEUR, *entrant avec son manteau, sa robe de chambre et son bonnet.* Voilà une belle heure pour faire appeler un médecin sans lui envoyer une voiture, quand il pleut à verse! Qui est malade ici? Faisons vite.

JOAQUINA. Vous êtes venu à pied?

LE DOCTEUR. Et en enrageant.

JORGITO. Je pense que je puis dépêcher l'autre.

ANTOLIN. Oui.

JOAQUINA. Et que venez-vous faire ici?

LE DOCTEUR. Voilà qui est fort! Ne m'avez-vous pas envoyé quérir en toute hâte?

JOAQUINA. Moi? C'était votre voiture que je voulais; et je vous la demande encore, si vous voulez bien me la prêter.

LE DOCTEUR. Señora, les médecins ne prêtent leur voiture à personne; c'est un engagement qu'ils prennent; et en outre, j'ai une mule récemment tondue, et vous voyez comment est le temps. Quand je ne m'en sers pas moi-même pour éviter que la pauvre bête ne prenne la morve, voyez si je puis vous complaire.

LES QUATRE. Alors, pourquoi êtes-vous venu?

ANTOLIN. Il n'est pas venu pour rien; parlons clairement. Je vous aime, señoras, et je pense qu'il est néces-

saire de vous saigner, parce que le saisissement a été terrible, et j'ai peur que vous n'étouffiez.

JOAQUINA à Domingo. Animal, que t'ai-je dit?

DOMINGO. D'aller tout courant chercher le docteur et de ne rien rapporter de la pharmacie. J'ai vu le moment qu'il me faudrait l'apporter sur mon dos, parce que, la nuit, ils sont tous fourbus.

ANTOLIN. Allons, seigneur don Damian, faites quelque chose pour ces dames.

LE DOCTEUR. Tout ce qu'elles voudront, mais qu'on ne me parle pas de ma voiture. Voilà quinze jours que je payai trois cents doublons une paire de mules. L'une est toute nue, comme je vous l'ai dit, et il ne faut pas d'ailleurs que je donne le mauvais exemple.

JOAQUINA. Alors, allez vous promener.

NARCISA. Et à quoi allons-nous passer la soirée?

JOAQUINA. A danser et à chanter tant que nous pourrons ; et quand il sera l'heure, nous souperons avec le gibier et les sucreries que j'avais préparées pour les envoyer au docteur, le jour de Noël ; mon *gallego* n'a pas non plus de casaque pour lui porter tout cela, et vous voyez comment est le temps.

LE DOCTEUR. Ah ! c'est à moi que vous en voulez? C'est bien. J'ai ma vengeance toute prête en main. Je ne vous dispense ni d'une messe, ni d'un jeûne, quand je vous verrais à la mort ; et je vous jure que ce carême, dussiez-vous crever de vapeurs, je ne vous nourris que de morue. (Il sort.)

JOAQUINA. En le caressant un peu...

VENANCIO. Allons, messieurs, trêve aux disputes et qu'on se divertisse.

ROSA. Allons, puisqu'il y a ici des instruments et des

mains qui savent s'en servir, commençons par une contredanse.

JOAQUINA. Réglez-la vous-même; pendant que je m'habille et me prépare pour un autre ballet.

TOUTES. Mais on a besoin de toi.

JOAQUINA. Quelqu'un prendra ma place[1] ; et en attendant, continuez vous autres, pendant que je dispose ailleurs certaine pastorale qui doit terminer l'intermède.

ANTOLIN. Allez vous préparer ; et nous, mettons-nous à danser, pour voir si avec un peu de musique, un peu de danse et quelques vers, bons ou mauvais...

TOUS. Nous parvenons à contenter l'auditoire.

[1] Il semble qu'ici ce ne soient plus les personnes du sainète qui parlent, mais les comédiens eux-mêmes qui annoncent au public le ballet qui va suivre.

L'EAU D'OUBLI

(LAS BOTELLAS DEL OLVIDO)

PERSONNAGES

ANTONIO.	JACOBO.
PEDRO.	PEDRO.
ANASTASIO.	DOROTEA.
ANDRES.	INEZ.
JUAN.	UN ALCADE.

Le théâtre représente une rue. ANTONIO paraît, avec un manteau de petit-maître.

ANTONIO. Il ne reste pas un coin de rue dans Madrid où je n'aie collé une affiche. Dieu veuille maintenant que mon idée marche bien. Si je puis seulement la faire durer une semaine, je suis content; et durât-elle moins encore, le pire qui me puisse arriver, c'est de passer dans Madrid pour un mauvais plaisant ou pour un fourbe, et je m'en consolerai, en pensant que je ne suis pas le seul. L'invention est délicieuse, et si elle prend, je ne me change, au bout d'un mois passé à Madrid, pour aucun des inventeurs qui ait été, qui sera ou qui soit présentement dans le royaume.

PEDRO, paraissant. Quelle faim pourrait égaler la faim

que j'ai? Je ne puis l'égaler moi-même, et c'est assez dire.

ANTONIO. Pays?

PEDRO. Je ne te connais pas.

ANTONIO. Regarde-moi bien.

PEDRO Antoñuelo?

ANTONIO. Moi-même. Tu ne me reconnais donc plus?

PEDRO. Qu'y a-t-il d'étonnant, quand je retrouve si bien vêtu celui qu'hier j'ai laissé sans chemise?

ANTONIO. Et ça te surprend?

PEDRO. Beaucoup. Voyons, compère, il y a donc un secret pour passer si vite de la misère à la prospérité? J'en sais plus long que toi. Quand je suis venu céans, j'avais la bourse mieux garnie, j'ai de meilleures protections, et à l'heure qu'il est, je n'ai pas de quoi dîner, ni culotte à mettre en place de celle-ci.

ANTONIO. Je n'ai aucun secret; mais, cher ami, j'ai découvert certaines ressources.

PEDRO. Lesquelles?

ANTONIO. La première, flatter.

PEDRO. Bassesse.

ANTONIO. Mentir.

PEDRO. Infamie.

ANTONIO. Jeter aux chiens le qu'en dira-t-on, et dire et faire tout ce qui rapporte des écus.

PEDRO. Tout cela ne vaut rien.

ANTONIO. Et vaut-il mieux mourir de faim?

PEDRO. Pas davantage.

ANTONIO. Moi, je vois peu de différence entre les deux pour un solliciteur qui n'est pas en fonds de patience.

PEDRO. Mais toi, es-tu plus avancé que moi?

ANTONIO. Non, mais j'espère que je vais devenir riche.

PEDRO. De quelle manière ?

ANTONIO. Me garderas-tu le secret ?

PEDRO. Oui, et avec le secret l'argent qu'il te rapportera.

ANTONIO. Et tu promets de m'aider de ta personne et de ton esprit?

PEDRO. Est-ce chose nuisible au prochain ?

ANTONIO. Rien de semblable.

PEDRO. Chose contraire aux lois, à la religion, au gouvernement ?

ANTONIO. Pas davantage.

PEDRO. Et cela nous vaudra de l'argent ?

ANTONIO. Beaucoup d'argent.

PEDRO. Alors c'est dit.

ANTONIO. Tu sais qu'il existe à Madrid, comme dans toutes les grandes villes, des esprits qui aiment le nouveau, et qu'il y en a beaucoup, dans le nombre, qui à leur argent préfèrent n'importe quelle nouveauté?

PEDRO. Je le sais.

ANTONIO. Eh bien ! je me suis promis de bien dîner si je puis, et de me donner un peu de bon temps à leurs dépens.

PEDRO. Comment?

ANTONIO. Lis cette affiche, et ensuite nous en parlerons.

PEDRO, lisant. « Le seigneur Beltran Chanfeon qui de « son voyage aux enfers a rapporté sur son dos dix « tonnes de l'eau du Léthé, est arrivé dans cette illus- « tre et magnifique ville, après avoir parcouru le « monde entier au galop, et avoir montré tout ce qu'il

« sait faire à la cour du roi des nègres. Il est descendu « rue de Cabestreros, n° 3,000, au rez-de-chaussée. « Son cabinet sera ouvert à toute heure, et il prévient « le public qu'il débitera à juste prix des bouteilles de « cette eau, l'unique remède qui puisse faire oublier à « chacun, dès qu'il en a bu, ce qui le chagrine en de- « dans et lui ôte souvent le sommeil. » (S'adressant à Antonio.) Quelle est cette eau ? de l'eau de puits?

ANTONIO. Non, de la fontaine du *Berro* [1] pour ne pas leur donner la colique en échange de leur argent.

PEDRO. Et qui en achètera?

ANTONIO. Une foule de gens; surtout, mon cher, quand, dès demain, j'aurai dans ma boutique deux garçons de bonne humeur pour me servir d'aides.

PEDRO. Le diable de projet! il est original.

ANTONIO. Non, nous voyons tous les jours beaucoup de ces inventions, et celle-ci a cela de bon qu'elle ne peut faire de mal à personne, si elle ne fait pas de bien.

PEDRO. Et si je t'aide et que le poisson morde, nous partagerons?

ANTONIO. Oui.

PEDRO. Encore un mot. Pourquoi dis-tu que tu es étranger, quand tu ne parles que le castillan?

ANTONIO. Je me sauve en disant que j'avale une de mes bouteilles dans chaque pays où j'arrive, et que je ne me souviens plus que de la langue de ce pays.

PEDRO. Bravo! Allons voir un peu là-bas ce que produit le stratagème.

[1] C'est encore la meilleure eau que l'on boive à Madrid, malgré les travaux récents que l'on a faits pour y amener le Lozoya (*N. du tr.*).

JUAN entre et se met à lire l'affiche

ANTONIO. Voilà les gens qui commencent à ouvrir de grands yeux.

PEDRO. Toutes les exclamations qu'ils font!

JUAN. Un fameux remède! si c'est vrai, c'est superbe.

ANTONIO. Allons à la maison, tu verras avec quel art j'ai disposé les choses. (Ils sortent.)

PEPA, entrant. C'est l'affiche des taureaux que vous lisez-là?

JUAN. Non, señora. Ce sont de nouvelles eaux qu'on a découvertes, et avec lesquelles chacun oublie ce qu'il veut.

PEPA. Alors je vais de ce pas en acheter un demi-litre, ayant bien des choses à oublier.

JUAN. Il faut que je m'en applique aussi un flacon, pour voir si je parviens à oublier tout le passé; et vie nouvelle!

PEPA. J'en veux boire aussi à crever, ne fût-ce que pour oublier mon galant.

JUAN. Y allons-nous?

PEPA. Allons voir ce qu'il y a de vrai. (Ils sortent.)

Une boutique, et sur un comptoir des bouteilles et des flacons. ANTONIO et PEDRO allant et venant.

ANASTASIO. Quel est ici le maître?

ANTONIO. Moi.

ANASTASIO. Et combien vendez-vous cela?

ANTONIO. Pas cher. Chaque bouteille d'un litre, deux piastres.

ANASTASIO. Donnez-m'en quatre; j'ai à oublier bien

des choses. Je suis un titré d'hier, et je veux voir si ,en buvant de cette eau, j'oublie ce qu'ont été mes pères.

ANTONIO. Et qu'est-ce qu'ils ont été ?

ANASTASIO. Alguacils. Des bouteilles, des bouteilles. J'ai des dégoûts à oublier... Avant-hier, mon cocher, parce que j'ai voulu le rosser un peu, a bien eu l'audace de me dire que son père et le mien ont été, dans les Asturies, camarades et parents.

ANTONIO. D'après cela, ce n'est pas vous qui devez boire.

ANASTASIO. Qui donc?

ANTONIO. Qui ? mais le cocher.

PEDRO. Non, non, c'est Votre Seigneurie qui doit boire ; et si vous parvenez à oublier que vous êtes marquis, vous verrez comme tout le monde oubliera vite le hasard qui vous a donné ce titre.

ANASTASIO. Prenez, je paye le conseil avec plus de plaisir que l'eau. (Il sort.)

ANTONIO. Voici deux dames qui viennent.

Entrent INEZ et DOROTEA.

INEZ. Le ciel aurait-il assez pitié de moi pour me faire trouver dans ces eaux un remède qui m'aide à oublier mon époux ?

PEDRO. Serait-il mort, señora ?

INEZ. S'il était mort, aurais-je recours à cet artifice ? En deux jours de veuvage, je l'eusse oublié plus vite qu'avec votre eau.

PEDRO. Ainsi vous voulez l'oublier vivant ?

INEZ. C'est cela même.

ANTONIO. Quoi donc, vous l'aimez à ce point?

INEZ. A ce point que je ne vis ni ne dors.

PEDRO. Quel est donc le pays où les maris sont si follement aimés de leurs femmes? Ici les femmes n'ont pas ce défaut.

INEZ. C'est pour cela que je veux l'oublier, parce que mes amies ne cessent de se moquer de moi.

ANTONIO. Et elles ont mille fois raison.

INEZ. Elles disent que je suis sotte, et que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas l'amour des jolies femmes.

DOROTEA. Bien dit ; des morceaux aussi délicats ne sont pas faits pour de pareils animaux.

INEZ. Au nom du ciel, donnez-moi de votre eau.

ANTONIO. De l'eau, et par-dessus le marché, un secret qui vaut encore mieux.

INEZ. Et c'est?

ANTONIO. De vous souvenir toujours, en le voyant, qu'il est votre mari ; vous verrez comme vous l'oublierez vite ; nombre de femmes ne s'y prennent pas autrement.

DOROTEA. Servez-moi sans tarder, monsieur. Je préfère à tout ma liberté, sans compter que tous s'éloignent de moi, en disant qu'ils me trouvent un défaut.

ANTONIO. Et ce défaut?

DOROTEA. A les entendre, j'aurais sept langues.

PEDRO. Et ils n'ont pas tort. Il y a telle femme qui en a déjà trop avec moins de la moitié de celle qu'elle a.

DOROTEA. Ils ajoutent que je mens toujours, et je veux me gorger de cette eau, afin d'en oublier complétement l'usage de la parole.

ANTONIO. Et vous ne sauriez imaginer un moyen de vous taire sans boire?

DOROTEA. Et comment me taire, quand je vois tant d'hommes se tuer pour acquérir des honneurs et encore des honneurs, et les femmes vendre le leur pour des gourmandises, des parures, des passe-temps? Comment me taire, quand je sais que cette face grave et sérieuse de Bélarda est pur artifice pour vendre plus cher ses faveurs à l'avocat? Comment me taire, quand j'entends la veuve de Léonido dire qu'elle aura dix-neuf ans en janvier, et quand je sais qu'il y en a vingt que Léonido est mort? Puis-je souffrir que Jorge soit tenu pour un homme juste et bon, quand je sais qu'il ne rencontre pas une jeune fille sans lui faire une agacerie? Impossible que je me taise, si je n'oublie tout cela.

PEDRO. Celle-ci a besoin de boire à tous ses repas.

PEPA, entrant. Dites-moi, en buvant de cette eau, oublierai-je que je suis femme? Je voudrais être homme.

ANTONIO. Ah! si le ciel le voulait ainsi, je ne demanderais pas d'autre lot que mon remède.

JACOBO, entrant. Savez-vous si, en buvant de cette eau, je pourrais devenir femme?

ANTONIO. En voilà d'une autre! Je n'ai jamais vu un pareil caprice.

PEPA. Pas si neuf. Je sais bon nombre d'hommes qui voudraient être femmes, rien que par curiosité.

JACOBO. Moi le premier peut-être.

PEPA. Oh! si j'étais homme, quel homme je ferais!

JACOBO. Ah! si j'étais femme, comme je mettrais le temps à profit!

PEPA. Je ferais en tout le contraire de ce qu'ils font.

JACOBO. Je ferais, en fait d'intrigues, plus que toutes ensemble.

PEPA. Je m'arrangerais de telle manière...

ANTONIO. A quoi bon tout cela, puisque cette eau n'a pas la vertu de produire un tel miracle?

JACOBO. Et je ne pourrai parvenir à oublier du moins qu'il y a des filles dans le monde?

PEDRO. Ceci est plus facile; il ne faut que boire ici l'eau et aller ensuite la digérer dans un désert.

PEPA. Et moi je ne pourrai me changer en homme?

ANTONIO. Non.

PEPA. Alors je n'en veux pas. Car pour rester femme, je sais tout ce qu'il faut savoir.

TOUS. Et que savez-vous?

PEPA. Mentir, pleurer et jouer de la prunelle. (Elle sort.)

JACOBO. Donnez-moi toujours deux bouteilles pour ma femme et pour mes filles, car, à défaut d'autre chose, je verrai si je puis obtenir qu'elles oublient la rue Mayor, la loterie, le Prado, la boutique du confiseur et les réunions de plaisir. Il me faut encore une bouteille d'eau à répandre parmi mes créanciers, pour voir si avec cela ils oublient le chemin de ma maison.

ANDRES, entrant. Votre eau m'aidera-t-elle à oublier les services que j'ai reçus de mes amis? Je m'ennuie de les voir, maintenant que je n'ai plus besoin d'eux, et d'avoir à continuer des relations avec eux.

ANTONIO. Non, monsieur. S'il nous fallait la répandre parmi les ingrats, tout le fleuve d'oubli serait en deux jours absorbé dans Madrid, et tous les malades ne seraient pas guéris.

ANDRES. Très-bien. Mais j'ai encore une chose à vous demander. Cette eau pourrait-elle servir à faire oublier l'ignorance?

PEDRO. Oui, monsieur, buvez-en seulement un demi-verre, et vous sentirez bientôt s'éveiller votre intelligence.

ANDRES. Voyons. (Il boit.)

TOUS. Que vous en semble? Est-elle bonne?

ANDRES. Mais oui, je me sens déjà un demi-savant, et elle me donne assez de nausées pour que je vous dise ce que j'en pense.

ANTONIO. Au nom du ciel, buvez jusqu'à ce que vous deveniez, si faire se peut, un savant complet, car un demi-savant est bien la plus grande bête de l'univers.

QUELQUES CHALANDS. Donnez-moi mes bouteilles.

D'AUTRES. Et les miennes?

DOROTEA. Je suis venue la première.

Survient l'ALCADE avec ses agents.

L'ALCADE. Qu'est-ce ceci?

JUAN. Une eau qui est un prodige!

L'ALCADE. Et avez-vous une permission, un privilége pour la vendre publiquement? Ce voyage, ce fleuve Léthé, qu'est-ce que tout cela veut dire?

ANTONIO Que vous importe à vous?

L'ALCADE. Je suis la justice.

PEDRO. Ne nous embourbons pas.

ANTONIO. Avais-je tort de te dire, imposteur, qu'à Madrid on n'est pas si bête?

PEDRO. Et qui donc m'a mis là dedans, si ce n'est toi?

L'ALCADE. En prison d'abord, là tout s'expliquera.

ANTONIO. Seigneur Alcade, tout notre crime est d'avoir prêté une vertu imaginaire à cette eau qui est parfaitement pure et de la source du Berro, afin de

connaître quelques-uns des imbéciles qui abondent dans Madrid, à présent comme toujours.

TOUS. Et tu nous dis cela en face?

L'ALCADE. Ma foi, messieurs, si c'est là tout le crime, je ne veux pas leur chercher un autre châtiment que celui que choisiront ceux-là mêmes dont on s'est moqué.

LES HOMMES. Quelques coups de pieds.

LES FEMMES. Videz leurs tonneaux.

L'ALCADE. Pas de bruit. C'est assez. Je ne suis pas autrement fâché que les niais et les gens crédules aient reçu une petite leçon.

ANTONIO. La mystification ne sera pas complète. Car je m'offre à les divertir, en faisant danser devant eux une dame qui tient prêtes, ici derrière, de jolies boleras.

TOUS. Bravo ! bravo ! bien ! bien !

ANTONIO. Afin que chacun oublie quelque chose de ses chagrins.

TOUS. Et que l'auditoire nous pardonne nos fautes.

LES SEIGNEURIES A LA MODE[1]

(LAS SEÑORIAS DE MODA)

PERSONNAGES

ÉLISA, LAURA, CELIA, } petites-maîtresses.
DEUX SERVANTES.
DEUX PAGES.
DON LORENZO, gentilhomme de Madrid.
DON FABRICIO, gentilhomme de Madrid.
DON ANSELMO, hidalgo de la vieille Castille.
CLARA, jeune fille sans emploi.
DEUX MARCHANDS.
DEUX TAILLEURS.

La scène est à Madrid.

Un salon dans la maison d'ÉLISA.

Entrent ELISA et les DEUX SERVANTES.

ÉLISA. Tâche que le goûter soit servi comme je l'ai ordonné, et que tout soit prêt à la minute, quand nous passerons à la salle à manger pour nous rafraîchir. Je n'attends que deux amies, mais elles regardent si minutieusement aux moindres détails, que chaque fois

[1] Ce titre s'explique de lui-même dans le courant de la pièce. Elle roule tout entière sur les prétentions de certaines dames au titre de Seigneurie. Les différents titres, en Espagne, sont gradués sur l'emploi, la dignité ou les décorations de chacun (*N. du tr.*).

qu'elles viennent chez moi je suis charmée de leur visite, mais je la redoute.

PREMIÈRE SERVANTE. Surtout quand elles ont été invitées, car on ne peut alors s'excuser sur l'imprévu.

DEUXIÈME SERVANTE. Votre Seigneurie peut être sûre que nous ferons de notre mieux.

ÉLISA. Autrement vous auriez à vous en repentir.

PREMIER PAGE, entrant. Señora, les marchands et le tailleur m'ont répondu qu'ils viendraient sans faute après cinq heures.

ÉLISA. Alors cours vite chez la mère Pepa, la repasseuse, et dis-lui de m'envoyer sans retard cette merveilleuse servante; je veux avoir l'approbation de mes amies, et la faire voir à la personne qui doit l'accompagner en Castille.

PREMIÈRE SERVANTE. Il est donc vrai que Votre Seigneurie fait son affaire de toutes les commissions dont l'a chargée don Alberto, depuis Palencia.

ÉLISA. Outre que je devais le faire, parce qu'il m'en prie, la parenté me faisait un devoir de le satisfaire.

LE PAGE. Et si elle est au logis, dois-je l'accompagner ici?

ÉLISA. Sans doute, et lui dire en même temps ce qu'est ma maison, son état et le rang de tous ceux qui la fréquentent, et que, du plus au moins, telle est la maison de mon cousin en Castille.

PREMIER PAGE. J'y vais; aux pieds de Votre Seigneurie.

(Le page sort.)

ÉLISA. Tâche de bien t'acquitter de ta commission et lestement.

DEUXIÈME PAGE, entrant. Les señoras doña Laura et doña Celia...

ÉLISA. Mais, imbécile, que ne leur dis-tu d'entrer? (Le page sort.) Rentrez, vous autres, et prenez garde à ce que je vous ai dit.

LES DEUX SERVANTES. Votre Seigneurie peut être tranquille ; tout sera pour le mieux. (Elles sortent.)

Le PAGE soulève la portière, et entrent successivement LAURA, CELIA et D. LORENZO.

ÉLISA. Ainsi ce drôle vous a fait attendre, mes chères amies?

LAURA. Non, ma chère, nous attendions seulement pour savoir dans quel appartement tu te tenais.

ÉLISA. J'ai cru que vous faisiez des cérémonies.

LORENZO. Señora, je baise les pieds de Votre Seigneurie.

ÉLISA. Je me réjouis de voir Votre Seigneurie bien portante.

CELIA. Ma chère, comment se porte le mari?

ÉLISA. Assez bien, et les vôtres?

LAURA et CELIA. A tes pieds.

ÉLISA. Asseyons-nous. Que fait donc Votre Seigneurie, señor don Lorenzo? Point de façons. Que Votre Seigneurie s'asseye ici, au milieu de nous.

LORENZO. Señora, c'eût été trop d'audace ; mais puisque Votre Seigneurie le permet, je m'assieds.

ÉLISA. Et que Votre Seigneurie se tienne en repos, et renonce, pour cette après-midi, au théâtre et à la promenade; car, avec la permission de Laura, j'ai besoin de vous.

LAURA. Jésus! ma fille, que tu te fais une fausse idée! le seigneur est bien libre de sa volonté.

LORENZO. Señora, que Votre Seigneurie ne me rende pas trop malheureux, et si je ne mérite pas de servir

Votre Seigneurie, que pour l'amour de madama, elle ne lui fasse pas cette peine.

ÉLISA. Allons, trêve de compliments, et à notre affaire.

CELIA. Et à tout cela tu as aussi invité Elvirita?

ÉLISA. Non, certes... Outre que notre réunion n'est pas une affaire de cérémonie, mais tout à fait sans façon, comme vous le verrez, je n'aime pas les momeries. Infatuée de ce que tous ses ancêtres ont porté des titres, Elvira ne donne aux autres que du bout des lèvres celui qui leur appartient.

LAURA. C'est pour cela aussi que j'ai cessé d'être de ses amies. C'est un vrai paquet, et par ma foi, je pourrais rappeler tel jour où son père venait faire la cour au caissier du mien, qui lui prêtait fort bien mille ou deux mille piastres.

ÉLISA. Voyez-vous cela! Ainsi va le monde. Que toutes celles qui ont de la fortune comme nous prétendent à la Seigneurie, je le comprends et c'est naturel. Mais qu'une personne pauvre s'appuie sur sa généalogie pour rivaliser avec nous, c'est une extravagance. Car en ce qui est de l'amour, du temps, de la fortune et de la noblesse, c'est le cas d'appliquer le proverbe : que l'eau passée ne tache pas, et tout le monde regarde à ce que paraissent aujourd'hui les choses, et non à ce qu'elles ont été.

DEUXIÈME PAGE, *entrant*. Les seigneurs don Fabricio et don Anselmo sont à la porte.

ÉLISA. Qu'ils entrent.

Entrent DON ANSELMO, en gentilhomme de province, et DON FABRICIO en petit-maître.

ANSELMO. Loué soit celui qui créa tout ce qu'il y a de

bon dans ce monde ! Que Dieu vous donne une après-midi heureuse et sainte !

LORENZO. Quelle brute !

LAURA. Quel niais !

FABRICIO. Aux pieds de Vos Seigneuries, mesdames.

ÉLISA. Que Vos Seigneuries prennent des siéges. (Ils s'asseyent.)

LAURA, à Élisa. Qui est-ce ce don Balourd?

ÉLISA. Un grand seigneur de Castille, mon cousin.

LAURA et CELIA. A la bonne heure. Je me réjouis de voir Votre Seigneurie, et que Votre Seigneurie soit arrivée en si bonne santé.

ANSELMO à don Fabricio. Madrid est certainement une place fort importante.

FABRICIO. Remarquez que ces dames vous parlent.

ANSELMO. Non, c'est à vous, je crois.

LAURA. C'est bien à Votre Seigneurie, à qui nous renouvelons nos souhaits de bienvenue.

ANSELMO. Señoras, comme je ne sache pas que j'aie un beau grade dans l'armée, que je ne suis ni conseiller, ni titre de Castille, et que mon père n'a jamais été grand d'Espagne, j'étais étonné de m'entendre traiter de Seigneurie.

LAURA. Outre que vous êtes si proche parent d'Élisa, il me suffisait de vous voir occuper un siége dans son salon, et fouler le parquet de cette maison, pour être courtoise envers vous.

ÉLISA. Cousin, habitué comme vous l'êtes aux coutumes de là bas, vous commettrez mille maladresses. Il vaudra mieux que Votre Seigneurie se taise.

ANSELMO. Je dis, cousine, qu'il doit suffire que l'on m'appelle Votre Honneur.

ÉLISA. Quel intérêt avez-vous à cela?

ANSELMO. C'est que la Seigneurie, quand on n'y a pas droit, me fait l'effet de ce morceau de bois qu'on attache à la queue des chiens. Si bien qu'on l'attache, il tombe sans cesse, et le bruit ne sert qu'à attirer sur eux l'attention et les moqueries des passants.

CELIA. Il reconnaît que ce titre ne lui va pas; tu verras comme je le traite du haut en bas.

LAURA. Non, il vaut mieux insister, pour qu'à son tour il nous le rende.

ÉLISA. Enfin, mes filles, je vous ai appelées, parce que je me trouve dans un cas grave, et que votre bon goût me servira de conseil et d'étoile pour en sortir à mon honneur, comme je l'espère.

CELIA. Dis-nous ce qui en est, tu sais à quel point nous te sommes dévouées.

ÉLISA. Tadeo?

DEUXIÈME PAGE, entrant. Señora?

ÉLISA. Dans mon cabinet de toilette, parmi divers papiers, tu trouveras une lettre; apporte-la-moi, sans rien déranger. Cousin, ce jeune homme, beau-frère de mon neveu don Diego, Votre Seigneurie sait-elle ce qu'il est devenu? est-il mort?

ANSELMO. Assurément non. Deux jours avant mon départ, je lui ai parlé, et ce même jour je rencontrai Sa Seigneurie donnant une première façon à un morceau de terre pour y semer des vesces.

ÉLISA. Votre Seigneurie aime à plaisanter.

ANSELMO. Comment, plaisanter? Parlons clairement. Si, parce que je suis votre allié, on me donne de la Seigneurie, il me semble qu'à plus juste titre ce privilége doit appartenir à votre cousin-germain.

DEUXIÈME PAGE, entrant. Señora, serait-ce ce pli?

ÉLISA. Lis le commencement, pour voir ce qu'il dit.

DEUXIÈME PAGE, lisant. « Au 24 janvier, la señora doña Élisa doit deux belles paires de manchettes, quatorze éventails, et une... »

ÉLISA. Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Animal, tu ne sais pas encore ce que c'est qu'une lettre?

DEUXIÈME PAGE. Je ne vois sur votre table de toilette que des papiers comme celui-ci.

ÉLISA. A moins que je ne l'aie mise dans ma poche (elle cherche dans sa poche et l'en tire). En effet. Écoutez la commission qui m'est adressée de Castille avec le seigneur don Anselmo.

CELIA et LAURA. Nous sommes tout oreilles.

ÉLISA, lisant. « Ma chère cousine, vous savez déjà... » (S'interrompant.) Nous nous sommes connus enfants chez nos parents, et nous en usons l'un avec l'autre sans aucune cérémonie. (Elle continue à lire.) « Vous savez que je me marie, et comme ici on ne voit guère de belles choses, je vous prie de me choisir d'après votre goût ce que vous paraîtront demander la circonstance et la mode, dirigeant en tout notre parent par qui je vous envoie de l'argent et l'explication des choses qu'il faut acheter. Je suis, etc. » Vous voyez que c'est là une affaire qui réclame, en effet, toute mon application. J'ai donc fait inviter les marchands à venir à cinq heures, et nous nous mettrons d'accord sur le choix.

ANSELMO. N'oubliez pas une servante que je dois, je crois, emmener aussi.

ÉLISA. C'est vrai, il y a un post-scriptum où il m'en charge. Un de mes pages doit rentrer tout à l'heure avec cette fille, ou me rapporter sa réponse.

ANSELMO. Señora, j'ai amené avec moi un tailleur du pays, fort honnête homme, dans le cas où on le trouverait bon pour confectionner les effets.

ÉLISA. Non : quand je me mêle d'une chose, il faut qu'elle soit parfaite. Votre tailleur est peut-être un massacre. Enfin, le mien viendra tout à l'heure ; c'est un homme rare, et nous verrons.

PREMIER PAGE, entrant. La femme de chambre est là.

ÉLISA. Fais-la entrer.

LE PAGE. Entrez.

Entre CLARA en mantille et en basquine de petite-maîtresse ; elle s'arrête à la porte à causer avec le PAGE.

CLARA. Dites-moi, d'abord, qui est ici la señora.

PREMIER PAGE, montrant Élisa. Celle-ci. N'oubliez pas de leur donner à toutes de la Seigneurie.

CLARA. Ce sont des marquises?

PREMIER PAGE. Ce n'est pas précisément cela, mais ce sont des *usias* [1].

CLARA. Bien ; des usias de hasard.

PREMIER PAGE. C'est cela même.

CLARA. Et pourquoi?...

PREMIER PAGE. Uniquement parce qu'elles se sont mises en tête de l'être, et que la fantaisie leur en a pris.

CLARA, entrant. Aux pieds de Vos Seigneuries, señoras.

ÉLISA. Que Dieu vous garde ! Avancez, qu'on se voie le visage.

ANSELMO à Clara. Votre Seigneurie veut-elle bien prendre ce siége?

ÉLISA. Cousin, ce n'est qu'une femme de chambre.

[1] Abréviation de *senoria* (N. du tr.).

ANSELMO. Est-ce qu'à Madrid il suffit de l'être pour perdre ses droits à la courtoisie des hommes?

ÉLISA. Ce n'est pas cela, mais c'est un compliment excessif, et qui ne convient pas pour une servante.

ANSELMO. Serait-ce là celle que je dois emmener?

ÉLISA. Nous verrons (A Clara.) Asseyez-vous.

CLARA. Je suis bien debout.

LAURA. Elle est jolie, et paraît intelligente.

ÉLISA. Et elle l'est. Chez qui avez-vous servi?

CLARA. J'ai toujours vécu de mon travail.

ANSELMO. Sachons d'abord quel est ce travail.

CLARA. Celui de mon aiguille.

ANSELMO. L'aiguille à coudre ou l'aiguille aimantée?

ÉLISA. Que vous êtes ennuyeux! Ce qui importe, c'est qu'elle ait de bonnes dispositions pour le service. Le reste ne fait rien à notre affaire. Quels sont vos talents?

ANSELMO. Examinez-la avec soin. Car souvent, quand elles entrent, elles se targuent de certains talents, et, ensuite, elles en produisent d'autres que Vos Seigneuries savent.

LAURA. C'est certain; mais, à Madrid, ce n'est pas comme en Castille.

ANSELMO. C'est justement pour cela.

ÉLISA. Et vous n'auriez pas de répugnance à servir hors Madrid?

CLARA. C'est selon.

ÉLISA. C'est tout examiné. C'est dans la maison d'un mien parent, et c'est tout dire.

CLARA. Mais il est bon de prendre ses informations, señora; car enfin il y a parent et parent. Et où cela est-il? bien loin d'ici?

ÉLISA. Dans la vieille Castille.

CLARA. Je n'aime rien de ce qui est vieux.

ANSELMO. Ma fille, les maîtres sont jeunes et le travail est facile. Se lever de bonne heure pour donner aux gens ce qu'il leur faut, prendre sa corbeille pour aller laver au ruisseau, pétrir, faire quelques raccommodages, filer par-ci, par-là, faire la cuisine, soigner les enfants; puis, au bout de chaque année, recevoir sept bons ducats pour le moins.

ÉLISA. N'en crois rien, il se moque de nous.

CLARA. Señora, ne nous fatiguons pas inutilement. Je ne puis rien décider, sans demander d'abord à mon médecin si de changer d'air me fera du bien. Votre Seigneurie n'ignore pas que l'air de Madrid est excellent. (Un chien aboie derrière la scène.)

ÉLISA. Pages?

LE DEUXIÈME PAGE, entrant. Que désire Votre Seigneurie?

ÉLISA. Mettez ce chien dehors. (Le chien recommence à aboyer.)

LE DEUXIÈME PAGE. Les marchands viennent d'entrer, et il aboie parce qu'il ne connaît pas les garçons qui apportent les étoffes.

ÉLISA. Ma fille, nous avons à faire.

CLARA. Ça ne manque jamais, pour peu qu'on le veuille. Enfin, vous aurez ma réponse.

ÉLISA. Revenez quand il vous plaira. Je me sens déjà beaucoup d'inclination pour vous.

LAURA et CELIA. Nous aussi.

ÉLISA. C'est bien; ne perdons pas notre temps. Un mot à la mère Pepa, ma fille, c'est convenu.

CLARA. Comme il plaira à Votre Seigneurie. (A part.) Je perdrais là une jolie place! Quitter Madrid et servir toute une année pour sept ducats! Madrid de mon âme,

te quitter pour si peu, c'est peu connaître ce que tu vaux ! (Elle sort.)

Entrent DEUX MARCHANDS, l'un avec des échantillons d'étoffe, l'autre avec une boîte de carton remplie de gazes, de blondes, etc. Le chien aboie toujours.

PREMIER MARCHAND. Avec votre permission.

ÉLISA. Entrez, seigneur don Pedro. (Au deuxième marchand.) Qu'y a-t-il, Manolillo ? Et ton maître?

DEUXIÈME MARCHAND Aux pieds de Votre Seigneurie, et bien portant.

ÉLISA. Apprenez à être fidèle à vos pratiques, en voyant que je n'en appelle jamais d'autres.

PREMIER MARCHAND. Votre Seigneurie sait que j'ai l'habitude de lui complaire en tout, et voilà bien longtemps qu'elle m'oublie.

ÉLISA. Bien, bien. Je n'ai pas cessé d'être malade. Puis, j'ai eu un deuil, et maintenant me voici avec ce mariage de mon cousin. Je n'ai le loisir de penser à rien.

PREMIER MARCHAND. Señora, compter de l'argent et l'envoyer par un domestique, ce n'est pas une si grande affaire. (Le chien continue à aboyer.)

ÉLISA. Allez-vous pleurer maintenant pour un reste de compte que je vous dois, quand je pensais à vous demander quatre ou cinq cents doublons ? car, à Madrid, il n'y a que vous qui ayez de l'argent.

PREMIER MARCHAND. Ah ! señora. Votre Seigneurie ne sait pas comme les temps sont durs.

ÉLISA. Laissons cela pour le moment, et passons à un autre sujet ; nous avons beaucoup à dire. (A don An-

selmo.) A combien s'élève le crédit qui nous a été ouvert pour ces achats?

ANSELMO. C'est un crédit illimité.

ÉLISA. En ce cas, nous en userons largement. Voyons les étoffes. Allons, seigneur Lorenzo, Votre Seigneurie qui a du goût.

LORENZO. Nullement, à mon sens. (A don Anselmo.) Que dit Votre Seigneurie? (Le chien aboie.)

ANSELMO. Señora, que Votre Seigneurie envoie dire à ce chien que Sa Seigneurie veuille bien se taire. Autrement, nous ne nous entendrons jamais.

ÉLISA. La plaisanterie est bonne pour une fois. Que Votre Seigneurie ne dise pas de niaiserie.

ANSELMO. Señora, on m'a dit à moi qu'on me traitait de Seigneurie, uniquement parce que je foule ce plancher, et j'en use de même avec le roquet pour le même motif. Il est à Votre Seigneurie, et je ne saurais manquer de courtoisie envers elle.

PREMIER PAGE, entrant. Señora, les tailleurs.

ÉLISA. Qu'ils entrent.

LAURA. Mais dites-nous d'abord combien de robes et d'habits l'on veut, pour mettre de la variété dans notre choix.

ÉLISA. Tu as raison. Entrez, messieurs.

Entrent les DEUX TAILLEURS, l'un en négligé, l'autre en petit-maître, bien coiffé et avec le manteau.

PREMIER TAILLEUR. Señora, que Votre Seigneurie ne me retienne pas; elle sait combien je suis accablé.

ELISA, à l'autre. Vous êtes aussi tailleur?

DEUXIÈME TAILLEUR. Au service de Votre Seigneurie.

ÉLISA, à part. Quelle pauvre mine!

ANSELMO. C'est celui que je recommande.

ÉLISA. Le protégé vaut le patron, ma Laura.

LAURA. C'est ce que nous disions.

ÉLISA. Dites-moi, cousin : combien enverrons-nous de robes à la novia?

ANSELMO. Une pour s'habiller et un habit pour tous les jours. C'est ce que je trouve sur cette liste. (Il tire un papier.)

ÉLISA. Pour une personne qui va devenir ma parente, quoiqu'elle vive si loin, une seule robe! Non, cousin. Elle en aura six.

LAURA. Comment faire à moins?

ANSELMO. Une, vous dis-je. Là-bas tout surabonde, excepté l'argent.

ÉLISA. Il peut bien dépenser, il est assez riche; et, quant à moi, dans cette occasion, il faut que j'en sorte à mon honneur.

ANSELMO. Et l'autre en sortira comme il pourra.

ÉLISA. Dites-moi, combien de varas par robe?

PREMIER TAILLEUR. Avec la seconde jupe?

ÉLISA. Naturellement.

PREMIER TAILLEUR. Avec vingt-quatre ce sera assez.

DEUXIÈME TAILEUR. Je me charge de la faire avec vingt et une.

ANSELMO. Et il restera encore des morceaux pour les rapiécer.

LAURA. Jésus! des robes ravaudées!

ÉLISA. C'est une indécence que nous ne passons pas même à nos servantes.

ANSELMO. Eh bien! moi, j'ai connu à l'aïeul de Votre Seigneurie une veste en satin vert, et, à mesure qu'elle se déchirait, on la rapiéçait toujours avec du vert, mais

un vert si différent qu'il y avait du vert céladon, du vert clair et du vert foncé.

ÉLISA. Quelle folie! (Au premier tailleur.) Ainsi, vingt-quatre varas.

ANSELMO Celui-ci est plus adroit, puisqu'il s'engage à la faire avec vingt et une.

LAURA. A Madrid, nous n'hésitons jamais à leur donner ce qu'ils demandent. L'essentiel, c'est que l'on soit content.

ÉLISA. Quand celui-ci m'habillerait pour rien, j'irais plutôt toute nue, pour ne pas voir cette mine inconvenante.

DEUXIÈME TAILLEUR. Je me crois cependant un peu plus convenable que cet autre.

ÉLISA. Vous ne vous en doutez même pas. Quoiqu'il se présente en négligé, la bague seule de son doigt vaut tout le Pérou. Sans compter qu'il n'a jamais le temps de s'habiller. Voyons la liste?

ANSELMO. Don Fabricio, j'ai peur d'avoir maille à partir avec ma cousine.

FABRICIO. Vous avez tort. Effacez-vous, et que celui-là paye, qui vous adresse à elle.

ÉLISA. J'ai honte de voir comme on pense là-bas. Après tout, ce n'est pas le cousin, puisqu'il ouvre un crédit illimité.

ANSELMO. Ou à peu près.

LAURA. Dans un mariage, qui regarde à l'argent?

ANSELMO. Celui qui calcule les suites.

ÉLISA. Arrive que plante, c'est à moi qu'il appartient de le tirer d'embarras, puisqu'il s'est mis dans mes mains.

ANSELMO. A la manière dont vous vous préparez à tirer

sur lui, je crois plutôt que vous allez l'y mettre, lui, ses enfants et petits-enfants.

ÉLISA. Il faut que j'habille les novios à mon goût.

ANSELMO. C'est le moyen qu'ils soient fort beaux un jour, pour aller ensuite toute l'année sans chemise.

ÉLISA. J'écrirai à mon cousin comme vous avez été fâcheux et grossier à mon égard.

ANSELMO. Je pense aussi lui écrire combien Vos Seigneuries sont généreuses du bien d'autrui. (Ils se lèvent.)

ÉLISA. Enfin c'est mon choix qui doit décider. Demain nous irons toutes trois, et nous choisirons entre nous ce qu'il y a de plus beau et de plus riche.

ANSELMO. Pauvre novio! quel long carême je te promets!

LAURA. Et, pour ta peine, il est juste que tu te donnes pour le moins une robe.

ÉLISA. Pourquoi non? Chacune de nous aura sa part au gâteau.

LE PREMIER TAILLEUR ET LES MARCHANDS. Ainsi donc, à demain?

ÉLISA. Oui, préparez-nous beaucoup de choses, et ce qu'il y aura de mieux.

LES MÊMES. Aux pieds de Vos Seigneuries. (Ils sortent.)

LES AUTRES. Adieu.

ANSELMO. Señora, je vous laisse la lettre de crédit; ruinez votre cousin ; moi, je m'en lave les mains.

ÉLISA. Il faut convenir que Votre Seigneurie est un gentil garçon, et fort poli.

ANSELMO. Que Vos Seigneuries sont aimables! Que Dieu les garde mille années pour le plus grand bien des marchands et la ruine des imbéciles!

LA

QUERELLE DES MARCHANDES DE CHATAIGNES

(LAS CASTAÑERAS PICADAS)

PERSONNAGES

DOÑA JAVIERA, veuve d'un charpentier.
GEROMA, surnommée LA TEMERARIA, marchande de châtaignes.
ESTEFANIA, surnommée LA PINTOSILLA, marchande de châtaignes.
CEFERINA, maja.
DEUX VOISINES, petites-maîtresses.
DON FELIPE, } leurs galants.
DON LUIS, }
LE PÈRE MOGIGANGA, vieux commissionnaire.
DON DIMAS, alguacil.
GORITO, apprenti charpentier.
DON SISEBUTO, père des deux voisines.
LE MACARENO.
DOMINGO, commissionnaire.
UNE SERVANTE DE DOÑA JAVIERA.
BLAS TRABUCO, majo de la Ceferina.
DEUX PETITES-MAITRESSES, la mère et la fille.
DON BRAULIO, petit-maître.
Ouvriers charpentiers, musiciens, majos.

Le théâtre représente une rue avec une maison de belle apparence, à gauche, vers le fond de la scène; on voit au-dessus de la porte une grille. Du même côté, une taverne, et au coin, entre la première et la seconde coulisse, un établissement de marchande de marrons, devant lequel sera assis le père MOGIGANGA; en face, un autre établissement de marchande de marrons, où sera la PINTOSILLA chantant, au bruit de ses soufflets, la seguidilla qui vient après. Deux petits-maitres, DON FELIPE et DON LUIS, se promènent au fond de la scène, et s'arrêtent par moments pour écouter la marchande de marrons. Quelques individus en manteaux, des hommes du peuple, s'approchent pour acheter des

marrons, puis entrent dans la taverne. Les deux voisines se montreront derrière la grille.

PINTOSILLA, chantant.

A l'air de mes soufflets
Et de ma bonne grâce,
Le plus haut édifice
S'en vient à terre.

Nulle ne brille
Où moi j'excelle,

Le plus haut édifice, etc.

A mes châtaignes!
Dans tout Madrid il n'en est pas
De plus appétissantes.

Où moi j'excelle
Nulle ne brille,
Dans tout Madrid il n'en est pas
De plus appétissantes.

(Parlant.) Les marrons, les gros marrons, tout chauds!

DOMINGO, en commissionnaire. Voyons, combien m'en donnes-tu pour un cuarto?

PINTOSILLA. Pas beaucoup.

DOMINGO. L'an passé, on en donnait huit.

PINTOSILLA. Moi, j'en donne seize.

DOMINGO. Oui? alors donne-m'en pour un cuarto.

PINTOSILLA. Tends la main, en voici cinq, et les autres onze je les garde pour ma bonne mine.

DOMINGO. La meilleure de vous ne vaut pas les onze châtaignes. Rends-moi mon cuarto.

MOGIGANGA. Viens de ce côté; moi, j'en donne neuf: quatre bonnes et cinq de pourries.

DOMINGO. La señora Temeraria me les donne toujours bonnes.

MOGIGANGA. Moi aussi; ce que j'en dis n'est que pour rire.

DOMINGO. Si tu veux venir ajouter un paraphe au marché, je paye.

MOGIGANGA. Je me suis chargé de garder la boutique, et je ne puis entrer jusqu'au retour de la maîtresse.

DOMINGO. Où sera-t-elle allée?

MOGIGANGA. Qui diable le sait?

DOMINGO. J'ai dans la tête que ces usias l'attendent.

MOGIGANGA. Non. Je crois plutôt qu'ils en veulent à l'autre.

DOMINGO. Viens-tu?

MOGIGANGA. Non.

DOMINGO. Moi si. (Il entre dans la taverne.)

MOGIGANGA. Grand bien te fasse!

DOMINGO, entrant. Je viens pour boire, mais je viens aussi pour affaire d'importance.

FELIPE, s'approchant de la PINTOSILLA. Elles sont chaudes?

PINTOSILLA. Et grosses.

FELIPE. C'est comme cela que je les aime. Combien pour un duro?

PINTOSILLA. De ma vie je n'ai vu tant d'argent à la fois.

LUIS. Et de l'or?

PINTOSILLA. Encore bien moins.

FELIPE. Je croyais que tu faisais le commerce en grand, parce que ce train dénote... dénote...

PINTOSILLA. Voyons, qu'est-ce qu'il dénote? lâchez le mot, si vous ne voulez que je vous mette dans la gorge les deux doigts de ma pincette et ne vous y force. Qu'est-ce qu'il dénote?

FELIPE. Que tu as là une place à gagner beaucoup d'argent.

PINTOSILLA. Et quoi encore?

FELIPE. Parlons sérieusement.

PINTOSILLA. Votre Seigneurie aime les gens qui parlent net?

FELIPE. Serais-je venu te parler, si tes yeux ne m'avaient dit que tu es une fille sérieuse?

PINTOSILLA. Oui? alors je dis sérieusement à Votre Seigneurie que voilà assez de mots comme ça, et qu'elle peut sérieusement aller à tous les diables. On n'est pas faite pour avoir les restes des madamas de la grille de là-bas d'en face, et je ne veux pas qu'à cause de moi elles compromettent leur fortune.

LUIS. Prenez garde qu'elles ne paraissent à la fenêtre; cette fille a raison.

PINTOSILLA. Quelles pratiques!

FELIPE. A présent que le père est au logis, elles ne paraîtront pas.

LE PÈRE MOGIGANGA, tout bas, à l'autre boutique. Estefanilla?

PINTOSILLA. Qu'est-ce?

MOGIGANGA. Est-ce que ces gens-là t'ont acheté des châtaignes?

PINTOSILLA. Non.

MOGIGANGA. A la bonne heure! Fais-toi payer avant de rien donner. Pour ne pas changer un duro, ils prennent souvent à crédit et on ne les revoit plus.

PINTOSILLA. C'est un oubli.

MOGIGANGA. Comme tous les matins ils se souviennent de rendre visite aux voisines à l'heure convenue, ils pourraient aussi bien se souvenir de payer.

PINTOSILLA. Il faut réclamer.

MOGIGANGA. Comment! à un seigneur qui porte une capa écarlate et deux montres, lui demander quinze cuartos de châtaignes qu'il doit à un commissionnaire?

PINTOSILLA. Un commissionnaire! tu es le fondé de pouvoirs et le premier garçon de la Temeraria.

MOGIGANGA. Et à mon grand honneur.

PINTOSILLA. Et profit.

MOGIGANGA. D'accord; je n'aurais pas de quoi fumer et je ne boirais pas à crédit dans tant de cabarets, et des mieux achalandés, si elle ne répondait pour moi.

PINTOSILLA. Il lui est survenu quelque affaire, car elle tarde beaucoup.

MOGIGANGA. L'après-midi est fraîche; sans compter qu'on peut se passer d'elle, son commerce étant confié à ma personne.

TEMERARIA, entrant en maja avec mantille. Pourquoi cette boutique est-elle seule?

MOGIGANGA. Je ne fais que de la quitter, à l'instant même.

TEMERARIA. Et pourquoi?

MOGIGANGA. Pour dire deux mots à l'oreille de cette petite.

TEMERARIA. Et depuis quand es-tu en relation de visite avec la señora? S'il t'arrive encore de passer à l'autre trottoir...

PINTOSILLA. Il n'y prendrait aucun mal.

TEMERARIA. Rien de bon non plus.

PINTOSILLA. Foin de la graisse qui tache!...

TEMERARIA. Une provocation! mais dans le moment je n'ai pas envie de me quereller avec toi.

PINTOSILLA. Dès que l'envie t'en prendra, avertis-moi, et prends une heure qui ne me dérange pas et où je

n'aie pas querelle avec une autre, car je ne voudrais pas la priver de tous les soufflets que je lui garde, pour te faire à toi cette faveur.

TEMERARIA. Pintosilla, connais-tu bien la femme à qui tu parles?

PINTOSILLA. Beaucoup. Ce n'est rien moins que Geroma la Temeraria, mauvais surnom et pire langue, et marchande de marrons, à la porte d'une taverne.

TEMERARIA. J'ai du moins une boutique en forme, j'ai mon numéro et je compte dans le corps; mais toi, tu n'es qu'une surnuméraire, une marchande de coin de rue; le maître de la maison n'a qu'un mot à dire, et ce soir même il te fait quitter la place.

PINTOSILLA. De quelle manière?

TEMERARIA. A coup de pieds.

PINTOSILLA. A moi? le maître? tu prends donc aussi ce mur pour celui d'un cabaret?

TEMERARIA. Je n'avais pas vu le tuyau de fer blanc, le tapis de jonc, les deux portières et le toit qui te font un cabinet conforme à ta fortune. Au vent la cheminée et le cabinet!

PINTOSILLA. En avant, mon couteau, et donne à la voisine un baiser sur la face. (Elle fait le geste de tirer son couteau.)

TEMERARIA. N'y touche pas, ou tu vas me forcer à me servir de mes armes à feu.

PINTOSILLA. Qui sont?

TEMERARIA. Mes yeux; d'un seul regard ils sont capables de faire plus de ravage que quatre boulets de canon.

PINTOSILLA. Je suis morte. Adieu, Geroma, mes châtaignes brûlent.

TEMERARIA, vivement. Chut!

PINTOSILLA. Voici un alguacil qui vient de ce côté. (Chacune retourne à son poste, en dissimulant sa colère.)

TEMERARIA. Silence alors !

PINTOSILLA. Silence !

Elle répète la seguidilla sur d'autres paroles. Pendant qu'elle chante, l'alguacil DIMAS passe d'un air très-sérieux et entre dans la porte qui est au-dessous de la grille. Les deux voisines se montrent derrière les barreaux, font signe aux petits-maîtres qui s'approchent et leur parlent de la rue.

PINTOSILLA, chantant.

A danser le bolero
Et à rôtir des châtaignes,
Je défie dans le monde entier
La plus gentille.

Où moi j'excelle
Aucune ne m'égale,
A danser le bolero
Et à rôtir des châtaignes.

Quand je danse,
Elles meurent de jalousie,
Eux de ravissement.

Aucune ne m'égale
Où moi j'excelle,
Elles meurent de jalousie
Eux de ravissement.

Passe GORITO coquettement vêtu ; il fait un détour comme pour aller prendre des châtaignes à la boutique de gauche.

GORITO. La belle enfant ! veux-tu m'en donner pour deux cuartos ?

TEMERARIA. Il n'y a plus rien ici pour vous... (Elle jette les cuartos et Mogiganga les ramasse.)

GORITO, d'un air grave. Qu'y a-t-il donc, Geroma?

TEMERARIA. Je vous dis, parlant à vous, de vous en aller, sans vous faire prier. Allez ailleurs faire la roue devant trois ou quatre vauriennes de votre espèce, tant que dureront ces beaux habits, et dorénavant ne comptez ni sur mon amour ni sur mon argent.

GORITO. Mais pourquoi? Si je connaissais l'envieuse canaille qui t'a mal parlé de moi, j'irais le trouver à l'instant, devant toi, je lui arracherais la langue, et si je ne pouvais l'avaler crue, je la ferais frire ou griller dans cette rôtissoire! Quel est cet homme?

TEMERARIA, se levant. Gorito, il y a trois mois que tu me fréquentes, et quoique tu saches que moi. . Enfin, je suis la plus hardie des majas quand je veux; quand je veux aussi, je sais être une señora; je sais ce que c'est que la bonne tenue, et pour porter comme il faut une robe je défie l'usia la plus pimpante.

GORITO. Quand je te dis que tu es la reine!

TEMERARIA. La reine? Si j'étais seulement Alcade, tu irais, pas plus tard qu'à Noël, réveillonner dans les carrières de Melilla, ou je brûlerais ma baguette.

GORITO. Qui, toi? Ne m'échauffe pas les oreilles, tu me connais?

TEMERARIA. Doucement, il y a mille manières de se quereller sans ameuter tout le quartier, et de couper en deux l'amitié la plus solide, quand l'un des deux en a assez, ou manque à la foi jurée.

GORITO. Et tu en as assez, toi?

TEMERARIA. Je ne dis pas cela.

GORITO. Alors c'est que je t'ai manqué de foi?

TEMERARIA. Tu le reconnais, suffit. Adieu, mes châtaignes brûlent. (Elle s'assied.)

GORITO. C'est quelque faux témoignage !...

MOGIGANGA. Tiens, tais-toi, la patience m'échappe. Si tu as donné à ta bourgeoise parole de l'épouser, une fois ton apprentissage fini, pourquoi trompes-tu cette pauvre fille, et acceptes-tu d'elle tous les cadeaux qu'elle te fait ?

GORITO. Je n'ai rien promis, et je n'ai pas voulu de l'argent que l'autre m'offrait pour me faire recevoir ; et si je connaissais le misérable rapporteur...

TEMERARIA, se levant. Laquelle aimes-tu mieux ?

GORITO. Toi.

TEMERARIA. Eh bien, si tu le veux, le compte est fait.

GORITO. Comment ?

TEMERARIA. J'ai dans les mains de ma belle-mère, la marchande de lard du rastro, cent médailles à l'image du roi qui sont ma dot et bien à moi, qui ne doivent rien à personne, parce que mon père, dont Dieu ait l'âme, et ses pères à lui les ont loyalement gagnées, comme tout le monde le sait, sur la place Mayor, au Rastro et sur la place de la Cebada.

MOGIGANGA. Et de cela il y a mille témoins et tous gens de poids.

GORITO. Eh bien ?

TEMERARIA. Tout se réduit à un oui ou un non, comme Dieu le commande. Tu n'es pas maladroit, je t'aime et j'ai de l'argent ; passe ton examen cette après-midi, et marions-nous demain.

GORITO. Sitôt !...

TEMERARIA. Je suis faite ainsi. Ou dedans ou dehors, prends ton parti ; la veuve du charpentier ou moi.

GORITO. Geroma, si le soleil lui-même descendait sous la figure d'une femme, et que je la rencontrasse dans

la rue, le long du canal, ou en visite dans une maison, tu n'aurais qu'à te montrer, pas de comparaison possible ; pour moi zéro ; pas ça. Mais laisse-moi cette journée. Ce soir même, la veuve a invité des gens huppés, parce que c'est le jour de sa fête ; je suis chargé de tout...

TEMERARIA. Pas un mot de plus, et bonsoir.

GORITO, la suivant. Si tu veux venir...

TEMERARIA. Sans être invitée? Je ne dis pas non. (Elle s'assied et crie :) Les bonnes châtaignes chaudes !

GORITO. Je vais où je t'ai dit.

TEMERARIA. Bon voyage ; et si tu as promis, tiens ta promesse.

GORITO. Mais tu restes fâchée ? Voyons, la vérité ?

TEMERARIA. Tu ne sais pas voir le contentement sur mon visage ?

GORITO. Donc à tantôt, la jolie espiègle !

TEMERARIA. A revoir, l'aimable vaurien !

DIMAS, sortant de la maison. Arrête, Gregorillo ! Gregorillo ?

GORITO. Seigneur don Dimas, qu'y a-t-il pour votre service ?

DIMAS, lui montrant Temeraria. Cette jeune fille t'est de quelque chose ?

GORITO Entre nous, mettez que oui et que non.

DIMAS. Eh bien, il y a une plainte contre elle et contre l'autre d'en face.

GORITO. Caramba ! Et pourquoi ?

DIMAS. On les accuse de faire scandale, et il est fort possible, si elles n'abandonnent leurs boutiques, qu'on les envoie carder de la laine à l'hospice.

GORITO. Je n'y verrais pas grand mal.

DIMAS. Avertis-la, pendant que j'irai charitablement prévenir l'autre jeune fille. (Ils se séparent.)

TEMERARIA. Il y a du nouveau ?

GORITO. Ce n'est rien de plaisant.

TEMERARIA, lui parlant à part. On aura fait quelque rapport à l'alcade peut-être ?

DIMAS à PINTOSILLA. Que Dieu vous garde !

PINTOSILLA. Et vous de même.

DIMAS. Deux mots, s'il vous plaît. Le seigneur don Sisebuto qui demeure dans cette maison...

PINTOSILLA. Ce seigneur de la veille? Allons, quel message m'apportez-vous de sa part ?

DIMAS. Caracoles ! Vous me faites l'effet d'une luronne.

PINTOSILLA. Un peu beaucoup.

DIMAS. C'est que je sais où l'on apprivoise les coqs.

PINTOSILLA. Je sais mieux que cela.

DIMAS. Et que savez-vous ?

PINTOSILLA. Les apprivoiser. Allons, dites sans crainte le message dont vous êtes chargé. Rien ne doit troubler celui qui a la conscience nette.

DIMAS. Eh bien, ce cavalier prétend...

PINTOSILLA. Que me parlez-vous de cheval ou de cavalier ? Il y a deux ans, il était garçon peseur ; de là il passe à la douane, ensuite il traite en gros de tout ce qui arrive à la place, achète bon marché, et, au détriment du bien commun, il revend tout au poids de l'or.

DIMAS. Paix, mauvaise langue !

PINTOSILLA. Qu'est-ce que ma langue a de mauvais ? En connaissez-vous beaucoup d'aussi nettes, de plus résolues, de plus claires ?

DIMAS. Ne troublons pas la fête.

TEMERARIA, s'approchant de Pintosilla. Sais-tu ce qui se passe, Estefana ? Le marquis au gros dos a porté plainte contre nous deux.

PINTOSILLA. Et pourquoi ?

DIMAS. Pour plusieurs motifs. Parce qu'à chaque instant, vous vous prenez de bec l'une avec l'autre ; et parce que vous volez le public, en ne donnant que six châtaignes pour un cuarto.

GORITO. Un traitant a toujours la conscience si délicate !

DIMAS. Surtout enfin parce que vous arrêtez tous ceux qui passent avec vos chansons et vos agaceries.

PINTOSILLA. Par la vie du diable !...

TEMERARIA. Paix ! Je vais compléter la plainte comme lui-même aurait dû le faire. Ajoutez que de cette manière ses filles qui sont toujours à la fenêtre, à attendre deux galants à perruques et à bas bleus, ne peuvent jamais que devant témoins recevoir et jeter leurs lettres et ce qu'elles détournent de la dépense et du coffre-fort de leur père.

DIMAS. Voilà une manière d'arranger les choses.

PINTOSILLA. C'est tout ce qu'elles méritent, elles et toute leur race.

MOGIGANGA. Écoutez, seigneur ministre, dans un quartier, *verbi gracia*, un cordonnier en vieux et une marchande de châtaignes comme celle-ci, sont deux trésors.

DIMAS. Il m'a dit que vous scandalisiez ses filles.

PINTOSILLA. Et nous, elles nous scandalisent bien autrement, et, si on en veut la preuve, tout le quartier viendra.

D. SISEBUTO, paraît vêtu en homme de condition. Vous voyez si j'avais tort de me plaindre?

DIMAS. Elles se plaignent aussi de vous, et se portent caution qu'il y a chez vous de la contrebande.

GORITO, à part. Je fais faute ailleurs, et ici je suis de trop; je m'esquive. (Il sort.)

MOGIGANGA. Voilà Gorito qui s'en va.

TEMERARIA. Bon voyage, nous nous reverrons.

PINTOSILLA. Si cette fenêtre sait parler, on n'a qu'à l'interroger.

TEMERARIA. Ou encore cette fausse porte par où viennent d'entrer deux petits-maîtres, pendant que le seigneur était avec vous.

SISEBUTO. Par où seraient-ils passés, nous étions à parler tous deux dans l'antichambre?

PINTOSILLA. Par la cuisine. Dans quelle bonne maison n'y-a-il pas au moins deux entrées?

SISEBUTO. C'est un mensonge.

DIMAS. Le mieux est d'y aller voir.

SISEBUTO. J'en mettrais les mains au feu.

MACARENO, en majo et parlant à la Pintosilla. Qu'est-ce qui est arrivé ici? Et toi, que fais-tu hors de ta boutique? Bonsoir, messieurs. Ces jeunes filles se battaient, seigneur don Dimas, et vous êtes venu les séparer?

DIMAS. Des bavardages. A présent je me contente de les avertir. Mais si elles ne se corrigent, il faudra bien faire un exemple.

TEMERARIA. Commencez d'abord par corriger les mal embouchés qui ont la faute...

MACARENO. Paix!

PINTOSILLA. Elle a complétement raison.

MACARENO. Silence, toi! Prends ta mantille et va chercher ta sœur qui t'attend pour aller au fandango de Paca, la veuve du charpentier.

TEMERARIA. Quelqu'un les a-t-il vus aller en fiacre au bureau du vicaire ?

MACARENO. Pas davantage.

PINTOSILLA. Alors c'est un conte.

TEMERARIA. Tu ne tarderas pas à le savoir.

PINTOSILLA. Et comment ?

TEMERARIA. En allant à son bal.

PINTOSILLA. Et toi, tu n'y viens pas ?

TEMERARIA. Moi, je ne suis pas invitée.

MACARENO. Moi, je t'invite, Geroma.

TEMERARIA. S'il en est ainsi, il se peut que je me décide. Au revoir.

PINTOSILLA. Alors nous t'attendrons sans faute.

TEMERARIA. J'irai.

MOGIGANGA. Pensez bien à ce que vous allez faire.

TEMERARIA. Allons, père Mogiganga.

MOGIGANGA. Il faut avertir le perruquier ?

TEMERARIA. Je n'ai pas besoin d'être peignée. J'y vais pour peigner les autres.

MOGIGANGA. Qui donc ?

TEMERARIA. Vous d'abord, si vous m'agacez. (Elle sort.)

MOGIGANGA. Je m'en garderai bien. Puisse le bon Dieu mettre un peu de prudence dans tes griffes !

Le théâtre change et représente, dans une maison pauvre, un atelier de charpentier, capricieusement orné de morceaux de bois sculptés et de rideaux formant une espèce de tente, le tout un peu à la diable. Deux ou trois ouvriers charpentiers placent des bougies devant de petits miroirs. Il y a un lustre en bois déjà suspendu et allumé. Domingo, le commissionnaire, finit d'apporter des chaises et des tabourets que DOÑA JAVIERA et sa SERVANTE sont occupées à ranger, pendant que derrière la scène on répète, avec accompagnement de guitare, de mandore, de violon et de castagnettes, les boleros qui devront plus tard servir pour la danse.

PREMIER OUVRIER. Ce diable de boulanger aragonais, comme il chante bien !

LA SERVANTE. Moi, j'aime mieux la voix de Josillo, celui d'Aravaca.

DOÑA JAVIERA entre. Moi, j'aime mieux votre lenteur, à vous autres.

PREMIER OUVRIER. Nous ne travaillons pas assez? En une demi-journée, nous avons fait de la boutique un salon qui peut rivaliser avec celui d'un grand d'Espagne. (Il s'assied en s'essuyant le front.)

DOMINGO. Moi, je n'en puis plus.

JAVIERA. Faites taire la musique, jusqu'à ce que la fête commence.

LA SERVANTE. Jésus, de quelle humeur vous êtes !

JAVIERA. Ce n'est pas sans raison. Fais ton ouvrage, et tais-toi. Domingo? (Elle va à lui.)

DOMINGO. Señora?

JAVIERA. De façon que Gorito courtise la Temeraria?

DOMINGO. Si ça ne vous fait pas plaisir, pourquoi vous rincer la bouche avec ça? Je dis que j'étais allé boire à la taverne ; elle n'était pas à son échoppe. Je m'informai d'elle auprès de la señora Juliana, la femme du cabaretier, de son mari et des autres gens de bien de la Tertulia. Ils racontaient que la Geroma est sa maja, et Gorito le majo de Geroma, qu'elle lui a acheté la capa, avec son galon, la veste, le gilet, de plus la ceinture, les bas de soie, le chapeau, et les boucles d'argent massif. Quant à savoir s'il se marie ou ne se marie pas, on ne le sait pas d'une manière certaine. En savez-vous assez, señora?

JAVIERA. Que trop ; laisse-moi.

Arrive BLAS TRABUCO, en majo important, accompagnant la CEFERINA.

BLAS. C'est le bon moment Regarde si tu trouves par là à t'asseoir de manière à être bien à ton aise et à me ménager un petit coin. Bonne fête, señora Paca Javiera, avec mille joies que je vous souhaite, et plus de bonheur que pendant la vie du défunt, dont Dieu ait l'âme, surtout si vous avez jeté les yeux sur celui qui doit occuper sa place.

JAVIERA, soupirant. Que sais-je, moi?

CEFERINA. Qu'est-ce que tu as, ma fille?

JAVIERA. Je ne me sens pas bien du tout.

CEFERINA. Il est très-simple que dans un jour comme celui-ci, tu regrettes plus que de coutume l'absence d'un mari comme le tien.

JAVIERA. Il y a aujourd'hui sept semaines qu'il est mort, douze minutes avant le lever du soleil.

CEFERINA. Quelle mémoire! On voit assez combien tu l'aimais.

BLAS. Un homme qui s'éveille de si grand matin pour mourir! Qu'eût-il fait, si on l'eût invité à manger, à la même heure, sa part d'une bonne friture?

JAVIERA. Ah! Ceferina, c'est à présent que je reconnais quels fripons sont les hommes. (Elle soupire.) Je le chercherais avec une lampe, que je ne trouverais jamais un autre Juan Garcia.

BLAS. Cherche alors avec une torche, et si tu trouves un bon Juan, laisse-le, s'il le veut, s'appeler Juan Rana.

Entrent MACARENO, PINTOSILLA et une autre maja.

MACARENO. Il n'y a encore personne.

BLAS. Et nous qui sommes ici, nous prend-il pour des statues?

PINTOSILLA. Bonne nuit, mes amies.

JAVIERA. Que vous êtes pimpantes et gaies!

CEFERINA. C'est que nous ne sommes pas encore veuves.

PINTOSILLA. Et moi, pas encore mariée.

CEFERINA. Je suis logée à la même enseigne, mais je vis dans l'espoir de me voir avant peu l'un et l'autre.

BLAS. Ne compte avec moi ni pour l'un ni pour l'autre. Holà !

CEFERINA. Paix ! mon chéri, on plaisante.

BLAS. Si, avec moi, tu joues ce jeu-là, tu pourrais bien t'en mal trouver.

JAVIERA. Vous ne vous asseyez pas?

PINTOSILLA. Qu'est-ce que tu as aujourd'hui?

CEFERINA. Elle pleure la mémoire amère de son mari.

PINTOSILLA. Ce n'est pas cela.

JAVIERA, vivement. Quoi donc? Prétends-tu savoir ce qui se passe en dedans de moi?

PINTOSILLA. On le sait.

MACARENO. Et vous ne gagnerez rien à lanterner, s vous ne vous jetez résolûment à l'eau.

BLAS. Avec cela que la saison est agréable pour se baigner!

GORITO, entrant. A-t-on vu, mes amis, le premier dessus, la guitare et le violon?

JAVIERA, d'un air bourru. Ils sont là-dedans.

GORITO. Et l'Aragonais?

JAVIERA. Canaille, d'où viens-tu?

GORITO. De là-bas.

JAVIERA. De chercher la Temeraria?

MACARENO. Et elle nous fera l'honneur de venir?

JAVIERA. Tu as eu l'audace de l'inviter, vaurien? Tu crois peut-être que je ne sais rien de ce qui se passe? Que viens-tu me chanter que c'est ton oncle qui t'habille et qui te chausse, quand c'est elle?

BLAS. Que Dieu le lui rende!

GORITO. Tenez, vous voilà, vous: « Sois discret, Gorito, sois discret; c'est toi que j'aime, et je garde pour toi un grand coffre, et deux autres pleins de beaux habits, pour quand tu seras reçu. Je payerai les lettres d'examen et les pour-boires. La riche capa écarlate, et l'habit de soie que ton maître portait dans la procession de chaque année, après la semaine sainte, quand on le fit majordome, et la petite épée d'or et d'argent, tout sera pour toi. Et un jour, de beau matin, nous nous en irons à l'église... » Et tant d'autres belles choses que vous me promettiez encore. Mais jusqu'à présent, si on ne savait s'ingénier d'un autre côté, on serait encore un gamin, comme jadis. Vous, seigneur Blas Trabuco, qui êtes un homme raisonnable, soyez juge, et le Macareno, qui a exercé dix ans à Salamanque l'art de soigner les bêtes, et qui sait de quel pied boitent les femmes, qu'il dise, lui, ce qu'il en pense.

JAVIERA. Qu'ils le disent.

BLAS. Doucement; parle, Macareno.

MACARENO. Parle, Trabuco.

BLAS, à Macareno. Avec ta permission. (A Gorito.) As-tu donné parole à l'autre?

GORITO. C'est selon comme on l'entendra.

BLAS, à Javiera. Bien. Et vous, señora Paca, si le jeune homme vous préférait à l'autre, l'épouseriez-vous?

JAVIERA. C'est selon.

BLAS, à Corito. Eh bien, selon qu'elles agiront avec toi, marie-toi avec celle qui te plaira.

CEFERINA. Moi, je suis pour celle-ci.

PINTOSILLA. Et moi, pour la Temeraria, qui offre moins et donne davantage.

JAVIERA. Quant à donner, ni elle ni aucune autre n'aura le pas sur moi. (A la servante.) Petite, mets un brasero dans la salle ; et si celle qui t'aime le plus doit emporter la palme, je vous vaincrai en générosité, toi et la Temeraria. (A ses ouvriers.) Garçons, venez avec moi. (A Corito.) Et toi aussi, canaille, suis-moi.

TOUS. Qu'allons-nous voir?

JAVIERA. Ceferina, je te confie la direction de toute la fête, te laissant libre de faire ou de défaire à ton gré.

CEFERINA. Où vas-tu ?

JAVIERA. Pendant qu'on dansera ici, je porterai là-dedans un coup qui va émerveiller l'Espagne. (Elle sort avec ceux qu'elle a désignés.)

BLAS. On nous a invités à une fête, et nous en aurons deux.

MACARENO. Comment?

BLAS. La lutte de Paca et de la marchande de châtaignes.

Entre DON BRAULIO avec deux petites-maîtresses, la mère et la fille.

BRAULIO. Bonsoir, messieurs.

TOUS. Bonsoir.

LA MÈRE. Où est la maîtresse de la maison?

PREMIER OUVRIER. Elle est occupée à quelque chose, là-dedans. Je vais l'avertir.

CEFERINA. Elle va venir. Madama, je me réjouis de vous voir ajouter à l'éclat une réunion si brillante.

LA MÈRE Oui, mais maussade.

BRAULIO. Danse-t-on, ici, ou ne danse-t-on pas?

CEFERINA. Dans un instant. (Au premier ouvrier.) Dites aux musiciens d'entrer.

BLAS. Tu es donc le maître de ballet?

CEFERINA. Non, mais la fondée de pouvoirs; tu ne l'as pas entendu?

BLAS. Peut-être bien; je l'avais oublié.

Entrent les deux petites-maîtresses, voisines des marchandes de châtaignes, accompagnées de DON FELIPE et de DON LUIS, en frac et avec des cannes.

FELIPE. Où est la veuve du charpentier?

CEFERINA. Son nom est doña Francisca.

PINTOSILLA, à Macareno. Les petites voisines, les filles de don Sisebuto.

MACARENO. Tais-toi.

PREMIÈRE VOISINE. Et où est cette doña Francisca?

CEFERINA. Elle est occupée ailleurs. Mais pour vous recevoir et accommoder ces dames à leur gré, je suis là, et c'est la même chose.

BLAS. Comme elle est la fondée de pouvoirs.

PREMIER OUVRIER, entrant avec les musiciens. Voici déjà la musique.

MACARENO. Alors pourquoi perdre le temps?

CEFERINA. Danses-tu, Trabuco?

BLAS. Tu sais bien qu'au lieu de danser j'aime mieux ne pas me fatiguer, et rire de ceux qui dansent.

CEFERINA. Quel fainéant tu fais!

BLAS. C'est en cela que nous faisons si bien la paire. Moi, je suis un plomb, toi, un oiseau.

CEFERINA. Et moi, est-ce que je ne danserai pas?

BLAS. Au contraire.

CEFERINA. Et si personne ne m'invite?

BLAS. J'irai te chercher le plus beau garçon de la société.

CEFERINA. Bien. Si nous sommes ici pour danser, qu'attendons-nous, messieurs? Aux armes! quand il vous plaira.

LES PETITES-MAÎTRESSES. A merveille.

LES PETITS-MAÎTRES. Mille remercîments.

Ils se mettent en mesure de danser un menuet à quatre, et on commence à chanter les boleras.

PINTOSILLA. Comme ils s'y prennent mal!

MACARENO. C'est toi qui tout à l'heure iras leur apprendre.

LA MUSIQUE.

Je ne vis pas dans la rue
De la Colombe. .

LUIS. Qu'on nous joue le menuet.

LES MUSICIENS. Nous ne savons pas.

PREMIÈRE VOISINE. Voilà une bonne plaisanterie. Nous ne dansons autre chose que le menuet et la contredanse.

PINTOSILLA. Nous, si. Macareno, viens-tu?

MACARENO. Oui, car c'est dépenser inutilement la cire et la musique.

CEFERINA. Messieurs, quand Javiera rentrera, elle prendra ses mesures pour installer ici un orchestre en forme.

LES PETITES-MAÎTRESSES. A merveille.

BLAS. Ceferina, prépare tes jambes, tu vas danser.

CEFERINA. Avec qui?

BLAS. Tu vas le voir. (S'approchant, avec force révèrences, de la fille, petite-maîtresse.) Madama, me prêtez-vous votre majo pour danser avec ma maja quelques séguidillas?

LA MÈRE. Au fait, si tu ne danses pas, prête-le-lui, ma fille. Tu y gagneras qu'une autre fois tu trouveras quelqu'un pour te prêter ce qui pourrait te manquer.

LA FILLE. Allez, allez.

BLAS. Je vous garderai votre chaise. On se doit cela d'homme à homme ; service pour service.

BRAULIO. Très-bien.

BLAS. Et mieux encore, je vous garderai votre capa.

CEFERINA. Allons, jeunes gens, et montrez-nous un peu le carillon que vous avez dans la gorge.

La PINTOSILLA et CEFERINA dansent des seguidillas et des boleras avec le MACARENO et DON BRAULIO, et après qu'elles ont dansé quelque temps, entre le père MOGIGANGA en capa et dans une tenue soignée, puis DOÑA JAVIERA et enfin TEMERARIA, comme l'annonce successivement le dialogue.

MOGIGANGA. Le seigneur Gorito est-il ici?

PINTOSILLA. Qu'apportez-vous, père Mogiganga?

MOGIGANGA. Un message d'importance.

CEFERINA. De qui et pour qui?

MOGIGANGA. De ma maîtresse et pour celle de céans.

JAVIERA, entrant. Qu'y a-t-il?

MOGIGANGA. La señora Temeraria demande Gorito, s'il vous plaît de le laisser sortir, ou sinon elle viendra le chercher elle-même.

JAVIERA. Attendez un instant; petite?

LA SERVANTE, entrant. Señora?

JAVIERA. Apporte ce que je t'ai dit. (La servante sort.) Dites

à cette créature que si elle veut m'honorer de sa présence, qu'elle est entièrement maîtresse de cette maison. Mais que si elle se croyait des droits à quelques effets précieux qui s'y trouvent, elle se trompe ; car ceux qui ont été achetés de son or, lui ont été renvoyés sur un plateau... (La servante paraît avec le plateau.)

MOGIGANGA. Mais c'est un trousseau que cela.

JAVIERA. Paix! Et que quant au seul objet qui manque ici, j'en ai pris possession longtemps avant elle.

TEMERARIA, entrant. Et moi j'en ai la propriété.

BLAS. Que l'affaire ne dégénère pas en querelle, et ne devienne pas un scandale public.

TEMERARIA. Où est le vaurien sans chemise qui nous trompe toutes deux?

JAVIERA. Sans chemise? il le serait sans doute, s'il avait encore affaire à vous. Parais, don Gregorio, et fais voir à tout le monde la distance qui sépare un vagabond de l'homme qui exerce une profession honorable.

GORITO paraît avec le riche costume de l'ancien maître dont il a été parlé.

GORITO. Messieurs, à vos pieds... madamas, je vous baise les mains. Je vous remercie tous de l'honneur que vous faites à ma maison.

TEMERARIA. Ta maison? La maison, les habits, qui m'ont plutôt l'air d'un costume d'arlequin, la maîtresse et toi, et tous ceux qui se trouvent ici, je veux avec mes ongles mettre tout en miettes, si justice ne m'est faite.

Entrent DON DIMAS avec DON SISEBUTO.

DIMAS. Que signifient ces cris désordonnés? Est-ce ici

un bal ou une bataille ? Mais de quoi m'étonnerais-je ? Où sont les marchandes de châtaignes, la raison ne saurait trouver place.

SISEBUTO. Avais-je tort ?

PINTOSILLA. Où l'on voit vos filles, les épouvantails ne font pas faute non plus.

DIMAS. Ses filles ?

SISEBUTO. Ah ! coquines ! voilà donc cette maison de doña Gervasia où vous alliez ! Et le petit page ? qui sont ceux qui vous accompagnent ?

LES PETITES-MAITRESSES. Père...

LES PETITS-MAITRES. Seigneur don Sisebuto !...

TEMERARIA A GORITO. Vaurien !...

SISEBUTO A SES FILLES. Effrontées !...

DIMAS. Assez de cris, et si je ne parviens à obtenir qu'on se modère, mon alcade est à deux pas avec la ronde toute prête à entrer.

JAVIERA. Soyez juste envers moi.

DIMAS. Je le serai pour tous. Mes lumières et mes facultés ne sont pas grandes ; mais quand il ne s'agit que d'arrêter un scandale ou un malheur, la bonne volonté suffit. C'est de bonne foi, messieurs, que vous courtisez ces deux dames ?

LUIS. De si bonne foi que si la condition du père est égale à la nôtre...

SISEBUTO. Et en quoi pourrait-elle être inférieure?

FELIPE. On dit...

SISEBUTO. Tous ceux qui parlent mal de mon origine se trompent. Je suis un montagnard honorable qui, comme tant d'autres, m'échappai de mon pays pour faire fortune, et avec fort peu d'éducation. Si j'eusse reçu une certaine

instruction, on eût fait de moi avec le temps un commis de boutique ou un page. Avec une jolie voix, quelques grimaces à la mode, au son d'une guitare, je m'en serais assez bien tiré. Mais comme Dieu ne m'avait donné d'autre agrément que des reins solides, je m'en suis servi pour porter ma charge, et je m'en suis mieux trouvé que si j'avais suivi tous les cours de Salamanque, de Valladolid et d'Alcala.

DIMAS. Parlez, vous autres.

FELIPE. L'endroit n'est pas séant pour traiter pareille matière. Demain nous en reparlerons.

SISEBUTO. Nous en reparlerons demain. (Ils se donnent la main.)

TEMERARIA. Est-ce mon tour de parler ?

DIMAS. Qu'as-tu à dire ?

TEMERARIA. Rien que deux mots.

JAVIERA. Tâche seulement qu'ils soient bons...

TEMERARIA. C'est moi qui parle.

JAVIERA. La colère commence à me monter au nez.

TEMERARIA. La mienne, au contraire, descend dans mes talons. Seigneur don Gregorio, vous me plaisiez, quand je voyais en vous un petit garçon, ayant quelque gentillesse comme moi. Mais j'éprouve un tel dégoût à voir cette figurine de petit cocher de louage en habit de gala, de comédien ambulant, et de mannequin de paille, que je me félicite d'avoir à vous envoyer au diable. Le rebut d'une bille de bois pour tout dire.

JAVIERA. Oui, le reste d'une bille, mais travaillé dans cet atelier, il en sortira un mari.

GORITO. C'est dit!... Donnez-moi cette main blanche, prenez cette main noire, et c'est marché fait, en ren-

dant à la Temeraria ce qu'elle a dépensé pour moi.

JAVIERA. Tout de suite; m'apportez-vous le compte?

TEMERARIA. Voilà qui seul me déciderait, si je n'avais d'ailleurs de la fierté dans le cœur et dans l'âme. Père Mogiganga, tout cela est à vous. (Mogiganga tout joyeux se met à passer les vêtements.) Quant à moi, je donne quittance, si je danse à la noce.

JAVIERA. Maintenant non, il faut souper d'abord. Seigneur alguacil, si vous voulez bien nous honorer...

DIMAS. Avec grand plaisir.

PINTOSILLA. Geroma, je te regarde et je t'admire.

TEMERARIA. Ma fille, à qui me fuit, passerelle d'argent!

DIMAS. Messieurs, il me semble que ce n'est pas le cas de me montrer trop exigeant. Je vous connais, et je crois que ce qui a été dit doit suffire, pour que vous, vous abandonniez vos débits de châtaignes, et que les autres se marient ou rentrent tranquillement chez eux.

LES MAJOS. Vous savez...

DIMAS. Je sais tout. Allons souper, señora Paca.

SISEBUTO. Adieu, messieurs. (Il fait signe aux petites maîtresses.)

BLAS. La porte est fermée au double tour.

JAVIERA. C'est une surprise que j'ai voulu faire à mes voisines.

SISEBUTO. Je me tais.

JAVIERA. Mais pendant qu'on achève de nous servir, tu pourrais, Estefana, accompagnée de nos amis et de nos amies, nous chanter quelque *Tirana*[1].

PINTOSILLA. Jésus, ma chérie, à l'instant même.

[1] Espèce de chanson espagnole, ou simplement l'air de cette chanson. (*N. du Tr.*)

GORITO. Et que viennent les guitares convertir en fête ce qui commençait assez mal.

LE PREMIER OUVRIER. Voici les instruments.

PINTOSILLA. Et voici ma chanson, sans me faire prier.

BLAS. Moi, au nom de tous, je réclame de l'auditoire silence et indulgence.

LA VEUVE HYPOCRITE ET AVARE

(LA VIUDA HIPOCRITA Y AVARIENTA)

PERSONNAGES

UN ALCADE.	SA SERVANTE.
UN ASSESSEUR.	UN OFFICIER D'INFANTERIE.
UN NOTAIRE.	QUATRE PAYSANS.
DEUX RÉGIDORS.	QUATRE PAYSANNES.
UNE VEUVE.	QUELQUES ALGUACILS.

La scène est supposée se passer dans un petit village de Castille.

Une rue ou une place de village. Au bruit du tambourin et de la flûte[1] qui les précèdent, paraissent un certain nombre de villageois; derrière vient l'alcade en bonnet de peau, l'assesseur vêtu de noir, le notaire et deux régidors; ils font un demi-tour et se forment en demi-cercle, l'alcade au milieu, l'assesseur à sa droite.

On entend des applaudissements.

QUELQUES VOIX. Vivat! mille fois vivat!

D'AUTRES VOIX. Vive le nouvel alcade!

L'ASSESSEUR. Remerciez-les tous, et assez de compliments comme cela.

L'ALCADE. C'en est même déjà trop. Bien des remercîments, messieurs.

[1] *Dulzaïna*, flûte douce. (*N. du Tr.*)

L'ASSESSEUR. Venez à présent au conseil, où il sera procédé à la prise de possession, et après avoir prêté serment et rendu grâce dans l'église, nous prononcerons quelque arrêt sommaire, pour montrer ce que vous savez faire.

L'ALCADE. Nous rendrons? combien sommes-nous d'alcades?

L'ASSESSEUR. Il n'y a que vous.

L'ALCADE. L'alcade ne rendra donc pas l'arrêt tout seul?

TOUS. Mais si certainement.

L'ALCADE. Je ne comprends pas.

LE PREMIER RÉGIDOR. Vous voilà alcade, Roque; il faut tâcher de ne plus être bête.

L'ALCADE. Le mal était de l'être auparavant; mais si je le suis encore après, la faute n'en sera pas à moi.

LE PREMIER RÉGIDOR. À qui donc?

L'ALCADE. A qui m'a nommé.

LE PREMIER RÉGIDOR. L'assesseur dit bien. Vous êtes de moitié dans tous les jugements: vous prononcez et il conseille.

LE NOTAIRE. Et le notaire aussi peut réclamer sa part au jugement, puisque c'est lui qui rédige les actes.

L'ALGUACIL. Mais si on entre dans le détail matériel de l'affaire, l'alguacil aussi a part à l'œuvre.

L'ALCADE. Vous parlez tous à qui mieux mieux; mais moi, comme je ne suis qu'un mal appris et tout neuf au métier, j'en ferai à ma tête et on verra, cette année, des coups d'autorité dont il sera parlé dans l'histoire.

L'ASSESSEUR. Je ne le souffrirai pas, moi.

LE NOTAIRE. Ni moi non plus.

L'ALCADE. Et ceux qui se sont faits, toutes les années

dernières, pourquoi les avez-vous soufferts? Compères, essayons du nouveau; je suis une bête, c'est convenu, et je ne sais rien de rien; mais il y aura du moins quatre bonnes choses dans mes jugements: j'écouterai les parties; j'éplucherai leur affaire en tous sens avant de résoudre; j'aurai mauvaise idée de qui m'offrira quelque chose ou cherchera à me compromettre; et tant que je le pourrai, je serai économe du temps et du papier des plaideurs.

L'ASSESSEUR. Compère, une chose sont les paroles et une autre les actes.

LE NOTAIRE. Laissez l'alcade tranquille; on le verra à l'œuvre, dans le procès que je lui tiens là tout prêt.

L'ASSESSEUR. Qu'il s'en tienne à mon avis, la chose ira toute seule.

LE NOTAIRE. Vous avez raison.

L'ALCADE. Et si je m'y tiens, je fais bien?

LE PREMIER RÉGIDOR. Oui, sans doute.

L'ALCADE. Je dis que non; ça ne suffit pas pour montrer jusqu'où va mon entendement.

LE PREMIER RÉGIDOR. C'est assez causer.

L'ALCADE. Laissons les verbiages et droit au but.

L'ASSESSEUR. Et le but, quel est-il?

L'ALCADE. Le bien du peuple, la justice, l'abondance, la tranquillité publique et le bon exemple.

TOUS. Vive l'alcade!

L'ALCADE. Merci encore, et entrons. Voyons un peu la bonne sottise par laquelle vous vous attendez à me voir débuter.

LE PREMIER RÉGIDOR. Il faut vivre en bonne harmonie avec tout le monde.

L'ALCADE. Et c'est ce que je veux, et le premier qui

fera une fausse note, on verra si je le remets vite dans le ton.

LE SECOND RÉGIDOR, á part, à l'assesseur. Bête, et par-dessus le marché prétentieux et têtu! compère, nous avons fait là une belle emplette.

L'ALCADE, se retournant. Allons, messieurs, trêve aux compliments; ils ne sont pas de mon goût et je n'en mérite pas, et chacun à son poste.

TOUS. Vive le nouvel alcade! (Tous les gens de justice s'en vont.)

PREMIER VILLAGEOIS. Dis donc, le régal, est-ce pour maintenant ou pour l'aprés-midi?

SECOND VILLAGEOIS. Je crois qu'il n'offre rien.

TROISIÈME VILLAGEOIS. Je vous dis que ce Roque n'a jamais été qu'un âne, et je ne sais pas pourquoi on lui a donné la baguette d'alcade.

PREMIER VILLAGEOIS. Notre maître aura voulu se divertir.

QUATRIÈME VILLAGEOIS. C'est mal fait à lui, c'est vouloir nous perdre.

LE PREMIER VILLAGEOIS. Peut-être que non; on a vu souvent un imbécile remettre en place des choses dérangées par des gens d'esprit.

LE SECOND VILLAGEOIS. Que de sottises il va faire!

TOUS. Eh bien, nous aurons de quoi rire.

Entrent quelques femmes en costume villageois.

LA PREMIÈRE VILLAGEOISE. Jeune homme, savez-vous si on dansera cette après-midi, et si on a préparé des feux de joie pour ce soir, à la porte du conseil?

PREMIER VILLAGEOIS. Je n'en sais rien.

SECONDE VILLAGEOISE. Ne sois donc pas si entêtée; nous n'aurons, de toute l'année, ni danses, ni visites de nuit.

PREMIÈRE VILLAGEOISE. Est-ce que Roque n'a pas toujours été le premier boute-en-train?

SECONDE VILLAGEOISE. C'est bien pour ça, ma chère; ceux qui ont été les pires et les plus fous pour leur compte s'imaginent qu'il ne doit y en avoir que pour eux, et quand ils commandent à leur tour, ils sont plus ridicules que les autres.

TROISIÈME VILLAGEOISE. Elle a raison, Colasa.

SECONDE VILLAGEOISE. Pardi! est-ce que je ne le vois pas tous les jours? Tenez, vous avez mon mari, tant qu'il a été garçon, ça été un coureur comme il n'y a en pas; à peine marié, il vous a pris un air grave, et il surveille d'une lieue le raisin de sa vigne.

TROISIÈME VILLAGEOISE, montrant la veuve qui s'approche. La pauvre veuve!

LA SECONDE VILLAGEOISE. Elle me fait pitié.

LA PREMIÈRE VILLAGEOISE. Moi, je ne la crois pas si à plaindre.

LE PREMIER VILLAGEOIS. Il n'y avait pas dans le pays de plus belle fortune que celle de don Diego, son mari, et il n'avait aucun vice.

LA PREMIÈRE VILLAGEOISE. Que sait-on? La plus belle pomme est souvent pourrie dans le cœur.

TOUTES. C'est bien vrai.

LA VEUVE. (Elle s'approche d'un air hypocrite et regardant à droite et à gauche.) Que Dieu vous garde et vous délivre de l'abandon et de l'isolement au milieu duquel je passe ma vie!

TOUTES. Amen!

LA VEUVE. Pourquoi l'ayuntamiento s'est-il assemblé, ce matin, au complet? Moi qui, par timidité, ne vois personne, ne fraye avec personne, je ne sais rien. Qui l'eût pensé, mes pauvres filles, dans l'heureux temps où j'é-

tais la richarde du village? Béni soit Dieu de toutes choses, et que ma grande misère présente me soit comptée en déduction de mes péchés!

TROISIÈME VILLAGEOISE. C'est que notre seigneur a fait choix d'un nouvel alcade.

LA VEUVE. Et qui a-t-il choisi?

SECONDE VILLAGEOISE. Roque Pancilla.

LA VEUVE, à part. Voilà qui est heureux! que j'en suis contente! justement le plus sot de l'endroit et le plus turbulent. On voit assez, mes enfants, que ce domaine n'a pas de maître. Tel seigneur, tel alcade! Et le monde va toujours du même train. Sottises et dilapidations... mais ne médisons pas; ce n'est pas à moi de le juger, moi que Dieu, dans sa sagesse, a tirée de la vanité du siècle pour faire de moi une vile ordure.

TROISIÈME VILLAGEOISE. Pauvre créature!

SECONDE VILLAGEOISE. Ne pleurez pas.

LA VEUVE. Ah! que j'ai pitié de celles de vous autres qui sont déjà mariées!

PREMIÈRE VILLAGEOISE. Savez-vous pourquoi elle dit cela?

LES AUTRES. Non.

LA PREMIÈRE VILLAGEOISE. Parce que ce sont autant de prétendants de moins entre lesquels elle pourra choisir, et ça lui déplaît.

TROISIÈME VILLAGEOISE. Que tu es méchante!

PREMIÈRE VILLAGEOISE. Qui veut parier douze poules et un coq que la veuve est pire que moi?

LA SERVANTE DE LA VEUVE, accourant en toute hâte. Señora, venez vite.

LA VEUVE. Qu'y a-t-il, Marica?

LA SERVANTE. Ah! Señora, il y a qu'il est venu à la mai-

son un militaire, qui est le neveu de mon maître et l'héritier de tout.

LA VEUVE, inquiète. Et tu ne lui as pas dit que je suis restée dans la misère, et qu'il n'y a pas un cuarto ?

LA SERVANTE. Je le lui ai dit, mais il s'est fâché, et il a dit seulement : « Nous verrons, nous verrons. Je suppose qu'il y a des juges dans le village, ou sinon il y en a dans le royaume. »

LA VEUVE. Pauvre de moi ! et où est-il allé ?

LA SERVANTE. Est-ce que je sais?

LA VEUVE. Heureusement que j'ai tout le village pour témoin de l'état où je me vois. Vous autres, si on vous interroge par hasard, dites bien et jurez au besoin que vous m'avez vue demi-morte de faim.

LA SERVANTE. Avec quatre cervelles entières, une livre de jambon qu'elle a mangés à son déjeuner et son chocolat par-dessus.

LES HOMMES. Il est clair que nous ferons un faux serment.

LA VEUVE. Comment cela?

LE PREMIER VILLAGEOIS. Aucun de nous n'en sait rien.

LA VEUVE. J'en aurai donc menti ?

SECONDE VILLAGEOISE. Ce n'est pas impossible.

LA VEUVE. Ah ! méchantes âmes, sans charité et sans égards pour les pauvres veuves ! Heureusement que j'ai une langue pour défendre mon honneur. Je vais dans votre temple, mon Dieu, pour remettre tout dans vos mains ; inspirez-moi ce que je dois faire pour convaincre tout le monde que j'ai bien raison de me plaindre.

TROISIÈME VILLAGEOISE. Une bonne pièce, la veuve !

LA VEUVE à la SERVANTE. Retourne à la maison, j'y serai dans un instant. (Elle s'en va.)

SECONDE VILLAGEOISE. Elle te traite bien?

LA SERVANTE. Magnifiquement!

TROISIÈME VILLAGEOISE. Et, dis-moi, elle a de l'argent?

LA SERVANTE. C'est ce que j'ignore.

PREMIÈRE VILLAGEOISE. Elle prie beaucoup?

LA SERVANTE. Je ne la vois ni ne l'entends; elle s'enferme toute la journée.

PREMIER VILLAGEOIS. Est-ce qu'elle voudrait se remarier?

LA SERVANTE. Les soupirs qu'elle pousse, à ma connaissance, ne peuvent être que pour le défunt ou pour ça.

SECONDE VILLAGEOISE. Et que t'en semble, à toi?

LA SERVANTE. Je m'en rapporte à ce que je sais; quand il m'arrive de soupirer, je crois bien que c'est pour cela. (Elle s'en va.)

SECOND VILLAGEOIS. Allons, camarades, allons lancer la barre.

TROISIÈME VILLAGEOISE. Et on ne vous verra pas ce soir?

PREMIER VILLAGEOIS. Que si! attendez-nous; quand il devrait nous en coûter un peu de prison, on ira de votre côté.

LES FEMMES. Vivent les jeunes gens courageux!

LES HOMMES. Vive la paix!

PREMIÈRE VILLAGEOISE. Et quand l'alcade devrait en crever de rage, on rira...

ILS CHANTENT EN CHŒUR.

Il n'y a pas de meilleures gens,
Dans toute l'Espagne,
Que ceux qui, dans notre village,
Lancent le barre.

Puisque tu veux m'arrêter,
Donne-moi ta tresse,
Pour chaîne.

Et chaque bande s'en va de son côté, en accompagnant de cris joyeux le son de la flûte.

La salle de l'Ayuntamiento, avec des bancs, des tabourets, une table, etc. Entrent les six hommes de justice, y compris l'ALGUACIL, qui reste debout avec son camarade

L'ASSESSEUR. Alguacils, établissez le tribunal ici, au milieu.

L'ALGUACIL. L'y voici.

LE PREMIER RÉGIDOR. Asseyons-nous. (Ils s'asseyent.)

L'ALCADE, debout. Qui est-ce qui préside ici, messieurs?

TOUS. Vous.

L'ALCADE. Alors, levez-vous, et attendez que je m'asseye. (Ils se lèvent tous.) Comme Roque Pancilla, je cède le pas à tout le monde; mais cette baguette est une dame qui a droit à tous vos respects. (Il s'assied, et tous avec lui.)

LE PREMIER RÉGIDOR. Entre nous, savez-vous qu'il est homme de tête?

L'ASSESSEUR. Je commence à me divertir.

LE SECOND RÉGIDOR et LE NOTAIRE. Nous aussi.

L'ALGUACIL. Il m'inspire du respect, à moi.

L'ALCADE. Essaye de l'oublier, et tu verras si je suis un bon alguacil.

L'ALGUACIL. Moi, ton cousin?

L'ALCADE. Quand tu serais ma maîtresse, dans ce moment fatal où tout ce qu'elles demandent nous le leur accordons, sans le vouloir.

LE PREMIER RÉGIDOR. Te voilà devenu un vrai sage.

LE NOTAIRE. Voyez un peu ce qu'il nous cachait!

L'ASSESSEUR. Où donc as-tu étudié?

L'ALCADE. Sur les degrés du cimetière et de la place, pendant l'été, et pendant l'hiver, au cabaret.

LE SECOND RÉGIDOR Jolies écoles!

L'ALCADE. Et c'est vous autres qui avez été mes maîtres.

TOUS. Comment cela?

L'ALCADE. En disant : L'alcade ne regarde que ce qui lui rapporte; l'alcade n'ose s'en prendre à celui qui a de l'argent; l'alcade ne fait rien dans l'intérêt du village; il ne corrige pas les mœurs; il ne fait rien que par complaisance; tout ce que demande le notaire, il le signe, les yeux fermés. Si l'assesseur n'est pas là pour le souffler, il se tait ou braie. Est-ce bien cela?

LE NOTAIRE. On parlait des autres.

L'ASSESSEUR. Et tu le disais, toi, tout le premier.

L'ALCADE. Mais je ferai le contraire, pour que vous ne disiez pas de moi la même chose. Car le contraire du mal, à coup sûr c'est le bien.

LE PREMIER RÉGIDOR. C'est ce qu'on verra. Et maintenant, voyons le procès.

L'ALCADE. Où sont les parties?

L'ASSESSEUR. L'affaire est en règle, et j'ai formulé mon avis.

LE NOTAIRE. Je vous raconterai la chose.

L'ALCADE. Inutile, je ne veux pas rendre le jugement.

TOUS. Et pourquoi?

L'ALCADE. Parce qu'il y a trois parties au procès, et que je n'en vois qu'une.

L'ASSESSEUR, faisant le plaisant avec les autres. Quelles sont-elles?

L'ALCADE. Deux qui disputent entre elles à cent lieues

de distance, et par requêtes écrites; la troisième, c'est vous qui, ayant beaucoup moins à perdre ou à gagner, avez le juge sous la main pour assurer le succès de vos prétentions.

LE PREMIER RÉGIDOR. Superbe défaite !

L'ALGUACIL, *se présentant.* Messieurs, il y a là, à la porte, un officier qui demande à vous parler.

L'ASSESSEUR. Dites-lui que ce n'est pas le moment.

L'ALCADE. Dis-lui, s'il demande justice, que nous n'avons rien de mieux à faire que de la lui rendre; si c'est un logement qu'il demande, on le lui donnera; s'il ne veut que causer, je n'ai pas un moment pour me divertir, tant que je serai juge.

L'ALGUACIL. Il vous a entendu.

L'OFFICIER, *se présentant.* Je demande justice, seigneur alcade.

L'ALCADE. Prenez un siége et expliquez-vous.

LE NOTAIRE. Et soyez court.

L'ALCADE. Ou long, si l'affaire l'exige.

L'ASSESSEUR. Il est un peu tard.

L'ALCADE. Il n'importe; nous dînerons ici. Quand un juge, pour renvoyer qui le cherche, s'excuse sur les heures, sur ce qu'il est occupé, sur ce qu'il dort ou dîne, il est cause que beaucoup de pauvres gens perdent la patience et leurs procès. Parlez nettement et à votre aise; je ne suis pas grand clerc.

L'OFFICIER. Moi, seigneur alcade, je suis un officier d'infanterie; un emploi, à la vérité...

L'ALCADE. Fort honorable, mais de solde très-maigre, continuez.

L'OFFICIER. J'avais un oncle, le fils aîné de mon grand-

père, qui vécut toute sa vie dans une extrême économie.

L'ASSESSEUR. Et il est mort?

L'OFFICIER. Il y a six mois. Je ne me suis pas présenté plus tôt, parce qu'on m'a dit qu'il n'avait pas laissé de biens, et voilà ce que je ne comprends pas. Car un riche, avare et sans enfants, ne saurait mourir pauvre.

L'ASSESSEUR. Est-ce qu'on n'a pas fait l'inventaire de ce qu'il a laissé?

L'OFFICIER. On n'a rien trouvé.

L'ALCADE. Procès fini; vous n'avez rien à me demander et je n'ai rien à vous accorder.

TOUS. C'est juste.

L'ALCADE. Et votre oncle était de ce village?

L'OFFICIER. C'était don Diego Segundo...

L'ALCADE. Je l'ai connu, et sa veuve aussi, qui passe sa vie à gémir de la misère où elle est restée.

L'OFFICIER. Je soupçonne, seigneur alcade, qu'on a caché quelque chose.

LE NOTAIRE. Tout le village l'a cru comme vous, et a fini par reconnaître qu'il s'était trompé.

LE PREMIER RÉGIDOR. Moi, non.

LE SECOND RÉGIDOR. On dit que leur vie durant, ils ont vendu leurs terres, leurs maisons, et tout ce qu'ils avaient.

LE NOTAIRE. Pas devant moi.

L'OFFICIER. Et qu'est devenu l'argent?

L'ALCADE. Avez-vous écrit à la veuve?

L'OFFICIER. Oui, certes; elle m'a répondu sèchement que les vices de mon oncle l'ont laissée mourant de faim.

LE NOTAIRE. C'est une bonne femme ; si elle le dit, il faut la croire.

LE PREMIER RÉGIDOR. Il ne prenait pas de tabac ; il ne savait aucun jeu ; il fuyait les femmes ; il ne buvait pas, aimant mieux vendre le vin qu'il avait chez lui. Toute ma vie, je l'ai connu avec le même habit ; et une paire de souliers neufs qu'il acheta quinze réaux, il les doit encore au cordonnier. Je ne vois donc pas quels sont les vices qui ont pu le perdre.

L'ASSESSEUR. Ah ! cher ami !

L'ALCADE. Qu'y a-t-il, cher ami? Les connaissez-vous?

L'ASSESSEUR. Moi? non certes.

L'ALCADE. Alors taisez-vous.

L'ASSESSEUR. Le cas veut être prouvé.

L'ALCADE. Si le fait existe, on le prouvera.

L'ALGUACIL, *se présentant.* Seigneur alcade, la pauvre veuve de Don Diego est là qui demande après vous.

L'ALCADE, *à l'officier.* Vous connaît-elle?

L'OFFICIER. Non.

L'ALCADE. Entrez là-dedans, et laissez-moi l'interroger.

L'ASSESSEUR. Ne valait-il pas mieux les confronter?

L'ALCADE. Pour qu'ils se jettent mille grossièretés au nez. Chaque chose en son temps.

L'OFFICIER. Tout ce que vous ferez ici, je l'accepte d'avance. (*Il se cache.*)

L'ALCADE. C'est à merveille. Dis-lui qu'elle entre.

LA VEUVE, *avec un air hypocrite.* Seigneur alcade, je regrette de venir vous importuner, quoique j'y gagne la joie de voir la baguette dans la main du plus digne sujet de ce village.

L'ALCADE. Je vous remercie. (*A part, à l'alguacil.*) Alguacil, un mot en secret.

L'ASSESSEUR. Comment allez-vous?

LA VEUVE. Avec bien des peines. Mais enfin je les supporte, parce que c'est le bon Dieu qui me les envoie, et le Seigneur, pour récompense, m'accorde la résignation.

L'ALCADE, à part, à l'alguaciI. Tu m'as bien entendu? Quand je tousserai, fais le signal et entre. C'est, je crois, le moyen de tout savoir. (L'alguacil sort.)

L'ASSESSEUR. Où va-t-il?

L'ALCADE. Chercher de quoi vous rafraîchir.

TOUS, se regardant joyeusement. Fameux, fameux.

L'ALCADE. Et que demandez-vous, señora?

LA VEUVE. Je viens chercher secours contre une iniquité notoire.

L'ALCADE. Quelle est-elle?

LA VEUVE. On dit que l'héritier de mon pauvre mari est ici, réclamant ce que le défunt n'a pas laissé; il faut que son outrecuidance soit châtiée, et qu'il emporte d'ici une leçon qui l'oblige à ne jamais revenir. Ah! qui m'eût dit cela, à moi, après que j'ai vu son oncle dissiper les cinq mille piastres que je lui avais apportées en dot?

L'ALCADE. Et vous n'avez pu le contenir? Les femmes prudentes comme vous ont tant de moyens d'empêcher leurs maris de se livrer à de tels désordres!

LA VEUVE. C'est vrai. Mais les hommes agissent tous en maîtres, surtout quand ils se savent aimés, (Elle pleure.) comme celui-ci, qui était le seul miroir où je me regardais.

L'ALCADE. Et il n'est rien resté?

LA VEUVE. Je vous proteste qu'il ne m'a pas même laissé de quoi soutenir ma pauvre vie.

L'ALCADE. Mais à quoi a-t-il tout mangé?

LA VEUVE, avec animation. Lui, seigneur alcade, il était bon; mais, comme il était sot et avare, le pauvre homme voulut se mêler de chimie, et il eut affaire à des hommes pervers qui emportèrent l'or et nous laissèrent le fer.

L'ASSESSEUR. Soyez tranquille, señora, et laissez l'héritier réclamer et accepter l'héritage ; de cette manière, vous l'obligerez à vous restituer votre dot.

LA VEUVE. C'est ce que je demande.

LE NOTAIRE. Faites une requête, et on vous en délivrera copie.

L'ALCADE. C'est trop long, et j'aime les procès qui finissent vite. Quelle maudite toux j'ai là ! (Il tousse.)

TOUS. Qu'y a-t-il donc? (On entend un grand bruit, et une ou deux grosses cloches qui sonnent au feu.)

L'ALGUACIL, derrière la scène. Au feu! au feu! (Tous se lèvent.)

LA VEUVE. Ah! mon Dieu!

L'ALCADE. Où peut-il être?

L'ASSESSEUR. Allons y voir.

L'ALGUACIL, entrant. Au feu! au feu! Messieurs, tout le moulin à blé est en flammes, du côté par où il confine à la maison qui fut celle de don Diego Segundo, Dieu ait son âme.

LA VEUVE, hors d'elle-même. Ah! san Antonio, je te promets cent messes! Je suis perdue.

L'ALCADE. Calmez-vous, nous irons tous.

LA VEUVE, courant éperdue. On l'aura déjà déterré et volé. Ah! mon argent! Argent de mon âme! Malheureuse femme!

LE NOTAIRE. Voulez-vous que nous vous sauvions quelque chose?

LA VEUVE. Les diamants, les papiers, l'argent, et, dans un pot, cinq cents doublons de huit piastres, brillants comme cinq cents étoiles du matin. Deux chaussettes remplies d'or qui n'a pas le poids, et un sac de petits écus. Le gros mur sera déjà par terre, et tout était caché dedans. Je suis perdue. Ah! san Pedro, cent messes pour toi, et tout autant pour les âmes du purgatoire!

L'ALCADE. Tranquillisez-vous.

LA VEUVE. Comment est-ce possible, quand on a perdu plus de trente mille piastres?

L'ALCADE. (Il fait signe à l'officier de se montrer.) Cet officier et moi nous les retrouverons.

TOUS. Allons au secours.

L'ALCADE, soufflant. Fu! D'un souffle j'ai éteint l'incendie; dis qu'on cesse de sonner. (Les cloches s'arrêtent.)

L'ALGUACIL. Je leur ai déjà fait signe.

L'ASSESSEUR. Êtes-vous fou?

L'ALCADE. Mettez le nez dehors, et vous verrez qu'il n'y a pas le moindre incendie.

LA VEUVE, revenant à elle-même. Ah! pauvre de moi!

L'ALCADE. Reconnaissez votre neveu.

LA VEUVE. Qu'est-ce ceci? Où suis-je venue me fourrer?

L'ALCADE. Dans un lieu où on vous tirera de l'enfer.

L'OFFICIER. Et où vous n'aurez rien à perdre; on vous gardera le secret.

LA VEUVE, souriant. Dans l'état où j'étais, je ne sais trop ce que j'ai dit. Je ne crois pas qu'il y ait la moitié de la somme.

L'OFFICIER. Nous compterons, et ce qu'il y aura nous le partagerons.

LA VEUVE. Comment, partager? C'est un dépôt qu'on m'a confié, et rien de plus.

L'ALCADE. Et sur quelle garantie? Notaire, nous allons y mettre un bon cadenas, jusqu'à ce que le maître nous présente un certificat de possession.

LE PREMIER RÉGIDOR. Ce Roquillo est fin comme un rayon de soleil.

L'ASSESSEUR.. Je n'en reviens pas.

LA VEUVE. avec componction. Messieurs, je vous confesse que cet argent est à moi, si on ne me fait pas lâcher les quinze mille piastres.

LE PREMIER RÉGIDOR. Oui, passez-les à l'officier qui aura déjà fondé là-dessus, rien qu'avec un tout petit bout d'espérance, plus de quinze mille projets.

L'OFFICIER. Les orphelins du village auront leur bonne part.

L'ALCADE. Je le crois. Voyons, à quoi nous arrêtons-nous?

LA VEUVE. A tout ce que vous voudrez. J'avais bien besoin de venir ici ! (Elle s'en va.)

L'ALCADE. Que dites-vous, messieurs, de ce commencement?

TOUS. Rien de mieux.

LE PREMIER RÉGIDOR. Tu as bravement fait tes preuves.

L'ALCADE. Eh bien, apprends que je n'entends rien aux lois; mais des bonnes rubriques, j'en ai plein ma caboche.

TOUS. Vive notre alcade!

L'ALCADE. Courons faire le partage.

L'OFFICIER. Je vais devant pour offrir le bras à ma tante.

LE PREMIER RÉGIDOR. Moi, je vais amuser tout le village du récit de la mystification.

LE RETOUR DE NOCES A JEUN

(LA TORNABODA EN AYUNAS)

PERSONNAGES

DON PATRICIO, mari de	DON LUIS, } habitués de la ter-
DOÑA INEZ, sœur de	DON TADEO, } tulia de Doña Ana.
DOÑA JUANA, et de	PEPA, servante.
DOÑA JOSEPHA, fille de	UN PAGE.
DOÑA ANA.	UNE MODISTE.
DON LUCAS, ami de don Patricio.	UN PERRUQUIER.

Une rue.

Entrent d'un côté DON LUIS, et de l'autre DON PATRICIO en grande toilette.

LUCAS, *avec froideur.* Bonjour, seigneur don Patricio.

PATRICIO, *joyeux.* Seigneur don Lucas, je me réjouis fort de vous rencontrer.

LUCAS. Moi, non. Je ne voudrais pas avoir querelle avec vous, et il faut cependant bien que je me plaigne vous, puisque vous voilà.

PATRICIO. Doucement, si votre ressentiment provient de ce que je ne vous ai pas mis, dès les premiers pas, au courant de mon mariage, je suppose que pour être justifié à vos yeux, il me suffira de vous dire que j'en ai

agi de même avec mes parents. Mon ami, je ne suis pas..., mais...

LUCAS. Je ne m'offense pas non plus, et ce que je regrette, ce n'est pas l'invitation, mais que vous ayez fait peu de cas des conseils que je vous donnai, et que vous ayez épousé la fille de don Telmo, surtout en l'absence du père.

PATRICIO. Et pour quelle raison?

LUCAS. Je crois vous avoir dit alors ce qu'étaient la mère et les jeunes filles, leur qualité, leur éducation et même leur caractère; mais si vous l'avez oublié, ce n'est plus le moment de vous le répéter.

PATRICIO. Oui, vous m'avez dit tout cela, et vos avertissements m'ont servi de règle en tout. Mais voulez-vous le savoir? si je me suis marié en secret, toute la faute en est à vous. C'est à cause de vous que j'ai pris à tâche de couper court aux extravagances de ma belle-mère, de tenir ma femme en bride dès le premier jour, que tout enfin a été d'une allure si grave et s'est fait avec tant d'économie, qu'hier soir que je me mariai, je ne donnai ni souper, ni rafraîchissements, et qu'aujourd'hui même, je n'ai d'extra qu'une couple de perdrix que nous mangerons elle et moi, l'un en face de l'autre.

LUCAS. Mon ami, je n'approuve pas davantage cette avarice sordide.

PATRICIO. Ce n'est pas avarice, mais calcul. Je ne connais pas de plus grands fous que ceux qui commencent par habituer leur femme aux fêtes, aux promenades, au luxe, à la liberté, et qui, une fois avalée la dernière bouchée de pain de la noce, la trouvent à redire, et ne regardent pas aux moyens pour la faire durer jusqu'au bout.

LUCAS. Vos idées sont justes; mais je crains beaucoup, mon ami, qu'elles ne tournent contre vous. Que dit la mère à tout cela?

PATRICIO. D'abord elle résistait; mais à présent, mon cher, je l'ai rendue aussi souple qu'un gant.

LUCAS. Le diable m'emporte si je le crois! Bonne chance et adieu.

PATRICIO. Quand il vous plaira de venir nous voir, vous connaissez la maison.

LUCAS. Nous nous reverrons.

PATRICIO. Je vais lui acheter quelques friandises; je veux qu'elle voie que pour être un mari, je n'ai pas cessé d'être galant. (Il sort.)

LUCAS. Adieu. C'est un bon numéro qui est tombé là à Patricio avec la mariée, la belle-mère et la parenté! Mais ne vois-je pas la belle-mère et les deux sœurs? En effet; je veux m'amuser un moment.

Entrent DOÑA ANA, DOÑA JUANA, DOÑA JOSEFA, DON LUIS et DON TADEO en petits-maîtres, et le PAGE.

ANA. Ne faites pas cas de mon gendre, c'est un homme sans cérémonie; et comme il y a peu de temps qu'il habite Madrid, il ne sait rien du monde et des belles manières.

JOSEFA. Qui aurait jamais dit à ma sœur qu'elle se marierait sans donner un verre d'eau?

JUANA. Comment le deviner? il a fallu tous les moyens dont il a usé pour lui obtenir un pareil bonheur.

LUIS. C'est un peu fort cependant que parce qu'un mari de deux jours a mauvais caractère, un homme qui depuis dix ans gagnait des chevrons au service d'une femme, perde le droit de la courtiser. Aussi,

sous le prétexte de vous accompagner, je vais vous dire ce que j'en pense.

TADEO. Moi je n'y vais pas. Je ne connais rien qui m'effraye davantage qu'un mari acharné à pénétrer les intentions de ceux qui fréquentent sa maison.

JUANA. Si tout le monde faisait comme vous, les femmes seraient toujours seules.

TADEO. Voilà une drôle d'idée! que sont les maris? des fantomes.

JUANA. Comme vous dites.

ANA. Dieu merci, voilà trois ans que le mien est dehors. Je ne vis que depuis qu'il est parti.

JUANA. Et à dater d'aujourd'hui, nous vivrons beaucoup mieux, sans ma sœur qui avec son ouvrage, ses prières et sa béguelerie nous privait de mille distractions.

JOSEFA. Sans doute.

LUCAS, entrant. A vos pieds, señora!

ANA. Seigneur don Lucas, quelle aimable rencontre! et comment n'avez-vous pas assisté don Patricio dans les embarras de son mariage?

LUCAS. D'après ce qu'il m'a dit, personne, je crois, ne lui a rendu ce service.

TADEO. C'est assurément le premier marié à qui pareille chose arrive.

ANA. Il est si poli et si attentif qu'il ne vous aura pas même invité!

LUCAS C'est la vérité; mais je n'ai pas lieu de m'en plaindre, puisque le mariage s'est célébré secrètement.

ANA. Je vais le rendre public, maintenant que la chose est sans remède. Allons voir ma fille, pour mettre un peu à l'aise son pauvre cœur opprimé et lui apprendre

comment elle doit mener sa maison et son mari. Je ne veux pas qu'elle se laisse intimider et qu'elle vive comme une esclave, à une époque où nous autres femmes nous régnons sur l'univers.

LUIS. Et nous sera-t-il permis de vous suivre?

JUANA. Et pourquoi pas?

LUCAS. Je ne veux pas non plus perdre ma part de la fête qui sera complète, pour peu que l'ami survienne.

TADEO. Moi, je ne veux pas de noise avec les maris.

ANA. Avec moi, vous n'avez rien à craindre.

JUANA. Vous direz que vous êtes tous trois nos galants.

ANA. Juanita parle d'or.

LUCAS. Justement nous arrivons pour trouver Patricio sorti.

ANA. Quelle chance! allons vite, et mettons cette enfant au pas.

LUCAS, à part. Je ne changerais pas les plaisirs de cette noce pour ceux de la plus magnifique.

LES DAMES. Hâtons-nous, messieurs.

LES HOMMES. Nous sommes tous à vos ordres. (Ils sortent.)

La scène change et représente un petit salon. Entrent PERICO et PEPA.

PERICO. La nouvelle maîtresse est déjà levée?

PEPA. Elle s'habille.

PERICO. Et que t'en semble?

PEPA. Jusqu'à présent bien, elle paraît avoir un aimable caractère et je la crois femme de jugement.

PERICO. Vraiment?

PEPA. Oui.

PERICO. Je n'en crois rien.

PEPA. Et pourquoi?

PERICO. Parce qu'il n'est guère possible qu'elle te paraisse bien, quand elle vient t'ôter le pouvoir despotique que tu exerçais sur la maison, sur les domestiques, sur le maître lui-même, qui avait plutôt l'air de ton domestique que d'autre chose.

PEPA. Que penserait-on de moi, si on t'entendait parler ainsi? Ses parents m'ont élevée et les miens sont morts dans sa maison : qu'a d'étonnant sa familiarité avec moi?

PERICO. Mais en servir une autre...

PEPA. Patience! Au commencement ça pourra me paraître un peu singulier, mais c'est aussi un grand soulagement pour moi que de me sentir délivrée du poids de la maison et du soin de la conduire.

PERICO. La vérité, Pepa. Quelque nuit en rêvant, ou quelque jour entre chien et loup, n'as-tu jamais eu la pensée d'épouser le maître?

PEPA. Je l'ai eue si peu que s'il s'est marié sitôt, c'est peut-être ma faute, parce que, à un certain âge, il n'est pas bon que les hommes riches restent garçons, et les filles de mon âge ne sont pas non plus à leur place auprès d'eux.

PERICO. D'accord. J'ai vu un peu de tout à l'âge que j'ai.

INÈS, *entrant.* Pardon, mes enfants, si les moyens dont je dispose ne sont pas d'accord avec les vœux de mon cœur ; prenez toujours, toi, cet éventail avec ces pendants d'oreille, et toi, ce peu de toile pour te faire une couple de chemisettes que nous te coudrons ici à nos

moments perdus, et ce doublon pour t'acheter des souliers neufs.

LES DEUX. Que Dieu vous donne une longue vie !

PEPA. Vous serez un peu étonnée de la tranquillité de cette maison.

INÈS. Je t'assure que le tapage de la mienne n'était nullement de mon goût.

PEPA. Voulez-vous que je vous coiffe ?

INÈS. Je ne suis pas pressée. Mets la table de toilette au milieu.

PEPA. Veuillez m'excuser si, au commencement, je ne réussis pas à vous coiffer à votre gré, tant que je n'aurai pas pris l'air de votre visage.

INÈS. Nous n'aurons pas de dispute ensemble pour si peu ; moi aussi, je sais coiffer. Tu verras tout à l'heure ; quand je serai prête, je te coifferai à ton tour.

PEPA. Señora !

INÈS. Je sais que tu le mérites, et mieux que cela ? et sois persuadée, ma chère Pepa, que le mariage de ton maître n'ajoutera rien à ton travail, car je veux aussi travailler pour lui, et ce qu'il y aura à faire, nous le partagerons.

PERICO. A présent, je puis dire que mon maître est heureux, et qu'il a fait notre bonheur à tous.

INÈS. Pas d'enfantillages, et parlons d'autre chose... Mais on a frappé ?

PERICO. Oui, señora.

INÈS. Écoute, à moins que ce ne soit quelqu'un de l'intimité de ton maître, je ne veux recevoir personne.

PERICO. Vous serez prévenue ; je vais voir. (Il sort.)

INÈS. Au bruit qui se fait, on dirait que tout un régiment vient nous féliciter.

PEPA. Alors qu'il rengaine son compliment, car mon maître n'est pas colonel et n'a pas envie de l'être.

PERICO. Madame votre mère avec vos sœurs et deux ou trois messieurs.

INÈS. Fais entrer.

PERICO. Est-ce moi, par hasard, qui les retiens?

INÈS. Les singulières idées qu'a ma mère!

Entrent DOÑA ANA, DOÑA JUANA. DOÑA JOSEFA, DON LUIS TADEO, DON LUCAS et le PAGE.

ANA. Chère fille! Mais qu'est-ce qu'il y a donc? On dirait que tu as pleuré!

INÈS. Moi, señora? non, assurément.

LES HOMMES. A vos pieds, madama!

JOSEFA. Combien il y a de temps que je ne t'ai vue, chère sœur!

JUANA, l'embrassant avec des démonstrations outrées. Ah! ma sœur, nous n'avons pu fermer l'œil de toute la nuit, tant nous avons pensé à toi.

PERICO, à part. Moi, je parie que ma maîtresse ne s'est pas un moment souvenue d'elles.

ANA. Comme je te trouve changée depuis hier! Pas de cachotteries! Que s'est-il passé? Ton mari t'aurait-il déjà manqué de respect?

PERICO. Oui, señora, et il a porté les choses au point de la tutoyer.

INÈS. Señora, prenez un siége, et ne faites pas une pareille injustice à celui qui, plein d'attentions et de déférence pour moi, ne cherche qu'à m'être agréable.

ANA. Voilà bien une autre affaire. Serais-tu de ces femmes qui sont sensibles aux cajoleries de leurs gros maris? Mauvais!

JUANA. Ça serait démentir l'éducation que notre mère nous a donnée.

LUCAS. Nous trouverons bien, vous et moi, remède à tout cela.

ANA. Oui, monsieur.

LUCAS. Et le plus tôt sera le mieux. (A part.) Je meurs d'envie que Patricio voie combien j'avais raison dans mes pronostics.

ANA. Que faisais-tu ?

INÈS. J'arrangeais un peu mes cheveux.

ANA. Toi-même ?

PEPA. Je la coiffais.

JUANA. Il n'y a donc pas de perruquier dans Madrid ?

ANA. Pauvre de moi ! Quelle victime on fait de toi, ma colombe ! (Au page.) Cours sur-le-champ dire au nôtre de venir.

INÈS. Veuillez m'excuser, mais sans le consentement de mon mari...

ANA. Qu'il vienne. (Le page sort.) Et si ton mari ne veut pas, j'ai de quoi payer.

JOSEFA. Qui prend cette mantille ? (Elle se l'ôte.)

JUANA. Qu'est-ce ceci ? Où sont les servantes de cette maison ?

INÈS. Vous êtes ici tout à fait chez vous, ma mère. Mais aujourd'hui rien n'était encore prêt.

ANA. Il n'y a rien à manger ?

PERICO. Il y a bien quelque chose, s'il n'y a pas tout ce qu'on pourrait désirer, un jour où vous nous faites l'honneur de venir avec ces demoiselles.

ANA. Et pour ces messieurs, et les autres personnes qui pourraient encore se présenter, il est de toute nécessité que l'on dresse ici, sur-le-champ, une table de

vingt ou trente couverts, et que tu préviennes tes amies de venir cette après-midi en cérémonie.

INÈS. Quant à moi, je n'ose prendre sur moi de le faire.

ANA. Si fait bien moi, et je vais à l'instant donner l'ordre qu'on appelle un chef d'office pour disposer le tout à mon gré. Puis, un orchestre d'aveugles... Ça, une question? Quels présents, ma fille, nous as-tu préparés pour ton retour de noce, puisque, avant ton mariage, ton ladre de mari ne l'a point fait?

PEPA. Que mon maître est un ladre, voilà, señora, ce que personne n'a jamais dit.

ANA. Je le dis, moi. Qu'avez-vous à répondre?

PEPA. Qu'il n'y a aucune raison pour le dire.

JUANA. Comprend-on une audace pareille? Contredire ma mère!

ANA. Petit, prends ta capa, et cours dire à l'hôtel qu'on envoie un des chefs prendre mes ordres.

PERICO. Moi, tant que je serai au service de mon maître, je n'obéirai à personne.

ANA. Comment? tu n'obéiras...?

JOSEFA. La première chose qu'il te faut faire, c'est de prendre d'autres gens.

PERICO. Je dis mieux, c'est nous qui nous en irons.

ANA. Fais ce que je dis.

PERICO. Je répète que je n'obéis à personne qu'à mon maître.

TADEO. Ne vous impatientez pas pour cela, je me charge de tout, si vous le trouvez bon. Et je vous promets que vous aurez le dîner que vous demandez, le bal, les rafraîchissements, le souper, et tout le reste.

ANA. Je vous en saurai un gré infini. Sous la lourde

main des domestiques, ces choses-là courent toujours grand risque.

TADEO. J'y cours à l'instant, et je reviens avec la réponse.

ANA. Et, chemin faisant, faites en sorte qu'il nous vienne sur-le-champ une modiste, avec tout ce qu'elle aura de plus riche et de plus nouveau en étoffes dans son magasin.

JOSEFA. Surtout des étoffes étrangères.

ANA. Cela va sans dire.

TADEO. Vous faut-il autre chose?

JUANA. Moi, je ne veux pas de chemises, mère.

ANA. Que veux-tu?

JUANA. Une montre et un étui à cure-dents.

ANA. C'est bien. Qu'on apporte de tout.

LUCAS. Le seigneur n'a pas l'air endormi! Je parie qu'il s'en tire à merveille.

TADEO. L'avenir vous le dira mieux encore. Pour ces sortes de choses, je ne sache personne de plus adroit et qui ait plus de goût. (Il sort.)

INÈS. Et qui payera tout cela?

ANA. Toi.

INÈS. Mais je n'ai pas d'argent, mère.

ANA. Ton mari en a?

INÈS. Oui, señora.

ANA. C'est tout un. Une fois mariée avec lui, la moitié de tout ce qu'il possède et possédera est à toi, aux termes de la loi.

LUCAS, à part. En sait-elle long sur la loi, la belle-mère! Pauvre gendre!

INÈS. Mais, señora...

ANA. Toi, commence par te taire.

LE PAGE, entrant. Voici déjà le perruquier.

LE PERRUQUIER, entrant. Un peu vite, s'il vous plaît. C'est jour de grande occupation.

INÈS. Je ne me coiffe pas, señora.

ANA. Tu seras coiffée. Mets-toi sur ce siége.

INÈS. Et que dira mon mari?

ANA. Rien certainement. Taisons-nous, et ne mettons pas la maison aux champs.

LE PERRUQUIER. Les épingles!

PEPA. Les voilà toutes prêtes.

LUIS. Il y a longtemps que dans la maison cette charge n'appartient qu'à moi.

LUCAS. Vous êtes le porte-aiguilles des quatre?

INÈS. Remarquez, don Luis, que les temps sont changés.

LUIS. Toutefois...

PEPA. Toutefois, moi, je suis là pour cela; ma maîtresse n'a pas d'autre servante, ni d'autre galant que moi.

ANA. Voilà comme tu réponds à une personne qui a toute mon estime? Va écumer ton pot, et que le diable t'emporte!

JUANA. Mère, chasse-la donc.

PEPA. S'il le faut, je me chasserai moi-même. Pauvre maître! Je le regrette pour vous. (Elle rentre en pleurant.)

INÈS. Mère, pour l'amour de Dieu, vous venez faire mon malheur.

ANA. Je viens te dire de ne pas être si sotte, et de commencer par montrer les dents à ton mari. S'il est grossier et qu'il te dise un mot, réponds-lui-en cent. Qu'il sache que tes sœurs et moi nous sommes dans la maison autant que lui et toi. Va à la promenade, au

théâtre, en visite, sans chercher des prétextes et sans jamais lui demander la permission de sortir; c'est le moyen qu'il te laisse satisfaire tes goûts. Tout cela est naturel chez des personnes comme nous. Être jaloux, c'est vouloir tout gâter. Enfin tout se réduit à un point que voici : mets-toi tout d'abord dans l'esprit que tu t'es mariée pour dépenser l'argent de ton mari, te divertir, faire bonne chère, nous venir en aide, et, enfin pour le faire enrager, s'il a un mauvais caractère.

LUCAS, à part. Le pire n'est pas qu'elle le dise; ce sont tous les cas que nous connaissons de cette maladie, et le petit nombre des guérisons.

LE PERRUQUIER. C'est ce que font presque toutes les dames que je coiffe.

JUANA. Que tu serais sotte, ma sœur, de ne pas suivre les conseils de mère!

LUIS. Voici une demoiselle qui a beaucoup d'entendement, et qui saura se conduire.

INÈS. Je le ferais bien, mais j'ai peur. En s'y prenant bien, on mènerait mon mari où l'on voudrait avec un cheveu, mais en s'y prenant mal, je ne sais si...

ANA. Veux-tu le savoir? Fais-en l'épreuve, dès qu'il rentrera.

LE PAGE, revenant. La modiste.

ANA. Qu'elle entre sur-le-champ, et sans perdre un instant.

LA MODISTE, entrant. Señoras, je vous baise respectueusement les mains.

JUANA. Soyez la bienvenue.

ANA. Montrez-nous ce que vous apportez.

JUANA. Apportez-vous des joncs de pierreries?

LA MODISTE. J'en ai de cinq cents réaux.

JUANA. Voilà ce qu'il me faut.

LUCAS. Avez-vous aussi quelques belles manchettes à dix réaux, pour en faire cadeau à la dame de mes pensées ?

LA MODISTE. Je ne vends rien à d'aussi bas prix.

LUCAS. Alors nous ne ferons pas affaire ensemble.

ANA, au page. Pendant que les niñas font leur choix, mets-toi ici, toi, et écris des invitations pour toutes mes amies. Je suppose que tu sais comment on fait cela?

LE PAGE. Je le sais.

LUCAS. Superbe tableau!

PERICO. Une voiture s'arrête à la porte.

ANA. Qui cela peut-il être.

TOUTES. Nous verrons bien.

PEPA, entrant. Quand je reviendrai chercher ma malle, je ferai le compte de ce que je redois à mon maître, ou de ce que Son Honneur me redoit.

INÈS. Est-ce possible ?

PEPA. Il n'y a pas de remède.

INÈS. Attends un peu.

PERICO. Le maitre ! le maître !

LUCAS. Il arrive au meilleur moment.

PATRICIO, entrant. Recevez mes compliments. Quelle bonne visite, et sans prévenir?

INÈS, très-froidement. Elles t'apprennent ce que tu aurais dû faire, si tu étais bien élevé.

PATRICIO, à Luis. Que Dieu vous garde, monsieur! Le nom du saint que vous adorez?

LUIS. Je n'adore pas, mais je révère cette déité que je vous envie.

PATRICIO. Allez donc en enfer, si vous êtes un envieux. (Il le jette par terre.),

LUIS. Vous savez?...

PATRICIO. Je ne sais pas, mais j'entends. Tenez, perruquier, voici pour votre peine, et allez-vous-en.

LE PERRUQUIER. Ce n'est pas fini.

PATRICIO. Peu importe. Je me charge de finir votre ouvrage, quand il en sera temps. (Le perruquier sort.)

LA MODISTE. Il y a ici de plus jolies choses.

PATRICIO. Ramassez-moi tout cela.

INÈS. Doucement, laisse tout cela. Ne vois-tu pas qu'elles font leur choix?

JUANA. Le mien est déjà fait.

PATRICIO. Et qu'ont-elles à choisir?

INÈS. Des chemises que je veux leur offrir, à l'occasion de mon mariage, et parce que je le veux.

PATRICIO. Holà! comme tu parles haut!

INÈS. Je parlerai plus haut encore, si tu m'excites.

LUCAS. Tout à l'heure, quand nous aurons bu le Pedro Jimenez et le frontignan, c'est alors que nous parlerons; puis le soir..,

PATRICIO. Don Lucas, que me dites-vous là?

LUCAS. Que nous avons un dîner en règle : sorbet, ambigu, bal, rafraîchissements; tout le monde enfin sera de noce,

PATRICIO. Et qui a ordonné tout cela?

INÈS. Moi. Croyais-tu donc que tu allais me traiter comme la fille d'un nègre? Eh bien! non, mon cher, change de pensée; ma mère m'a ouvert les yeux.

PATRICIO. Tu as parfaitement raison, J'avais si bien résolu de te traiter mal que je venais d'acheter pour toi cette charmante parure de diamants, qui vaut tout juste deux mille piastres, lesquelles se fussent inutilement dépensées en frais de noces. Tu as, à la porte, une voiture

pour te conduire à la messe ; voici une loge pour aller au théâtre, cette aprés-midi, avec ton monde, et des rafraîchissements commandés ; mais puisque j'ai pris, mon bien, le mauvais chemin pour te plaire, nous prendrons l'autre.

ANA. Prends par où tu voudras.

PATRICIO. Ramassez tout cela, si vous ne voulez pas que je le fasse moi-même.

TADEO, entrant. Tous les ordres sont donnés dans les formes. Tout viendra d'ici à une heure, et je vous préviens qu'entre l'hôtel et le chef d'office, ils ont déjà reçu un à-compte de quarante-cinq doublons.

ANA. Tout vous sera remboursé plus tard.

LUCAS. Il y aura de grands pâtés?

TADEO. Il y aura de tout.

LUCAS. Je me réjouis, don Patricio, du grand air que l'on donne à votre mariage.

PATRICIO. Pepa, pourquoi pleures-tu? Où vas-tu?

PEPA. C'est parce qu'on m'a renvoyée, monsieur.

JUANA. Parce que tu as manqué de respect à ma mère ; dis tout.

LUCAS, à Patricio. C'est un mensonge.

PATRICIO. J'en suis persuadé. Enfin, nous allons avoir une fête?

ANA. C'est clair.

PATRICIO. Eh bien! nous l'aurons, mais pas chez moi. Roque, fais monter quatre commissionnaires.

INÈS. Sachons pourquoi.

PATRICIO. Pour remporter sur-le-champ tout ce qui est ici à toi, où on le prit hier; et toi, va-t'en à l'instant avec ta mère, derrière tout ce monde. Tu y jouiras de la fête avec plus de liberté.

ANA. Que signifie cela? Un tel affront à nous?

PATRICIO. Ce sera pire si je lâche la bride à ma colère. Peut-être ne laisserai-je pas ici un os sain et entier.

TADEO. Les gens de bien, mon cher...

PATRICIO. Je sais ce que les gens de bien ont à faire.

TADEO. Quoi donc?

PATRICIO. Pour la première fois agir avec prudence.

LUIS. Et la seconde?

PATRICIO. Mener la chose si furieusement, qu'ils écartent ainsi les frêlons qui tournent autour des rayons d'autrui.

LES DEUX. Laissons-le, c'est une brute. (Ils sortent en courant.)

ANA. Ah! ma fille, que j'ai pitié de toi!

JUANA, prenant Inès par la main. Sortons d'ici à l'instant, ma sœur.

INÈS. Je ferai tout le contraire, car je sais que mon mari est aussi bon que mauvaise est la conduite que vous me conseillez. Je n'ai voulu, ma mère, que vous montrer clairement ce que valait votre conseil. Celle qui, en toute chose, procède contre la manière de voir d'un bon mari, est perverse, ou bien près de le devenir.

LUCAS. Mon ami, je vous félicite, la petite n'est pas une femme ordinaire!

PATRICIO. Quand je fais tant que de jeter les yeux quelque part, je sais où je les jette. Tout ce que tu leur as donné, ma fille, je le paye et l'approuve.

ANA. Nous n'avons besoin de rien, et ne remettrons jamais les pieds dans cette maison.

JUANA. On ne dirait guère que tu es notre sœur. (Elles sortent toutes avec emportement.)

INÈS. Ni n'ai envie de le paraître.

LUCAS. Adieu, señoras.

PATRICIO. Ne t'afflige pas pour cela. Tout s'arrangera, et nous nous divertirons ici.

TOUS. Et, tous ensemble, nous prions l'auditoire de nous pardonner nos fautes.

LE PETIT-MAITRE

(EL PETIMETRE)

PERSONNAGES

DON SOPLADO.
DON ZOILO, abbé.
DON MONICO.
DON MODESTO.
DON SIMPLICIO, vieillard, mari de DOÑA VERONICA.
DOÑA PLACIDA, } ses filles.
DOÑA TECLA, }
TARARIRA, valet de don Soplado.
UN LAQUAIS du même.
JUANA, servante de doña Veronica.
UN MAJO.
UN PERRUQUIER.

La scène représente une chambre de garçon avec quelques chaises, une toilette, une table sur laquelle il y a quelques livres, et une multitude de flacons, de livres, etc.

Entrent TARARIRA et le LAQUAIS, l'un avec un habit et une brosse, l'autre avec des bretelles, un peignoir, etc., qu'ils déposent sur une autre table ou sur quelque chaise.

TARARIRA. Laissons cela; voici, je crois, le maître qui se lève.

LE LAQUAIS. Et qui vient même de ce côté, si mon oreille ne me trompe pas.

Entre D. SOPLADO en robe de chambre, défrisé ou en bonnet de nuit, et s'étirant les bras.

SOPLADO. Le perruquier est-il venu?

TARARIRA. Il y a plus de deux longues heures qu'il attend dans votre cabinet de toilette.

SOPLADO. Quel temps fait-il, ce matin ?

TARARIRA. Une matinée d'automne, et même plus douce aujourd'hui que de coutume, car il y a par-ci par-là quelque petit nuage.

SOPLADO. Et quelle heure est-il?

TARARIRA. Dix heures sonnées.

SOPLADO. Eh bien! puisqu'il est encore de si bonne heure, d'ici à l'heure où je sors, le soleil sortira peut-être. Prépare mon autre habit, mon habit de moire à galons.

TARARIRA. Et s'il pleut?

SOPLADO. Que veux-tu que j'y fasse? Dans cette saison indécise, veux-tu que je m'habille de drap ou de laine pour qu'on se moque de moi?

LE LAQUAIS. D'autres le font.

SOPLADO. De petites gens qui n'ont qu'un habit, ou des personnes vulgaires qui ne consultent pas les dogmes du bon goût ou ne peuvent y atteindre.

LE PERRUQUIER, entrant. Vous coifferai-je, monsieur?

SOPLADO. Je suis prêt ; mais aujourd'hui vous auriez tort de vous plaindre, car il n'est pas tard. Tararira, les serviettes.

TARARIRA. Les voici. Quelle graisse?

SOPLADO. Aucune. Donne la pommade de jasmin.

TARARIRA. Tout y est.

SOPLADO. Mets seulement ce livre à la portée de ma main. Je dirai l'office pendant qu'on me coiffe. Que celui-ci reste là, et toi, tire du coffre l'habit que je t'ai dit.

TARARIRA, à part. Pendant qu'on coiffe cette dame, je puis, à mon aise, déjeuner, et entendre la messe avec le sermon, sans manquer à mon service. (Il sort.)

SOPLADO, marmottant ses prières et s'interrompant pour parler de ce qui lui passe par l'esprit. Ro, ro, ro, ro, ro; attention, on a dit qu'hier j'avais trois cheveux de plus d'un côté que de l'autre; et cette boucle plus haute de l'épaisseur d'un réal d'argent. Ro, ro, ro, ro, ro; de la grâce dans ce toupet, comme hier. Bien.

LE PERRUQUIER. Quelque dame l'a approuvé?

SOPLADO. La petite marquise m'a dit, et elle n'est pas femme à plaisanter, qu'elle n'avait vu de sa vie rien de plus accompli. Ro, ro, ro, ro, ro. Avez-vous coiffé hier doña Lisarda?

LE PERRUQUIER. Non, monsieur; je n'ai fait que lui poser la grande coiffe.

SOPLADO. Était-elle malade?

LE PERRUQUIER. Je ne sais.

SOPLADO. Ro, ro, ro, ro, ro. J'avais à vous demander une chose importante, et je ne parviens pas à me la rappeler. Ro, ro, ro; ah! voici que je m'en souviens; Pourquoi doña Laura vous a-t-elle quitté?

LE PERRUQUIER. C'est moi qui l'ai quittée, parce qu'elle ne me payait pas.

SOPLADO. Comment cela?

LE PERRUQUIER. Elle m'avait fait quitter trois ou quatre pratiques, en m'offrant des millions pour ne pas manquer à la servir, et depuis un an et demi, je n'ai pu tirer d'elle un réal... Elle me redoit encore cinquante piastres.

SOPLADO. Le nœud plus haut; que l'on voie bien que

les agrafes de la cravate sont en émail de France, et le revers du col en toile de Hollande.

TARARIRA, entrant. Don Monico et don Modesto attendent dans l'antichambre avec don Zoilo Maza, arrivé de Paris, il y a trois jours.

SOPLADO. Il est bien aimable de venir me voir sans attendre que j'aille le complimenter.

Entrent les trois visiteurs avec TARARIRA. SOPLADO se lève, et on s'embrasse.

ZOILO. Seigneur don Soplado?

SOPLADO. Chers amis! Seigneur don Zoilo, mon affection pour vous ne s'explique pas pour quel motif vous avez mis mon urbanité en défaut, en me prévenant avec un tel empressement. Croyez-vous que j'ignore les lois de la bonne éducation, et venez-vous me reprocher mon ignorance, avant que je ne vous donne le droit de m'accuser?

ZOILO. Au contraire. Pour vous faire voir que je vis toujours dans la confiance de notre ancienne amitié, je n'ai pas voulu que vous prissiez la peine de venir me voir, quand je pourrais être sorti.

SOPLADO. Croyez bien que je n'ignore pas les usages.

MODESTO. Ce n'est pas une science bien haute que celle des visites; je crois cependant qu'il n'en est pas de plus difficile et de plus ardue.

MONICO. Ajoutez à cela son extrême délicatesse.

SOPLADO. Elle est plus sérieuse qu'elle n'en a l'air.

MONICO. Évidemment celui qui, à Madrid, sait se tirer avec grâce de toutes les subtilités de l'étiquette, sait tout ce qu'il faut savoir.

ZOILO. C'est la science la plus abstraite au jugement des humains.

MODESTO. Et si fondée en raison que nul homme de sens ne pénètre ses derniers détours.

SOPLADO. Des chaises à ces messieurs, Tararira.

ZOILO. Certes, voilà un nom rare.

MODESTO. Point. Sa famille n'est pas la plus noble de Madrid, mais c'est la plus étendue.

SOPLADO. On voit que vous remarquez tout. On lui a donné ce nom chez moi, parce qu'il est toujours gai.

TARARIRA. Et parce que ce nom plaît plus à mon maître que tous ceux qui sont imprimés dans le calendrier.

LE PERRUQUIER. Pour l'amour du ciel, messieurs, il se fait déjà tard.

ZOILO. Notre visite vous gêne, d'autant que vous étiez à prier.

LES TROIS. Adieu.

SOPLADO. Non pas. Vous ne sauriez me gêner en rien, étant de mes amis. J'avais d'ailleurs fini de prier. (Il jette le livre sur la table.)

LE PERRUQUIER. Et avec quelle dévotion ! Elle eût édifié un saint.

SOPLADO. Et quand je n'aurais pas fini, on garde cela pour le jour où l'on est seul un moment chez soi à ne rien faire. Les poudres maintenant. (Ils s'asseyent.) Et toi, tu peux m'apporter de l'eau pour me laver.

TARARIRA. C'est bien. (Il sort.)

MONICO. Votre absence a duré bien longtemps, don Zoilo.

ZOILO. Dix ans et demi.

MONICO. Dans quelle impatience vous deviez être de revenir !

ZOILO. Je ne crois pas cependant que de ma vie j'y eusse songé, si mes facultés eussent répondu au train brillant que ne saurait se dispenser de mener un noble voyageur qui veut garder son rang dans les cours étrangères.

TARARIRA, entrant. Voici l'eau, monsieur.

MODESTO. La patrie avait peu de charmes pour vous, seigneur don Zoilo !

ZOILO. Si peu que, dans la profonde mélancolie dont j'ai été saisi quand je me suis vu en Espagne, l'amitié seule de mes aimables camarades a pu me consoler.

MODESTO. Les autres cours vous avaient à ce point séduit ?

ZOILO. Ce qui m'étonne, c'est que vous me le demandiez aussi, vous qui en avez tant vu !

MODESTO. J'ai trouvé, je l'avoue, dans chacune beaucoup de choses qui ont éclairé mon intelligence, mais sans éteindre en moi l'amour du sol natal.

ZOILO. Quant à moi, j'avais bien résolu de ne pas même m'arrêter une semaine à Madrid. Mais pendant ces quatre jours, j'ai remarqué qu'après tout, il mérite encore qu'on l'habite. Le monde y a marché autant qu'on pouvait l'espérer. Je dinai hier dans une maison où les choses se passèrent assez bien. Il n'y eut point les extravagances de la soupe garnie, ni cette coutume d'un pigeon par tête. Il y eut un joli plat de potage aux légumes, un autre de pâte, une fricassée, une compote, une ou deux poules rôties et pour quinze que nous étions à table, c'était un dîner plus que suffisant. On voit aussi dans les meubles poindre l'aurore du bon goût. Les murs des maisons se couvrent de miroirs à bougies, au lieu de cuirasses et de lances. Les Espagnols com-

mencent à s'apercevoir que le papier et les indiennes valent mieux que les tableaux de Velazquez, de Cano, de Ribera qu'on appelle l'Espagnolet, et autres barbouilleurs de même étoffe. Il paraît que le progrès s'étend jusqu'au visage. Ce négligé brutal des cheveux et de la barbe qui rendait notre nation si terrible à ses ennemis, déjà s'est soumis au bienfait du savon et des pommades, et, en quelque lieu que nous allions, nos faces disent que nous sommes des gens pacifiques. Notre aspect n'effraye plus personne; le duel se cache de peur, ainsi que cette vieille friperie de l'honneur qui voulait les jeunes filles chastes, les veuves très-pieuses, les épouses recueillies, les vieillards vénérables, les enfants souples comme la cire, l'homme loyal et esclave de sa parole. Parce qu'on vous dit: tu mens... parce qu'on vous souffle votre dame... ou autres bagatelles pareilles, faut-il se couper la gorge? Il y eut parmi nos ancêtres de gentils usages[1]!

MODESTO. Ils étaient peut-être gentils, mais ceux d'aujourd'hui sont-ils bien chrétiens?

SOPLADO, se lavant. Quand il n'y aurait à Madrid autre chose que cette pâte pour se laver les mains, il faudrait louer notre siècle.

MODESTO. Ce n'est pas chez les hommes un rare mérite que d'avoir les mains douces.

SOPLADO. Je crois le contraire, car s'il vous arrive de danser une contredanse, c'est un heureux préservatif qui vous empêche d'offenser la main de votre dame.

MONICO. Une charmante phrase!

[1] On saisit aisément le jeu de mots basé sur les deux sens du mot *gentil* qui, comme en français, signifie en même temps *joli* et *payen* (*N. du tr.*).

SOPLADO. Mes jarretières!

TARARIRA. Tendez bien la patte, je les serrerai en conscience.

SOPLADO. Du moment que tu t'en charges, fais-le du moins avec jugement et avec soin, quand tu ne devrais rien faire de bien le reste de ta vie; car il ne saurait y avoir une plus grande tache chez un homme d'honneur, et il ne saurait commettre une infamie plus grande que de profaner un salon, en s'y présentant avec des bas mal tirés.

MODESTO. Votre idée m'étonne, moins cependant que la patience avec laquelle vous pouvez souffrir un tel martyre.

TARARIRA. Ce n'est pourtant pas une chose si étrange que de lier quelqu'un à qui manque le sens commun.

SOPLADO. A titre de bouffon, il dit tout ce qui lui passe par la tête. L'habit!

TARARIRA Le voici.

ZOILO. Il a un air tout à fait martial, et la forme en est agréable, seigneur don Soplado.

TARARIRA. Et avec ça qu'aujourd'hui le corset est très-peu serré.

SOPLADO. Puis, voyez quelle poitrine, quelle manche élégante!

ZOILO. La culotte est un peu étroite.

TARARIRA, à part. C'est la conscience qui est large!

MONICO. Vous avez ici un léger duvet.

SOPLADO. Un duvet, moi? Si ce n'était pour ces messieurs!... Moi, un duvet? Morbleu!... Un duvet!... Oh! c'est un léger défaut! Que sert à un homme d'avoir fait tout au monde pour conserver sa bonne renommée,

s'il lui faut tomber dans les mains de cette canaille, pour être indignement vendu?

MODESTO, à part. Il regarde à un peu de duvet sur son habit, et en dedans il sera plein de taches!

SOPLADO. La montre!

TARARIRA. La voici avec toutes ses breloques.

SOPLADO. Les tabatières!

TARARIRA. Deux, trois, quatre, cinq ..

SOPLADO. Attends, atteins-moi les flacons. Je vais parfumer d'abord mes mouchoirs; je ne veux pas me voir dans le cruel embarras de l'autre jour.

LES TROIS AMIS. Que vous arriva-t-il?

SOPLADO. J'avais sur moi plusieurs mouchoirs arrosés des eaux les plus précieuses et les plus exquises; certaine dame eut la fantaisie de respirer l'odeur de l'œillet. Elle m'en demanda, et moi qui, par hasard, n'en avais point en ce moment, pensez un peu ce que je devins: saisi, changé en statue, confus. Voilà de ces occasions où un homme perd sa carrière. Et ce sont de ces aventures dont les historiens ne parlent jamais! Aussi maintenant, j'ai fait de moi une pharmacie ambulante.

MODESTO. Diantre! Si tu continues de la sorte, il te faudra bientôt en user sur toi-même.

MONICO, à Soplado. En tout, vous êtes la fleur des pois. Don Modesto, vous devriez profiter de la leçon.

ZOILO. Avez-vous toujours cette passion pour les livres?

MODESTO. Plus constante chaque jour. Ces plaisirs-là sont sans danger.

MONICO. Avec une si rare manie, vous deviendrez fou.

SOPLADO. Manie sans aucun fonds ni utilité spéciale;

voyez un peu la différence qu'il y a de vous à moi! et quelle idée bien différente les dames ont de nous deux! Avec toutes vos études, vous ignorez comment on leur plaît; moi, je n'ai qu'à me présenter, je leur plais et elles m'idolâtrent, de façon qu'elles s'arrachent les yeux pour se disputer mes hommages.

MODESTO. Vous êtes un homme heureux! Malheur à qui, né sous l'étoile la plus contraire, se sent porté vers un cœur que n'attendrissent jamais ses souffrances!

SOPLADO. C'est votre faute aussi. Vous n'avez de goût que pour des dévotes qui croient manquer essentiellement à la pudeur, en donnant la main à un homme, et qui regardent comme un péché de se montrer à une fenêtre sans jalousie. Recevoir des visites, quand maman n'est point à la maison, Jésus! quelle légèreté! C'est faire comme les galants du bon vieux temps. Ami, à la houzarde! Moins d'amour et plus d'artifice, moins d'esprit et plus de bruit, moins de respect et plus de verbiage. Ou plutôt fais-toi moine, car je doute que tu rencontres une dame si sotte, si doña Elvira, et de si peu de monde, qu'elle t'aime assez sincèrement pour compromettre sa réputation de femme de bon goût.

MODESTO. Et qu'appelles-tu le bon goût?

ZOILO. C'est moi qui vous le dirai. C'est un Esprit qui, de même que l'âme est la vie des êtres raisonnables, est le souffle invisible qui anime les petits-maîtres, et les excite à s'élever au-dessus des rangs inférieurs de leur espèce pour en atteindre le plus sublime. Ces heureuses créatures se distinguent, soit par l'élégance des tabatières dont elles se servent, soit par leurs montres, soit par le tour piquant qu'elles savent

donner à l'air de leur visage, soit par le capricieux éclat et les couleurs de leur habit, soit enfin par la grâce irrésistible qui leur attire la préférence des jeunes filles.

SOPLADO. Voilà la vérité; vous ne me disputerez jamais la palme. L'épée!

MODESTO. Je regrette beaucoup que mes opinions soient si différentes des vôtres. Mais, chers amis, ceci est un tourbillon de dangereuse oisiveté. Celui qui regarde les femmes dans une intention chaste, doit demander à une raison prudente et chrétienne le moyen de se soustraire au péril d'être abusé par elles, comme au crime de les abuser.

SOPLADO, *se regardant au miroir.* Si quelqu'un de vous a de la monnaie, qu'il lui donne un demi-réal d'argent pour son sermon.

MONICO. Et où allez-vous, en sortant d'ici?

SOPLADO. Si j'entends par là sonner quelque messe, j'irai d'abord l'entendre. Autrement je ferai quelques visites jusqu'à une heure, et alors, quoique la messe soit un peu longue à Notre-Dame del Buen-Suceso, comme il y a là une assistance très-variée, un homme trouve toujours de quoi s'y divertir.

MONICO. Allons tous, de conserve, présenter notre ami aux filles et à la madama de don Simplicio.

SOPLADO. C'est une idée; l'une d'elles, mon cher, je vous en préviens, chante admirablement.

ZOILO, *raillant.* Admirablement! Mais quelqu'un qui revient d'Italie, et qui est accoutumé à des orchestres où, dans la moindre sérénade, il y a quatre cents violons, cent deux trompes de chasse, cent hautbois et quatre-vingts basses, quel effet voulez-vous que lui fasse une femme?

MODESTO. Cette femme est espagnole et c'est quelque chose.

TOUS. Allons-y.

SOPLADO. Tararira, prends ta capa, et porte-leur sur-le-champ les fleurs. (Ils sortent.).

TARARIRA. Il sera fait comme vous l'ordonnez. Mais il faut auparavant que je me lave aussi le visage et que j'arrose aussi mes chiffons. (Au laquais.) Rentrons, Panarra, tu m'aideras à m'habiller.

LE LAQUAIS. Je vais d'abord chercher le dessert au marché.

TARARIRA. Commençons par faire un peu de toilette. Dans la maison du tambourineur, tous dansent la pabana. (Ils sortent.)

La scène change et représente un autre salon. Entre DOÑA TECLA en petite-maîtresse.

TECLA. C'est un miracle qu'on m'ait laissée seule, même un moment, pour étudier ce morceau ; je vais voir comment il fait sur le piano ; voici déjà mon père ; Dieu veuille qu'il ne m'ennuie pas avec quelqu'une de ses importunités habituelles.

Elle sort, et entre DON SIMPLICIO en robe de chambre et en bonnet, les souliers en pantoufles, un bas noir à une jambe et l'autre à la main, qu'il reprise.

SIMPLICIO. En voici plus long que la rue San Francisco, de mailles échappées... et le piquant, c'est que depuis trois heures que j'y suis, le point final n'arrive pas. Mais voilà que j'ai perdu mon aiguille, vertubleu!... La patience m'échappe à la fin, et Dieu sait pourtant si j'en ai une bonne dose ! Juana?

Entre DOÑA VERONICA, cousant un ruban à une pèlerine.

VERONICA, Que veux-tu à Juana?

SIMPLICIO. Qu'elle me raccommode ce bas, j'en ai assez comme cela.

VERONICA. Elle ne peut pas, elle est occupée à la porte avec ce jeune homme de son pays qui vient la voir de temps à autre, et, si on l'appelle, elle tempêtera.

SIMPLICIO. Eh bien, femme, donne-moi une aiguille quelconque, et je continuerai.

VERONICA. C'est par miracle que j'ai trouvé celle-ci.

SIMPLICIO. Et qu'est-ce que tu couds là?

VERONICA. Un ruban à la pèlerine d'un ami.

SIMPLICIO, se rapprochant. Qu'elle est jolie! Hola! Mais elle a l'air neuf!

VERONICA. Que tu as l'esprit lourd! Voilà plus de cent fois que tu l'as vue sur lui.

SIMPLICIO. J'ai la vue courte, ne me querelle pas pour si peu. Tecla?

Entre DOÑA TECLA, enfoncée dans la lecture d'un recueil de seguidillas.

TECLA, lisant.

Des joies passées
Le souvenir quelquefois

Est un bourreau,
Et d'autres fois un consolateur.

Et des joies futures
La pensée parfois

Est une espérance,
Un doute inquiet parfois.

SIMPLICIO. Bon, à présent, voilà l'autre enfoncée dans

sa lecture ! (Élevant la voix.) Tecla, tu n'entends donc pas que je t'appelle ?

TECLA. Je n'entends pas. Qu'avez-vous à tant crier? quelque bonne niaiserie au bout du compte ?

SIMPLICIO. Tu es aimable pour ton père! Rattrape-moi ces mailles échappées.

TECLA. Bon ! tous ces cris, c'était pour cela ? Pour l'instant, je suis absorbée dans ces nouvelles seguidillas, et je ne puis.

SIMPLICIO. C'est un motif qui me laisse sans réplique. Donne-moi une aiguille et je le ferai.

TECLA. Avec grand plaisir, si j'en avais une, mais je ne sais pas même où est ma pelote.

Entre DOÑA PLACIDA avec une liasse de comédies à la main.

PLACIDA. Mère, quelle est, de ces comédies, la meilleure ?

VERONICA. Voyons les titres? Celle-ci qui contient une foule de situations scabreuses ; c'est d'un bout à l'autre une école de déclarations. Tu y verras tous les stratagèmes qu'on apprend pour jouer un vieux père qui s'acharne à veiller sur le cher honneur de ses filles, et malgré les grilles et les clefs, avec quelle grâce on fait tomber les parents dans le piége.

SIMPLICIO. La petite n'en perdra pas un mot, elle a l'esprit délié ! Elle est capable d'en donner à garder à deux douzaines de galants. Placida, passe-moi une aiguille pour coudre ce bas.

PLACIDA. Hélas ! mon père, vous prenez mal votre temps ! moi, une aiguille ? Depuis la dernière foire que j'attachai une cocarde au chapeau de don Pepito, je ne sais pas même s'il y en a chez le marchand.

SIMPLICIO. En vérité, le diable s'ingénie à me faire perdre patience, mais il n'y parviendra pas, quand je devrais aujourd'hui sortir en chausses.

TECLA, à part. Écoute, Placida, vois comme mère est acharnée à sa tâche.

PLACIDA. Après? Quoi d'étonnant? Elle met tout son talent à plisser ce ruban.

TECLA. Il en vaut bien la peine.

VERONICA. Si je vais de votre côté, jaseuses!...

PLACIDA. Señora, nous parlons de nos affaires.

SIMPLICIO. Laisse-les parler, femme. Petites, ai-je d'autres bas?

TECLA. Voyez si la servante les a par hasard raccommodés. Juana?

LA SERVANTE, entrant. Qu'est-ce qui appelle Juana? Allons-nous encore lambiner, quand personne dans la maison n'a encore entendu la messe?

SIMPLICIO. Quoi donc? Serait-ce aujourd'hui jour de fête?

VERONICA. Va le premier, nous aurons toujours assez de temps.

TECLA. A une heure, il y a messe à la paroisse, mais elle n'en finit pas.

LA SERVANTE. Je vais mettre ma basquine, (On frappe.) et voir qui frappe à la porte. (Elle sort.)

TARARIRA, entrant avec un bouquet. Señoras, je vous baise les pieds. Mon maître m'envoie vous offrir ce printemps.

VERONICA. Seigneur Tararira, est-ce l'heure de nous voir?

TARARIRA. Quand est-ce donc que Tararira n'est pas

dans cette maison, sinon en réalité, au moins *in mente?*

TECLA. Votre maître fait grandement les choses.

Entrent les quatre cavaliers et DON SOPLADO à leur tête.

SOPLADO. « Heureux celui qui arrive assez à propos pour entendre son nom dans ta bouche! » (A part.) Et on dira que ça ne sert à rien de lire des comédies! Voilà une idée qui me revient à point nommé.

LES QUATRE. Señoras, à vos pieds.

LES DAMES. Messieurs, à votre service.

VERONICA. C'est Tecla qui vous a nommé.

TECLA. Mais ne le prenez pas pour un compliment, nous sommes, au contraire, très-fâchées contre vous.

VERONICA. Tu es une sotte de te plaindre. Veut-on venir, la porte est là; ne vient-on pas, personne ici ne fait jamais faute.

MODESTO. Triple menteuse! elle dit la même chose à tout le monde, et ne parle ainsi que par envie contre les maisons dont les escaliers sont de vraies norias à chapelet, et où les galants sont des seaux dont les uns remontent pendant que les autres descendent.

SOPLADO. Dites, señoras, ce qu'il vous plaira; mais, aujourd'hui, si nous venons un peu tard, notre excuse vous paraîtra peut-être suffisante. Nous avions à recevoir un ami arrivé hier de Paris.

ZOILO. Et sous une heureuse étoile, puisqu'à peine foulai-je le sable tant désiré du rivage que ma bonne fortune m'amène au palais des trois grâces.

VERONICA. Soyez le bienvenu; vous avez déjà donné un échantillon de votre rare mérite.

LES DEUX JEUNES FILLES. Voyez si cette maison vous peut être bonne à quelque chose.

TARARIRA. Ceci s'appelle un meuble nouveau.

MONICO. Quoique cette maison ne soit pas la mienne, la faveur dont ses maîtres m'honorent me permet de vous dire que vous pourrez y commander comme chez moi.

SIMPLICIO. Mes offres comptent pour peu dans cette maison, monsieur, qui ne m'appartient guère que le jour où le propriétaire vient en réclamer le loyer. Mais enfin, qu'elle m'appartienne ou non, je vous l'offre, *sub conditione* que ma femme y consente.

SOPLADO. Que faites-vous là, seigneur don Simplicio?

SIMPLICIO. Je m'amusais à reprendre ces mailles, et j'ai perdu mon aiguille.

VERONICA. Tenez, prenez celle-ci...

SIMPLICIO. Que Dieu te le rende.

VERONICA. Pour moi, j'ai fini cette bagatelle.

MONICO, montrant le ruban que cousait Veronica. Je connais cette jolie petite parure. Où est son maître à cette heure?

VERONICA. Hors de Madrid.

MONICO. Et comment en a-t-il obtenu la permission?

PLACIDA. Il reviendra cette après-midi, et il est parti ce matin à huit heures et demie.

VERONICA. Sans quoi on l'eût laissé partir, croyez cela!

TECLA. Mère, remarquez qu'il se fait tard.

VERONICA. Pour vous recevoir ainsi à la hâte et dans une pièce de passage, nous avions une excuse, c'est que nous n'avons pas encore entendu la messe.

SOPLADO. Jésus! voilà une affaire! Nous sommes tous trois de la même couleur; mais nous avons la messe à deux pas d'ici, à une heure.

PLACIDA. Nous aurons à peine le temps de mettre nos basquines.

SOPLADO. Vous allez voir comme on pare à de si grands inconvénients. (Il sort.)

PLACIDA. Venez ici, Juanenreda[1]; qu'allez-vous faire?

SOPLADO, derrière la scène. Je reviens à l'instant avec la réponse.

SIMPLICIO. Ce don Soplado est un garçon d'une grande vivacité.

Entre la servante en mantille, accompagnée du majo ; on entend un bruit de cloches derrière le théâtre.

LA SERVANTE. Messieurs, c'est le premier coup; il n'y a pas de temps à perdre.

PLACIDA. Ah! coquine, tu as joliment pelé la Pava[2].

LA SERVANTE. Une petite heure et demie. Vous vous dédommagerez une autre fois[3].

LE MAJO. Encore une harangue de deux heures ; tu vas voir si je ne te plante pas là.

LA SERVANTE. Voyons, mon fils, pas de fureur; c'est fini.

VERONICA, au majo. Venez, ce soir, avec votre guitare. Il peut se faire que quelques amies nous arrivent et que l'on danse un moment.

LE MAJO. Bien, on fera ce que vous ordonnez. Partons, Chica ; ta maîtresse est une fameuse folle.

[1] *Juanenreda*, un brouillon, un faiseur d'embarras (*N. du tr.*).

[2] Trop de gens vont aujourd'hui en Espagne pour qu'il soit nécessaire désormais d'expliquer le sens de cette locution familière. Il serait plus difficile peut-être d'en trouver l'origine (*N. du tr.*).

[3] Il n'est pas très-rare de voir en Andalousie des fenêtres à grilles où, de bon accord, la fille de la maison et la cuisinière ont chacune leur tour (*N. du tr.*).

LA SERVANTE. Le diable la prend à la gorge, dès que quelqu'un nous fait fête, à ses filles ou à moi.

LE MAJO. Une drôle de femme!

LA SERVANTE. Mais non. Il y en a beaucoup d'autres qui lui ressemblent.

Ils sortent. Entre DON SOPLADO avec trois basquines et trois mantilles.

SOPLADO. Messieurs, que chacun de vous serve de femme de chambre à l'une de ces dames, et ce sera bientôt fait.

MONICO. Donnez-moi les effets de madama.

VERONICA. Les voici.

ZOILO. Puisque le hasard me procure une telle bonne fortune, ce serait un crime de n'en pas profiter.

TECLA. Je n'ai pas d'objection; nous ne sommes pas nous autres de celles qui feignent de mépriser ce qu'elles désirent.

SIMPLICIO. Quelle est ta basquine, ma fille?

VERONICA. Quel besoin as-tu de la voir? Hors d'ici, il fait trop chaud; à cent lieues les maris!

PLACIDA, à Monico. Par quel miracle daignez-vous me faire une si grande faveur? Prenez garde, ma mère se plaindra peut-être d'une attention si mal employée, quand c'est à moi qu'elle s'adresse.

SOPLADO. Señorita, un seul homme pour suffire à tant de devoirs à la fois, c'est trop peu, et il est inévitable qu'il s'acquitte de quelques-uns avec tiédeur.

VERONICA. Un mot, don Soplado; vous savez mettre les moments à profit.

SOPLADO. Ignorez-vous qu'on doit compte à Dieu de tous ceux qu'on aura perdus?

MODESTO. En voilà un qui s'entend à les employer?

VERONICA. Quel homme est cet abbé? De ceux que l'opinion enregistre à la douzaine?

SOPLADO. Señora, vous lui faites une terrible injustice. C'est un homme qui est allé étudier les sciences dans les cours étrangères. Il en rapporte des secrets pour cacher les rousseurs du visage, nettoyer les blondes, ôter les taches, laver les bas, et autres recettes qui touchent aux grands intérêts de la nation.

MONICO, sans se déranger. Madama a laissé tomber un bracelet.

SOPLADO. Pardon de mon inadvertance.

TARARIRA, à part à don Modesto. Don Modesto, les galants ne savent donc plus se précipiter pour se disputer l'honneur de ramasser un gage?

MODESTO. La faute en est à ceux qui ont mis leur faveur à si bas prix. Le premier venu peut y prétendre, et les choses s'estiment selon ce qu'elles valent.

TECLA. Mille grâces, seigneur abbé.

ZOILO. Commandez-moi en toute occasion; quoique je sois abbé, j'ai peu de penchant pour l'Église. (On entend un bruit de cloches derrière la scène.)

SIMPLICIO. Le second coup, mes filles.

VERONICA. Qui me pose ma mantille?

TECLA. Qui me tire cette basquine?

PLACIDA. Qui me prête un chapelet? Je ne sais plus où est le mien?

SOPLADO. A présent, un livre quelconque est plus de mode qu'un chapelet.

PLACIDA. Je n'en ai pas.

ZOILO. Dans un cas urgent, le *Guide des étrangers* suffit. (Il le lui présente.)

VERONICA, à don Simplicio. Toi, reste à la maison, et si la servante tarde trop, mets les épices dans le pot au feu, et s'il venait quelqu'un, qu'il attende. Tu pourras aller à la messe d'une heure et demie ou de deux heures.

SIMPLICIO. Je vais mettre mes bas et t'obéir.

TARARIRA, à don Modesto. Et cette comédie est vérité.

MODESTO, à part. Je ne sais. Cé qu'il y a de certain, c'est que la critique des vices va les yeux bandés. Est-on pris, il faut se taire, et quand on échappe, il faut dire: Que la roue tourne.

Les petits-maîtres sortent en donnant la main aux dames; don Modesto et Tararira se moquent d'eux par derrière, pendant que don Simplicio s'en va de son côté, et la pièce finit.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

